

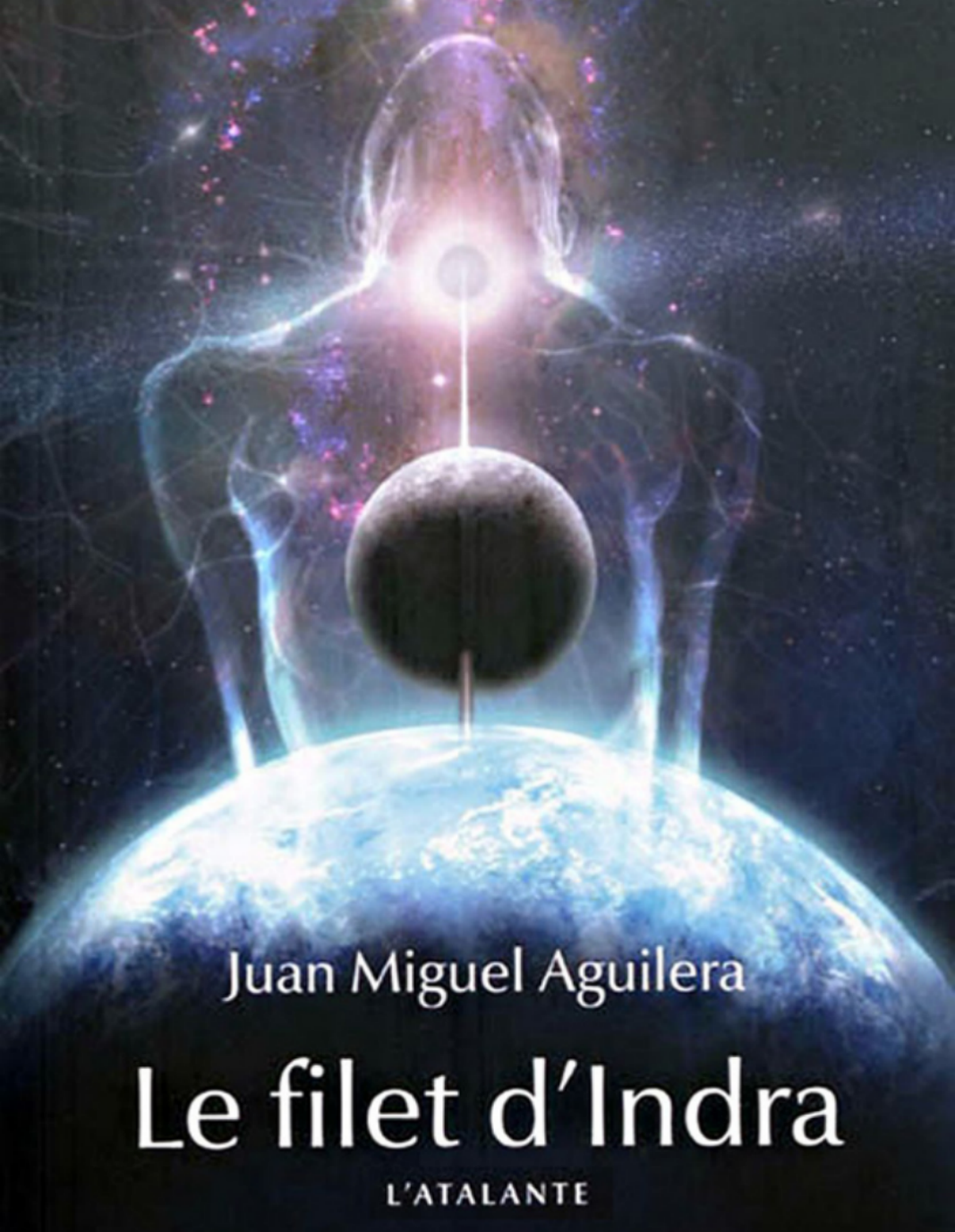
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Le filet d'Indra

Aguilera, Juan Miguel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Juan Miguel Aguilera

Le filet d'Indra

L'ATALANTE

Juan Miguel Aguilera

Le filet d'Indra

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR CHRISTOPHE JOSSE

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Yoz

Les illustrations intérieures sont de l'auteur.

© Juan Miguel Aguilera, 2009

© Librairie L'Atalante, 2010, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-502-1

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes www.l-atalante.com

À mes parents, Miguel et Maria.

Au grand Paco Taibo II et à mes chers amis de la Semana Negra de Gijón.

Très loin, dans la demeure céleste du grand dieu Indra, il est un filet merveilleux, tendu par un artisan ingénieux de sorte qu'il s'étend à l'infini dans toutes les dimensions. Pour satisfaire les goûts extravagants des dieux, l'artisan a accroché un joyau étincelant à chaque nœud du filet, et comme celui-ci est infini, le nombre des bijoux l'est tout autant. Ils brillent la nuit comme des étoiles lumineuses, offrant un prodigieux spectacle car nous pouvons examiner de près chacun de ces bijoux et distinguer à leur surface polie le reflet de tous les autres bijoux du filet, infinis en nombre. De surcroît, chacun des bijoux reflétés reflète à son tour tous les autres bijoux. Tout le filet est représenté en chacun des bijoux, tout comme chaque objet dans le monde n'est pas seulement lui-même parce qu'il inclut tous les autres objets et qu'en fait il est tous les autres.

Sûtra Avatamsaka.

Prologue

Le communiqué attira l'attention du colonel Jim Conrad par son caractère inhabituel. On leur demandait de pointer les caméras du satellite LEO-DV5 sur un site précis des Territoires du Nord-Ouest du Canada.

— D'où est-ce que ça provient ? demanda-t-il à son assistante.

Maria Wasser examina le document et fronça les sourcils.

— Du département de géologie, monsieur, et on a respecté la procédure réglementaire. Voyons la signature... Oui, voilà : Susan Goodman.

La salle de commandement du SPO se trouvait dans l'aile occidentale du Pentagone, dans l'un des secteurs rebâti après les attentats du 11 septembre 2001. Lorsque le vol 77 d'American Airlines s'était écrasé sur le siège du Département de la Défense des États-Unis, James Conrad se trouvait en réunion avec quatre de ses collaborateurs. Il se rappelait nettement le fracas qui avait interrompu leur conversation. Aussitôt après, le mur s'était abattu sur eux, les recouvrant d'une montagne de gravats. Lui seul avait survécu.

La chance avait voulu qu'il en réchappe avec pour tout dommage un bras cassé et une pneumonie à cause de la poussière inhalée. Il avait été l'un des premiers à regagner son poste, le 15 août 2002, après la reconstruction des bureaux dévastés par l'attentat. Tous les blocs du mur effondré avaient été remplacés, sauf un laissé en l'état tel un mémorial des cent quatre-vingt-neuf personnes ayant péri sur place.

Neuf ans après, Jim Conrad frémissait toujours quand il contemplait cette tache obscure sinistre sur le mur.

Le *Spécial Projects Office* était l'un des huit bureaux sous l'autorité de la DARPA, l'Agence pour les projets de recherche avancée de défense. L'une de ses missions principales consistait à concevoir des technologies aptes à détecter, depuis l'espace, des installations souterraines ennemies. Exposés aux satellites de surveillance, les terroristes avaient appris à se soustraire aux caméras orbitales. Lorsqu'ils avaient exploré les cavernes des talibans en Afghanistan, les enquêteurs du SPO avaient découvert des manuels d'instructions pour échapper aux satellites américains. Les bases souterraines pouvaient servir aux terroristes, de même qu'aux nations qui finançaient le terrorisme international, pour fabriquer, stocker et activer des armes de destruction massive.

Pour y faire face, les ingénieurs du SPO avaient recours à l'ambitieux programme FIA, *Future Imagery Architecture*, lequel avait

coûté une fortune, plus de trente milliards de dollars, sans compter le prix du lancement et les frais journaliers de fonctionnement. Il s'agissait d'une constellation d'une vingtaine de satellites destinés à fournir des images de l'écorce terrestre avec une résolution sans précédent, dans le spectre visible aussi bien que dans l'infrarouge, et doués d'une sensibilité toute particulière pour les champs magnétiques et les irrégularités gravimétriques. Un œil à multiples facettes, aux aguets dans le ciel.

Le LEO-DV5 était l'un des satellites les plus performants au sein de cette constellation. Il évoluait à une altitude orbitale de mille deux cents kilomètres, de sorte que sa période de révolution était d'environ une heure cinquante. Il avait pour mission principale de détecter des « trous », des irrégularités et des cavités invisibles sous la surface de la Terre.

Au Canada ? Quelqu'un était-il paranoïaque au point d'imaginer qu'une cellule terroriste s'était implantée dans les territoires canadiens ? Jim reprit le document et le relut calmement. Il connaissait Susan Goodman depuis de longues années. Cette scientifique de renom n'était pas du genre à gaspiller l'argent du contribuable dans une prospection inutile. En vérité, la requête émanait de l'université de l'Oregon ; Susan s'était contentée de la transmettre, la jugeant digne d'intérêt.

Il ne s'agissait pas de débusquer des terroristes. En fait, l'université menait des recherches sur la vitesse de déplacement du pôle Nord magnétique, qui s'était accrue de manière significative ces vingt-cinq dernières années. Elle était passée de dix à quarante kilomètres par an depuis 1970. Le pôle Nord magnétique était désormais à quelque mille six cents kilomètres au sud du pôle Nord géographique, près de l'île de Bathurst, dans le territoire du Nunavut, région septentrionale du Canada.

Selon la théorie d'un chercheur de l'Oregon, cette irrégularité venait d'un élément profondément enfoui sous le plateau laurentien. Ce pouvait être dû à l'affleurement d'un matériau radioactif magnétique, mais c'était impossible d'un point de vue géologique. Le bouclier granitique du plateau était une des zones les plus anciennes et les plus stables de la Terre.

Jim réfléchit à tout cela. Modifier les paramètres du programme du satellite, même légèrement, ce qui serait le cas, reviendrait très cher. Il lui faudrait ensuite justifier ces dépenses. Et la recherche en géologie, aussi intéressante fût-elle, n'entraînait pas dans les compétences de son département.

Un détail le frappait néanmoins : « matériau radioactif magnétique ». Les géologues précisaient bien qu'ils ne pouvaient ajouter foi à une telle hypothèse, mais la simple mention d'une

conjecture aussi improbable à leurs yeux prouvait l'étendue de leur incompréhension.

Cette chose inconnue, inexplicable, peut-être radioactive et si proche de la frontière des États-Unis méritait attention.

Jim Conrad ordonna que l'on corrige l'orbite du satellite.

Les résultats tombèrent deux jours plus tard, et l'on convoqua une réunion d'urgence. Les responsables du département de géologie du SPO, Larry Kaplan et Susan Goodman, étaient abasourdis par ce qu'ils avaient mis au jour.

— Voyez-vous, colonel, fit Kaplan, les données recueillies sont étonnantes, incroyables, je dirais même, cependant elles vont toutes dans le même sens... (Il avait l'air gêné en étalant les rapports imprimés sur le bureau de Jim. Il ajouta :) Il pourrait s'agir d'une des plus grandes découvertes de l'histoire de l'humanité...

— À moins que nous n'ayons complètement perdu la tête, commenta Susan d'un air las.

Le colonel examina attentivement les diagrammes colorés constituant l'essentiel du rapport des deux géologues, visiblement perplexe.

— Je ne comprends pas, qu'est-ce que ça signifie ?

— Jim, dit Kaplan sur un ton solennel, nous sommes convaincus que l'objet découvert au Canada n'est autre qu'un artefact.

La ligne droite était omniprésente au sein du cabinet. Tout y était ordonné avec un soin méticuleux. On avait même l'impression que les rayonnages de la bibliothèque étaient faits sur mesure afin d'y insérer les livres sans perdre un millimètre.

Laura Muñoz observa également que les différents objets sur le bureau formaient des angles droits entre eux et dessinaient des perpendiculaires impeccables. Le docteur Ferrer Masiá s'assit en face d'elle et posa une chemise verte sur le meuble de chêne laqué.

Il ...la regarda par-dessus ses lunettes en corrigeant la position de la chemise pour obtenir un alignement parfait.

— Bien, dit-il, nous avons donc le résultat des analyses.

Laura Muñoz acquiesça lentement et murmura :

— Et ce n'est pas rassurant...

— Non, du tout... dit le médecin en baissant les yeux sur le bureau avant d'ouvrir le dossier.

Il marqua une pause, interminable pour Laura, et reprit d'une haleine :

— Ça confirme le premier diagnostic. Nous allons devoir vous hospitaliser pour démarrer le traitement au plus tôt. Dès ce soir, si possible...

Laura scruta le médecin tandis qu'il écrivait. Puis elle regarda autour d'elle comme pour vérifier l'existence, dans ce bureau si ordonné, d'un concept foncièrement chaotique : la maladie. Elle avait presque cinquante ans mais paraissait plus jeune et se trouvait bien dans sa peau à l'âge auquel elle était parvenue. Elle conservait une silhouette mince et athlétique. Bien souvent, dans la rue, un jeune homme allongeait le pas pour la dépasser et voir son visage. Elle s'amusait alors de l'étonnement du garçon quand il s'apercevait qu'elle pouvait avoir l'âge de sa mère. Elle avait de grands yeux noirs, légèrement en amande. Sa chevelure, exempte de cheveux blancs, était encore plus sombre, très longue et toujours ramassée dans une queue de cheval avec un élastique.

— L'hospitalisation est-elle obligatoire ? s'enquit-elle sur le ton de la confiance. Je suis très occupée en ce moment.

Le médecin leva les yeux du formulaire d'admission et cligna des paupières.

— Pardon, qu'est-ce que vous dites ?

— Je mène un travail d'une importance capitale... Je me consacre à la recherche, et il s'agit d'un domaine où règne une concurrence impitoyable. Croyez-moi, je me trouve dans une phase

délicate aussi...

— Vous n'avez pas compris, me semble-t-il, nous savons à présent de quel mal vous souffrez, et le délai de réaction est primordial en l'occurrence. Il permet d'obtenir un prompt rétablissement ou risque d'entraîner la... (il n'osa pas prononcer le mot fatidique)... des complications.

Laura avait sorti un paquet de cigarettes puis extrait une brune sans filtre. Elle la tapota sur l'emballage cartonné et chercha du regard un cendrier sur le bureau. En vain, bien sûr. Elle leva les yeux vers le praticien qui l'observait en silence, réprobateur.

— Évidemment, c'est interdit, fit-elle en remettant la cigarette en place. Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre en ce moment.

— Du temps à perdre ? Mais il s'agit de votre vie !

Le docteur Ferrer ôta ses lunettes.

— Je n'en crois pas mes oreilles. Votre vie prime sur tout le reste.

Elle tambourina nerveusement sur le bureau puis toucha un canif en acier, le tournant légèrement vers la droite.

— Je sais, d'un point de vue professionnel, vous ne voulez prendre aucun risque. Mais comme vous dites, il s'agit de ma vie, or j'ai d'autres priorités dans l'immédiat. J'ai besoin d'un peu de temps, c'est tout.

— Vous avez peur, me semble-t-il. C'est normal en de pareilles circonstances. Mais n'ayez crainte, vous êtes entre de bonnes mains, et il n'est pas trop tard.

— Non, je n'ai pas peur. Toutes ces analyses ne vous révèlent pas le fond de ma pensée. Je n'ai pas peur malgré vos tentatives d'intimidation. Je sais très bien que quelques semaines de plus ou de moins n'y changeront rien. Et je suis prête à vous signer toutes les décharges que vous voudrez.

— Que voulez-vous exactement ? demanda-t-il en tendant la main pour ajuster la position du canif auprès des autres objets.

— Vous pourriez me prescrire des calmants pour commencer, répondit-elle. D'ici un mois, j'aurai tout bouclé, et là je deviendrai une patiente modèle, promis juré. Je suivrai docilement le traitement auquel on voudra me soumettre.

Il hocha la tête, contrarié.

— Soit, dit-il, c'est votre vie, je ne peux pas vous y contraindre, mais laissez-moi vous dire que vous commettez une erreur.

Il prit le bloc d'ordonnances puis écrivit à la hâte. Il arracha la feuille et la lui tendit.

— Vous reviendrez la semaine prochaine ; je verrai si la maladie a évolué pendant ce temps.

Laura prit l'ordonnance et s'éclipsa en vitesse.

Ramón était assis sur une banquette en cuir et en métal chromé dans la salle d'attente, feuilletant distraitemment un journal. Ses filles jumelles, Mercé et Pilar, jouaient à cache-cache. En la voyant apparaître, les deux fillettes se précipitèrent et s'agrippèrent à ses jambes en criant : « Maman ! »

— Alors ? lui demanda Ramón en reposant le journal sur une table basse avant de s'approcher pour prendre les deux petites par la main.

— Je suis encore tombée enceinte.

— Quoi ?

— Je plaisante. Tout va bien. Mais à présent je dois veiller sur ma santé. C'était juste un contrôle de routine.

Ils sortirent et Laura vit, étonnée, qu'il faisait presque nuit. C'était la dernière semaine d'octobre, on était passé à l'horaire d'hiver le week-end précédent, et elle avait du mal à s'y habituer.

Tout aussi étonnant : le monde continuait de tourner, insensible aux tracas de Laura Muñoz. Elle alluma une cigarette avant même de fouler le trottoir. Elle inhala la fumée et la garda dans ses poumons, pour s'imprégner de nicotine, puis l'expulsa lentement.

— Tu as quelque chose de prévu ? lui demanda Ramón. Tu dînes avec nous ? J'ai préparé une de tes recettes préférées : des cannellonis au foie gras et aux champignons.

— Excellent, mais je n'ai pas le temps, désolé. Je dois me coucher tôt, j'ai un boulot fou demain à la fac.

Elle tourna son regard vers le trottoir opposé où stationnait toujours la Jeep Cherokee noire qu'elle avait remarquée en entrant. Avec son costume et ses lunettes noires, tel un espion de série B, le conducteur avait alors capté son attention. Il semblait encore plus ridicule dans la pénombre du soir. Il s'était mis à parler dans son portable dès qu'elle avait quitté la clinique.

Quelle idiotie, tu parles d'un espion. Est-ce l'influence de Neko, qui imagine toutes sortes de conspirations ?

— Je te dépose ? proposa Ramón.

— Non, non. Je suis garée juste au coin. (Elle se pencha pour embrasser les jumelles, et posa un baiser furtif sur la joue de Ramón.) Merci d'être venu, dis bonjour aux filles de ma part, j'essaierai de passer ce week-end.

— D'accord, prends bien soin de toi.

Laura fit au revoir de la main aux gamines qui s'éloignaient. Puis elle se tourna vers l'autre côté de la rue, tâchant de se rappeler où elle était garée. Le type aux lunettes noires avait disparu, comme la Jeep Cherokee. Oui, Neko déteignait sur elle avec ses manies.

La vie est une farce cruelle, ne cessait-elle de se dire. Maintenant

que le succès était à sa portée ; que ses inquiétudes appartenaient au passé et qu'elle souriait, tout simplement, en y pensant ; c'était maintenant, précisément, que son corps, au-dedans, décidait de se rebeller. C'était vraiment injuste.

Elle marcha jusqu'au bout du trottoir et bifurqua dans une ruelle ténébreuse. Elle se rappela avoir tourné deux fois autour du pâté de maisons avant de se garer dans un mouchoir de poche. Cette voie était plutôt sinistre dans l'obscurité. Elle tressaillit lorsqu'un chat, tout à coup, sauta d'un conteneur à ordures entouré de sacs noirs. Elle pressa le pas en cherchant les clés au fond de son sac à main.

Elle apercevait enfin le capot de son Ibiza quand retentirent derrière elle des pas précipités, comme si quelqu'un voulait la rattraper. Elle eut un mauvais pressentiment. Que pouvait-il encore lui arriver après une telle journée ? Elle aurait pu dire à Ramón de l'accompagner à sa voiture, mais elle avait toujours à cœur de lui montrer qu'elle se débrouillait fort bien seule. Elle avait déjà connu ce genre de situation par le passé. Machinalement, elle porta la main droite à la cicatrice horizontale, près de ses lèvres, qui s'étirait vers sa joue gauche. Un homme avait tenté de l'agresser quand elle avait dix-huit ans. Sans y réfléchir à deux fois, elle avait essayé de lui arracher son couteau.

Elle soupira et se retourna, décidée à faire face.

— Écoutez, dit-elle, j'ai passé l'une des journées les plus horribles de ma vie, alors si vous comptez me dépouiller... Jim !

Elle se figea, interloquée, les yeux rivés sur le grand type en costume devant elle. Il se voûta légèrement comme pour s'excuser. Il parla d'une voix grave, avec un fort accent anglo-saxon :

— Pardonne ma maladresse, Laura. Je t'ai fait peur...

— C'est bien toi, incroyable... Jim ! Quand est-ce qu'on s'est vus la dernière fois ?

— Ça fait vingt-trois ans, dit-il en souriant.

Malgré le temps écoulé, Jim Conrad était demeuré tel qu'en son souvenir : le physique avantageux, costaud, large d'épaules, la mâchoire carrée, les yeux d'un bleu intense. Les seuls changements se résumaient à quelques rides au coin des yeux, à ses tempes poivre et sel et à la fine barbiche qui dessinait une ligne claire autour de ses lèvres. Il portait un costume civil bleu marine, mais tout dans son allure, son attitude, trahissait sa condition de militaire.

— Tu... (Elle n'arrivait pas à y croire et sentait des palpitations sous son crâne.) Qu'est-ce que tu fais à Barcelone ?

— Ça t'étonne que je veuille revoir mon ex-femme après toutes ces années ?

Sans réfléchir, elle s'était passé la main dans les cheveux pour

vérifier qu'ils n'étaient pas ébouriffés. Elle savait que le temps s'était montré moins clément envers elle, mais elle n'y pouvait rien. Rides et cheveux blancs donnent aux hommes un côté « séduisant », et aux femmes un côté « mémé ». Il en allait ainsi dans le monde où il lui avait été donné de vivre.

— Eh bien, oui, à vrai dire, ça m'étonne, lança-t-elle sur le ton du reproche. Je n'arrive pas à croire que tu te souviennes encore de moi. Je n'ai pas reçu de message ni de coup de fil de ta part depuis une dizaine d'années, et tu ressurgis tout à coup...

— Ne sois pas si dure avec moi, j'ai eu beaucoup à faire depuis le 11 Septembre. Et puis tu ne m'as pas appelé toi non plus, lui fit-il remarquer. Tu sais bien, nous n'avons jamais été de grands sentimentaux, tous les deux.

— Bon, d'accord, mais dis-moi : qu'est-ce que tu fiches ici ?

— J'ai besoin de toi, Laura. En ce moment, tu es la seule personne en qui je puisse avoir confiance.

— Tu as sûrement une idée derrière la tête pour me parler sur ce ton dramatique.

— Non, je t'assure. Nous avons fait une incroyable découverte au Canada.

— Au Canada ?

Jim Conrad jeta des regards inquiets ça et là.

— Je ne peux pas t'en dire davantage. Pas ici, du moins.

— Pourquoi ?

— Je me suis aperçu qu'il y avait un traître au sein de mon équipe.

Elle ouvrit la bouche pour lui répondre, mais la referma, étourdie. Elle eut subitement l'impression d'être plongée au cœur d'un rêve. Les palpitations redoublèrent d'intensité dans sa tête.

— Trouvons un endroit tranquille où parler, ça vaut mieux, poursuivit-il.

— Ça irait, mon bureau à la fac ?

Il acquiesça de la tête.

En ouvrant la portière de sa Seat Ibiza, Laura se demanda si cette journée lui réservait encore des surprises.

La femme roulait à toute allure sur la Diagonal, à Barcelone. Elle tenait le volant d'une main et composait de l'autre un numéro sur son portable tout en serrant une cigarette entre ses dents.

— Mon assistant part assez tard en général, dit-elle à Jim Conrad. Il chatte sur Internet ou consulte des sites pornos, mais je ne suis pas certaine qu'il soit encore à la fac à cette heure. Neko est imprévisible...

— Pourquoi veux-tu qu'il soit là ? demanda Jim, cramponné au tableau de bord.

Elle acheva un dépassement périlleux et leva la main pour le prier de se taire.

— Neko ? demanda-t-elle au téléphone. Tu es encore à l'UPC(1) ?... Bon. Je te rejoins. Oui, attends-moi. Plus tard... Je t'expliquerai plus tard, O.K. ? Ne bouge pas.

Elle raccrocha, se tourna vers Jim et lui adressa un clin d'œil.

— Je veux qu'un témoin assiste à la conversation.

— Un témoin ? Pourquoi ? Il s'agit du SPO.

— Cela fait plus de vingt ans que j'ai cessé de travailler pour le gouvernement américain. Tu parleras devant mon assistant, quelle que soit la teneur de tes propos. C'est mon équipier, et ça m'est égal que tu n'aies pas confiance en lui.

Nous travaillons ensemble, tout ce que tu me diras, il l'entendra. Je veux que ce soit bien clair. À toi de décider si tu veux continuer ou non.

— Et ce Neko, il a vingt ans, guère plus, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Un problème ?

— Non, aucun... Attention au feu rouge.

— J'avais remarqué, dit-elle en freinant brusquement.

— Comment va Ramón ? demanda Jim, sautant du coq à l'âne. Son prénom, c'est Ramón, n'est-ce pas ? Et tes filles ?

— Tout le monde va bien, merci. Martita termine son droit à l'université ; Ariadna a ouvert son propre restaurant ; et Agnès se marie l'an prochain...

— À ce qu'on m'a dit, vous êtes en instance de divorce, Ramón et toi.

— Oui, mais nous sommes restés en bons termes. Il s'est toujours occupé des petites, d'ailleurs il continue. Rien à faire, son instinct paternel est plus développé que mon instinct maternel. Sa carrière évoluait moins vite que la mienne, alors un jour nous avons décidé

qu'il quitterait son travail pour s'occuper de la maison. Je lui verse une pension à présent, mais, hélas, je ne vois pas les jumelles aussi souvent que je le souhaiterais... À cause de la fac.

— Derrière une grande femme, il y a toujours un grand homme, dit-il en souriant.

Elle engagea la première d'un geste énergique et appuya sur l'accélérateur.

— Ce n'est pas drôle, tu sais. Nous les femmes, si nous n'avons pas la fibre maternelle, nous passons pour de véritables harpies. Vous n'avez pas ce problème, vous autres.

— De mon point de vue, tu as largement rempli ton devoir. Ce n'est pas rien, cinq enfants, pour une femme surmenée comme toi.

— Le mérite en revient à Ramón. Il a tout pris en charge pendant que je bossais douze ou treize heures par jour à l'université...

— L'accord me paraît équitable. C'est dommage que vous vous sépariez. Comment as-tu laissé filer un tel époux ?

Laura lui jeta un regard en coin exprimant du défi et une certaine prudence.

— Quand nous étions ensemble, tu avais coutume de me dire que l'amour peut être la pire des prisons car si quelqu'un t'aime passionnément, il t'enferme dans une cage, et tu ne cherches pas à t'échapper. Tu te souviens ?

— Oui, mais tu n'étais pas d'accord avec moi. Et je ne comprends pas pourquoi...

— Cela ne te regarde pas, répliqua-t-elle, coupant court à la discussion. D'ailleurs, c'est toi qui me dois des explications. Mais dis-moi, comment as-tu fait pour me retrouver ?... Évidemment : le type au volant de la Jeep Cherokee !

— Un attaché d'ambassade. Il avait pour mission de te localiser...

— Il a une de ces dégaines avec son costume noir et ses lunettes de soleil...

— Il n'est pas très futé, il croit passer inaperçu dans cette tenue... Dès qu'il m'a prévenu, j'ai sauté dans un taxi et j'ai fait irruption dans la ruelle. Désolé encore une fois si je t'ai effrayée. Il m'a dit que tu sortais d'une clinique. Rien de grave ?

— Non, rien... Juste une petite inflammation. À mon âge, c'est normal. Les dernières règles sont les plus douloureuses, paraît-il... C'est vraiment la vieillesse, là, tu vois.

— Pour moi, tu es toujours aussi ravissante...

— Attends un peu ! s'écria Laura en tapant du poing sur le volant. Et merde ! J'ai l'impression d'avoir déjà vécu tout ça.

— Comment cela ?

— Tu m'as fait suivre, Jim. Toujours la même façon de procéder.

Dis-moi une bonne fois de quoi il retourne. Le Canada ? Les États-Unis ont l'intention de relancer la guerre froide ? Nous savons bien tous les deux qu'elle a été rentable aussi longtemps qu'elle a duré. Bien sûr, cela n'a rien à voir avec la situation actuelle. Ce n'est pas très glamour de pourchasser des talibans déguenillés, n'est-ce pas ? À tous les coups, les contribuables se demandent s'il est utile de dépenser une telle fortune pour combattre des ennemis qui semblent droit sortis du Moyen Âge.

— Où veux-tu en venir au juste ? demanda Jim, visiblement dérouté.

— Il suffit de regarder les infos : les Russes sont retournés aux Caraïbes. L'histoire semble se répéter, encore et toujours. Manœuvres militaires conjointes dans la mer des Caraïbes, avec le Venezuela, cette fois, et vous n'avez même plus l'excuse de l'idéologie, il s'agit strictement d'intérêts commerciaux. Comme d'habitude.

Jim Conrad inspira profondément et la regarda dans les yeux.

— Tu te trompes, Laura. Ça n'a vraiment rien à voir, je t'assure. N'essaie pas d'imaginer quoi que ce soit, tu ne devineras jamais... Malgré ton imagination fertile.

— Alors, réponds : de quoi s'agit-il ?

— Quand nous serons à l'université. C'est une longue histoire, et je n'ai aucune envie de tout répéter à l'adresse de ton cher assistant.

Elle scruta les yeux du militaire pour vérifier s'il plaisantait ou non. Il ne plaisantait pas, elle en eut aussitôt le cœur net.

Et ce qu'elle crut y déceler la remplit d'effroi.

Ils se garèrent dans la rue de l'Alfambra et traversèrent le campus nord sous l'éclat jaunâtre des lampadaires. Laura éprouvait toujours un sentiment étrange quand elle se promenait dans l'enceinte de l'université à une heure pareille, en l'absence du brouhaha des dizaines d'étudiants qui rejoignaient le cours suivant ou qui déambulaient, désœuvrés. Il y régnait un silence irréal.

Le bâtiment Nexus II, conçu par l'architecte Ricardo Bofill, se trouvait au sommet d'une colline et l'on y accédait par un escalier étroit. Il offrait l'aspect incongru d'une forteresse japonaise aux parois vitrées, combinaison qu'elle exécrait sans pouvoir l'expliquer. Ils montèrent au troisième étage abritant les entreprises de très haute technologie. Ils enfilèrent un couloir avec des portes de chaque côté, jusqu'à la dernière salle, à gauche de l'escalier.

— Il faut que je te prévienne, dit Laura, la main sur la poignée, avant d'ouvrir le battant, Neko est assez spécial. Sache d'abord qu'il appartient à la Giga Society, un des clubs les plus exclusifs au monde, ils sont sept, en incluant mon assistant. Tous ses membres doivent avoir un QI supérieur à 190, ce qui concerne à peu près une personne sur un milliard. Il a suivi un cursus de physique et d'ingénierie deux fois plus vite que la normale, et a fini major de sa promotion. Mais tous ses professeurs, sans exception, le détestaient. Tu devras en tenir compte : Neko peut être... insupportable.

— C'est noté.

Ils pénétrèrent dans une salle carrée à l'éclairage fluorescent. À travers les grandes baies vitrées qui couvraient tout un côté, les autres bâtiments universitaires semblaient figés dans une espèce de carte postale. Un mur était occupé par un grand tableau électronique où l'on avait développé une variante de l'algorithme de Deutsch-Jozsa. Un autre meublé d'étagères encombrées d'objets hétéroclites : cristaux de roche, lasers à dioxyde de carbone et divers livres papier. On voyait des tables au milieu avec plusieurs ordinateurs et des écrans plasma. Un jeune homme étroit d'épaules et aux cheveux en désordre fixait l'un des moniteurs, le dos voûté.

— Salut Neko, lança Laura en refermant derrière elle.

Le jeune homme leva les yeux et dévisagea effrontément l'homme qui l'accompagnait.

— Comment ça s'est passé à l'hôpital, docteur ? questionna-t-il.

— Très bien, un examen de routine. (Elle se tourna vers Jim, immobile et muet près d'elle.) Tu te demandes probablement qui est ce type avec moi. Il n'a aucun rapport avec l'hôpital. Il s'agit du

colonel Jim Conrad, de l'armée des États-Unis d'Amérique. Mon premier mari, je n'ai pas dû t'en parler bien souvent. J'ai travaillé pour lui à l'époque de la guerre froide... il y a un million d'années.

Ils s'étaient connus au début des années 1980. Laura était alors une jeune physicienne prometteuse, fille d'un professeur de mathématiques ayant fui le régime franquiste ; Jim Conrad, un capitaine de l'armée nord-américaine, qui travaillait à la Sécurité nationale pour l'initiative de défense stratégique, la fameuse Guerre des étoiles de Ronald Reagan.

Ils étaient tombés amoureux, s'étaient mariés puis avaient passé cinq années ensemble. Les trois premières n'avaient été que désagréables ; les deux dernières, un cauchemar inexplicable pour Laura. Après son divorce, ne supportant plus les militaires ni les Nord-Américains, elle était rentrée en Espagne définitivement.

Jim avança d'un pas et tendit la main au jeune homme.

— Enchanté... fit-il. Il me semble que ton vrai nom est...

L'autre se leva, traversa la salle à grands pas et serra mollement la main du militaire.

— Neko, colonel. Appelle-moi Neko, pas autrement.

Jim hocha la tête en souriant.

— Entendu, Neko.

Il avait vingt ans et des poussières et mesurait dans les deux mètres, si bien que Jim lui-même avait l'air d'un nabot à côté. En l'observant, l'Américain songea qu'il aurait fait un bon joueur de basket-ball bien qu'il n'eût pas exactement une carrure d'athlète. Mince à l'extrême, noueux, un peu courbé, comme à force de parler avec des gens de taille inférieure, il avait la tête ronde, les yeux bleus, légèrement globuleux, les cheveux châtain clair. Il portait un T-shirt noir exhibant la photo sérigraphiée d'un enfant de cinq ans équipé d'un masque à gaz. Dessous, on pouvait lire : *Are you my da-daddy ?*

— Alors, comme ça, votre travail porte sur les calculs quantiques, dit Jim en regardant autour de lui, pourtant je ne vois aucun ordinateur quantique.

— On l'a casé ailleurs, il ne logeait pas dans la pièce, lui expliqua Neko.

Sans le lâcher du regard, il recula d'un pas, s'assit sur une des tables et ajouta :

— Va droit au fait, monsieur le colonel de l'armée des États-Unis, et dis-moi enfin ce qui t'amène ici. Tu comptes renouer avec ton ex, maintenant qu'elle est libre à nouveau ?

— Neko... dit Laura pour le rappeler à l'ordre.

Le jeune homme leva la main pour la tranquilliser et enchaîna :

— Non, ça m'étonnerait. Tout ça pue le voyage officiel. Je me

trompe ? Et, en plus, le docteur m'a demandé d'être là. Alors tu as sûrement des choses à raconter. Vas-y.

Jim se tourna vers Laura et hocha la tête en haussant les sourcils.

— Très perspicace, dit-il, tu avais raison.

— En effet, alors lâche le morceau, s'il te plaît.

— Vois-tu, intervint Laura à l'adresse de son assistant, lorsqu'on travaillait ensemble, il y a plus de vingt ans, James Conrad, capitaine à l'époque, avait une spécialité appréciée par sa hiérarchie. Il savait créer et diriger de petites équipes de recherche opérant avec une parfaite coordination. Pour une large part, son prestige tenait à son aptitude à choisir les meilleurs éléments, hommes ou femmes, en fonction des missions, et à déterminer d'un seul regard si telle personne serait utile ou non au groupe.

— Et c'est bien toujours le cas, reconnut Jim. À cet égard, c'est comme si rien n'avait changé. Sauf qu'aujourd'hui je suis colonel, et les équipes que je dirige sont légèrement plus étoffées. Mais, sur le fond, ma tâche est la même qu'autrefois.

— Cependant, reprit Laura, avant d'arriver ici, tu as évoqué une mission très importante au Canada. Et tu m'as révélé qu'un traître s'était glissé parmi tes collaborateurs...

— Un traître ? s'écria Neko. Enfin un peu de piment !

— C'est vrai, dit Jim. Il y a bien une taupe dans l'équipe, et elle informe la presse au fur et à mesure de nos découvertes.

— Jamais entendu parler, fit le jeune homme. Au Canada ? Ça m'étonnerait, j'en aurais eu quelques échos s'il était arrivé un truc bizarre là-bas.

Neko tenait un blog, « L'accord des bosons », très populaire sur le campus. Il y abordait les sujets les plus variés, de la symbolique de la saga Star Wars aux débats enflammés sur les théories du complot en vogue sur le Net.

— Ce que l'on a trouvé au Canada est si étrange, si incompréhensible, que les médias hésitent à ébruiter l'affaire avant d'en vérifier l'authenticité.

Neko ouvrit de grands yeux, croisa les bras et porta la main à son menton dans une pose théâtrale d'intense réflexion.

— Bravo, colonel, dit-il, tu as titillé ma curiosité.

— Il y a quelques mois, un nouveau type de satellite d'observation, le LEO-DV5, a été pointé sur un secteur des Territoires du Nord-Ouest.

— Je connais, répliqua Neko, les yeux écarquillés. Il appartient à la constellation de satellites FIA, n'est-ce pas ? Joli nom : *Future Imagery Architecture*. Si je ne m'abuse, il s'agit d'un projet destiné à détecter des grottes squattées par les talibans en Afghanistan.

Comptiez-vous découvrir un repaire islamiste sur le plateau laurentien du Canada ?

— Peu important les raisons pour lesquelles les caméras du LEO-DV5 ont été pointées dans cette direction. Tu sais probablement que le bouclier canadien est constitué de granit pur. Géologiquement, sur Terre, c'est l'une des plus vastes étendues dépourvues de grotte souterraine. Pourtant... (Jim retira un stylo USB d'une poche de sa veste bleu marine.) Je peux utiliser l'un de vos ordinateurs ?

Laura passa derrière une table et alluma le terminal d'un écran plasma quarante-cinq pouces. Jim inséra l'USB.

— Merci. Voici ce qu'on a découvert.

Les images apparurent à l'écran successivement. Elles brillaient, composées de couleurs étranges, surprenantes, comme les toiles d'un peintre abstrait. Les systèmes avancés de télédétection du satellite enregistraient des régions du spectre électromagnétique invisibles à l'œil nu et formaient des bandes spectrales constituées de fausses couleurs ou de couleurs superposées.

— Attends, appuie sur pause, demanda Laura en levant la main.

Elle s'approcha du moniteur et le scruta attentivement.

— Les bandes avec ces tons bleus et orange indiquent les densités du sol ? interrogea-t-elle. Il y a une tache très nette au milieu, noire et ronde, elle se découpe distinctement, comme une ombre à la surface de la Lune.

— Exact.

— Tu peux nous fournir une échelle ? demanda-t-elle.

Jim pianota avec application sur le terminal, et des chiffres se superposèrent à l'image. Cette chose, de quelque nature qu'elle fût, était énorme, assurément. Neko s'approcha aussi pour mieux voir.

— En effet, dit Jim, satisfait par la réaction des deux scientifiques, il s'agit d'une géode de deux kilomètres de diamètre, profondément enfouie sous le plateau laurentien. Comme aucun processus naturel imaginable ne peut former une sphère parfaite d'une pareille dimension, aussitôt nous avons décidé d'élucider ce phénomène... Et, croyez-moi, ce qu'on a découvert a pulvérisé nos prévisions les plus folles.

— On t'écoute, colonel, dit Neko en lâchant l'écran du regard. Arrête tes cachotteries, vas-y, déballe.

— Eh bien, dit Jim en ôtant la prise USB, vous le saurez uniquement si vous acceptez de venir avec moi au Canada et que vous signez sur place les contrats habituels de confidentialité du SPO. Pour l'heure, je ne peux pas vous en dire davantage.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Neko, un sourire suffisant aux lèvres. Tu t'es montré explicite, colonel. « Aucun processus naturel

imaginable » : vous êtes convaincus que la géode est artificielle. Un artefact, conformément à la désignation qu'emploie communément le Livre Bleu. Je me trompe ? Une dernière précision, colonel, à quelle profondeur la sphère est-elle enfouie ?

— Je regrette, répondit Jim en haussant les épaules.

— Ça suffit, dit Laura à son ex-mari en levant la main pour dissuader Neko d'intervenir. Je connais très bien le domaine d'activité du SPO, or je ne vois pas le rapport avec cette découverte au Canada. En revanche, je sais comment opère l'armée américaine, et je n'ai aucune envie de replonger dans vos magouilles. Désolé, Jim.

— Il me faut l'opinion d'un physicien sur la géode, et, au vu des circonstances, je ne peux avoir pleinement confiance qu'en mon ex-femme, dit-il, presque suppliant. Il y a une chose ahurissante à l'intérieur. Il m'est interdit d'apporter quelque précision que ce soit pour le moment, mais je t'assure, tu ne voudras manquer ça pour rien au monde. Je veux seulement ton avis, c'est tout. Juste une appréciation sans autre engagement. Trois jours maximum.

— Allez, docteur, intervint Neko avant qu'elle ne desserre les lèvres. C'est plutôt séduisant...

— Nous ne sommes pas intéressés, fit-elle en soupirant. Et d'abord notre temps est compté. Nous sommes au seuil d'une découverte fondamentale grâce à quoi l'ordinateur quantique sera produit demain à l'échelle commerciale. Et c'est notre mission, Neko. Tu n'as pas oublié, j'espère.

— Pourriez-vous m'en dire davantage ? demanda Jim.

— Nous sommes sur le point de résoudre une des difficultés majeures lorsqu'il s'agit de mettre au point un ordinateur quantique industriellement viable, expliqua Neko. Il s'agit de la décohérence quantique. Et nous touchons au but... (Il eut un geste de la main comme pour saisir une chose infime.) C'est peut-être l'affaire de quelques jours ou de quelques semaines, mais c'est une course contre la montre, d'autres laboratoires sont eux aussi à deux doigts de conclure. Et il n'y a qu'une place sur le podium dans cette compétition.

— En effet, dit Laura comme si une ombre était passée devant ses yeux. Tu n'as pas idée des sacrifices que j'ai dû consentir personnellement pour en arriver là. Je ne peux rien pour toi en ce moment.

— Bon, tu sais que je comptais sur toi uniquement, mais s'il faut engager ton assistant par la même occasion, je n'y vois pas d'inconvénient. Et en échange de votre temps et de votre collaboration, je peux vous accorder une faveur susceptible de vous aider dans vos recherches. Ça vous dirait d'examiner le prototype le plus abouti parmi les ordinateurs quantiques fabriqués à ce jour ?

Neko écarquilla les yeux et s'écria :

— Évidemment ! Tu veux qu'on aille au Canada, donc tu fais allusion au *computer* qui se trouve au siège de D-Wave Systems à Vancouver.

— Bravo, jeune homme, dit Jim en affichant son meilleur sourire commercial. En vérité, D-Wave Systems a passé un contrat avec l'armée. Et, grâce à moi, tu peux y accéder sans restriction aucune, fais-moi confiance.

— Je vendrais ma mère aux gars d'Al-Qaïda pour passer une heure sur cet engin ! lança Neko, le regard avide.

— Laisse tomber, Jim, fit Laura. Je te le demande une dernière fois.

La main sur le cœur, comme pour entonner l'hymne américain, le militaire déclara, très sérieux :

— Seulement trois jours, Laura, Dieu m'en soit témoin. Et puis...

Il sortit un chéquier ainsi qu'un stylo et s'appuya sur une table pour écrire.

— Tu m'offres de l'argent ? s'étonna Laura.

Il détacha le chèque et le tendit à son ex-femme.

— Ce n'est pas pour toi mais pour ton université. Pour compenser le préjudice occasionné par votre déplacement.

Elle baissa les yeux et sursauta.

— Deux millions de dollars, lut-elle.

— Ça reste une grosse somme malgré la dévaluation du dollar, admit-il.

— C'est une plaisanterie ?

— Absolument pas, Laura, dit-il en la fixant droit dans les yeux. Il faut que tu aies rejoint mon équipe d'ici deux jours. À tout prix.

Elle le foudroya du regard, devinant subitement que tout était réglé d'avance et que son avis importait peu. Jamais, au grand jamais, l'université ne refuserait de telles largesses.

Que ça lui plût ou non, ils n'avaient pas le choix.

— Juste un petit problème, dit Neko, je n'ai pas de passeport, ni même de carte d'identité à jour.

— Il n'y a pas de souci, mon garçon, répondit Jim, on s'en occupe... Ne fais pas cette tête, Laura. Tu seras rentrée dans quelques jours. Tu ne seras pas déçue du voyage, crois-moi. On verra, pensa-t-elle en portant la main à son abdomen. Elle avait ressenti une douleur sourde tout à coup.

Le Boeing 747 flottait dans un ciel bleu foncé. Des scintillements d'or ricochaient sur l'aile et le fuseau-moteur. Une formation d'épais nuages, dense et parcheminée, se dressait devant l'appareil, pareille aux inflorescences d'un chou-fleur. Laura songea qu'ils auraient pu tout aussi bien survoler Jupiter. En avion, elle éprouvait toujours une sensation d'irréalité.

Ils s'engouffrèrent dans le manteau nuageux et y restèrent un long moment. Quand ils s'en extirpèrent, ils étaient suspendus à douze mille mètres d'altitude dans une couche d'air cristalline, diaphane, qui semblait renfermer tout l'Univers.

— Tu aimes toujours autant les nuages ? demanda Jim.

Elle se tourna vers lui.

— Il n'y a pas grand-chose à voir dans la cabine, tu ne crois pas ? À part des gens qui s'ennuient, pressés d'atterrir, et des hôtesse stressées.

Préservés de l'air ténu et glacé par d'épais hublots, les passagers de première classe composaient l'assortiment habituel de ces vols choisis au hasard : des cadres en costume, absorbés dans la lecture d'un dossier ; des yuppies de retour d'un séjour d'agrément en Europe ; des gosses mal élevés qui mettaient les nerfs des hôtesse à rude épreuve... S'efforçant tous de supporter du mieux qu'ils pouvaient un vol interminable et monotone.

Neko occupait un siège à l'avant. N'ayant personne à côté pour l'incommoder, il avait ôté ses baskets et s'était étalé de tout son long pour jouer à *Conquer* sur sa console portable.

— Un détail me taraude, Jim, dit Laura en se penchant vers son ex-mari. Je sais avec quel soin méticuleux tu formes tes équipes. Comment une taupe a-t-elle pu déjouer ta vigilance ?

— Aucune idée, c'est pourtant la réalité.

Elle sentit dans sa voix à quel point cette erreur l'affectait. « Il a un don particulier pour la synergie », disaient de lui ses supérieurs. En outre, il se vantait de bien connaître ses collaborateurs, la vie de chacun, leur trajectoire professionnelle, leurs centres d'intérêt. Il les tenait pour des amis plutôt que des subordonnés. Comment un espion avait-il pu les infiltrer ? Laura n'en revenait pas, néanmoins elle devinait ses sentiments. C'était là une faute, une tache dans sa carrière, or s'il était une chose que Jim craignait par-dessus tout, c'était l'éventualité d'un échec.

— Et tu as des soupçons ?

Il réfléchit et répondit :

— Non. Je les connais tous depuis longtemps, comme d'habitude, et j'ai eu plusieurs fois l'occasion de travailler avec eux... À l'exception du biologiste Dick Buckmanster, mais il est à l'abri de tout soupçon...

Elle haussa les sourcils, étonnée :

— Il y a un biologiste dans l'équipe ?

— Deux avec son assistante.

— Bon sang, murmura-t-elle, qu'espérez-vous trouver à l'intérieur de cette géode qui requière les compétences d'un biologiste ?

— Tu seras bientôt fixée, dit-il, énigmatique, rassure-toi.

— Pourquoi ce biologiste est-il insoupçonnable ?

— N'as-tu jamais entendu parler des Buckmanster ? C'est l'une des plus riches familles de New York. L'argent mis à part, je ne vois pas l'intérêt de divulguer de tels secrets.

— C'est peut-être un partisan de la libre circulation de l'information.

— Ça m'étonnerait, sincèrement.

— Et son assistante ? Elle vient d'une famille aisée, elle aussi ?

— Non, mais on a déjà travaillé ensemble. Elle est très jeune et proche d'un fidèle collaborateur, l'ingénieur Ingo Kouchi.

— Pourquoi sont-elles si alarmantes, ces fuites dans la presse ? Il semblerait qu'il n'y ait aucun lien avec le terrorisme ni la Sécurité nationale. Si vous avez trouvé un truc extraordinaire dans le sous-sol, il est normal que les médias en soient informés tôt ou tard.

Jim soupira.

— Non, tu ne comprends pas. Et je ne peux pas t'en dire davantage dans l'immédiat.

— Je sais, pour toi, ç'a dû être un coup sévère. Tu as toujours sélectionné les gens sans commettre d'impair, mais dis-toi bien...

— Excuse-moi, Laura, dit-il en lui posant la main sur le bras, mais je tombe de sommeil. À cause de ce voyage, j'ai à peine fermé l'œil depuis vingt-quatre heures... Si cela ne te fait rien, je vais piquer un somme.

— Je t'en prie, repose-toi, dit-elle, un peu vexée.

Pendant que Jim inclinait son siège en arrière et calait sa tête sur le petit coussin, elle alluma la vidéo. On y diffusait *Je suis une légende* avec Will Smith dans le rôle du dernier être humain, qui n'est pas tout seul en définitive. Elle plaça les écouteurs sur ses oreilles et se concentra sur l'intrigue. Neko lui avait offert le roman de Richard Matheson quelques mois plus tôt, et elle l'avait jugé exceptionnel. Par ailleurs, son assistant avait qualifié cette adaptation à l'écran de « merde intégrale ».

Certes, le film était médiocre, mais elle y appréciait les images de

New York entièrement dépeuplée, et les rues envahies par la nature. Elle n'avait jamais eu le moindre doute à cet égard, y compris lorsqu'elle œuvrait pour l'initiative de défense stratégique et qu'une guerre atomique avec les Soviétiques semblait de plus en plus probable. À l'époque, déjà, elle était sûre que l'homme n'était pas en mesure d'anéantir la planète. Mais uniquement d'exterminer l'espèce humaine.

À la fin de *Je suis une légende*, Jim ronflait paisiblement.

Laura se souvint qu'un chapitre fascinant de sa vie s'était ouvert après leur rencontre. Sitôt mariés, ils s'étaient installés à Houston et ses lettres de recommandation lui avaient ouvert les portes de la NASA. Un temps, elle avait rêvé d'effectuer un vol dans l'espace et de réaliser des expériences en microgravité. Mais, très vite, tout avait capoté. Sans savoir comment, elle s'était trouvée impliquée dans des programmes militaires de l'Agence pour les projets de recherche avancée de défense. La DARPA, tel était l'acronyme en anglais, avait alors pour nom l'ARPA, comme pour mieux occulter qu'elle dépendait du Département de la Défense des États-Unis.

Laura avait directement participé aux recherches sur les armes à énergie dirigée dans le cadre de l'initiative de défense stratégique. Notamment au projet consistant à créer un rideau de protection à l'aide de lasers à rayons X fonctionnant par le biais d'explosions nucléaires. Plus connu sous le nom de *Cabra Event*, il avait constitué l'un des échecs les plus cuisants de l'IDS et, par voie de conséquence, l'argument principal des détracteurs de l'initiative. Avec le recul, cette période équivalait pour elle à cinq ans fichus en l'air.

Quelques heures plus tard, les ronflements de Jim redoublèrent d'intensité. Elle lui donna un léger coup de coude.

— Je me suis endormi, dit-il inutilement. Alors, le film ? Déjà fini ?

— Depuis longtemps. On a amorcé la descente.

— Tant mieux. L'aller m'avait semblé beaucoup plus long.

— Tu as dormi comme un loir, il faut dire.

Il y avait du reproche dans sa voix, et il se fendit d'un sourire pour s'excuser.

— Désolé. C'est l'habitude... j'essaie d'en profiter sur les longs vols.

Une hôtesse invita Neko à s'asseoir et à remettre les deux sièges en position verticale car il était allongé, absorbé dans son jeu vidéo.

Alors qu'ils s'approchaient de l'aéroport de Dorval, Laura restait obsédée par ces projets militaires absurdes qui lui avaient pourri la vie pendant cinq ans.

Mais où diable s'était-elle embarquée ?

Au moins échappèrent-ils aux files d'attente à la douane. Au lieu de cela, une jeune femme tout sourire, avec un tailleur sombre et des lunettes noires, vint les trouver.

— Par ici, je vous prie, leur dit-elle, aimable et enjouée.

Neko la contempla, charmé. Elle était assez grande pour une femme ; environ un mètre quatre-vingts ; les cheveux blonds mi-longs avec une raie sur le côté ; les yeux bleus et la bouche discrètement fardée ; une veste tailleur gris plomb et une jupe étroite coupée au-dessus des genoux. Ses mouvements étaient félins, précis, propres à qui a suivi un sévère entraînement physique.

— Mon assistante, le lieutenant Maria Wasser, dit Jim.

Elle serra la main de Neko et s'adressa à Laura :

— J'avais hâte de vous rencontrer, docteur Muñoz. Le colonel m'a beaucoup parlé de vous.

Laura la salua en l'observant d'un œil quelque peu indiscret. Svelte et ravissante à l'extrême sous tous les angles. Comme elle quand Jim l'avait connue. Toutefois, le temps avait filé trop vite. Elle écarta une mèche de son visage et arrangea ses cheveux d'une main nerveuse.

Maria Wasser les conduisit vers une piste privée, où les attendait un avion étonnant, rouge et blanc. Neko le reconnut immédiatement : un V22 Osprey, convertible à décollage vertical, muni d'ailes fixes conventionnelles, mais équipées d'hélices dont l'axe de rotation orientable en faisait un hybride, mi-avion, mi-hélicoptère.

Le pilote attendait au pied de l'appareil. Il avait la quarantaine, les cheveux frisés, et son visage avenant était affublé d'un nez proéminent. Il les invita à monter et s'installa dans le cockpit. Jim s'assit à sa droite.

L'Osprey, à l'habitacle spacieux, pouvait embarquer quinze à vingt personnes, mais le confort n'y était nullement pris en compte. Les sièges en caoutchouc rugueux étaient tournés vers le centre de l'appareil. Maria Wasser vérifia que les deux passagers bouclaient correctement leur ceinture de sécurité en cuir, dont la fermeture différait sensiblement des modèles en usage dans l'aviation commerciale. Elle alla s'asseoir à son tour puis annonça qu'ils étaient prêts. Ils décollèrent peu après.

Quand la vitesse fut suffisante pour que les ailes assurent la sustentation propice au vol conventionnel, l'axe de rotation des pales bascula parallèlement à l'axe longitudinal de l'aéronef, déployant l'énergie d'un puissant moteur à hélices. Ils survolèrent des forêts

touffues d'arbres à feuillage persistant : épicéas, tsugas, sapins de Douglas, pins et cèdres. Laura sombra dans le sommeil quand les surfaces boisées laissèrent place à la toundra : vaste étendue de joncs, d'herbes et d'arbustes. Partout brillaient lacs et marais. C'était à peu près tout.

— Nous nous trouvons au nord du Grand Lac de l'Esclave, indiqua Maria Wasser à l'adresse de Neko, en face d'elle.

— C'est désert, on dirait, fit-il, les yeux tournés vers le hublot.

— Pratiquement. Ces territoires du Nord-Ouest comptent à peine soixante-dix mille habitants, essentiellement des Inuits et autres peuples natifs...

Laura se réveilla en sursaut quand l'Osprey réduisit son altitude. Elle regarda dehors, à sa droite. La nuit était impénétrable, le ciel couvert, sans étoiles. Elle ignorait où elle était, sûrement loin de tout. Elle ne distinguait pas grand-chose à travers les vitres embuées. Une tour métallique se profilait au loin, au milieu de nulle part, éclairée par de puissants projecteurs et des clignotants rouges au sommet.

Les deux rotors grincèrent à nouveau en rebasculant vers le haut pour accroître la sustentation et améliorer le freinage.

Ils se posèrent sur une courte piste bordée de balises lumineuses. Wasser leur présenta des anoraks en plastique orange et les invita à les enfiler avant de mettre pied à terre. Laura partit à rire en voyant Neko dans cet accoutrement.

— J'imagine que c'est nécessaire, dit-il. (Le vêtement avait l'air de lui plaire, malgré tout, et il en explora les poches et les compartiments.) C'est bien conçu, il y a même une batterie minuscule pour chauffer la doublure.

— Tu l'apprécieras dès que nous serons dehors, lui dit Maria Wasser.

Un vent glacé leur cingla la figure à l'instant où ils descendirent. Laura était emmitouflée dans son anorak. Elle se sentait lasse, hébétée et de bien trop mauvaise humeur pour apprécier quoi que ce soit. Ils étaient arrivés à Dorval aux premières lueurs du jour, mais il faisait presque nuit désormais. Le décalage horaire et la brièveté du jour arctique avaient chamboulé ses rythmes circadiens.

Une clôture protégeait un espace circulaire d'environ cent mètres de rayon, au milieu duquel se dressait la tour qu'elle avait aperçue du ciel. La proximité aidant, elle vit qu'il s'agissait d'un châssis à molette coiffant un puits de mine. Autour s'élevaient des constructions préfabriquées. Il y avait d'énormes véhicules miniers garés çà et là. La base paraissait des plus désolées.

Un 4 × 4 noir les attendait en bout de piste. Son jeune conducteur avait la mâchoire carrée ainsi qu'un anorak similaire au

leur. Quand Jim s'approcha, il se mit au garde-à-vous et leur ouvrit la porte arrière.

— Bonjour, Richard, le salua Jim. Rien à signaler ?

— Non, rien, mon colonel.

Richard les déposa devant un baraquement où deux hommes, également vêtus d'un anorak thermique et à l'allure tout aussi militaire, les aidèrent à descendre les bagages.

— On dirait le décor de *The Thing*, de John Carpenter, fit Neko en jetant alentour des regards désespérés.

— Oui, je ne serais pas étonnée si une créature végétale sortait en flammes de l'un de ces baraquements, confirma Laura.

— Là, tu décris la version de la RKO de 1951, avec James Arness dans le rôle de la chose, une production à la réputation imméritée, bien inférieure à celle de Carpenter.

Laura se tourna vers Jim Conrad.

— Tu nous as amenés au bout du monde. Qu'y a-t-il dans ce trou ?

— Calme-toi, dit Jim, les mains levées, ne te fie pas aux apparences. La plupart de nos installations sont aménagées sous terre. Et en entrant dans les baraquements qui vous ont été attribués, vous constaterez qu'ils sont parfaitement équipés ; il y a même un réseau MILNET à haut débit.

— Pourquoi tant de mystère ? demanda Neko. C'est censé être une mine, mais ce n'est qu'un décor, hein ?

— Demain, je vous dis tout, c'est promis, reprit Jim avec un sourire rassurant. Les contrats de confidentialité se trouvent dans vos appartements, sur le bureau. Il faut absolument que vous les ayez lus et signés quand on se reverra. Dormez douze heures si nécessaire. Prenez le temps de vous adapter au décalage horaire. Quand vous aurez les idées claires, je vous montrerai ce que renferme le cœur de la mine... Vous ne serez pas déçus du voyage, croyez-moi.

Laura allait enfin pouvoir se reposer. L'intérieur du préfabriqué sentait la résine et le feu de bois. Un long couloir étroit reliait les deux appartements, situés côte à côte. Neko avait celui du fond, elle le premier. Ils étaient pratiquement identiques ; tout y était prévu, y compris un salon avec cheminée, un écran plasma et un ordinateur puissant connecté au réseau MILNET. Le plancher, les tables et les chaises étaient faits d'un même bois, sombre et nouveaux. La salle de bains était équipée d'une cabine de sauna et d'un jacuzzi. Ces chambres étaient dignes d'un cinq étoiles, comme promis.

— Je serai dans le baraquement voisin, fit Jim. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, décrochez et faites le zéro. À demain.

Laura se retrouva seule et fouilla l'appartement en quête d'un

cendrier, sans résultat. Elle prit un verre dans le placard au-dessus du minibar.

Ses nausées et ses douleurs à l'abdomen s'étaient réveillées lors de la dernière étape. Cela commençait par une sensation de gêne, légère et diffuse, au niveau du ventre, comme si son estomac se nouait. Une sensation peut-être due à l'inconfort d'un long voyage, aux aéroports où chaque fois elle était mal à l'aise, et à tout ce qui lui arrivait subitement.

Mais là, tout à coup, la douleur s'était muée en un battement qui l'élançait sous la vessie. Comme si une lame aiguisée lui rentrait peu à peu dans les entrailles. De plus en plus aiguë et pénétrante alors que la nausée montait par vagues de son abdomen.

Les médicaments prescrits par le docteur Ferrer Masiá étaient dans sa valise, mais elle voulait tester autre chose : un paquet de cigarettes de cannabis conditionné en Hollande et acheté dans une boutique de produits naturels. Les joints étaient prêts à l'emploi, mais à usage thérapeutique exclusivement, comme le spécifiait l'emballage. La première bouffée lui rappela ses années de jeunesse, quand tout était plus simple et que les problèmes se résumaient à valider le prochain semestre, une formalité pour elle.

Elle s'assit sur le lit et décrocha le combiné pour appeler ses filles et Ramón. Une voix de femme la prévint aimablement que sa conversation serait intégralement enregistrée et qu'on pouvait couper la ligne à tout instant.

Enfin, mais que se passe-t-il ici ? songea-t-elle à nouveau en composant le numéro.

Neko enfila son pyjama et s'allongea sur le lit *king size*, mais il était trop excité pour essayer de fermer l'œil. Il trouva des chaussons sous la table de nuit, les enfila et entreprit d'explorer les recoins de la suite, scrutant chaque détail. Dans le minibar, il découvrit des jus de fruits et divers rafraîchissements, mais pas une goutte d'alcool. En revanche, il fut heureux de constater que le téléviseur plasma diffusait des programmes érotiques. L'écran était sur un chariot et il y avait une prise dans la salle de bains, de sorte qu'il poussa l'appareil pour le mettre en face du jacuzzi. Il se versa un grand verre de Sprite avec un glaçon et une tranche de citron vert puis s'immergea dans l'eau bouillonnante, la boisson dans une main, la télécommande dans l'autre. Il sélectionna la chaîne porno et se masturba.

Il pensait se détendre et trouver le sommeil. Il n'en fut rien. Une heure après, il sortit du bain, la peau fripée et mort de faim. Dans un placard, juste au-dessus du minibar, il avisa des paquets de chips et des fruits secs. Mais son estomac réclamait des aliments plus consistants. Il enfila un jean usé, des Nike Shox argentées et un T-shirt noir où était imprimé *May the force be with you* sous un vaisseau spatial en forme de hamburger.

Il sortit dans le couloir et tourna les yeux vers la droite. La chambre de Laura était close, et elle devait dormir depuis un bon moment. À quelques pas, au bout du couloir, à gauche, apparaissait une porte en métal brut qui contrastait avec l'atmosphère chaleureuse de la suite. Elle était munie d'une simple manivelle et Neko l'actionna pour ouvrir.

Il se retrouva dans un autre couloir, cette fois légèrement incurvé, qui livrait accès à plusieurs pièces. Ce bâtiment disgracieux avait la forme d'une portion de tranche d'ananas. En arrivant en 4 × 4, il avait cru qu'il s'agissait d'un entrepôt assemblé à l'aide de vieilles structures métalliques préfabriquées rouillées. Mais l'intérieur était totalement différent, fonctionnel et aseptisé, comme une clinique de luxe, parfaitement isolé du monde extérieur. La température y était agréable, l'air pur sentait le neuf.

Il se frotta le menton. Tout cela était assez suspect. Les Nord-Américains s'étaient donné un mal de chien pour que cette base ait l'air d'une exploitation minière parfaitement quelconque.

Il s'enfonça dans le couloir. Il se fiait à son instinct et à son flair pour localiser la cuisine. Mais un autre détail lui en indiqua l'emplacement. Il s'aperçut que le linoléum était légèrement usé devant une des portes, laquelle ouvrait sans doute sur la salle à

manger. La cuisine était sûrement à proximité.

Il saisit la poignée et ouvrit. La pièce était plongée dans l'obscurité. L'essentiel de la clarté provenait d'une partie du plafond garnie d'un vitrage qui laissait filtrer la lumière des étoiles et un vague reflet des projecteurs sur le châssis à molette. Il distingua deux rangées de bancs en bois contre les murs et une grande table au milieu. Il croyait la salle déserte, mais quelqu'un, allongé sur un banc, les jambes croisées, marquait du pied le rythme d'une chanson ne résonnant que dans sa tête.

Neko pensait que cette personne n'avait pas remarqué sa présence, mais elle se redressa légèrement et prononça d'une voix féminine :

— Belle nuit, n'est-ce pas ? Les étoiles sont magnifiques. Nulle part ailleurs on ne les voit aussi nettement. C'est dommage, les spots sur la tour.

Il haussa les épaules et eut un geste vague de la main.

— De gigantesques bombes à hydrogène qui explosent pendant des milliards d'années. Dire qu'elles sont magnifiques, c'est un peu niais, je trouve.

— C'est vrai, mais les choses perdent un peu de leur magie quand on sait comment ça marche, non ?

Neko referma la porte et traversa la pièce, désormais guidé par son odorat.

— Non, dit-il. Toute connaissance est excitante, pas forcément agréable, mais excitante. La cuisine est par là, n'est-ce pas ? demanda-t-il à l'inconnue, simple silhouette dans le noir.

— Oui, derrière cette porte pliante.

Il l'ouvrit et vit briller dans l'ombre les leds d'un réfrigérateur de type professionnel et l'horloge digitale d'un four.

— Je peux allumer ? Il faut que je me prépare un casse-croûte, un sandwich, n'importe quoi.

— Vas-y, dit-elle. Il n'y aura pas de spectacle ce soir, j'ai l'impression.

Il pressa l'interrupteur à l'entrée et resta ébahi devant une ravissante créature aux cheveux ras frisés, avec la peau cannelle et de grands yeux noirs.

Il perdit sa rudesse, tout à coup.

— Je... Quel spectacle ? bredouilla-t-il.

Elle se leva et s'avança vers lui, la main tendue. L'image d'une gazelle ou d'une panthère noire s'ébaucha dans l'esprit d'un Neko luttant pour ne pas fixer la poitrine de la fille qui ballottait à chaque pas sous une fine robe de chambre échancrée.

— Je suis Soña Martin, biologiste, dit-elle. J'imagine que tu es

l'un des physiciens arrivés aujourd'hui.

— Oui, je... Appelle-moi Neko.

Il lui serra la main et, pour dissimuler son trouble, demanda :

— Qu'est-ce que tu comptais voir au juste ?

Elle se retourna pour désigner la verrière au plafond.

— Cet espace s'appelle le « solarium », un nom amusant car, depuis que je travaille ici, le soleil n'y a pas trop pointé son nez. Mais c'est formidable pour contempler les aurores boréales sans mourir congelé.

— Des aurores boréales... répéta-t-il. On en voit par ici ?

— Quelquefois. Mais, ce soir, le firmament est bien calme. Au fait, tu trouveras du pain de mie dans ce placard, l'informa-t-elle. Dans le frigo, il y a du jambon de dinde et je ne sais quoi encore...

— Quoi ? demanda-t-il, déconcerté, en coulant malgré lui un regard dans le bas de son cou.

Elle referma le haut de sa robe de chambre et resserra la ceinture.

— Ton sandwich, dit-elle. Tu n'es pas là pour ça ?

— Heu, si.

Il trouva le pain de mie à l'emplacement indiqué, puis ouvrit l'énorme réfrigérateur Westinghouse à deux portes et sortit un plateau de dinde coupée en tranches. Il étala de la moutarde sur le pain et le bourra de viande. Puis il prit une bouteille de jus d'orange et s'assit à la table en face de la jeune femme.

— T'en veux un peu ? proposa-t-il.

— Non, merci, fit-elle en souriant alors que de charmantes fossettes creusaient ses joues. Tu n'as pas lésiné sur la moutarde forte.

— C'est pour relever l'ensemble, dit Neko en mastiquant. Soña, ton prénom, c'est de quelle origine ? Espagnole ?

— Mes parents sont Portoricains, mais Soña est le nom d'un village en Cantabrie, d'où étaient originaires mes grands-parents.

— D'accord. Alors ton patronyme serait plutôt Martin, avec l'accent.

Neko avait englouti son sandwich et se débarrassait des miettes. Il but une longue gorgée de jus d'orange et se tourna pour regarder autour de lui.

— Tu as une idée de ce qui se trame ici ? Ce réfectoire n'est pas très grand, la cuisine non plus. On peut y accueillir vingt personnes, maximum.

— Nous formons une équipe restreinte. Les cinq Deltas mangent à part dans leur baraquement. Vous deux compris, on sera vingt-quatre en tout.

— Il y a des soldats de la Delta Force ? s'étonna Neko. C'est dingue !

— Mais tu n'en sauras rien si tu les croises, ils n'ont aucun insigne particulier et ne font pas le salut militaire.

— Tu es dans l'armée, toi aussi ?

— Je suis biologiste, mais ici tout le monde est militarisé. Nous travaillons pour le SPO. Il me semble que ta patronne, le docteur Laura Muñoz, a aussi travaillé pour l'Agence pendant la guerre froide.

— C'est vrai. Même si je ne l'ai appris qu'hier. Moi, par contre, je suis un vrai civil.

— Pas tout à fait si tu es là.

— Si, nous restons quelques heures uniquement pour donner notre avis sur le truc renfermé dans la mine. C'est quoi le délire, exactement, tu pourrais m'en toucher deux mots ?

— Pas vraiment. Le département de biologie n'a guère été sollicité pour le moment.

— Sauf pour regarder les étoiles et les aurores boréales, dit Neko avec un franc sourire mettant à nu ses gencives roses. Ce colonel Conrad nous a raconté qu'ils avaient découvert une espèce de géode à une grande profondeur. Quel rapport avec tes compétences ?

— Je ne sais pas, Neko. Ils ont dû penser qu'ils allaient trouver une forme biologique sous terre, mais ce n'est pas le cas, nous n'avons eu aucun travail, mon chef et moi. Vous deux, en revanche, on est allé vous chercher spécialement en urgence. Ils vous croient sans doute en mesure d'éclaircir ce mystère. Demain, à cette heure-ci, tu en sauras plus que moi, je parie.

— Et tout le monde se la coule douce, comme toi ?

— Non ! s'écria-t-elle en creusant ses fossettes d'un sourire. Les géologues et les ingénieurs travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'atelier.

Elle montra une fenêtre où luisait le feu d'un chalumeau, et Neko s'approcha pour mieux voir.

L'atelier était une construction assez surprenante. Neko imagina que son aspect extérieur rudimentaire était aussi trompeur que le reste de la base. Il se dressait entre eux-mêmes et la tour, à mi-distance. Il ressemblait à une vieille baraque formée de plaques de tôle et d'un toit en fibrociment, encastrée dans une structure métallique robuste et complexe, sorte de grue portuaire.

Neko sut aussitôt de quoi il retournait. À l'intérieur de l'atelier, on construisait quelque élément imposant et, pour l'extraire, il faudrait percer la couverture de fibro et le hisser avec la grue.

C'est alors qu'une silhouette sortit du bâtiment délabré par une issue latérale et courut vers l'entrée de la salle à manger. La porte s'ouvrit sur un courant d'air glacial et un Asiatique de petite taille qui se frottait les mains pour se réchauffer.

— Putain, on se les gèle ! murmura-t-il. Ah, Soña, tu es toujours là. Et toi...

— Je te présente Neko, un des deux physiciens arrivés aujourd'hui.

— Bienvenue, dit l'Asiatique. Je suis...

— Je te connais ! s'écria Neko, en dardant sur lui des yeux ébahis écarquillés. Tu es Ingo Kouchi, vainqueur trois années de suite du tournoi mondial de combats de robots.

Ingo sourit, flatté, les yeux réduits à deux fentes. Il scrutait la tenue de son interlocuteur.

— Oui, monsieur. On dirait que tu appartiens à ma tribu. (Il montra son T-shirt.) Enfin, je serais plutôt du genre... (il tendit la main droite, paume vers l'avant, les cinq doigts tendus, laissant un écart significatif entre le majeur et l'annulaire) *Live long and prosper*, cher Gato.

— Neko, mon nom est Neko.

— Ça alors ! s'écria Soña, un sourire forcé aux lèvres. Mc voici avec deux véritables geeks. Quelle chance.

— Chérie, lui dit Ingo, l'œil aguicheur, en se dressant sur ses talons, viens quand tu veux dans ma chambre découvrir ma collection de DVD nouvelle génération. Des éditions spéciales dédiées par le génial Patrick Stewart en personne.

— J'en suis tout émue, dit-elle, souriant toujours.

Ingo Kouchi s'approcha d'elle, ronronnant comme un chat.

— Toi, tu as sûrement plus d'infos sur cette géode au fond de la mine, dit Neko, réclamant désespérément l'attention des deux autres après qu'Ingo lui eut fait pitié un instant.

Celui-ci se tourna vers lui, déconcerté.

— Au fond de la mine ? Ce n'est pas une mine, petit, dit-il avant de pointer le regard vers la cuisine comme s'il avait omis quelque chose. Ah oui, j'ai un besoin urgent de café.

Il remplit un grand gobelet de lavasse noirâtre, gardée au chaud dans un pichet de verre.

— Alors de quoi s'agit-il ?

— Tout cela n'est qu'un décor, tu n'avais pas encore compris ? L'espèce de géode qu'ils ont découverte a été classée top secret. (Il but une gorgée de café.) Cesse de m'interroger, ça peut être compromettant si tu n'as pas signé le contrat de confidentialité. Tu l'as signé ?

— Je compte le faire demain matin.

— Eh bien, je garderai le silence jusque-là, sinon, après, je serai contraint de t'éliminer, pigé ?

Neko s'obstina.

— Quelle grosse machine fabriquez-vous à l'intérieur avant de l'extraire par le toit ? demanda-t-il.

— Finement observé. Nous fabriquons deux robots dont un énorme qu'il faudra hisser avec la grue avant de le descendre par le puits, deux kilomètres plus bas, à l'aide de filins. Mais ceux qui ont conçu la base ont prévu le coup, apparemment.

— Tu es un expert en robots, dit Neko. À quoi serviront-ils ?

— En fait, ce n'est pas très compliqué, dit Ingo en jetant son gobelet dans un sac poubelle. Le premier actionnera un bras robot guidant une lance thermique. Le second est un énorme sas hermétique pour sceller automatiquement un trou de vingt mètres de diamètre. Comme un gigantesque bouchon.

Ingo s'était exprimé calmement comme on expose le projet sur lequel on travaille depuis plusieurs semaines, mais Neko était stupéfait.

— Un sas ? s'écria-t-il. Pour quoi faire ?

— Ça suffit, les questions. Je veux bien répondre, mais, pour être franc, je n'en sais rien. Le colonel et les géologues sont les seuls qui aient accès à l'ensemble des données. Nous autres n'avons droit qu'à des bribes, et donc nous procédons par recoupements.

— En as-tu déduit quelque chose ?

— Si l'on veut. Après tout, je peux bien te le révéler, ce sont mes propres hypothèses. Et puis tu es reclus dans ce coin paumé avec nous... Et demain tu signeras sans faute les contrats du SPO, n'est-ce pas ?

— Parole d'honneur !

— Eh bien, voilà... fit Ingo. Si tu examines la configuration de

notre petit groupe de spécialistes, déjà, ça ouvre quelques pistes. Il y a quatre géologues, dit-il en comptant sur ses doigts. Nous savons que ce n'est pas une mine, contrairement aux apparences, mais une chose est sûre également : ce qui nous a attirés ici est enfoui profondément sous terre, d'où la présence des géologues. Et qui d'autre ? Nous sommes trois ingénieurs censés, grosso modo, fabriquer des robots destinés à manier des objets à distance. Sinon, il y a trois informaticiens, des électrotechniciens, pour être exact, indispensables à la maintenance de certains appareils. Et six soldats de grade inférieur chargés officiellement de l'intendance, ou plutôt des bricoles en tout genre. Puis les cinq Deltas, pour conforter l'esprit paranoïaque des militaires. Et enfin le médecin, le pilote, le colonel et son assistant... J'ai fait le tour ?

— Tu nous as oubliés, Dick et moi... dit Soña en fronçant les sourcils. Ainsi que les nouveaux, Neko et le docteur.

— Ah oui ! s'écria Ingo, théâtral, se tapant le front de la paume. Comment ai-je pu t'oublier, ma chérie, tout comme ton chef du département de biologie qui embaume le parfum ? Jusqu'à maintenant, les ingénieurs et les géologues n'ont pas cessé de trimer, il faut dire. En revanche, nos deux biologistes se sont tourné les pouces, d'où peut-être cet oubli de ma part. Et voilà, subitement, qu'on nous ramène deux physiciens. Dans quel but ?

Neko hasarda une hypothèse :

— Dans un premier temps, cette géode détectée à une grande profondeur pouvait présenter un certain intérêt biologique... Comme le lac Vostok, par exemple, dit-il en faisant allusion à ce lac découvert en Antarctique sous quatre mille mètres de glace. Mais, après vérification, il s'est avéré que la géode avait un lien non pas avec la biologie, mais la physique quantique.

— C'est ta spécialité ?

— Affirmatif.

— Une fois, je suis descendu au fond du forage pour installer des composants électroniques et j'ai vu ce qu'ils déterraient, expliqua Ingo.

— Raconte, voulut savoir Neko.

— Une grande surface polie, noire, cristalline. Un des géologues m'a affirmé que c'était la calotte d'une géode mesurant deux kilomètres de diamètre. À ton avis, est-ce qu'elle a pu se former naturellement ?

— Ça m'étonnerait. Une géode est une cavité rocheuse où se sont cristallisés des minéraux charriés par l'eau, ce qui est impossible dans un sol granitique comme ici.

— D'où peut-être l'immense curiosité qu'elle suscite, fit

remarquer Ingo.

— Mais une anomalie géologique ne justifierait pas un tel déploiement.

— Cesse de te torturer les méninges, dit Soña, tu seras fixé d'ici peu. Avant nous, je dirais même : demain, le colonel vous emmènera au fond du trou, à ce qu'on m'a dit.

— En plus, on vous a installés dans les appartements de luxe, n'est-ce pas ? ajouta Ingo, les yeux plissés et l'air envieux.

— En effet.

— Veinards ! On les croyait réservés à des généraux ou des pontes de Washington. C'étaient probablement les seuls logements disponibles. En fin de compte, les derniers arrivés seront les premiers.

La conversation ne s'éternisa guère. Ingo Kouchi se leva et affirma qu'il devait regagner son poste. Pour sa part, Soña tombait de sommeil, aussi chacun se retira de son côté en sortant du réfectoire.

Neko retrouva son luxueux appartement, plus excité encore qu'à l'instant où il s'en était éloigné. Et la présence troublante de la biologiste n'était pas seule en cause. Il était à même d'imaginer ce que les militaires américains gardaient au fond de la fausse mine. Des idées séduisantes lui traversaient l'esprit, mais toutes semblaient issues d'une série B de science-fiction.

Surtout, les paroles de Soña résonnaient inlassablement dans sa tête : demain, Laura et lui allaient descendre au fond du puits.

Il comprit qu'il ne dormirait guère cette nuit-là.

Elena O'Grady, petite et rousse, avait le grade de caporal et s'occupait de l'intendance au sein de la base. Elle avait veillé personnellement à ce que Laura et Neko soient complètement équipés pour s'enfoncer dans les entrailles de la terre. En plus des anoraks thermiques d'un orange criard, elle leur avait donné des casques et des lampes de sécurité, assortis de brèves consignes d'utilisation. Puis les deux physiciens avaient rejoint Jim Conrad à l'extérieur avant de diriger leurs pas vers la mine.

Il était maintenant dix heures du matin, et le ciel filtrait la lumière brumeuse d'un soleil sans nul pouvoir calorifique. Neko avait jugé la base lugubre et mystérieuse la veille au soir mais, sous ce nouvel éclairage, elle déployait crûment sa morne réalité. Le châssis à molette, les baraquements et l'entrée de la mine offraient un triste ensemble de structures et de bâtiments gris métalliques, de câbles graisseux et de poutres à moitié rouillées.

Neko, attentif, s'efforçait de se représenter les environs aussi précisément qu'il le pouvait. La tour du châssis en face d'eux mesurait vingt-cinq mètres de haut. Elle s'élevait à la verticale du puits principal, retenant et guidant les câbles des machines d'extraction placées en périphérie. Elle occupait le centre géométrique de la base, surmontée d'une espèce de cabine en tôle percée de larges fenêtres. Il songea qu'à l'instar d'une tour de contrôle dans un aéroport, elle permettait une vue complète de la base couvrant au total une surface d'environ deux cents mètres de diamètre.

À sa gauche, non loin du périmètre clôturé, il aperçut des stocks de carburant et de tuyaux, à l'extrémité d'un chemin étroit goudronné. Un second chemin, à droite, donnait accès à une immense antenne parabolique. En face, il vit la petite piste d'atterrissage et un hangar où stationnait sûrement le V22 Osprey, à l'abri des regards indiscrets ; il s'agissait là d'un avion militaire, aspect qu'on s'était efforcé de gommer sur la base.

Un grand type les attendait à l'entrée de la mine : la cinquantaine, osseux, pâle, très mince, les joues et les tempes creuses, les paupières tombantes et les cheveux châains clairsemés. Jim leur présenta Larry Kaplan, le géologue du SPO, responsable du forage. Neko l'associa dans son esprit à une image typique de l'Oncle Sam ou à un Abraham Lincoln sans barbe.

Kaplan les salua aimablement et les invita aussitôt à pénétrer dans un ascenseur pareil à une cage. Il y eut une forte secousse, et ils amorcèrent la descente en s'éloignant de la lumière trouble grisâtre du

jour arctique. L'accélération soudaine fit sursauter Laura et Neko.

— Le tunnel d'accès est un puits vertical de deux kilomètres, les informa Kaplan en remuant ses doigts fins et soignés de manière expressive. L'ascenseur descend rapidement, à seize mètres-seconde. Mais il n'y a aucun danger, je vous assure.

Les barres givrées de l'ascenseur brillèrent comme du sucre glacé puis se fondirent dans l'obscurité. Un vent glacial les fit trembler et ils allumèrent le chauffage de leur anorak.

— Je croyais qu'il faisait chaud dans les mines, fit Laura en frissonnant.

— En effet, docteur, dit Kaplan. Mais nombre de facteurs interviennent : la température de l'air extérieur, la compression de l'air dans la descente, la température des roches, etc. Le gradient géothermique est moindre ici, et la température augmente d'environ un demi-degré dès qu'on descend de cent mètres.

— Donc il y aura seulement dix degrés d'écart entre le fond de la mine et la surface, dit Neko. Cela reste bien frais. Deux kilomètres de profondeur... Est-ce qu'on va ressentir la densité accrue de l'air ?

— Tout dépend de la vitesse de l'ascenseur ; nous sommes très sensibles aux variations rapides de pression. Mais rien de plus alarmant que l'écart encaissé à l'atterrissage d'un avion de ligne.

L'ascenseur s'arrêta en grinçant.

En levant les yeux, Laura vit le ciel, minuscule carré gris désormais.

— Nous y sommes, dit Jim. Préparez-vous à un spectacle inouï.

Les faisceaux lumineux se concentrèrent sur un large tunnel légèrement décline. Ils s'y engagèrent tous les quatre en silence, attentifs à l'écho singulier de leurs pas dans cette caverne de granit.

L'humidité suintait des parois. Laura toucha les gouttelettes gelées du bout des doigts.

— Permafrost, murmura-t-elle, libérant un nuage de buée. Un vestige de la période glaciaire.

— Absolument, docteur, dit Kaplan en remuant sa torche. Nous sommes ceinturés de roche précambrienne, riche en minéraux. C'est l'une des raisons pour lesquelles on effectue des forages dans ces contrées voisines du cercle polaire. Il s'agit du bouclier canadien... le plateau laurentien, vaste région géologique en forme de fer à cheval qui couvre le centre du Canada et certaines zones du nord des États-Unis. C'est la partie la plus ancienne de la plaque continentale nord-américaine. Ces roches autour de nous renferment des fossiles des formes de vie les plus primitives répertoriées à ce jour. Elles sont apparues il y a plus de deux milliards d'années, bien avant les plantes et les animaux. À cette époque, les seuls habitants de la planète

étaient des algues et des bactéries unicellulaires.

Laura examina les parois de granit à la lueur de sa torche.

Deux milliards d'années.

Elle se tourna vers Neko, étrangement silencieux tout à coup. Elle s'étonnait de ne pas entendre ses commentaires ni ses théories audacieuses sur tout ce qu'ils découvraient d'ordinaire. Mais cet antre de pierre était impressionnant sans doute aucun. Elle fut surprise également par la réserve dont Jim faisait preuve. Il n'était pas homme à se laisser intimider, mais ce qu'il y avait là-devant l'effrayait et le fascinait à parts égales. Elle le lisait sur son visage.

Puis ils furent au milieu. On aurait dit une vaste caverne, mais elle était artificielle car ils étaient cernés d'un granit épais. Ses parois grossièrement taillées formaient un hémisphère. Partout, il y avait des machines et des équipements miniers, inconnus pour Laura. Et l'on distinguait des plans droits, comme si la roche avait été découpée au laser, signe que les hommes de Kaplan avaient creusé récemment cette excavation.

Un cercle de gros projecteurs illuminait le centre de la grotte. Le géologue leur montra ce décor d'un geste de la main. Sous le sol rocheux, on avait mis au jour une surface noire, brillante, parfaitement circulaire, d'environ vingt mètres de rayon. L'anneau lumineux s'y reflétait comme en un miroir. Plusieurs personnes s'affairaient alentour.

Laura atteignit la limite entre la roche et cette surface énigmatique. La pierre semblait avoir été dégagée avec un soin méticuleux, à l'aide de fins marteaux de géologue, non sans laisser de légères traces. Elle se pencha pour mieux voir. Peu après, elle tendit la main pour effleurer le matériau.

— Froid au toucher, dit-elle avant de le gratter du bout des ongles, très solide, brillance un peu huileuse, couleur noire intense, poli parfait.

On aurait dit un grand disque, plutôt plat, peut-être un peu bombé, gisant sous le sol de granit ; il avait affleuré lorsqu'on avait ôté la pierre.

— C'est quoi, ce truc ? s'écria Neko en s'approchant du disque noir et en le frappant du pied. Une soucoupe volante ? Un canular ?

— Tais-toi, Neko, ordonna Laura.

Le jeune homme ouvrit la bouche comme s'il allait poursuivre, puis la referma aussitôt. Le connaissant, elle savait combien il était impressionné. Ce n'était pas un leurre, impossible. Ces militaires n'auraient pas cherché sottement à les berner en les amenant auprès d'une plaque noire en composite qu'ils auraient enterrée eux-mêmes au préalable. C'eût été stupide, et Jim n'aurait pas fait appel à elle

pour une telle mise en scène.

Elle s'approcha encore et observa la limite entre la pierre et la surface polie, bel et bien réelle, parfaitement incrustée dans le granit.

Deux milliards d'années.

Elle ôta une bague où était enchâssé un diamant de belle taille.

— Inutile d'abîmer tes bijoux, fit Jim en lui prenant la main. C'est bien le matériau auquel tu penses. On a déjà vérifié.

— Je veux en avoir le cœur net, dit-elle.

Elle frotta le diamant contre la surface noire. Il laissa une nette traînée blanche, comme du sel.

— Dommage, dit son ex-mari. La bague semblait précieuse. Un cadeau de Ramón ?

— Non, je me la suis offerte pour mon second divorce.

— Du diamant noir ! lança Neko, ne pouvant réfréner son excitation. Est-ce qu'un processus naturel peut expliquer un tel phénomène ? Une plaque de diamant quasi plane, comme de l'ardoise...

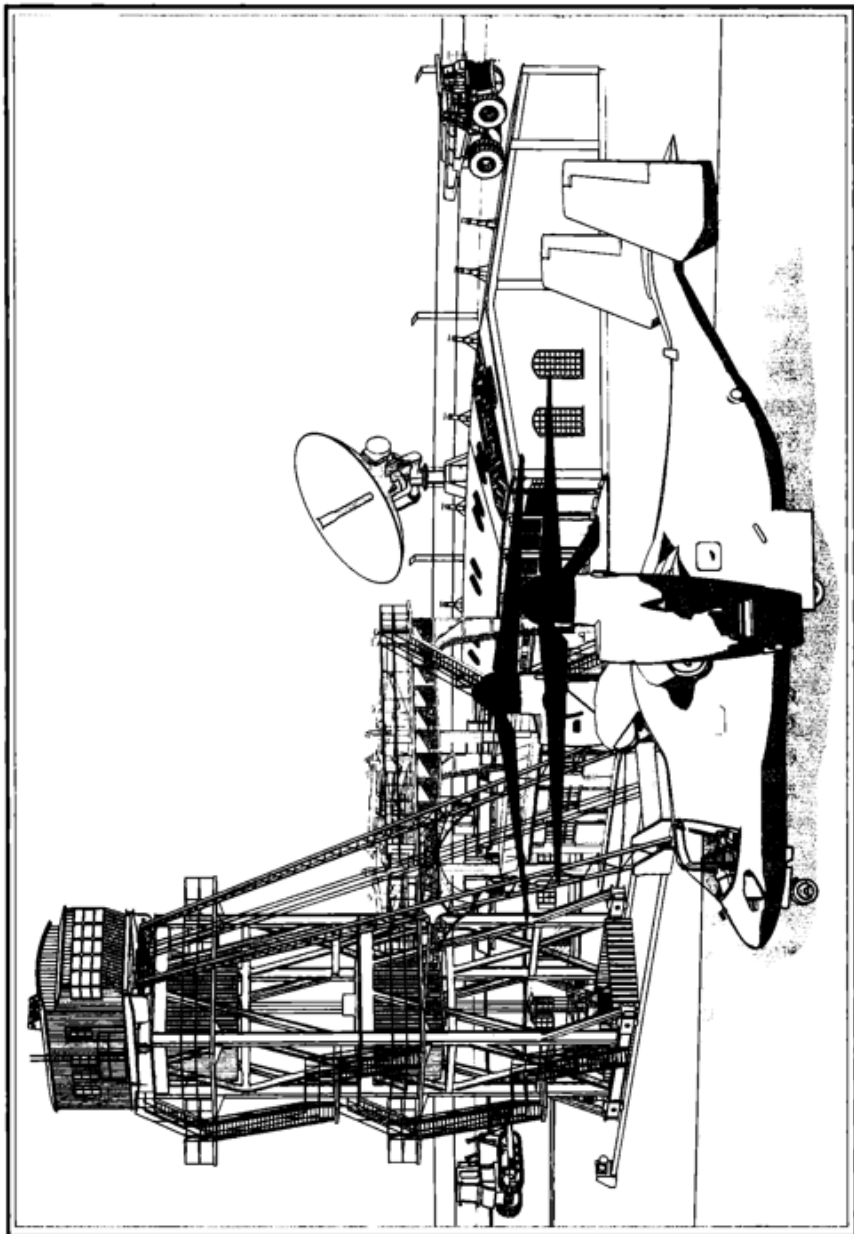
— En vérité, ce n'est nullement un disque plat, fit Kaplan. Nous sommes devant la calotte d'une grande sphère de deux kilomètres de diamètre. C'est une géode parfaite en diamant carbonado.

— Incroyable, glissa Laura tout bas.

— Le plus intéressant se trouve à l'intérieur, ajouta le géologue.

— Vous avez des images du cœur de la sphère ? interrogea Neko.

— Oui, répondit Jim. Vous voulez voir ?



Le châssis à molette

Ils se trouvaient dans un petit bureau équipé de doubles cloisons en verre et en aluminium, à l'intérieur de la caverne artificielle, non loin de la surface polie de diamant noir. Derrière les vitres, des hommes actionnaient des marteaux-piqueurs mais, l'isolement phonique aidant, on entendait seulement un grondement étouffé.

La température y était plus élevée, et tous avaient ôté leur anorak et leur pull de laine. Dessous, Neko portait un T-shirt noir avec écrit en blanc : *Klaatu Barada Nikto*.

— Bon, dit Laura tandis que Larry Kaplan pianotait sur un ordinateur, vous avez découvert une géode en carbonado. C'est vraiment très étonnant, même incroyable. Mais ma spécialité, comme celle de mon assistant, poursuivit-elle en désignant Neko, c'est la physique quantique, pas la géologie. Alors, Jim, pourquoi sommes-nous ici, exactement ?

— Eh bien, lui répondit Conrad en s'asseyant sur le bord de la table, les bras croisés, nous n'avons pas fait appel à vous il y a quelques mois, lorsqu'elle a été découverte, car, conformément au principe du rasoir d'Occam, notre hypothèse de travail au moment du forage était celle d'un phénomène naturel inconnu des scientifiques.

— *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem*, glissa Neko, un sourire suffisant aux lèvres. « Les entités ne doivent pas être multipliées par-delà ce qui est nécessaire. »

— Exactement, répondit Jim en jetant un regard amusé sur son T-shirt. Donc, au début, nous n'avons pas estimé être en présence de l'Étoile noire enfouie sous terre, ni de la soucoupe volante du *Jour où la Terre s'arrêta*. Mais au terme des travaux d'excavation, quand on a enfin pu accéder à la géode, on a mis en œuvre des systèmes de sondage beaucoup plus performants, et on a examiné l'intérieur. Continuez, Kaplan, je vous prie.

— Je ne sais pas si vous êtes familiarisés avec la méthode sismique de réfraction, dit Kaplan tout en affichant des graphiques à l'écran. On libère l'énergie nécessaire au moyen de petites explosions dans des trous assez peu profonds. En divers points de la géode, nous avons installé des géophones ultrasensibles pour capter les oscillations infimes dues aux fronts successifs d'ondes P réfractées. Le temps nécessaire aux ondes pour atteindre chacun des géophones après leur émission est représenté sur une courbe ou dromochronique. Vous êtes en présence d'une simulation en 3-D des événements observés sur une année de recherche en combinant les deux procédés.

— Fascinant, dit Neko en s'approchant du moniteur.

La simulation montrait une sphère transparente sans la moindre aspérité en surface. Une échelle à côté indiquait qu'elle mesurait deux kilomètres de diamètre. Un « petit » cylindre de deux cents mètres de long flottait en son cœur. Kaplan fit doucement pivoter l'image avec une sorte de joystick.

— Là, par contre, on dirait bel et bien l'Étoile noire, murmura Neko.

— La géode est creuse. L'enveloppe de carbonado fait à peine dix mètres d'épaisseur... une coquille d'œuf, en somme. Elle est complètement vide, à part un petit noyau solide qui se maintient Dieu sait comment au centre... Là, vous verrez mieux.

Kaplan zooma sur le noyau de la géode. Cela avait une forme cylindrique, mais évasée à chaque extrémité, comme deux pavillons de trompette soudés en leur partie étroite.

— Aucun doute, ce n'est pas naturel, observa Neko.

— Ne tirons pas de conclusions hâtives, l'interrompit Laura. Quelquefois, j'apprécie l'audace de tes conjectures, tu sais bien, mais c'est tellement stupéfiant... Essayons de garder un point de vue rationnel.

— Tu as raison, docteur. Je te demande pardon humblement...

Laura savait quels méandres empruntait le jeune homme quand il argumentait, aussi demanda-t-elle :

— Mais encore ?

— Il y a un détail encore plus surprenant concernant la position de la géode, et je crains qu'il ne t'ait échappé. C'est pourtant la raison pour laquelle on nous a fait venir, je présume, hein, colonel ?

— Bien vu, approuva Jim, satisfait. Continue.

— Elle devrait flotter et non pas se trouver à une telle profondeur.

— Flotter ? Tu as bien dit flotter ? dit Laura, qui pensait avoir mal compris.

— Exactement, expliqua-t-il. Comme la géode est creuse... elle devrait, oui, voilà... elle aurait dû remonter à la surface pendant ces deux milliards d'années.

— Absolument, fit Kaplan. Les roches sont plastiques à très long terme. Autrement dit, elles se déforment. L'écorce continentale granitique flotte sur la roche du lit océanique, plus dense. En deux milliards d'années, la géode, qui est creuse, aurait dû remonter lentement vers la surface. Mais elle est restée à cette profondeur. Parce que...

— La géode est très lourde, comprit Laura en un éclair, beaucoup plus, censément, que sa fine coque de diamant. Une grande partie de sa masse est ainsi concentrée dans ce noyau...

— C'est inimaginable qu'elle puisse renfermer quelque chose d'aussi dense, dit Jim. Cela excède nos connaissances des matériaux terrestres. Seule la physique peut nous apporter une réponse.

— Quelle densité pour le diamant ? demanda Neko à Kaplan.

— Trois virgule cinquante et un, répondit aussitôt le géologue.

— Merci. Et la roche granitique ?

— Deux virgule soixante-trois.

— O.K., merci, dit Neko, un doigt posé sur la tempe alors qu'il se livrait à des calculs mentaux. Le rayon de la sphère est de cent mille centimètres, l'épaisseur de la coque de mille centimètres, aussi la masse de la géode est-elle de $3,92.E + 14$ grammes. Le volume de granit déplacé est lui de $1,47.E + 16$ grammes, par conséquent le rapport de masse géode/granit équivaut à 2,67 %. Ce qui nous donne une masse intérieure de la géode de $1,43.E + 16$ grammes. Ainsi donc nous sommes en présence d'un poids total de 14 268 870 254,45 tonnes.

— Tu es sûr ? lui demanda Kaplan. Tu ne veux pas vérifier tes calculs sur l'ordinateur ?

— Ce n'est pas nécessaire, dit Neko, froid et sûr de lui. En réalité, la masse de la coque est insignifiante par rapport à un volume de granit équivalent. Cela représente à peine trois pour cent. Et, en vertu du principe d'Archimède, la géode devrait flotter comme un ballon en plastique sur la mer. Or il n'en est rien, donc la masse totale de la sphère est égale à celle du volume de roche qu'elle déplace. Cela signifie que le noyau de la géode a une masse de l'ordre de 10^{16} grammes. Plus de quatorze milliards de tonnes concentrées dans un petit volume, au moins trois cent mille fois plus dense que l'eau.

— Il fait cinquante mètres de diamètre, mais il est aussi lourd qu'une chaîne de montagnes, murmura Laura, abasourdie, sans lâcher l'écran du regard comme si elle avait craint que l'incroyable artefact ne disparaisse.

— Oui, docteur, il semblerait que la géode renferme un trou noir, dit Neko.

Jim forma un T de ses mains, comme on pose un temps mort au basket.

— Une seconde, dit-il. Je croyais qu'un trou noir provenait de l'effondrement d'une étoile beaucoup plus grande que le Soleil.

— C'est vrai, confirma Neko, la masse de cette étoile doit être au moins trois fois supérieure à celle du Soleil. Mais il existe aussi des trous noirs quantiques, véritables reliques du big-bang : la compression de certaines régions de l'espace-temps au commencement de l'Univers a produit des micro trous noirs présentant une masse de quelques millions de tonnes et un champ gravitationnel extrêmement fort dans l'immédiate périphérie. Cependant, en 1974, Hawking a prouvé que ces trous n'étaient pas si noirs si l'on tenait compte des effets de la mécanique quantique. Au contraire, ils émettent un flux continu de rayonnement thermique. Autrement dit, ils s'évaporent, il y a perte de masse. Mais aucun de ces minuscules trous quantiques apparus il y a des milliards d'années n'a été détecté à ce jour. Toutefois...

— On pourrait en créer de nouveaux ? hasarda Jim.

— Exact. À condition de maîtriser une technologie beaucoup plus avancée que la nôtre.

— Je me souviens, il y a deux ans, on avait fait tout un ramdam autour du grand collisionneur de hadrons européen, dit Kaplan. Certains avaient même porté plainte devant la cour de Hawaï pour éviter la mise en marche du LHC en Suisse.

D'après les plaignants – un chercheur nord-américain et des organisations écologistes –, les scientifiques de l'organisation européenne pour la recherche nucléaire risquaient d'engendrer des aberrations physiques telles que des mini trous noirs capables d'engloutir la Terre entière, ou de générer de la matière exotique susceptible d'absorber tout ce qui l'entourait et d'en finir avec le monde, voire l'Univers.

— Ce tapage médiatique était orchestré par les journalistes, trancha Neko, méprisant. Une grossière exagération. Il est vrai que le LHC pourrait créer des trous *quantum*, mais si minuscules que leur durée de vie moyenne serait d'une nano-nanoseconde avant de s'évaporer.

— Ma question est la suivante, lui dit Jim : Une technologie suffisamment élaborée pourrait-elle créer ces trous noirs minuscules aptes à aspirer la terre comme on absorberait un flan ?

— Pure spéculation, répondit Neko. À vrai dire, colonel, de par sa

nature même, la physique moderne est source d'absurdes malentendus. La mécanique quantique n'a pas coutume d'écarter des hypothèses *a priori*. Par exemple, si je laisse tomber ce crayon sur la table, il n'est pas impossible qu'il se comporte comme une onde et qu'il la traverse par effet tunnel avant d'atteindre le sol. Une telle probabilité est supérieure à zéro, néanmoins il est hautement improbable que ça ait lieu sur une période équivalant à la vie de notre univers.

— Il me faut des réponses claires, fit Jim Conrad, les yeux rivés sur les deux physiciens. L'heure est venue d'avancer des hypothèses plus audacieuses.

Neko s'excusa d'un regard vis-à-vis de Laura et reprit :

— C'est possible, colonel. Si nous sommes en présence d'un nano-trou noir de plus de quatorze milliards de tonnes, ne nous demandons pas comment il a été créé. Disons-nous plutôt que s'il n'était pas maintenu en place au cœur de la géode, les détracteurs du LHC verraient leurs craintes se concrétiser. Il traverserait la Terre par couches successives.

— Il ressortirait par la Chine ? hasarda Jim.

— C'est peu probable, répondit Neko. Je crois plutôt qu'il tournoierait au cœur de la planète en dévorant la Terre progressivement. Aucun doute n'est permis sur la nature de la géode. (Il marqua une pause et regarda les autres à tour de rôle.) C'est un flotteur, une bouée. Elle a pour fonction de maintenir le trou noir à proximité de la surface terrestre.

— C'est donc une arme, conclut Jim.

— Une arme ? s'écria Laura, rompue à la tournure d'esprit des militaires et qui maintes fois, par le passé, s'était heurtée à leur irrationalité. À t'entendre, des terroristes auraient conçu cet engin et l'auraient enterré dans du granit pour anéantir l'Amérique du Nord !

— Au préalable, il aurait fallu qu'ils inventent une machine à remonter le temps pour le transférer deux milliards d'années plus tôt, dans une région indéterminée de la Pangée qui deviendrait un jour le Canada, dit Neko en gloussant. Ce serait une arme désastreuse : si la géode se brise, le nano-trou noir à l'intérieur s'enfoncera au cœur de la Terre et engloutira la planète, La Mecque incluse. Une victoire à la Pyrrhus.

— N'importe comment, dit Kaplan, nous voilà d'accord sur un point : la géode est artificielle. Quelqu'un l'a forcément enterrée là.

— Oklo, lança Neko, tout sourire.

— Oklo ? demanda Jim. De quoi parles-tu ?

— En 1972, une compagnie française a importé du minerai d'uranium d'Oklo, au Gabon, soupira Laura, les yeux tournés vers le

plafond. Étonnamment, la concentration d'uranium du minerai était aussi faible que celle d'un combustible déjà utilisé dans un réacteur nucléaire. Les scientifiques français en ont déduit que cet uranium avait déjà servi à la production d'énergie... deux milliards d'années plus tôt, d'après les estimations géologiques.

— Je me souviens, dit Kaplan en remontant ses lunettes du bout du doigt. Cette découverte avait semé le trouble chez les scientifiques, et des experts du monde entier s'étaient rendus à Oklo pour y mener des analyses approfondies.

— En fait, d'après leurs conclusions, on était en présence d'un ancien réacteur nucléaire, poursuit Neko. Ce réacteur était alimenté par cinq cents tonnes de minerai d'uranium réparties dans six zones distinctes. Et l'on a estimé sa puissance de sortie à cent kilowattheures, approximativement. Il était parfaitement conservé, et sa disposition très rationnelle. Il avait fonctionné pendant cinq cent mille ans. D'autre part, les déchets nucléaires n'avaient pas été éparpillés dans les alentours, mais confinés dans des sections à part. Au regard de la technologie nucléaire moderne, cet ancien réacteur avait recours à des techniques très avancées.

— Et que s'est-il passé ensuite ? demanda Jim.

Neko le fixa du regard, avec des yeux de chouette.

— Peut-être voudras-tu nous éclairer un peu, colonel. Les différentes autorités ont enterré l'affaire, l'enquête a été classée.

— Les théoriciens du complot, intervint Laura, ont sérieusement envisagé l'existence d'une civilisation high-tech deux milliards d'années avant nous. À l'époque, tous les continents n'en formaient qu'un seul, la Pangée, et, du fait des bouleversements géologiques, il n'en subsiste aucune trace, hormis les produits de la fission nucléaire qui sont indestructibles.

— Comme la géode, si ça se trouve, fit remarquer Neko.

— En réalité, on pense que ces réacteurs étaient d'origine naturelle, poursuit Laura sans relever son commentaire. On a émis l'hypothèse de mécanismes strictement naturels grâce auxquels des réactions en chaîne auraient pu se produire en ces temps reculés. Ces réacteurs naturels ne fonctionnent plus aujourd'hui car la densité relative de l'uranium fissile a chuté en dessous des niveaux requis pour une réaction en chaîne.

— Possible, insista Neko, mais réévaluons ces données à la lumière de ce qui nous occupe ici même. La géode nous amène à envisager l'existence, il y a deux milliards d'années, d'une mystérieuse civilisation high-tech. Elle aurait étrangement disparu, ne laissant que des vestiges anciens. Il y a un fossé monstrueux entre ce lointain passé et notre civilisation.

— Nous ignorons toujours sa nature véritable, observa Jim Conrad, balayant l'extérieur de la main.

— À part le fruit d'une super technologie, qu'est-ce que ça pourrait être ? interrogea Neko sans regarder quiconque. La géode est artificielle, l'artefact a été enterré il y a deux milliards d'années. Mais quelle est sa fonction ? Selon moi, le trou noir à l'intérieur pourrait être une source d'énergie. Notamment si l'on songe au processus de Penrose qui consiste à lancer un objet vers l'ergosphère d'un trou en rotation afin qu'il se divise en deux. L'une des parties est absorbée par le trou noir, mais la seconde accélère. Au cours du processus, le trou noir est freiné, son énergie cinétique s'amenuise au bénéfice du fragment qui échappe à son champ gravitationnel. Or cette énergie pratiquement issue du néant pourrait s'avérer nettement plus performante que l'atome. Réfléchis, colonel, la réponse aux problèmes énergétiques du monde est peut-être enfermée là... Si on parvient à l'exploiter sans risque, évidemment.

— Peut-être. En attendant, on ne sait toujours pas à quoi sert la géode, insista le colonel sans réel enthousiasme. On ne peut même pas affirmer qu'elle renferme un de ces trous noirs dévoreurs de planètes. Ce ne sont que des suppositions, brillantes du reste, et je me félicite de vous avoir amenés ici, mais nous allons devoir l'ouvrir et envoyer une équipe l'explorer pour en savoir davantage.

— Attends, Jim, excuse-moi... dit Laura en clignant des paupières. Tu comptes ouvrir la géode, c'est bien ça ?

Laura traversa le porche glacial et frappa de la paume à l'entrée du logement de son ex-mari. Jim Conrad ouvrit et la pressa d'entrer. Il portait un vieux pull de laine et fumait la pipe.

— Évite de traîner à une heure pareille, dit-il en la débarrassant de son manteau gris en cuir pour l'accrocher à une patère. J'ai vu des gens frapper sur un carreau et s'écorcher les doigts.

— Je t'ai couru après toute la journée, mais rien à faire. Alors, dès que j'ai vu de la fumée sortir de ta cheminée, je me suis précipitée. Tu m'évites ou quoi ?

— Comment peux-tu imaginer une chose pareille, ma chérie ? Je dirige la base, et on a trimé dur aujourd'hui.

— Les préparatifs pour investir la géode ?

— Plus ou moins. Mais ne reste pas là, je t'en prie, viens t'asseoir...

L'intérieur était spacieux et confortable, parfaitement ordonné, comme l'affectionnait Jim. Le feu brûlait dans l'âtre, et sans doute l'alimentait-il quand elle avait frappé car deux rondins traînaient par terre, une touche de désordre jurant avec le reste de la pièce.

Elle s'approcha et les posa sur les braises. Des photos dans leur cadre de bois se trouvaient alignées sur la cheminée. Sur l'une d'elles on la voyait, à vingt-trois ans d'intervalle, dans les bras d'un jeune et beau capitaine de l'armée US.

— Ça m'étonne que tu aies ça ici, dit-elle. Tu l'exposais en prévision d'une visite éventuelle de ma part ?

— Tu ne me croiras pas, mais elle me suit partout, répondit-il. Nous avons quand même eu nos moments de bonheur tous les deux, non ?

Elle pivota brusquement, tournant le dos à la cheminée.

— Je ne suis pas là pour ça, Jim.

Le militaire porta la pipe à ses lèvres et en tira deux bouffées rageuses.

— Je m'en doute.

— S'il te plaît, dit Laura, agitant la main devant elle.

Jim la regarda comme s'il ne la comprenait pas et ôta le tuyau de sa bouche.

— Ne me dis pas que ça te dérange, tu fumes comme un pompier !

— Je déteste l'odeur du tabac à pipe, ça me retourne l'estomac.

Jim s'approcha en soupirant et vida le fourneau au-dessus du feu.

— Satisfaite ?

— Oui, merci, dit Laura. Si tu veux...

Elle sortit un paquet de Ducados entamé et le tendit à son ex-mari. Il le repoussa aussitôt, l'air impatient.

— J'ai horreur des brunes sans filtre, tu sais bien. Fume si tu veux, ça m'est égal.

— Merci, dit-elle en saisissant une cigarette.

— À présent, s'il te plaît, dis-moi ce qui t'amène...

— N'ouvre pas la géode, Jim. Empêche-les à tout prix de le faire.

Le militaire s'installa dans un fauteuil de cuir à côté de la cheminée et l'invita à faire de même en face de lui. Mais elle resta debout, les bras croisés, les yeux dardés sur lui.

— Ce n'est pas de mon ressort, désolé.

— Mais tu n'es pas d'accord, dit-elle en exhalant un nuage de fumée.

— J'ai reçu pour mission de vérifier la nature exacte de cet objet.

— Vous commettriez une grave imprudence en ouvrant cette boîte de Pandore ! Essayez de poursuivre ces recherches autrement.

— Je t'écoute...

— Je ne sais pas, sans la percer, en adoptant un procédé moins radical...

— Le temps presse.

— En quoi est-ce si urgent ? Cette chose est restée sous terre deux milliards d'années. Elle peut encore attendre un an ou deux.

— Là n'est pas le problème, expliqua-t-il. Nous sommes les hôtes d'un pays étranger...

— Et après ? s'écria-t-elle en écartant la cigarette de ses lèvres. Le Canada, qui reste membre de l'OTAN, si je ne m'abuse, est votre allié indéfectible.

— Il l'était, à dire vrai.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Assieds-toi, s'il te plaît, fit-il avec une pointe d'exaspération. Je commence à avoir mal au cou.

Elle obéit cette fois. Il enchaîna :

— Tu connais le Parti des nouveaux démocrates ? Le NDP est une formation de gauche qui se radicalise de plus en plus. Ces derniers mois, il est devenu la principale force du pays en surfant sur la crise mondiale. Et il souhaite que le Canada se retire sans délai de l'OTAN.

Elle eut un air moqueur et résigné.

— Incroyable, une fois de plus, vous voilà confrontés, vous les Américains, à l'opposition « insensée » d'autres nations qui revendiquent le droit d'agir comme elles l'entendent dans leur propre

pays.

— Évitions ce genre de débat, dit-il, les mains levées, ce n'est pas le moment.

On eût dit subitement que la période écoulée depuis leur rupture – des années, un instant ? - n'avait été qu'un songe. À nouveau réunis, ils s'employaient à gratter les vieilles plaies de leur vie commune. Elle pensait que le temps l'avait changée, meurtrie, lui imprimant dans l'âme une profonde tristesse, comme s'il ne subsistait rien ou presque de celle qu'elle avait été. Or elle découvrait à présent qu'au fond rien n'était modifié.

Certes elle est bien gentille, la vieille histoire où il est dit qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, mais elle est fausse. Le fleuve change, aucun doute, mais pas les gens.

Laura soupira et demanda :

— Quand auront lieu les élections ?

— À *priori*, elles sont prévues cet été, dit-il en haussant les épaules. Mais, aux scrutins partiels, les Nouveaux Démocrates ont raflé près de quarante-cinq pour cent des voix. Forts de ces résultats, ils pourraient imposer des élections anticipées.

Laura se leva et marcha d'un pas nerveux.

— Cela n'a rien à voir avec la géode... fit-elle en désignant vaguement l'extérieur. Te rends-tu compte que c'est peut-être la découverte la plus importante de l'histoire de l'humanité ? Peut-être aussi la preuve que nous ne sommes pas seuls dans l'Univers. Ou du moins qu'en un passé lointain des êtres ont habité ce monde, comme nous-mêmes aujourd'hui... Vous n'avez pas le droit de compromettre ces recherches ! Comment mener à bien des travaux pareils avec un chronomètre au-dessus de la tête ?

— Je t'en prie, Laura, calme-toi.

— Jim, cette découverte doit être rendue publique immédiatement. Toute aide sera la bienvenue.

— Hors de question, répondit-il, catégorique. Tu as signé un contrat de confidentialité, ne l'oublie pas. Tu en connais les clauses. Si tu ébruies quoi que ce soit à l'extérieur de cette enceinte, les services secrets américains prendront un malin plaisir à saboter ta carrière et à te pourrir l'existence.

— Jim, ce qui gît dans ce trou n'appartient pas au Canada, ni aux États-Unis ni à aucune autre nation. Cela existait bien avant que nos ancêtres les plus lointains sortent en rampant de l'océan. L'humanité tout entière doit avoir accès à cette découverte. Sans plus attendre.

— Évidemment, évidemment... (Jim sourit ; elle eut l'agaçante impression qu'il songeait : *encore ces idées à la noix des scientifiques sur la paix universelle.*) Un communiqué sera publié dans les plus brefs

délais... dès qu'on saura exactement de quoi il retourne. C'est la seule et unique procédure.

Laura bouillait intérieurement. Toujours la même histoire. Elle s'y engluait à nouveau, cherchant à raisonner face aux méthodes irrationnelles de l'armée US. Par le passé, il y avait eu la guerre froide et la menace soviétique. Aujourd'hui, on se barricadait derrière le terrorisme et les islamistes. Quelle importance puisqu'à chaque fois ils sauraient débusquer l'ennemi idéal pour conforter leur paranoïa.

— Jim, la géode est restée sous terre pendant deux milliards d'années, dit-elle en respirant intensément, et, en effet, nous ignorons ce qu'elle contient. Essaie d'imaginer la situation sous cet angle : une tribu d'hommes primitifs tombe sur des fûts radioactifs dans une mine de sel. Ils ne savent pas ce qu'ils renferment. Les symboles de danger ne veulent rien dire pour eux. Ils se mettent à les frapper de leur hache en silex et finissent par les éventrer, s'exposant bien malgré eux aux radiations mortelles.

Il sourit derechef.

— Nous ne sommes pas des êtres primitifs. Nous savons évaluer et prévenir les risques.

— Tu dis n'importe quoi. Tu ne sais pas ce que c'est. Comment se comportera l'artefact quand vous le percerez ? Tu ne peux pas te prémunir contre une menace inconnue.

— Tu l'as dit. On ne peut pas se prémunir contre une menace inconnue. Et on est dans l'obligation de recueillir un maximum d'informations tant qu'on est en mesure de le faire. La géode cache des mystères et des dangers, on est d'accord. Il peut s'agir d'une arme potentielle. Et si l'on nous oblige à quitter le pays, il est hors de question de la laisser entre des mains hostiles. On ne peut pas non plus l'emballer et la rapporter à New York pour l'étudier au calme. Qui sait quels seront les alliés des Nouveaux Démocrates ?

— Ces investigations requièrent plus de temps, renchérit-elle en fronçant les sourcils. C'était le même problème avec le lac Vostok, sous l'Antarctique : on ne peut pas s'introduire, la bouche en cœur, dans un espace demeuré clos durant plusieurs millions d'années. Sinon, il est presque impossible d'éviter les bavures.

— Le temps, Laura, voilà justement ce qui nous manque, reprit-il en secouant la tête. Je te rappelle qu'il y a une faille dans notre système de sécurité : un traître a exfiltré des informations top secret nous concernant vers des organes de presse canadiens, dont un proche du Parti des nouveaux démocrates, drôle de coïncidence, non ? Et personne n'a encore publié la nouvelle. Les directeurs de ces journaux, sûrement interloqués, doivent être en train de s'assurer qu'ils n'ont pas affaire à un canular. Mais c'est une question d'heures, désormais...

— Comment cela ?

— Demain, avant l'aube, nous entrerons dans la géode.

Laura examina ses doigts. Elle avait oublié sa cigarette qui s'était consumée pour former un cylindre de cendre, lequel avait fini par se rompre et salir son pantalon. Furieuse, elle s'épousseta et grogna :

— Tu plaisantes, j'espère.

— Vous n'êtes plus dans le coup, toi et ton assistant. Vos précisions nous ont été utiles, mais maintenant c'est à nous d'intervenir. Si tu veux, l'Osprey décollera dans deux heures pour vous conduire à Vancouver, comme promis. Mais je vous invite à rester, si vous le souhaitez. Vous pourrez constater que des précautions maximales ont été prises.

— Ne fais pas ça, Jim, le supplia-t-elle. C'est de la folie.

— Trop tard, Laura. Désolé.

Pendant que Laura discutait vainement avec Jim Conrad, Neko admirait le spectacle des robots transférés vers la mine. Comme il l'avait déduit, le toit de l'atelier s'ouvrit en deux battants qui retombèrent sur les côtés. La grue géante qui coiffait le bâtiment était commandée de l'intérieur par un ingénieur. La flèche coulisssa sur les rails lubrifiés et vint saisir le plus volumineux des deux robots d'acier. Puis elle le souleva à une hauteur considérable et le déplaça lentement vers l'entrée du puits.

Non loin, Ingo Kouchi observait ces manœuvres. Il avait l'air extrêmement nerveux. Il jetait des regards en tous sens et ne tenait pas en place. Il se serait rongé les ongles sans ses gros gants de cuir, se dit Neko, qui se dirigea vers lui.

— N'aie pas peur, lui dit-il, exhalant un nuage de buée. Le type aux commandes a l'air de s'y connaître. Il ne va pas lâcher prise...

Il lui posa une main sur l'épaule, mais l'ingénieur eut un sursaut et s'écarta brusquement.

— C'est mon patron, Abe Greenspan, qui pilote cet engin, dit Ingo, les yeux exorbités. Il ne va pas laisser tomber notre robot, pauvre idiot.

— Oh, du calme, répliqua Neko, les mains levées. Je voulais juste te rassurer, tu m'avais l'air nerveux.

Ingo pointa un doigt ganté sur lui et lança, agressif :

— Mêlé-toi de tes affaires, et tout ira bien entre nous, compris ?

— Va te faire mettre, ducon, répliqua Neko, rouge de colère.

Le Nippo-Américain grommela une injure exotique et lui tourna le dos. Et, sans nul autre commentaire, il se rendit à l'intérieur de l'atelier.

Incroyable ! se dit Neko, fou de rage. J'essayais seulement d'être aimable avec cette tête de nœud.

Laura vint vers lui sur ces entrefaites. Elle suivit brièvement du regard les lents mouvements de la grue et se tourna vers son assistant.

— Tu as l'air furieux. Qu'y a-t-il, Neko ?

— Rien. Depuis qu'il a gagné ce tournoi de robots, ce connard ne se sent plus pisser.

Elle le regarda un instant et reprit :

— Je ne comprends pas, mais peu importe. Moi, j'ai vraiment les nerfs, figure-toi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle lui fit un récit succinct de son échange avec le colonel.

— Il fallait s'y attendre, répondit Neko. J'y ai pensé quand ils ont commencé à déplacer les robots. Ainsi donc, dès ce soir, on va casser cet œuf géant, n'est-ce pas ? Je l'avoue, ce spectacle ne devrait pas manquer d'intérêt.

— Méfie-toi ! Personne ne saurait dire ce que renferme la géode. Une atmosphère de deux milliards d'années, du gaz inerte, du vide... ou des micro-organismes inconnus et mortels... Et là, je n'évoque pas mes pires appréhensions. Jim nous propose de décoller ce soir, avant qu'ils ne transpercent la coque.

— Mais... pas maintenant, docteur, impossible.

— Neko, ils ont perdu la tête. Il y a trois ans, les Russes et les Anglais ont découvert le lac Vostok dans l'Antarctique et, depuis, on étudie la meilleure façon d'y accéder sans le contaminer. Ici, les Nord-Américains se penchent sur quelque chose de bien plus délicat, mais ils comptent s'y engouffrer dans quelques heures, tout ça pour éviter qu'une autre nation ne s'approprie son mystérieux contenu. Je refuse d'être mêlée à l'affaire.

— Trop tard, docteur. On est déjà impliqués. Réfléchis, si tes pires craintes se confirment, on ne sera nulle part à l'abri, mais peut-être arrivera-t-on à éviter un désastre en demeurant sur place.

Il parvint finalement à la convaincre et elle accepta de rester quelques heures de plus. Après tout, elle aussi était rongée par la curiosité.

Soña Martin, radieuse, apparut à l'entrée de la salle à manger. Sa peau cannelle offrait ce soir-là un ton lumineux, et ses grands yeux noirs étincelaient au point d'éclipser les petits bijoux de ses boucles d'oreille.

Dès qu'il l'aperçut, Neko eut à cœur de s'asseoir près d'elle, vaille que vaille. Il lui vint des pensées lubriques à l'idée de dîner avec elle en devisant aimablement et en lui effleurant les jambes sous la table.

Rude tâche en l'occurrence : le réfectoire était bondé et chacun cherchait à s'asseoir. Ils n'étaient que vingt-neuf au total, mais on aurait juré qu'il y avait foule dans la salle exigüe. Tous les gens de la base y étaient rassemblés pour la première fois, convoqués par James Conrad. Y compris les soldats Delta, même s'ils devaient s'absenter à tour de rôle pour vérifier les systèmes automatiques de surveillance. Ce dîner s'annonçait important : le colonel allait leur dévoiler officiellement la nature véritable de leur mission. Ainsi que l'ouverture imminente de la géode.

Rien de tel n'alarmait Neko à cette heure. Tous ses sens et son intelligence aiguë étaient mis à contribution : il devait se faufiler coûte que coûte jusqu'à sa bien-aimée. Il se représentait les êtres autour de lui comme les molécules d'un gaz en pleine agitation brownienne. Il s'employa à déceler les voies qui s'ouvraient parmi les rangs désordonnés, guettant l'instant où se romprait la cohésion ; il emprunta ainsi un chemin de traverse au milieu des obstacles formés par des corps qu'il effleurait à peine. Il fallait pour cela qu'il atténue son anxiété et qu'il exclue toute impatience. Un espace s'ouvrit donc devant lui, dans un équilibre précaire que pouvait compromettre un coup de coude ou de pied s'il essayait d'accélérer le processus. Enfin, s'estimant à bonne distance, il s'efforça d'attirer l'attention de Soña pour la prier de lui garder une place auprès d'elle.

Mais quelqu'un traversa la salle d'un pas décidé. Une femme corpulente dut s'écarter, poussant Neko vers la cuisine d'un coup de fesses. Dans le même temps, Soña s'éloigna vers l'angle opposé.

— Votre attention, s'il vous plaît !

L'ordre émanait de la table principale, exprimé sur un ton martial par la belle Maria Wasser, qui, pour l'occasion, avait revêtu son uniforme d'apparat de l'armée nord-américaine. Tout le monde se figea et tourna les yeux vers elle. Jim Conrad apparut alors près du lieutenant Maria Wasser, lui aussi en uniforme, et exhibant sur le cœur les rubans colorés de ses décorations.

Il prit place au milieu de la table et annonça :

— Mesdames et messieurs, nous nous connaissons depuis longtemps pour la plupart, et nous avons participé ensemble à nombre de missions, dont certaines périlleuses. Et sans jamais faillir, ce qui a instauré un lien de confiance entre nous. Invoquer ce lien aujourd'hui est le plus sûr moyen d'évacuer les écueils devant nous. Nous formons une équipe soudée, sachant opérer en parfaite coordination et résoudre les problèmes comme ils viennent. Nous voilà de nouveau réunis pour quelque chose d'extraordinaire, et c'est une chance inouïe que de vivre un tel moment historique...

Puis Jim expliqua en détail tout ce qui concernait la géode, depuis sa découverte jusqu'aux plus récentes conclusions auxquelles on était parvenu grâce aux deux physiciens. Il ne fit pas mention du traître infiltré parmi eux et qui avait divulgué des informations à la presse, mais en revanche il insista sur la pression exercée par l'irrésistible ascension du Parti des nouveaux démocrates, et le fait que ces circonstances particulières l'avaient contraint à prendre aussitôt la courageuse décision d'ouvrir la géode dans la nuit.

Mais, depuis quelque temps, Neko n'écoutait plus ces arguments qu'il ne connaissait que trop bien. En revanche, il cherchait Soña du regard dans l'assistance. Hélas, elle avait atterri à l'autre table à la dernière minute.

Au terme du discours, Maria Wasser les invita à s'asseoir. Neko dut s'installer où il était, tournant des yeux abattus vers Soña, définitivement hors de portée. À droite de la biologiste se tenait un homme mûr d'aspect soigné avec une coupe de cheveux impeccable, une chemise bleu marine et un pull Lacoste jaune citron sur les épaules. Sans doute s'agissait-il de son patron du département de biologie, ce Dick Buckmanster auquel le colonel avait fait allusion. À sa gauche, il vit une fille en uniforme de combat, avec les traits d'une Indienne d'Amérique. Soña avait spontanément noué conversation avec elle.

Pour le moins, Ingo ne rôdait pas près d'elle, se consola Neko. D'ailleurs, le saumâtre ingénieur demeurait invisible, étrangement ; pourtant, on les avait tous convoqués au réfectoire.

Trois longues tables avaient été disposées côte à côte pour accueillir le personnel. Un buffet mixte trônait au centre de chacune, sans que l'on ait à se lever pour se servir. Plats froids, jambon braisé, salades diverses et un assortiment de sauces dans des récipients de verre. Tout le monde avait droit à son assiette blanche en faïence avec l'insigne de l'armée : la vaisselle des grandes occasions. Il n'y avait pas d'alcool mais le Coca-Cola et autres boissons étaient proposés dans des seaux en zinc remplis de glace, à égale distance les uns des autres. Tout avait été soigneusement organisé par l'intendance, dont les membres s'installaient à leur tour pour profiter du repas.

Neko ne connaissait personne autour de lui. Il aperçut Laura près du colonel et de Larry Kaplan, à la table d'honneur. Leurs regards se croisèrent, et elle le salua de la main. Il détourna ses yeux, où on lisait l'ennui et la contrariété. En face de lui, il reconnut la détentrice du postérieur qui avait dévié sa trajectoire idéalement conçue, une Noire corpulente ayant passé la quarantaine, avec un buste généreux et un ventre également rebondi. Elle se jetait sur le buffet avec entrain et hochait la tête, acquiesçant aux propos de son voisin de droite, qui remuait les mains en tous sens, captivé par son propre discours. D'ailleurs, il fit tomber une bouteille de Sprite qui roula sur la table et renversa la sauce, souillant la nappe de taches grasses.

— Oh, mille excuses, s'écria-t-il, écarlate. (Il avait les cheveux carotte et la peau blanche et tavelée.) Je suis si maladroit...

Il se leva puis épongea la sauce à l'aide de sa serviette pour éviter qu'elle ne salisse Neko.

— Ce n'est pas grave, dit le jeune homme en s'écartant légèrement.

— Je m'appelle George Charon, annonça l'autre en posant sa serviette à l'écart avant de tendre une main criblée de taches de rousseur vers Neko, qui la serra mollement.

— D'accord, moi je suis...

— Je sais : vous êtes l'un des physiciens arrivés hier. Neko, n'est-ce pas ?

— Lui-même, répondit-il alors qu'il se servait des tranches de dinde en prenant garde d'éviter la grosse tache de sauce.

Au fond, deux types athlétiques, un grand Noir et un chauve, sortirent de table en silence, aussitôt remplacés par deux autres costauds. Sans doute les soldats Delta en charge de la sécurité, pensa Neko.

— À propos, lui dit George Charon, vous pourriez nous aider à trancher la question... Qu'en pensez-vous, monsieur Neko ?

Il se retint de glousser en s'entendant appeler ainsi et répondit :

— Je n'ai pas tout suivi, pour être franc.

Charon cligna des yeux. Ses cils étaient si pâles qu'ils ressortaient à peine sur ses paupières, ce qui donnait à son regard un air constamment étonné.

— Eh bien... dit-il en se raclant la gorge, comme vous vous en doutez, nous discutons de la géode enterrée sous nos pieds à deux mille mètres de profondeur. D'après les précisions du colonel, il semblerait qu'on ait affaire à un objet artificiel : un artefact. Mais si elle a été enfouie il y a deux milliards d'années, ça signifie...

— Que nous ne sommes pas seuls dans l'Univers, conclut la grosse en essuyant ses lèvres. Pardon, Neko, on ne se connaît pas, et tu dois

être un peu déconcerté. Je suis Susan Goodman, du département de biologie, une collègue de Larry Kaplan, que tu as déjà rencontré. À ta droite se trouve Charles Lemmond, le médecin de la base, et à ta gauche Helen Sullivan, notre ravissante informaticienne.

Neko salua ces gens autour de lui. La « ravissante » Helen avait des dents de lapin et des culs de bouteille sur le nez. La soixantaine bien tassée, le médecin était mince avec les sourcils noirs et les cheveux blancs.

— Peut-être saurez-vous secourir notre chère biologiste quelque peu aux abois, dit Charon, qui souriait en montrant ses gencives pâles. Puis-je vous poser une question, monsieur Neko ?

— Bien sûr, mais appelle-moi Neko, George, c'est plus simple.

— D'accord, merci. Voici ma question : est-ce que tu crois en Dieu ?

— Comment ?

— Les Espagnols sont très croyants, paraît-il, c'est vrai ?

— Euh, non. Pas moi en tout cas.

— Parfait, alors tu seras d'accord avec moi, dit Susan Goodman. Mes chers collègues ici présents pensent que la planète Terre fut créée par Dieu et pour l'homme, comme il est écrit dans la Bible. Par conséquent, les constructeurs de la géode étaient des êtres humains qui vivaient il y a deux milliards d'années. Sauf que c'est impossible au regard de la science. Un éminent géologue de ta qualité devrait en convenir, George.

— Pourquoi ? lança le roux en agitant les mains. Tout registre fossile important correspondant à cette époque aurait été détruit par le métamorphisme de l'écorce terrestre.

— Bref, répliqua Susan, en l'absence de preuve, n'importe quel scénario farfelu est envisageable. Tu n'es pas d'accord avec moi, Neko ?

Le jeune homme sourit et repoussa légèrement son assiette. Entre une nourriture insipide et un débat animé, il n'hésitait pas une seconde. Surtout s'il pouvait confondre l'assistance d'un contre-pied habile.

— Eh bien, non, Susan. Je regrette, mais, pour être sincère, ton point de vue est par trop réducteur à mon goût.

La Noire lui jeta un regard étonné.

— Alors tu crois en Dieu...

— Je n'ai pas dit ça, répliqua-t-il aussitôt en levant ses index avec, là encore, un sourire suffisant. L'argument selon lequel Dieu aurait tout créé à partir du néant est réducteur, mais vain surtout.

— Le concept de Dieu te paraît vain ? demanda le docteur Lemmond à sa droite. Pourtant, il éclairait déjà l'humanité longtemps

avant la science.

— Étrange raisonnement pour un scientifique.

— Vois-tu, mon cher Neko, reprit George Charon avec un air béat sur sa face criblée de taches de rousseur, certains d'entre nous appartiennent à l'Association américaine des scientifiques croyants, et prônent un dialogue constructif entre la science et la religion.

— Eh bien, moi, non, fit Neko. Je suis plutôt partisan d'un dialogue non constructif entre la science et la religion. Une des grandes avancées de la science tient à ce que les scientifiques n'appartiennent pas nécessairement à une Église. Il ne faut surtout pas revenir en arrière.

— Néanmoins, tu rejettes tout autant ma façon de penser.

— En effet, Susan, parce qu'en vérité on pourrait démontrer que la Terre mais aussi l'Univers ont bel et bien été créés.

— Neko, s'ils ont été créés, n'est-ce pas qu'il y eut un créateur ? demanda Helen Sullivan en lui posant la main sur le bras.

— Tout peut être perçu comme l'œuvre d'un créateur. En examinant un univers chaotique n'obéissant à aucune loi ni aucun principe, nous pourrions en déduire qu'un fou ou un adepte du pop'art l'a façonné.

— Mais, s'agissant de notre monde, il n'en est rien, objecta Lemmond. Je ne songe pas nécessairement à cette figure qui orne le plafond de la chapelle Sixtine avec le bras tendu, mais plutôt à une entité ou une intelligence ayant conçu l'Univers en veillant à ce qu'il soit un berceau pour la vie, tout spécialement pour la vie humaine. Si je ne m'abuse, ces lois naturelles furent déterminées à l'instant même du big-bang... Et nous pouvons y voir la main divine veillant à un parfait ajustement.

— Tu te réfères aux principes fondamentaux, me semble-t-il, dit Neko, ces nombres gouvernant tous les phénomènes naturels. Ainsi les propriétés des noyaux de l'atome de carbone présentent des valeurs qui semblent avoir été conçues précisément pour l'éclosion de la vie... C'est bien cela, n'est-ce pas, docteur ?

— Absolument, acquiesça Lemmond en haussant ses sourcils noirs. Ce sont des amis physiciens qui m'en ont fait part. Sans l'ajustement ultraprécis de ces constantes, aucun de nous ne serait là à débattre de ces questions.

Neko hocha la tête avec un air compréhensif et ajouta :

— Mais la matière qui a émergé du big-bang était composée presque exclusivement d'hydrogène et d'hélium, et dépourvue d'éléments lourds comme le carbone, l'azote et l'oxygène, qui sont indispensables au développement de la vie.

Ces éléments présents sur Terre sont apparus des centaines de

millions d'années plus tard, lors de la première génération d'étoiles, et ont été disséminés par le gaz interstellaire où s'est formé notre système solaire. Pour qu'il y ait production de carbone au cœur d'une étoile, il faut nécessairement que l'énergie se situe entre 0,05 et 0,25 mégaélectronvolt : l'écart entre ces deux valeurs n'est pas d'une extrême précision.

— Eh bien, intervint Susan avec un sourire triomphant, tout à l'heure tu jugeais mes propos réducteurs, mais en définitive tu es d'accord avec moi : Il n'est pas utile de chercher un créateur dès qu'on tombe sur un phénomène naturel qui nous échappe.

— Sauf que tu as tendance à simplifier, répliqua Neko, parce qu'il existe réellement une constante dont la valeur semble avoir été ajustée en notre faveur. C'est la densité d'énergie de l'espace vide, qu'on appelle aussi la constante cosmologique. Lors du big-bang, elle aurait pu adopter n'importe quelle valeur, aussi bien positive que négative. Si elle avait été élevée et positive, elle aurait agi comme une force répulsive qui se serait accrue avec la distance, une force qui aurait empêché la matière de s'agréger dans l'univers primitif, or il s'agit du processus à l'origine de l'émergence des galaxies, des étoiles, des planètes, et bien sûr de la vie humaine. Si elle avait été élevée et négative, elle aurait opéré une force d'attraction qui, là encore, se serait accrue avec la distance ; très vite, cette force aurait annulé l'expansion de l'Univers et entraîné son effondrement. La vie n'aurait pas évolué, faute de temps. En vérité, les observations astronomiques montrent que la constante cosmologique est beaucoup plus réduite que ce à quoi l'on s'attendait théoriquement.

— N'est-ce pas la preuve que Dieu existe ? s'exclama Lemmond.

— Cela prouve uniquement que nous voyons l'Univers tel qu'il est parce que nous existons, comme l'a si bien dit Stephen Hawking.

— Tout n'est donc que le fruit du hasard aveugle ? fit Charon en secouant la tête. Désolé, je ne peux pas ajouter foi à une affirmation pareille.

— Bien sûr, nous autres physiciens avons tenté d'y voir plus clair, répondit Neko. Cette problématique a inspiré les spéculations et les théories les plus audacieuses. Ma préférée est que notre univers ne constitue peut-être qu'un fragment d'un univers beaucoup plus vaste où les big-bangs se succèdent indéfiniment selon des valeurs chaque fois différentes des constantes fondamentales.

— Trop compliqué, jugea sèchement Lemmond. Je croyais les physiciens séduits par la beauté des choses simples, mais, à ce que je vois, lorsqu'il s'agit de nier l'existence de Dieu, vous êtes prêts à échafauder les théories les plus abscones. Tu soutiens qu'on peut tenir notre univers pour une création, dans ce cas pourquoi Dieu n'en serait-il pas le créateur ? Pourquoi ce mot t'inspire-t-il de la crainte, Neko ?

— Du tout, je dis simplement qu'à mon sens il est inutile.

— Pourquoi ? demanda aimablement Charon.

— Parce qu'il n'apporte aucune réponse, donc il est inutile d'un point de vue scientifique. La théorie du big-bang a été accueillie par l'Église avec enthousiasme ; à mon avis, le pape était ravi : les scientifiques d'aujourd'hui confirmaient les discours séculaires des théologiens, à savoir que le cosmos n'existe pas depuis toujours, mais que tout est né d'un seul et unique acte de création. Alors, docteur, si à présent je te demande quel a été ce créateur...

— C'est évident à la lumière de notre discussion : Dieu, voyons.

— Dieu, parfait ! admit Neko. Mais qui a créé Dieu ?

— Quelle question ! fit Lemmond avec un rictus ironique. Comme chacun sait, Il est éternel et infini. Dieu existe depuis toujours.

— Nous voilà revenus à la case départ, quand les scientifiques prétendaient que la matière de l'Univers existait depuis toujours. En introduisant Dieu dans l'équation, on ne résout absolument rien, c'est une complication absurde, voilà tout. Voyons voir, qu'est-ce que Dieu ? De quelle matière est-il constitué ? Quelles sont ses spécificités ? Tu n'en as aucune idée, n'est-ce pas, docteur ?

Il s'ensuivit un long silence. Neko sourit, satisfait. Susan, George, Helen et Lemmond le regardaient, médusés et mal à l'aise.

Finalement, il avait eu raison de s'asseoir avec eux.

La salle de contrôle était aménagée dans la cabine, au sommet du châssis à molette. De l'extérieur, elle paraissait rudimentaire et oxydée, conforme à un décor minier. À l'intérieur, on découvrait une installation high-tech parfaitement agencée, similaire à un poste de commande dessiné par le JPL, avec un essaim d'écrans et de leds scintillants, savamment pilotés par des hommes triés sur le volet, fiers et concentrés. Trois analystes et deux ingénieurs assis autour d'une console en demi-cercle s'employaient à filtrer et interpréter les données qui s'animaient sous leurs yeux en temps réel. L'image de la surface dénudée de la géode occupait tout l'écran central.

Le colonel James Conrad mit un casque équipé d'un micro et se cala dans un fauteuil pivotant d'où il contrôlait tout.

Neko comprenait mieux pourquoi il arborait un uniforme d'apparat tout comme son assistante, le lieutenant Maria Wasser. Des mini caméras placées stratégiquement dans la salle de contrôle filmaient la scène en direct. Il surprit la belle militaire alors qu'elle étirait sa jupe pour chasser un pli en épiant un objectif à la dérobée. Il se demanda qui était derrière les caméras. Sûrement une personnalité haut placée. C'est pourquoi l'équipe du colonel était si restreinte, comme un groupe d'astronautes envoyés sur Mars. Les décisions majeures étaient prises dans un bureau lointain qui restait en contact permanent avec Jim, peut-être à Washington DC.

De la sorte, on pouvait diriger, au-delà des frontières, un petit groupe de spécialistes et de chercheurs avec une relative discrétion.

Tout ça pour rien, songea Neko, se rappelant qu'une taupe sévissait parmi eux malgré ces précautions.

Nul doute que la carrière du colonel en serait entachée.

Il se demanda où se terrait Ingo Kouchi. Il n'avait pas daigné se montrer au dîner mais, logiquement, il aurait dû s'occuper du maniement des robots avec ses deux collègues ingénieurs.

Laura et Neko, sur de confortables fauteuils, étaient séparés des opérateurs par une cloison vitrée. À la demande du colonel, Maria Wasser vint les trouver pour leur décrire la situation.

— Par mesure de sécurité, l'ensemble du personnel a été évacué de la grotte, et l'entrée de la mine va être condamnée. (Elle désigna sur un écran des hommes qui soudaient deux portes en fer.) L'opération sera entièrement effectuée par des robots téléguidés. S'il y a un problème, rien ne ressortira du puits.

Laura hocha la tête et remercia l'assistante de Jim. Tout lui paraissait insensé mais il était inutile d'importuner Maria qui faisait

preuve d'une extrême amabilité et qui se contentait d'obéir aux ordres.

Comme Jim, pensa-t-elle. Elle était arrivée aux mêmes conclusions que Neko en détectant les caméras déployées dans la salle. La décision d'ouvrir la géode à la hâte n'avait sans doute pas été prise par son ex-mari, même s'il ne l'avouerait jamais. Avant l'opération, Jim s'était longuement entretenu avec la ou les personnes qui l'observaient à distance. À en juger par son attitude respectueuse et un peu compassée face aux caméras, ce devait être une huile. *Un haut cadre de l'armée ou le président en personne.*

Au terme de la conférence, Jim Conrad se leva et ordonna :
« Exécution ! »

Sur l'immense écran plasma, un engin surprenant s'approcha lentement du sommet de la sphère noire. Il ressemblait à un robot démineur, sorte de portemanteau ambulant qui coulissait sur des rails circulaires entourant la surface en diamant affleurant sous la roche ; il était doué de vue grâce à des caméras et il traînait de longs tuyaux.

Le technicien aux commandes offrait l'aspect d'un vieux hippie hirsute avec sa tignasse et sa barbe blanches. Neko apprit qu'il s'agissait d'Abraham Greenspan, Abe, ainsi qu'on l'appelait à la base, le patron d'Ingo Kouchi. Un second appareil, piloté par l'autre ingénieur, avançait lentement derrière le premier. Il était plus lourd et volumineux, comme un gros crabe en fer évoluant sur six pattes guidées par des rails distincts croisant ceux de l'autre robot.

Larry Kaplan rejoignit alors les physiciens dans le compartiment isolé de la salle de contrôle et s'installa dans un fauteuil inoccupé. Laura s'offrit un café au distributeur automatique (l'astuce consistait à extraire la tasse avant que le breuvage ne soit noyé) et s'assit près du géologue.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en désignant le grand robot.

— Un sas, lui répondit Kaplan, les yeux rivés sur l'écran où les robots exécutaient leur danse. Il est conçu pour épouser la surface de la géode. Quand nous l'aurons fixé et scellé hermétiquement, nous percerons un trou à l'intérieur, ainsi le gaz contenu dans cette énorme sphère ne viendra pas contaminer notre atmosphère. C'est l'un des scénarios que vous redoutiez, mais n'ayez crainte, madame, nous ne sommes pas irresponsables.

Laura dut admettre que ce plan était simple bien qu'insensé.

— Ouvrir la géode avant même de savoir ce qu'il y a à l'intérieur... C'est totalement prématuré, même en étant infiniment précautionneux.

Kaplan se tourna vers elle un court instant et dit :

— Je partage vos craintes si cela peut vous consoler. Mais mon avis importe peu.

— Vous parlez d'une consolation ! Que va faire le premier robot ?

— Il va percer de petits trous pour fixer les boulons qui maintiendront le sas. Rassurez-vous, à l'origine il s'agit d'un système mis au point pour les réparations en milieu sous-marin. Au fur et à mesure qu'il percera le trou, il colmatra la brèche. Quand il aura perforé la coque, il introduira une petite caméra télescopique de la taille d'un crayon qui nous fournira en direct les premières images du cœur de la géode. Le colonel Conrad souhaite que vous étudiiez attentivement ces premiers rushes avec votre assistant.

Le premier robot, habilement manœuvré par les techniciens sous les ordres du colonel, dirigea un tuyau vers la surface de la géode. À son extrémité jaillit une flamme bleutée presque invisible. Quand elle atteignit le diamant, il commença à fondre en émettant une lueur blanche et aveuglante, sans fumée ni suie.

— On nous raconte des salades quand on nous sort que les diamants sont éternels, dit Neko en désignant le moniteur. Les joailliers ont récupéré ce slogan hollywoodien, mais c'est du pipeau. Quand on chauffe les cristaux de diamant avec de l'oxygène à huit cents degrés centigrades, ils brûlent ; et comme ils sont en carbone pur, ils ne laissent aucune cendre...

Il se tut brusquement, se tourna vers Kaplan et poursuivit :

— À cette profondeur, le granit du bouclier canadien fait office de matelas protecteur. Toute pression devient uniforme, absorbée par l'intégralité de sa structure comme une compression, et non comme un impact. Mais ce facteur de protection a été réduit à néant lorsqu'on a déterré partiellement la géode.

— Nous y avons pensé, évidemment, les rassura le géologue, et des mesures de précaution ont été prises. Regardez, les robots évoluent très lentement sur des rails qui ne reposent même pas sur la surface en diamant...

— Peut-être, dit Laura, très sérieuse, mais la masse de granit autour de nous fait désormais pression sur la géode, et la calotte que l'on a mise au jour doit absorber cette poussée. C'est comme si l'on serrait un globe de verre dans un étau.

— Cela ne nous a pas échappé, dit Kaplan. Mais la structure interne de la coque est plus complexe que celle d'un diamant ordinaire. Elle est constituée de fibres tubulaires en carbone d'un nanomètre de diamètre et, d'après nos calculs, elle peut résister sans dommage à cette pression.

— C'est donc un assemblage de nanotubes de carbone, fit Neko.

— Pas exactement, répondit Kaplan. Les nanotubes sont des lames de graphite enroulées sur elles-mêmes. Là, c'est quelque peu différent de tout ce qu'on a pu voir jusqu'à présent. Une nouvelle forme allotropique du carbone ayant des propriétés communes avec le diamant, le graphite et les fullerènes.

— Nous sommes à l'intérieur ! s'écria Abe Greenspan.

Les conversations cessèrent dans la salle de contrôle ; tous les regards se concentrèrent sur l'immense écran plasma.

À cet instant, il ne montrait que des ténèbres.

— Allumez la lampe laser ! ordonna Jim.

Un faisceau rouge étroit éclaira pour la première fois depuis des milliards d'années cet espace immense et clos. Une aube pourpre après une nuit frisant l'éternité.

— Mon Dieu ! murmura-t-on avec déférence.

L'intérieur était si vaste que l'on avait du mal à interpréter les images obtenues grâce aux balayages du faisceau. La partie inférieure de la géode était deux mille mètres plus bas et l'on distinguait nettement le cercle rouge qui s'y mouvait, mais il aurait pu s'agir d'un pointeur laser à l'intérieur d'une boule noire en plastique. Subitement, la lumière éclaira une forme au milieu, à un kilomètre en surplomb.

— Le voilà, dit Jim. Ne bougez plus. Il s'agit bien du noyau.

Laura se leva et s'approcha de la cloison. Le cercle cramoisi explorait d'étranges surfaces noires convexes. On aurait dit les pavillons de deux trompettes en plastique noir, coupées puis assemblées en leur partie étroite, mais elle n'ignorait pas que ce mystérieux artefact mesurait deux cents mètres de long, autrement dit deux terrains de foot mis bout à bout. Somme toute, c'était insignifiant pour un objet en suspens au milieu de l'immense géode.

Qu'est-ce que ça me rappelle ? se dit-elle. Mais oui, bien sûr : un diabol !

La forme au cœur de la géode s'apparentait au jouet qui l'amusait dans son enfance. Également à une bobine de fil.

— Aucun doute, c'est artificiel, murmura Kaplan comme s'il cherchait à s'en convaincre. Jamais la nature n'aurait pu engendrer une chose pareille.

L'objet fascinait les scientifiques dans la salle. Était-ce la première preuve d'une vie extraterrestre ? Le temps semblait comme arrêté, mais un grincement mit fin à cet instant magique.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Laura après un sursaut.

— Envoyez l'image des robots sur l'écran central, ordonna Jim.

Un nouveau grincement résonna, long et assourdissant, aussi désagréable qu'un ongle crissant sur un tableau. Une fenêtre s'ouvrit sur l'écran plasma, et l'on vit la lente progression du second robot qui

supportait le sas étanche.

Il tremblait. L'énorme masse d'acier à six pattes se déplaçait soudain de manière brusque et saccadée alors qu'elle s'approchait du premier robot, d'où les grincements.

— Zoome sur la deuxième roue à droite, demanda Jim au technicien qui dirigeait les caméras.

La roue s'agrandit à l'écran. Elle ne tournait plus comme les cinq autres. Elle semblait soudée au support et, en frottant sur le rail, elle provoquait ce grincement épouvantable qui n'en finissait pas.

— Attention, stoppez le deuxième robot, ordonna Jim.

Les servomoteurs s'arrêtèrent, mais la masse du robot qui charriait le lourd sas était telle qu'il avança encore sur les rails par effet d'inertie. Les six roues étaient bloquées désormais, et le grincement cacophonique ne fit que s'accroître.

— Que se passe-t-il ? demanda Laura à Kaplan.

— Une des roues est coincée. De la glace s'était peut-être accumulée à l'intérieur et le dégel, ne serait-ce que partiel, a peut-être eu une incidence sur le servomoteur, je ne sais pas, mais...

Un craquement épouvantable les fit tous tressaillir. Le robot avait glissé d'un mètre environ vers l'avant mais une roue était sortie des rails et il gîtait sur tribord.

— Non ! hurla Kaplan.

Indolent, comme en un cauchemar au ralenti, l'énorme robot qui supportait le sas bascula entièrement.

Quand il heurta la surface en diamant de la géode, le matériau vola en mille morceaux dans un horrible fracas, comme si une pierre avait éclaté une verrière. Les fragments cristallins furent aussitôt engloutis, de même que les deux robots et des débris rocheux éparpillés au sol.

L'image du grand écran central se concentra en un point lumineux qui s'effaça progressivement. Les haut-parleurs n'émettaient plus qu'un grésillement.

Et ce fut le silence.

L'incroyable avait eu lieu. La géode s'était rompue.

Les scientifiques et les militaires dans la salle scrutèrent les environs, l'air anxieux, comme sous la menace d'un terrible fléau. Mais le silence durait. Il y eut des ricanements nerveux, à demi hystériques. Était-ce fini ? Le danger s'était-il éloigné ?

Et soudain...

Laura Muñoz sentit vibrer la tasse et la soucoupe dans sa main. Dans la salle de contrôle sur le faite de la tour métallique, à vingt-cinq mètres du sol, on perçut cette vibration de plus en plus intense et qui enfla progressivement en un tumulte étourdissant. Comme si un monstre marchait vers eux à travers le plateau canadien, battant la terre à chaque pas tel un tambour. On se rua sur les fenêtres pour regarder dehors.

Une véritable tornade s'était abattue sur la base.

Les portes de la mine, soudées consciencieusement par les techniciens de maintenance quelques instants plus tôt, cédèrent comme des feuilles d'étain, aspirées vers les entrailles de la terre. Une impressionnante spirale de poussière et de branches cassées s'élevait à une centaine de mètres et tournait à une vitesse inouïe, rasant tout sur son passage et détruisant la maigre végétation environnante. Deux arbres desséchés furent atomisés sans même être effleurés par le tourbillon nébuleux pendant que le ventre du cyclone roulait sur les arbustes et les roches, irrépessible et déchaîné.

L'atmosphère terrestre se déversait dans la mine, s'efforçant de combler un vide immense, une géode de deux mille mètres de diamètre demeurée hermétique plusieurs milliards d'années durant. Mais on l'avait ouverte.

Une boîte de Pandore, avait prévenu Laura une poignée d'heures auparavant.

La colonne fondait sur eux à une vitesse ahurissante. Le corps du serpent de poussière et de débris mêlés ondula en un mouvement sinueux et frénétique, expulsant des nuages de décombres en tous sens avant de cingler la tour de métal.

Les vitres tremblèrent et l'on s'écarta des fenêtres dans la panique. Puis la salle de contrôle fut entièrement secouée comme si la main d'un géant la déplaçait, projetant dans les airs hommes, meubles et ustensiles. Les écrans lançaient des étincelles et se désolidarisaient de leur support tandis que tout résonnait, se tordait et craquait en un vacarme assourdissant qui martyrisait les tympans. Un technicien vola à travers la salle et percuta la cloison de verre, qui explosa dans un

fracas d'apocalypse, éjectant des fragments effilés sur les gens de l'autre côté. Laura hurla, les bras en protection sur le visage. Elle poussa Neko in extremis pour qu'il esquive un gros éclat de verre qui se brisa tout près d'où il était une seconde avant.

Elle eut une horrible vision du phénomène qu'ils subissaient : dans les profondeurs de la terre, deux kilomètres plus bas, un petit trou noir mortifère était en train d'absorber l'atmosphère terrestre.

Tout est fini, pensa-t-elle en frémissant d'épouvante.

Elle voyait se confirmer ses pires craintes, et jamais elle n'avait regretté à ce point sa clairvoyance.

L'enfer semblait se déchaîner autour d'eux. Le grondement l'oppressait comme l'image de la tornade qui s'enroulait inexorablement autour de leur misérable structure métallique ceinturée d'éclairs insensés. C'était le fracas des roches qui se fragmentaient et des troncs d'arbre qui éclataient avant d'être absorbés.

Survint alors un phénomène inexplicable, inouï. La tornade se scinda brusquement, comme la langue bifide d'un reptile ; soudain, les deux parties s'évaporèrent sous forme de nuées tourbillonnantes, endiablées et troubles. Laura crut à une illusion ayant germé dans son esprit au dernier instant, terrifiant, de sa vie. Mais tout était réel : la tornade s'était estompée.

Bien que la terreur lui commandât de fermer les yeux, elle put se relever et s'approcher des fenêtres (les carreaux, par miracle, ne s'étaient pas brisés), puis elle observa le campement, s'attendant à un champ de ruines. Il n'en était rien. À première vue, nul bâtiment n'avait été gravement endommagé. La tornade avait seulement détruit le décor de métal oxydé occultant les constructions robustes de l'armée. Cependant, les terres sauvages autour de la base avaient été dévastées. La couche de terre et de glace avait été emportée, et des roches noires affleuraient dans une nudité indécente. Cet espace désert et lugubre, d'où montaient de fines colonnes de fumée grise, ressemblait à un paysage lunaire.

Le calme était revenu subitement.

Un calme excessif : une clarté grisâtre s'infiltrait à travers les carreaux embués de la salle de contrôle et aucun bruit ne résonnait au-dehors.

— Ça y est, c'est terminé, soupira l'informaticien qui avait guidé la caméra, un jeune homme blond et pâle de vingt ans et quelques.

— Mc Cain, lui dit Jim en se levant et en époussetant son uniforme, essayez de rallumer les moniteurs.

L'informaticien pressa divers interrupteurs avant d'exécuter un programme qui testait les caméras.

— Elles sont toutes hors service, déclara-t-il enfin en se tournant vers le colonel. À l'intérieur de la mine comme à l'extérieur.

— Bon, contactez les baraquements.

— Je n'ai pas de signal, monsieur, absolument rien... Il y a de la friture sur tous les canaux, y compris ceux des civils...

— D'accord, Mc Cain, répondit Jim en lui posant une main rassurante sur l'épaule. Cette chose mystérieuse qui vient de se produire brouille peut-être les communications. Ne vous inquiétez pas, le contact sera peut-être rétabli aussi vite qu'il a été interrompu. Essayez encore, voulez-vous ?

— Bien, mon colonel.

Jim fit un signe à Maria Wasser pour qu'elle lui cède le téléphone satellitaire. Il l'alluma puis essaya plusieurs bandes de fréquence. Sans résultat.

Laura s'avança vers lui. Elle savait interpréter ce trait vertical entre les sourcils de son ex-mari.

— Inutile de te dire que je t'avais prévenu, commença-t-elle.

— Trop tard, dit Jim en gagnant la sortie. Reste ici, je vais voir si dehors ça passe mieux.

Il enfila son anorak blanc.

— Je t'accompagne que ça te plaise ou non, répliqua-t-elle en s'approchant du portemanteau pour récupérer sa doudoune orange.

— Non, ce n'est pas prudent...

— Colonel, dit Wasser à côté des fenêtres, le personnel quitte les baraquements, tout le monde va bien apparemment.

Jim allait sortir, mais Laura le retint par le bras.

— Je t'accompagne, insista-t-elle.

Il ouvrit la porte sans un mot. Laura fit signe à Neko de ne pas bouger. Son assistant tremblait encore et restait prostré.

La sensation de calme persistait dehors. On ne sentait aucun souffle d'air après ce violent tourbillon qui s'était abattu sur le campement. Ils aperçurent les soldats sortis des baraquements et qui regardaient autour d'eux, déconcertés. L'ascenseur qui livrait accès au sommet du châssis à molette était en panne, si bien que Jim et Laura descendirent par les escaliers métalliques dont la tour était ceinte.

— Qu'est-il arrivé d'après toi ? demanda Jim sans la regarder.

— À un moment, j'ai cru que le trou noir aspirait l'atmosphère terrestre comme un siphon d'évier par où l'eau s'évacue. Puis tout s'est arrêté et la tornade a disparu. Ça m'échappe totalement.

— Tu ne comprends pas qu'on soit restés en vie ?

— J'ignore ce qui est en train de se passer, dit-elle en levant les yeux. Mais ce n'est pas terminé. Regarde le ciel. Tout à l'heure, il était nuageux, et là, il est d'un gris foncé uniforme.

— C'est fréquent dans cette région du monde. J'en ai souvent fait l'expérience.

— Et tu as déjà observé un pareil tourbillon ?

Il garda le silence et ils poursuivirent la descente jusqu'au pied de la tour. Un sous-officier s'avança vers eux et se planta devant Jim, au garde-à-vous.

— Rien à signaler, mon colonel, dit-il. Les baraquements ont tremblé et on a craint un séisme, mais aucun accident n'est à déplorer.

— Les portes de la mine ont cédé, Léo, expliqua Jim, et un tourbillon s'est formé quand l'air s'est engouffré dans la géode. Les structures de la base ont résisté, fort heureusement. Tout est fini désormais.

— Toi-même tu n'y crois pas, lui dit-elle à voix basse en espagnol.

Jim Conrad l'ignore et refit un essai avec son téléphone. En vain, une fois encore.

Cinq hommes avec lesquels Laura n'avait pas échangé un mot jusque-là sortirent des bâtiments. Ils étaient grands, bâtis comme des armoires, chevelus et mal rasés. Aucun d'eux ne fit de salut militaire devant Jim. Celui qui ouvrait la marche ressemblait à un vieux boxeur ; il avait le nez de travers, le visage tanné, cuivré et sillonné de rides profondes. Il étudia la femme d'un œil curieux et indiscret et alla s'entretenir avec Jim en prenant soin de s'éloigner.

— Mon colonel, dit-il d'une voix rauque, que se passe-t-il exactement ? On n'a plus de contact avec l'extérieur.

— On essaie justement d'y voir plus clair, capitaine. Vous venez avec moi ? Je vais inspecter l'antenne parabolique.

Le type au faciès de boxeur se retourna et désigna deux des costauds patibulaires derrière lui.

— Kreczsinsky, Fichtner, suivez-moi.

— Laura, je te présente le capitaine Hawk Castro des Forces spéciales Delta, indiqua Jim d'un air las. Elle vient avec nous, capitaine.

Le Delta à l'arête nasale de travers la salua de la main.

— Tu parles d'une recrue, murmura-t-il à l'adresse de ses hommes.

Laura l'avait parfaitement entendu. Ils grimpèrent à bord du 4 × 4 dans le garage du bâtiment principal. Jim s'installa au volant, et le capitaine à la place du copilote. Laura s'assit derrière, entre les deux gorilles.

— Si l'antenne est endommagée, cela peut-il expliquer que l'on ne capte rien avec le téléphone satellite ? demanda-t-elle à Jim.

— Non, ce sont deux systèmes indépendants, tu sais bien. Mais si on découvre un dysfonctionnement au niveau de l'antenne, peut-être

que l'on comprendra mieux la panne qui touche le reste des communications. Allons voir dans quel état elle est...

Il démarra et le véhicule s'ébranla.

Ils se dirigèrent vers l'enceinte du camp. Les roues dérapèrent sur l'asphalte glacé envahi par les pierres et la poussière. Le paysage avait changé radicalement, d'où la difficulté à admettre que ces bouleversements étaient réels et non issus d'un mauvais rêve. Ils étaient cernés d'un environnement sauvage et gris de roche brute avec des nuées de poussière qui jaillissaient par endroits du sol défiguré.

Soudain, à l'approche du dernier baraquement, la voiture fit une embardée sur un nid-de-poule. Du gravier cingla la tôle, arrachant Laura à son hébétude. *On dirait que le monde est toujours en place*, pensa-t-elle avec un certain soulagement.

L'angoisse lui nouait l'estomac. Elle tremblait de manière incontrôlée, et le froid n'y était pour rien. Une peur irrationnelle s'incrustait dans son ventre, et une douleur aiguë et familière la traversait. En outre, elle n'était pas franchement rassurée de voir Jim dans un état strictement identique au sien.

Le véhicule s'arrêta. Laura tendit le cou pour jeter un regard par-dessus l'épaule de son ex-époux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Il y a des gravats sur le chemin ; on va devoir les contourner.

— On peut sortir par une issue près de la clôture et rejoindre l'antenne par le chemin qu'empruntent les types de la maintenance, proposa Castro.

— Entendu, allons-y, dit Jim.

Ils s'arrêtèrent de nouveau peu après, et un des soldats descendit du tout-terrain afin d'ouvrir la clôture. Il revint aussitôt et ils contournèrent la base par la voie extérieure. Le véhicule tressauta par deux fois sur des trous. Jim manipulait la radio en conduisant et n'obtenait toujours que des crachotements.

— Que s'est-il passé, d'après vous, mon colonel ? interrogea Hawk Castro.

— Aucune idée, nous allons voir.

— Un jour, dit Fichtner sur la banquette arrière, sans lâcher du regard l'étendue désolée devant eux, on nous a passé une vidéo sur des essais nucléaires au milieu du Pacifique, dans les années cinquante. Eh bien... ils faisaient exploser une bombe à hydrogène à côté d'un village préfabriqué, et c'était dingue. Les maisons volaient comme des fétus de paille, balayées par ce feu atomique... Ça ressemblait vraiment à ce qu'on a vu tout à l'heure.

Il s'ensuivit un silence que Hawk rompit en se raclant la gorge.

— Écoute, Fichtner, dit-il sèchement, nous sommes tous capables

de balancer la première connerie qui nous passe par la tête. Seulement, vous savez où ça nous mènera ? Nulle part.

— Désolé, mon capitaine, c'était juste... murmura le soldat.

— Ne sois pas désolé. Ferme-la, c'est tout !

— Entendu, mon capitaine.

— Et ce n'est pas la peine...

Il ne put terminer sa phrase. L'impact les projeta vers l'avant. Laura sentit la ceinture lui comprimer le thorax et se réjouit de s'être attachée, mais elle eut mal à la main droite quand elle voulut agripper le repose-tête du siège avant : elle s'était tordu le poignet.

Jim et le capitaine enfouirent la tête dans leur airbag respectif.

— Merde ! tonna rageusement le colonel.

— Mais enfin... ? articula péniblement Hawk Castro.

Le 4 × 4 avait pilé brusquement et un étrange sifflement s'était substitué aux crachotements de la radio. La collision avait été d'une extrême violence, et Laura vit, soulagée, que nul n'était blessé. Et elle lut la fureur dans les yeux de son ex-mari lorsqu'il se retourna.

— Putain ! s'écria-t-il en espagnol. Tu vas bien, ma chérie ?

Elle hocha la tête. Le colonel ouvrit la portière et sauta dehors comme s'il voulait trucher quelqu'un.

— Comment se fait-il que je n'aie pas vu la roche au milieu de la route ? grogna-t-il.

Hawk Castro le suivit et ordonna aux deux soldats de mettre pied à terre et de parer à toute éventualité. Seule dans l'habitacle, Laura se pencha vers l'avant pour voir ce que faisaient Jim et le capitaine Delta. Au-delà du pare-brise s'enroulait un nuage de vapeur, réfractant la lumière trouble et perlée qui tombait du ciel.

Le radiateur, à tous les coups ! Mais une roche... ? songea-t-elle.

Elle essaya d'ouvrir la portière. Elle ressentit un élanement au poignet droit. Elle se massa. Il n'était pas cassé, seulement foulé.

— Madame, restez dans la voiture, c'est plus prudent, lui dit Kreczsinsky en la retenant par le bras.

Il avait le visage inexpressif, les cheveux châtain clair, la face carrée et anguleuse, les pommettes et le menton saillants. Ses petits yeux bleus la fixaient froidement.

— Moi, je n'ai pas d'ordre à recevoir, je ne suis pas militaire, dit-elle en ôtant la main du soldat. (Elle ouvrit la portière et ajouta :) Je suis physicienne et, croyez-moi, ce n'est sûrement pas une pierre qui nous a bloqués ainsi.

Elle fit le tour du véhicule et rejoignit Jim ainsi que le capitaine. Son ex-mari se redressa et elle l'interrogea du regard. Sa réponse fut muette également : une moue étonnée avec les mains ouvertes, les paumes en vis-à-vis, et les coudes près du corps.

Elle examina le nez du 4 × 4. Le capot était froissé et plusieurs filets d'eau s'écoulaient des fentes à l'avant du radiateur. Le sifflement de la vapeur couvrait les autres bruits.

— Qu'est-ce qu'on a heurté ? fit Hawk. Je ne vois rien !

— Il y a sûrement une explication rationnelle, capitaine, mais...

Laura pivota sur ses talons et se plaça parallèlement au tout-terrain. En face d'eux, au loin, les montagnes dessinaient un « V » gris désolé qui s'évasait doucement vers le bas. Elle avança. Il n'y avait aucun obstacle susceptible de stopper la voiture.

Alors qu'est-il arrivé ?... Ses pensées s'interrompirent à cet instant. Au bout de deux ou trois pas, elle avait éprouvé une étrange sensation au visage, comme au contact d'une fine toile d'araignée lui chatouillant le nez et les joues. Elle leva instinctivement les mains pour se gratter la figure... et c'est alors qu'elle le sentit.

Il y avait un obstacle devant elle, une matière souple et moelleuse, qui durcissait à mesure qu'on augmentait la pression. Il lui sembla d'abord qu'elle était face à un mur d'aérogel édifié en travers de la route. Mais si elle exerçait une pression de ses mains, la barrière devenait de plus en plus impénétrable.

C'est cette chose qu'on a percutée ? Mais de quoi s'agit-il ?

— Qu'y a-t-il ? demanda Jim, la voyant accomplir ces efforts pour le moins étonnants.

Laura se déplaça latéralement sur quelques mètres, les bras tendus, palpant le néant dans une attitude tout bonnement stupide pour son ex-mari. Elle donna même des coups d'épaule et de pied dans ce rempart, sentant des fourmillements plus ou moins forts selon la pression exercée.

— Viens là, Jim, mais fais bien attention, dit-elle. C'est très curieux.

En s'avançant vers elle, le colonel eut un sursaut.

— Mais qu'est-ce que... ? s'écria-t-il en se cognant contre la barrière invisible.

Puis, comme Laura auparavant, il fit pression avec ses mains, vérifiant que ce mur moelleux bloquait son avancée avec une résistance accrue dès qu'il forçait un peu.

Le capitaine et ses deux hommes, debout près du 4 × 4, regardaient, éberlués, le colonel et la scientifique parcourir une vingtaine de mètres sur les côtés, pousser et tâter le vide pour se convaincre finalement que ce mur protégeait une surface considérable.

— À quoi ça rime, tout ça, Laura ? demanda Jim Conrad d'un ton implorant.

Elle se tourna vers lui. La tension et la douleur qu'elle ressentait à l'abdomen étaient de plus en plus aiguës. Elle soupira et s'efforça de se

calmer.

— Je ne sais pas, dit-elle.

Et, le doigt pointé sur la muraille invisible, elle ajouta :

— Si l'on s'en tient aux lois physiques, « cela » ne peut pas exister, impossible.

— Pourtant, c'est là.

— Oui, c'est là.

Et elle se demanda : Mon Dieu, qu'est-ce que l'on a ouvert ?

Jim Conrad s'approcha des trois militaires affectés à l'intendance de la base. Le sergent Léo Owens et le soldat April Kwaïna portaient leur fusil d'assaut à l'épaule, les chargeurs enclenchés. Enfin, le première classe John Pastore tenait une grosse caisse à outils, mais il se mit aussi au garde-à-vous, droit comme les deux autres.

C'est bien, mon garçon, pensa Jim, il est important de garder les formes quoi qu'il arrive.

— Tu as les bons outils ? demanda-t-il à Pastore.

Le jeune homme, tout mince, la pomme d'Adam protubérante, leva les yeux vers son supérieur. Le colonel n'avait pas coutume de s'adresser à lui directement. Mais la situation était exceptionnelle.

— Oui, mon colonel, répondit-il en sortant un outil de la caisse.

— Très bien, tu vois ce qu'il te reste à faire.

Ils se dirigèrent tous quatre vers la clôture protégeant la réserve d'eau principale. La lumière qui tombait du ciel conférait aux objets un aspect fantasmagorique, effaçant les ombres et les volumes, peignant l'ensemble d'un gris affreux. Métal gris, terre grise. Le soldat posa la lourde caisse, l'air soulagé, puis l'ouvrit et fourragea à l'intérieur. La clôture était fermée à l'aide d'un cadenas posé par les militaires en charge de la maintenance et qui venaient au camp une fois par semaine pour le réapprovisionner et vérifier les installations. On avait égaré la clef, mais peu importait.

Pastore saisit le cadenas et glissa une barre de fer dans l'orifice. Il donna un coup sec et deux pièces métalliques tombèrent à ses pieds.

Il se tourna vers Jim Conrad, qui lui fit signe de poursuivre. On s'étonnait que le chef de la base veuille superviser une opération aussi insignifiante, mais il avait besoin de temps pour réfléchir afin de prendre les mesures qui s'imposaient. N'importe comment, il devait agir. L'inaction était la porte ouverte à la peur et au désespoir, et il n'avait pas l'intention d'atermoyer. Il devait parer à toute éventualité. Le moral des troupes allait s'effondrer si elles s'apercevaient qu'il était perdu lui aussi. Oui, il devait se tenir prêt, assumer le rôle du commandant de bord dans la tourmente.

Si seulement la situation était désespérée, songea-t-il. Je saurais que faire, j'y suis préparé. Mais là, c'est surtout étrange, irrationnel, et je ne peux rien décider avant de prendre certaines précautions.

Le jeune soldat poussa la porte métallique et tomba sur un second cadenas bloquant celle qui donnait accès aux robinets d'alimentation d'eau. Il le força comme le premier. Puis une clé plate se substitua à la barre d'acier et, aussitôt après, l'eau fut coupée sur la base.

— Très bien, dit Jim, qui se tourna vers les deux soldats armés : Posez des serrures de sécurité et installez des caméras de surveillance, que personne ne s'approche de la citerne. L'eau est désormais rationnée.

Qui aurait pu s'intéresser à la citerne ? se demanda-t-il. La taupe ?

Ça lui semblait peu vraisemblable, mais du moins écartait-il un risque. En tout cas, il avait intérêt à répartir les tâches au plus tôt, et chacun aurait l'impression d'apporter une contribution essentielle à la résolution des problèmes.

Seule fonctionnait l'alimentation électrique d'urgence fournie par un groupe électrogène, d'une durée limitée. Le téléphone restait muet, la radio émettait un bruit sourd et monotone tandis qu'une neige cendrée et mouvante occupait les écrans, désespérément.

Et ce mur invisible défiant les lois de la physique.

Il frémit de façon incontrôlée et fut saisi d'une convulsion. Heureusement, ses hommes, le dos tourné, n'avaient rien remarqué. Cependant, il n'avait pas tremblé de peur, mais de froid.

Je rêve ou la température a baissé ?

Il vérifia le zip de sa parka et se dirigea vers les baraquements. Ce n'était pas le moment de paniquer, mais plutôt de faire vite avant que la situation ne leur échappe. Il avait du pain sur la planche, ce qui l'aiderait à garder l'esprit alerte. Il marcha d'un pas plus décidé quand il aperçut le groupe nombreux qui l'attendait devant l'entrée principale de l'atelier. La moitié des effectifs s'y trouvait rassemblée. Il reconnut Laura et Neko ainsi que les géologues et deux informaticiens. Il fut surpris de voir Soña Martin assise par terre, en larmes, alors que son patron, l'élégant Dick Buckmanster, essayait de la consoler.

— Que se passe-t-il encore ? lança-t-il.

Tous le regardaient d'un air consterné, mais, avant que quiconque ne prenne la parole, Hawk Castro sortit de l'atelier et s'avança vers lui.

— Nous avons subi une perte, dit le capitaine Delta : l'un des ingénieurs.

Jim se faufila parmi ses collaborateurs massés devant la porte et pénétra dans l'atelier obscur et encombré. Parmi les machines, les fraises et les chaînes des grues porteuses suspendues au plafond, il vit plusieurs personnes autour d'un homme à terre. Il reconnut deux des trois ingénieurs : le barbu Abe Greenspan et un second, petit, avec une face de rat, dont le nom lui échappait à cet instant. Par conséquent, le mort ne pouvait être que...

Ingo Kouchi.

Jim s'accroupit près du corps et demanda :

— Vous l'avez déplacé ?

Albert Kreczsinsky, l'un des Deltas, s'approcha et fit :

— Jesús et moi, on a essayé de le réanimer. Il n'avait pas de blessure sur la tête ni le torse, alors on s'est dit...

— À votre avis, quelles sont les causes du décès ?

— Il a juste une plaie minuscule, ici, à la base du crâne, mon colonel.

Kreczinsky le retourna et montra la coupure d'un centimètre près de la nuque d'Ingo.

— Jesús Rodriguez est allé chercher le médecin. Lui pourra sans doute vous renseigner précisément.

Jim s'inclina et observa la blessure de plus près. Elle était petite mais profonde. Elle avait pu être fatale à cet endroit. Il se pencha encore et observa qu'elle avait peu saigné et que les bords semblaient cautérisés. Un objet minuscule, brûlant et très pointu, s'était incrusté dans le crâne du pauvre garçon tel un éclat d'obus. Ce n'était pas surprenant eu égard à la tornade qui avait dévasté la base quelques heures plus tôt en projetant mille débris en tous sens.

En vérité, on pouvait s'étonner qu'il n'y ait pas eu plus de victimes. Mais à cette heure, en dépit du climat étrange où ils étaient plongés, Jim n'oubliait pas qu'il y avait fatalement un traître parmi eux. Il leva les yeux vers les deux ingénieurs et demanda :

— Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas trouvé plus tôt ?

— Il avait disparu avant qu'on ne transperce la géode, expliqua Abe. En fait, il aurait dû se trouver dans la salle de contrôle, mais, comme il était introuvable, Alan a pris les commandes à sa place.

— Il était aussi absent au dîner, fit Jim.

— En effet, colonel. On s'est dit qu'il était sans doute absorbé dans ses recherches ou Dieu sait quoi. Il avait un comportement bizarre, ces derniers temps... Mais, tout à l'heure, on a regagné l'atelier pour tout ranger et on l'a trouvé par terre.

Charles Lemmond apparut et s'approcha du défunt. Il examina minutieusement sa blessure mortelle, scruta les cornées de ses yeux ouverts ainsi que les taches cadavériques puis se tourna vers le colonel.

— Il est mort depuis quelques heures.

— Eh bien, docteur, je dois savoir précisément à quel moment est survenu son décès. C'est possible ?

— Bien sûr, mais, passé un délai de douze heures, ça devient plus compliqué. Vérifions la température de son foie, dit-il en prélevant une espèce de thermomètre de cuisine dans sa mallette.

— Bien, docteur, je compte sur vous.

Jim quitta l'atelier. Il lui restait mille choses à faire mais, en premier lieu, il renforcerait le dispositif de sécurité. Les effectifs étant réduits, il faudrait installer de nouvelles caméras de surveillance sur

l'ensemble du complexe.

La possibilité qu'un fou essaie d'empoisonner les réserves d'eau lui parut beaucoup moins farfelue tout à coup.

Sans contact avec l'extérieur, le camp se trouvait désormais sous le commandement absolu de Jim Conrad, mais il ne s'en réjouissait guère au vu des circonstances. La réunion avait pour seul objectif de recueillir les informations nécessaires pour fixer le cap adéquat.

Autrement dit, on allait devoir lui expliquer en détail dans quel merdier ils pataugeaient.

Il avait donc réuni un petit comité dans la salle à manger de son appartement. Étaient présents Laura et Neko, Maria Wasser, le géologue Larry Kaplan, Abe Greenspan et Hawk Castro, le capitaine Delta.

— Nous essayons de joindre le Haut Commandement, mais tous les canaux sont HS. C'est à n'y rien comprendre. Les équipes de sauvetage devraient déjà être sur zone. (Il les fixa, l'un après l'autre.) Nous allons donc envisager le pire scénario et supposer que, pour une raison inconnue, l'aide n'est pas près d'arriver. Voyons d'abord combien de temps nous tiendrons sans les secours.

Maria Wasser s'avança et déplaça un plan militaire détaillé sur la table de la salle à manger.

— Le mur invisible semble être la partie supérieure d'une sphère parfaite concentrique à la géode, leur dit-elle. D'après nos calculs, son diamètre est de trois kilomètres et, d'une façon ou d'une autre, il a rompu nos contacts avec l'extérieur. Mais tout fonctionne encore à l'intérieur. Le groupe électrogène nous fournira du courant pendant trente jours. Nos réserves d'eau, rationnées comme il faut, dureront au moins deux mois. Pour ce qui est des provisions, c'est encore mieux. Mais en réalité tout cela n'a guère d'importance car Kaplan m'a fait des révélations beaucoup plus inquiétantes.

— Lesquelles ? fit Jim en fronçant les sourcils.

— La température, intervint le géologue en se penchant. Nous avons constaté qu'elle baissait d'environ un degré par heure. À ce rythme-là, nous tournerons autour du zéro absolu dans une semaine. Un froid plutonien va bientôt s'installer derrière les carreaux et l'air gèlera autour de nous. Il nous reste deux ou trois jours au maximum.

— Un instant, Larry, tu dis bien un degré par heure ? fit Jim.

— Selon nos instruments, 0,85 degré précisément, mais cela revient au même.

Jim renversa la tête en arrière et se passa la main dans les cheveux.

— A-t-on une idée de ce qui s'est produit réellement ? Bon sang, ce mur invisible autour de nous, qu'est-ce que c'est ?

Tout en hochant la tête, Neko eut un sourire complice à l'adresse de Laura. Alors que d'autres calculaient le périmètre de la barrière, tous deux avaient longuement débattu la question, semblait-il. Ce fut Laura qui intervint presque aussitôt :

— Ce mur invisible ne peut pas exister.

— D'accord, admit Jim, tu l'as déjà dit tout à l'heure, après la collision. Mais, bon Dieu, on l'a tamponné !

— À ma connaissance, aucune loi physique ne saurait dire comment fonctionne cette enceinte, poursuivit Laura. Il existe quatre forces fondamentales. (Elle compta sur ses doigts.) Gravitationnelle, électromagnétique, nucléaire forte et nucléaire faible. Et aucune d'elles ne peut agir en l'occurrence. Ce rempart ou ce champ échappe à toutes nos connaissances.

— Il est bel et bien là, pourtant, s'écria Kaplan, le doigt pointé vers l'extérieur.

— Où veux-tu en venir ? demanda Jim d'un ton sec.

Neko secouait la tête et ses lèvres esquissaient un sourire. Conrad l'observa, le trouvant odieux tout à coup avec sa grossière suffisance. Puis son regard se posa sur Laura.

— Neko a une théorie, dit-elle. Je te préviens, elle est... audacieuse. Mais je préfère qu'il vous l'explique lui-même.

— Nous t'écoutons, fit Jim en se tournant vers lui.

Neko sourit de plus belle et dit :

— Je tâcherai de faire simple pour faciliter la compréhension des non-physiciens.

— Je t'en sais gré, répondit Jim. Continue.

— Rappelle-toi, j'ai émis l'hypothèse qu'il y avait un mini trou noir à l'intérieur de la géode, et que la sphère qui l'englobait lui tenait lieu de « flotteur » pour éviter que le trou noir ne traverse l'écorce terrestre et ne se fixe dans le noyau avant d'engloutir la planète progressivement.

— Oui, je m'en souviens.

— Malgré nos mises en garde, tu as quand même décidé d'exécuter ce plan insensé consistant à ouvrir la géode, et...

— Va droit aux faits ! le coupa Jim d'un ton sec.

— Bon, tu sais probablement que les trous noirs présentent une singularité spatio-temporelle en $r = 0$, mais qui reste cachée derrière l'horizon des événements. Sinon, il s'agirait d'une singularité nue. On a conjecturé que l'existence de singularités nues est impossible quand la matière considérée a des proportions raisonnables. Cette conjecture a pour nom l'« hypothèse de la censure cosmique », et on la doit à Roger Penrose, qui espérait ainsi dormir plus tranquillement. Cela revient plus ou moins à dire que l'Univers nous protège des

singularités nues.

— Qu'il nous... protège ?

Neko secoua la tête.

— Je me suis mal exprimé. En fait, l'Univers se protège de l'imprédictibilité inhérente aux singularités nues. Les lois de la physique seraient chamboulées, ce serait comme un retour au chaos des premiers nano-instants après le big-bang. Une singularité nue, aussi petite soit-elle, pourrait anéantir la Terre, mais pas tout l'Univers. Pour s'en préserver, celui-ci l'emprisonne dans ce champ de force constitué d'énergie obscure, si je ne me trompe. C'est à peu près ce qu'ont fait les Russes en coulant le sarcophage de Tchernobyl. Hélas, nous voilà prisonniers de cette bulle de contention et, croyez-moi, elle n'est pas près de se fissurer.

— Je ne suis pas certain d'avoir tout saisi, fit Jim. Tu veux dire qu'on est coincés à l'intérieur ?

— Tu as saisi l'essentiel : nous ne pourrons jamais franchir cette barrière. Concrètement, c'est comme si nous étions dans un autre univers.

— Cette éventualité a l'air de t'amuser.

— Eh bien (Neko se renversa en arrière et croisa les bras), j'avoue qu'il ne m'était jamais rien arrivé d'aussi palpitant.

Jim se tourna vers Laura.

— Est-ce qu'il t'a convaincue ? l'interrogea-t-il.

— En partie seulement. L'hypothèse de la censure cosmique de Penrose est classique au sens où elle ne tient pas compte des effets quantiques. D'après les théories modernes, un trou noir possède bel et bien une structure et obéit aux lois physiques, des lois qui peuvent être étudiées, en théorie à tout le moins. Sauf que, dans la pratique, la radiation de Hawking est le seul point qu'on ait pu démontrer mathématiquement.

— J'en suis conscient, docteur, mais ça n'infirme pas ma théorie, répliqua Neko. Les experts en gravité soutiennent que la censure reste valide pour les phénomènes naturels impliquant des singularités. Par exemple, en injectant de l'énergie obscure dans un trou noir de Kerr-Newman en rotation, on obtient un SEKO, c'est-à-dire un *super extreme Kerr object*, or un tel objet pourrait générer son propre champ de contention, formé d'énergie négative.

— Tu cherches à nous dire que la géode a créé cette barrière invisible lorsqu'on a essayé de l'ouvrir pour protéger son noyau...

Jim marqua une pause au cas où les physiciens l'auraient contredit, mais comme il n'en fut rien, il enchaîna :

— Alors il va falloir déterminer ce qu'il y a l'intérieur de la géode et le neutraliser. C'est peut-être le seul moyen de sortir d'ici.

— Bonne chance, fit cyniquement Neko. Neutraliser un trou noir ! Vous me faites marrer, vous autres militaires américains. Vous comptez lui balancer une rafale de mitraillette, colonel ?

Hawk Castro posa les mains sur la table, se pencha vers Neko et prononça doucement :

— Sois plus respectueux envers le colonel, petit.

Neko allait répondre lorsqu'on frappa à la porte. Maria alla ouvrir et revint avec Charles Lemmond.

Le médecin avait l'air désemparé.

— Oui, docteur, c'est à quel sujet ? demanda Jim.

— C'est très curieux, colonel, dit-il en se caressant le menton. J'ai pratiqué l'autopsie du jeune Ingo Kouchi, et c'est vraiment stupéfiant.

— Expliquez-vous.

Derrière ses lunettes, les yeux de Lemmond exprimaient l'étonnement et la consternation.

— Je n'ai pas réussi à déterminer l'heure exacte du décès puisque son corps était à la température ambiante, dit-il. Donc, en bonne logique, il était mort plus de douze heures auparavant, mais le chauffage est faible dans l'atelier par rapport aux autres bâtiments, ce qui a pu accélérer le refroidissement du cadavre. D'autre part, je n'ai pas retrouvé de bout de métal dans son crâne. C'est plutôt l'inverse. Si je n'ai pas trouvé d'éclat, contrairement à nos premières suppositions, en revanche, j'ai fait une découverte ahurissante : il lui manquait quelque chose.

— Comment, docteur ?

— On a extrait la glande de l'hypophyse du jeune Ingo Kouchi.

— Quoi ? s'écria Jim en le fixant des yeux, se demandant s'il avait mal compris ou si Lemmond déraisonnait.

— J'étais sidéré moi aussi, colonel. Il a subi une minutieuse opération chirurgicale, du beau travail, comme si on s'était servi d'un bistouri laser.

— Notre collègue a donc été assassiné, il n'y a aucun doute, dit Abe Greenspan d'une voix incrédule. Par qui ?

— Je ne sais pas encore s'il s'agit d'un meurtre ou d'un accident, dit le médecin. Le reste du corps ne présentait aucune trace de violence. En tout cas, il a subi une bien étrange mutilation.

— Pourquoi tourner autour du pot ? lança Neko sur le ton du défi, de l'autre côté de la table. C'est un assassinat, point final. Croyez-vous qu'Ingo ait succombé à une crise cardiaque et que le premier gars qui passait par là ait décidé de le charcuter ? D'ailleurs, je vous suggère de repasser les vidéos de l'accident quand le robot a défoncé la géode, vous verrez qu'il y a eu sabotage.

Il y eut un silence étrange, de longues secondes, quand chacun

envisagea cette éventualité. Un silence pesant qui faisait froid dans le dos. Jim le rompit en demandant au physicien :

— Comment peux-tu affirmer une chose pareille ?

— J'ai croisé Ingo quelques heures avant qu'on perce la géode. Il était inquiet, extrêmement tendu. On aurait dit qu'il avait découvert quelque chose et qu'il craignait pour sa vie. C'est pour cette raison qu'il ne s'est pas présenté au dîner et qu'il n'a pas rejoint son poste dans la salle de contrôle. Et croyez-moi, ce n'est pas un petit bout de glace qui a fait dérailler le robot. Visionnez les vidéos de l'accident, vous verrez.

Pensif, Jim observait Neko, les mains dans le dos.

— Nous n'y manquerons pas, fais-moi confiance.

Douleur.

Pendant toute la réunion, Laura avait supporté vaillamment des brûlures répétées au ventre. Pour le dissimuler, elle serrait les dents et s'enfonçait les ongles dans la jambe. Mais Jim s'en aperçut et la regarda fixement.

Il haussa les sourcils, l'air interrogatif, et elle secoua la tête en s'efforçant de sourire.

— Ce n'est rien.

À la fin de la réunion, on était trop préoccupé pour lui prêter attention, et elle en profita pour gagner la sortie.

— Laura, qu'est-ce qui t'arrive ? Ça ne va pas ? Tu as l'air souffrante.

Jim avait traversé la salle à grands pas et s'était campé devant elle, lui barrant la route.

— C'est juste un coup de fatigue. Nous n'avons pas dormi depuis de longues heures, et hier soir je me suis à peine reposée. Et il s'est passé tellement de choses... Il faut que je m'allonge un peu.

— Dans ton appartement ?

— Oui, je vais dormir une heure et je serai en pleine forme.

— Je regrette, mais l'électricité a été coupée à ma demande comme elle le sera ici même quand nous sortirons. Nous allons devoir partager le dortoir. Ce n'est pas d'un grand confort, mais il faut économiser l'énergie.

— Je comprends. Je vais quand même aller chercher quelques affaires.

— Il est impératif de gérer au mieux nos ressources, d'autant que la température baisse d'heure en heure. Tu penses que Neko a raison ? Enfin, quand il affirme qu'on est coincés ici...

— Je n'en sais rien, et lui non plus... Il aime faire le malin. C'est dans sa nature.

La douleur revint à la charge ; une crampe dans le bas-ventre la fit grimacer malgré elle.

— Tu vas bien, Laura ? fit Jim en s'inclinant pour la regarder dans les yeux.

— Oui, oui, je vais chercher deux ou trois trucs dans mon appartement et faire un somme dans le dortoir. Je suis lessivée, c'est tout.

— Attends, prends ça.

Jim ouvrit un tiroir du placard au sein du vestibule pour y saisir

une lampe de poche.

— Il fait noir à présent dans ton appartement.

— Merci, dit Laura. À plus tard.

Quand elle se trouva sous le porche qui séparait les baraquements, elle fut saisie d'une horrible nausée. Elle se pencha, les mains sur les genoux, et respira intensément, attendant que cela passe.

Elle essaya de vomir pour se soulager, mais en vain. Puis la nausée s'atténua et elle put remarcher en gardant la tête droite comme si elle débarquait après une longue traversée à la voile.

Elle ouvrit la porte de derrière et entra dans son appartement.

Jim l'avait prévenue, on avait coupé l'électricité et il faisait noir comme dans un four, ou plutôt comme dans un frigo dont la porte est fermée et la lumière éteinte, pensa Laura. Elle eut en effet l'impression qu'il faisait encore plus froid que dehors.

Elle alluma la lampe torche présentant sur le côté un tube fluorescent miniature qui produisait une lumière froide, mais beaucoup plus intense que le faisceau de l'ampoule principale.

Elle traversa le salon-salle à manger et pénétra dans la chambre. Son sac de voyage en cuir noir était posé en travers du lit. La boîte de cigarettes de cannabis était à l'intérieur, fort heureusement.

Aussitôt, elle en alluma une et s'assit sur le bord du matelas, résolue à patienter jusqu'à la fin du malaise. Elle fuma lentement, au milieu des ténèbres, exhalant des nuages de fumée d'aspect solide à la faveur de la torche.

En fumant seule dans le noir, furtivement, elle se remémora des sensations d'autrefois. Lorsqu'elle avait treize ans et qu'elle vivait avec son père aux États-Unis. Tous les soirs, avant d'aller au lit, elle lui chipait une cigarette qu'elle fumait plus tard, en douce, dans les W.C. C'était compliqué : elle ne pouvait s'offrir ce plaisir que tard dans la nuit, en rognant sur ses heures de sommeil. Elle ne se souvenait pas qu'un jour son père lui eût interdit le tabac. Il fumait de manière si compulsive qu'il aurait été mal placé pour la sermonner.

Elle-même ne pensait pas mal agir en fumant : en vérité, elle ne voulait pas que son père s'aperçoive qu'elle grandissait. Elle se cachait, de même que certains gamins font mine de croire au père Noël devant leurs parents. Personne ne l'avait jamais su. Elle aspirait à grandir par-dessus tout et, pour n'en rien laisser paraître vis-à-vis de son père, elle se cachait pour fumer.

À l'université, elle avait poursuivi ces pratiques clandestines en découvrant le cannabis et autres substances prohibées par la sévère législation nord-américaine. Dans son esprit, ces produits l'aidaient à parcourir sa géographie intérieure et à découvrir peu à peu, non sans mal, qui elle était réellement. L'époque avait été agitée pour une

jeunesse qui vivait, euphorique, sa découverte existentielle au cœur d'un Occident amorçant son déclin avec la crise du pétrole et qui était même au plus bas avec la prise d'otages à l'ambassade de Téhéran. C'était le temps des sectes orientalistes et des films tels que *Jonathan Livingstone le goéland* qui poussaient la jeunesse à explorer de nouvelles voies en dehors du système. Même si parfois l'on échappait à une tyrannie pour finir dans les griffes d'un gourou perfide et pédophile. Mais, contrairement à d'autres, elle n'avait jamais été en quête d'un maître à penser susceptible de la guider sereinement vers la lumière. Elle avait toujours estimé qu'elle saurait trouver sa voie en lisant Herman Hesse, Kafka, Cortázar, Heidegger et Sartre.

Et en fumant sa dope en cachette.

La douleur s'atténuait tout doucement, s'éloignant de manière quasi imperceptible, comme le reflux de la marée. Toujours allongée, la couette étalée sur sa parka, elle éteignit le *stick*, tournant des yeux absents vers le plafond. *Il faut y aller*, songea-t-elle en écrasant le mégot. La température chutait sans cesse, et la buée libérée par sa bouche ne se distinguait pas de la fumée.

Elle décida d'entrer dans la salle de bains alors qu'elle dirigeait ses pas vers la sortie. Elle avait envie d'uriner et savait que l'intimité dont elle avait joui jusque-là touchait à sa fin. Elle allait désormais partager les toilettes avec vingt-sept personnes. Elle souleva le couvercle du réservoir d'eau et vérifia qu'il était plein. Il faisait si froid qu'elle faillit renoncer, mais finalement elle baissa son pantalon de laine jusqu'aux genoux et s'installa sur la lunette. Quand elle eut terminé, elle se releva et plongea un regard inquiet dans la cuvette, cherchant des traces de sang. L'urine était limpide. Elle pressa le bouton chromé et l'eau coula pour la dernière fois.

Soudain, elle se retourna en sursaut vers la chambre.

Dans le petit miroir de la salle de bains, elle avait vu une lumière se mouvoir près du lit où elle gisait peu avant.

Elle n'avait pas rêvé, le faisceau d'une lampe avait balayé la pièce.

— Jim ? demanda-t-elle.

Qui d'autre avait pu s'introduire ici ?

Elle récupéra la torche posée sur le rebord de la baignoire et braqua sa lumière fluorescente vers la chambre.

Trop court. À une certaine distance, la clarté s'estompait rapidement, révélant des contours imprécis. Elle retourna sa lampe et chercha le bouton activant l'ampoule principale. Elle l'enfonça et l'éclairage fluorescent s'éteignit, mais l'autre ne s'alluma pas.

— Fait chier ! grogna-t-elle.

Elle était plongée dans le noir le plus complet. Elle manipula sa

torche à l'aveuglette, mais elle lui échappa et tomba par terre.

— Quelle conne !

Elle se mit à genoux et tâtonna, frénétique, le carrelage congelé de la salle de bains. Elle n'y voyait strictement rien.

Non, impossible. Puis elle distingua nettement le faisceau de lumière fantomatique qui balayait nerveusement la chambre. Curieusement, en explorant cet espace, il n'éclairait ni les meubles ni les murs, rien. Comme si ce cône laiteux s'était noyé dans une mer d'encre noire impénétrable. Il était dirigé par une silhouette vaguement humaine qui avançait vers elle, faiblement éclairée par sa propre lumière qui se réfléchissait sur des surfaces que Laura ne parvenait pas à identifier.

Quand la silhouette ténébreuse se trouva à deux mètres à peine de la salle de bains, Laura s'aperçut qu'elle n'avait pas de visage et se mit à hurler.

Son cri ne suscita aucun émoi chez cet être inimaginable, qui progressa encore et entra dans la salle de bains. Laura recula, terrifiée, cherchant à éviter tout contact, mais, du pied, elle heurta la torche qui percuta le pied de la colonne du lavabo.

La créature était tout près d'elle dans cet espace exigu, évoluant à la distance d'un bras. C'était comme un nuage de fumée noire. Elle promenait le faisceau lumineux en tous sens, et la clarté se reflétait dans le petit miroir et sur la faïence, mais sans révéler aucun détail de la salle de bains.

Laura s'accroupit et chercha sa lampe où le choc s'était produit peu avant. Elle la trouva et, sans hâte (cette fois, elle eut soin de ne pas commettre d'erreur), elle la pointa vers l'avant et pressa l'interrupteur.

Un jet aveuglant illumina la pièce, miroitant sur les chromes, le carrelage blanc et la paroi de douche en verre dépoli.

Personne.

En s'armant de courage, elle éteignit sa lampe et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité. La créature fantomatique était toujours là, puis elle se retourna et fila vers la chambre. Trois autres faisceaux lumineux l'y attendaient, maniés par des spectres identiques.

Laura alluma et tout s'effaça. Elle se précipita vers la sortie, ouvrit la porte et cria au secours. Jim accourut aussitôt. Il traversa le porche et vint auprès d'elle.

— Laura, qu'y a-t-il ? Pourquoi hurles-tu ainsi ? demanda-t-il.

— Entre et ferme la porte. Ne pose pas de question, referme derrière nous, c'est tout.

Il obéit et s'approcha de Laura dans l'appartement sombre, un peu égaré, ne sachant de quoi il retournait. Alors elle éteignit sa

torche.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, n'en croyant pas ses yeux.

— J'ignore qui sont ces êtres, dit-elle. Ils ne peuvent pas nous voir, apparemment... mais ils sont bel et bien présents !

Jim fit un pas vers la silhouette fantomatique qui se mouvait dans le salon. Laura tenta de le retenir, mais il lui échappa et se planta devant la créature. Il agita les bras, essayant d'attirer son attention. Mais elle continua d'avancer sans remarquer sa présence et lui passa à travers le corps.

Ces choses s'étaient-elles échappées du cœur de la géode ? s'interrogea-t-il.

On fit venir Neko avant que la nouvelle ne se répande. Émerveillé, le jeune homme observa longuement les spectres, sans commentaire.

Enfin, il se tourna vers Jim et fit avec un calme surprenant :

— Il n'y a pas de quoi s'alarmer, colonel. C'est tout simplement l'équipe de secours que tu attendais. Elle est ici !

— Quoi ? lâcha Jim, incrédule.

— Les fantômes, c'est nous, colonel, pas eux.

Le capitaine Castro était un militaire pure souche. Son grand-père était mort à la Baie des Cochons en tentant de renverser son homonyme, dictateur abject à ses yeux. Vingt ans plus tard, son père avait été l'un des premiers à intégrer la toute nouvelle Unité Delta, et il avait pris part à l'opération Serre d'Aigle, destinée à secourir les otages retenus dans l'ambassade américaine à Téhéran, en 1980. Un fiasco intégral, une fois encore. Son père était mort dans un lointain désert iranien, et sa dépouille avait essuyé la rage vindicative des intégristes.

Malgré tout, Hawk Castro vénérail la Delta. Il était né pour servir dans les Forces spéciales et s'y était préparé depuis son plus jeune âge. Le souvenir de son père et de son grand-père restait vivace en lui.

La croix d'or de son aïeul ne le quittait jamais. Hawk était catholique et, à l'entrée de la mine, il se signa et l'embrassa. Puis il la remisa sous son énorme combinaison étanche, remonta le zip et enfila son masque. Ses quatre hommes arboraient le même équipement : tenue anticontamination, système respiratoire autonome et détecteurs de radiations. Sans compter l'outil préféré des Deltas, le fusil HK 416 avec crosse fixe en plastique et mire laser.

L'eau avait coulé sous les ponts depuis l'échec de l'opération Serre d'aigle. Désormais les Deltas étaient connus et craints à travers le monde. Grâce à une préparation physique rigoureuse, une familiarité avec les armes les plus diverses de même qu'avec les techniques de combat nocturne et au corps à corps, ils étaient parés à toute éventualité. Mais nul n'aurait pu imaginer la mission où ils s'engageaient à cette heure, et Hawk Castro songea qu'il risquait là de perpétuer la tradition familiale consistant à périr au combat. Cependant, il n'avait pas peur. Cette idée l'avait juste effleuré et il l'évacua aussitôt.

La voix du colonel Jim Conrad résonna dans ses écouteurs.

— N'oubliez pas, capitaine, c'est juste une reconnaissance. Descendez au fond du puits et dites-nous ce que vous voyez, mais ne prenez aucun risque.

Hawk se dit qu'ils allaient plonger deux kilomètres sous terre et se trouver nez à nez avec ce qui avait déclenché un tourbillon ayant failli anéantir la base quelques heures plus tôt. Un péril totalement inconnu. Comment rester à l'écart du danger dans ces conditions ? Il répondit néanmoins :

— Soyez tranquille, mon colonel. Bon, les gars, en avant !

Ils entrèrent tous les cinq dans l'ascenseur du puits principal.

— Les appareils sont en panne, colonel, annonça Castro. Nous allons descendre avec les cordes spéciales.

Ces cordes en fibre de carbone, aussi minces qu'un crayon, mesuraient deux mille mètres de long. L'intendance les avait déposées à l'entrée de la mine sous forme de bobines aussi grosses que des roues de tracteur.

Depuis le poste de contrôle, Laura et Neko ne perdaient pas une miette des images transmises par les caméras adaptées sur les casques des Deltas. Les cinq hommes se coulèrent un à un dans la cage d'ascenseur. Durant d'interminables minutes, on ne distingua presque rien hormis leurs gros rangers qui frottaient sur les parois du puits pour freiner la descente.

Jim Conrad détourna les yeux et surveilla du coin de l'œil des images beaucoup plus inquiétantes sur un moniteur annexe. Les caméras de surveillance, restées branchées dans les baraquements, étaient désormais équipées de systèmes NVD de vision nocturne.

En dépit des explications de Neko, voir déambuler ces créatures spectrales était terrifiant.

— Quoi, nous sommes des fantômes ? avait-il demandé au jeune homme après leur étrange découverte.

— Ces gens sont normaux ; en fait, ils évoluent dans notre univers habituel ; seulement, nous autres, nous en avons été exclus. C'est l'équipe de secours dépêchée sur la base par vos supérieurs. Nous ne percevons qu'un écho diffus de leur présence, mais je suis persuadé qu'ils ne peuvent pas nous voir. Hélas, du même coup, il leur est impossible de nous venir en aide : nous sommes dans un univers parallèle. Pour eux, c'est comme si nous étions enfermés dans une boîte avec le chat de Schrodinger.

— C'est-à-dire ?

— C'était une pointe d'humour. Je veux dire qu'à leurs yeux nous sommes invisibles là où nous nous trouvons, ce qui confirme ma théorie exposée pendant la réunion. Nous sommes prisonniers d'une membrane de contention créée par la géode, hors du continuum spatio-temporel.

Jim Conrad ne supportait plus les spéculations tarabiscotées de Neko. Il attendait une explication que ses hommes et lui puissent comprendre sans difficulté. Le temps jouait en leur défaveur, et l'impression d'être plongé dans la folie, sans nulle issue à l'horizon, commençait à peser sur le moral des plus vaillants.

Il sut que l'heure était venue d'explorer la géode, quels que fussent les dangers qu'elle recelait. Il se détourna des silhouettes fantomatiques pour se concentrer sur les images captées par les caméras des Deltas. D'ici peu l'on saurait ce qui se cachait réellement

dans le ventre de cette saloperie.

Le groupe de Hawk Castro avait enfin atteint le fond du puits. Le capitaine éclaira les alentours de sa torche alors que ses hommes examinaient déjà le tunnel et la base de l'ascenseur, filmant tous les dégâts. L'équipe de Léo Owens s'occuperait des réparations.

Et ils se dirigèrent vers la grotte, déblayant les décombres et les fragments des machines disloquées qui encombraient certains tronçons du tunnel.

— Tout est O.K., mais on jurerait que la terre a tremblé, murmura Kaplan, qui scrutait les écrans lui aussi. Regardez, c'est bizarre que cela n'ait pas été aspiré dans le trou.

Un soldat éclairait les débris de l'une des caméras qui avaient suivi la progression des robots de forage. Le trépied était resté en place, quoique biscornu telle une sculpture de Chillida.

Bizarrement, la grotte était propre. Ce qui n'était pas solidement ancré dans la roche – et souvent même ce qui l'était – avait été happé par la géode. Le diamant noir dénudé brilla sous le faisceau des lampes. Un large orifice aux bords dentés semblait les attirer au cœur de la caverne.

— Je vais jeter un œil, dit Castro.

Prudent, il attacha un câble à sa ceinture et l'assura à l'aide d'un mousqueton fixé sur les rails, encore robustes apparemment, où avaient coulé les robots. Il rampa et se pencha au-dessus de l'abîme.

On s'approcha de l'écran dans la salle de contrôle.

Sa lampe n'était pas assez puissante pour éclairer entièrement l'immense cavité. Le capitaine Castro distingua néanmoins ce qui les intriguait, au centre géométrique de la géode. Ça lui faisait penser à une bobine de fil et, d'aussi loin, l'objet n'avait pas l'air beaucoup plus gros. Il savait cependant que cette forme cylindrique mesurait deux cents mètres de long.

— Mon colonel, fit-il à travers la radio, vous recevez les images ?

— Oui, très bien. Que disent les détecteurs de radiation ?

— Tout va bien pour l'instant, mon colonel... On n'a plus grand-chose à faire ici à présent. Demande autorisation d'envoyer deux hommes inspecter le cylindre.

— Un petit bout de cet objet pèse autant qu'une montagne, murmura Laura. Dites-leur d'être prudents.

La recommandation était superflue, voire insultante, s'agissant des Deltas. Mais Jim hocha la tête et dit dans son micro :

— Entendu, Hawk. Mais qu'ils gardent un œil sur le compteur Geiger tout au long de la descente. Au moindre souci, annulez la mission.

— Ce ne sont pas les radiations qui risquent de les tuer, fit

remarquer Laura, mais la gravité ou la force de marée.

— La force de marée ? s'étonna Jim. De toute manière, ils sont prêts à faire face aux situations périlleuses.

Hawk Castro désigna deux soldats qui descendraient en éclaireurs : Albert Kreczsinsky et Jesús Rodriguez. On apporta une bobine de corde spéciale que l'on fixa sur la structure métallique des rails. Tandis que la moitié des hommes s'employaient à attacher et à tendre les cordes, les autres installaient un cercle de spots autour de l'orifice.

— Tout est prêt, mon capitaine, annonça Kreczsinsky après avoir tiré sur les courroies de son harnais d'escalade pour en tester la résistance.

— Allumez les projecteurs ! ordonna Castro.

Les puissantes lumières illuminèrent l'immense cavité ténébreuse, produisant d'innombrables reflets sur ce mur de diamant que n'avait effleuré aucune clarté depuis Dieu savait quand. Au fond, on voyait les décombres aspirés par la tornade qui s'étaient accumulés dans la partie inférieure de la géode. Deux kilomètres de chute libre sans nulle paroi où s'accrocher. Ailleurs sur la planète, il était impossible de goûter aux mêmes sensations si ce n'était à bord d'un avion.

— Nous attendons vos ordres, mon capitaine, dit Rodriguez.

Les deux hommes tournaient le dos à l'abîme, prêts à entamer cette plongée fabuleuse. Castro s'éloigna de l'entrée du gouffre et pivota sur ses talons.

— Parfait, dit-il. Allez-y.

Kreczsinsky et Rodriguez se jetèrent en arrière, en parfaite synchronie, suspendus à leurs fils comme des marionnettes, puis traversèrent successivement les faisceaux lumineux pointés vers le bas.

En observant la scène sur les différents moniteurs, Laura pensa que ces rais éclairant la poussière en suspension dans la géode semblaient aussi robustes que des colonnes de marbre, beaucoup plus que les filins des Deltas.

La descente fut si longue que la tension fit place à l'ennui parmi les civils qui observaient l'opération à distance. Mais pas chez les deux hommes, concentrés jusqu'au bout.

Puis leurs rangers se plantèrent sur le dos de cette espèce de diablo.

Le contact était glissant, mais ils ne risquaient pas de plonger dans le vide, toujours assurés par les cordes. Ils s'y déplacèrent comme deux fourmis sur un tuyau. S'ils ne trouvaient pas d'accès, il faudrait qu'on leur fasse parvenir le chalumeau laser afin de pratiquer un nouvel orifice. Mais personne ne songeait à un tel scénario.

Personne n'avait envie qu'un deuxième trou soit percé à

l'intérieur de la géode.

Le cylindre s'évasait de chaque côté jusqu'à former deux grands cônes, comme des pavillons de trompette. C'était peut-être une ouverture, mais ils ne pouvaient l'affirmer d'où ils étaient. On leur procura un miroir monté sur un anneau. Kreczsinsky noua deux cordes autour de l'anneau pour le guider tout en évitant qu'il ne tourne. Et ils le placèrent face au pavillon sur la gauche.

— On ne voit pratiquement rien, dit Rodriguez, dubitatif. C'est noir de chez noir, mais... Oui, c'est ouvert, comme un tunnel. Demande autorisation d'entrer dans le cylindre.

— Une seconde, dit Jim du poste de contrôle. Indicateurs de radiation ?

— RAS, mon colonel. Mais...

— Oui, soldat, qu'y a-t-il ?

— La boussole de ma montre. L'aiguille s'affole et tourne dans tous les sens.

— Oui, on s'y attendait, dit Jim Conrad. Ce n'est pas dangereux à ce qu'il paraît. En avant, capitaine, vous avez mon feu vert.

— Bien, mon colonel, dit Castro depuis la grotte. Bon, les gars, vous avez entendu. Redoublez de prudence à partir de maintenant.

Kreczsinsky fut le premier à descendre et Rodriguez maintint sa corde pour éviter que son camarade ne glisse et n'oscille dans ce cône inversé comme le balancier d'une horloge.

Dans la salle de contrôle, à travers la caméra fixée sur le casque de Kreczsinsky, on ne voyait que la sombre paroi du cylindre qui défilait, monotone.

Et la béance apparut devant lui. D'une légère impulsion, Kreczsinsky s'élança à l'intérieur. Sa grosse torche révéla une espèce de passerelle plane et sans rambarde, elle aussi en diamant noir, qui allait de l'ouverture au centre vide. Il y progressa lentement. Sa lampe dessinait de vastes courbes sur les murs noirs autour de lui.

Laura se demandait ce qui traversait alors l'esprit du soldat. Il se trouvait en première ligne tandis qu'eux l'observaient, plus ou moins en sûreté. Il savait qu'il n'était pas irremplaçable et que sa mort, si elle survenait, livrerait des enseignements dont le suivant saurait tirer profit. C'était un professionnel ; il prenait son temps, scrutant chaque détail avant de faire un pas. Sa torche ne montrait rien d'intéressant à part des murs dénudés, arrondis, noirs et brillants. Il s'arrêta soudain, hésitant.

Il éteignit sa lampe.

— Kreczsinsky, que se passe-t-il ? interrogea Castro, qui le suivait également sur un petit écran portable.

— J'aperçois une lumière au fond, mon capitaine.

Du poste de contrôle, on la vit apparaître au milieu des ténèbres : une lumière bleue. D'abord, on aurait dit une colonne légèrement incurvée. Mais quand la caméra de Kreczsinsky l'eut cadrée entièrement, on vit qu'elle formait un gigantesque anneau scintillant de cinquante mètres de diamètre.

— Mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est ? fit-on, près de Laura.

— Soldat, dit Jim Conrad en se penchant sur le micro sans lâcher l'anneau bleu du regard, mesurez le niveau de radiations, c'est plus prudent.

Kreczsinsky s'exécuta, sans déceler aucune radioactivité. Heureusement. Mais cette lumière fantasmagorique resplendissait dans le cœur noir de l'artefact. On pressentait un danger. Immense. La lumière bleue ressemblait à la radiation de Tcherenkov.

Laura pensa malgré elle aux images télévisées du noyau nu de Tchernobyl ainsi qu'à celles des réacteurs nucléaires d'Oklo, vieux de deux milliards d'années et auxquels Neko avait fait allusion.

— Jim... Colonel, fit-elle gravement en se tournant vers son ex-mari, je suggère que cet homme n'aille pas plus loin avant que mon assistant et moi-même n'analysions... cette chose.

— Il faudra bien s'approcher pour l'étudier, n'est-ce pas ? Oh, et puis, si tu veux, acquiesça-t-il, trop inquiet d'évidence pour croiser le fer avec la scientifique.

Il ralluma son micro et dit :

— Capitaine, dites à vos hommes de rester où ils sont et de consolider leur position. Installez des projecteurs, éclairez le secteur, mais restez à l'écart de cette lumière bleue.

Laura et Neko se dirigèrent vers la sortie. Jim s'approcha d'eux.

— N'y allez pas tous les deux, dit-il. S'il y a... un problème, il nous restera un physicien pour étudier la situation.

Laura le considéra d'un air las.

— Nous allons utiliser le capteur de masse du CIN2⁽²⁾ que nous avons apporté dans nos bagages, dit-elle. C'est un appareil complexe et Neko devra m'assister pour le manipuler.

Neko glissa un regard inquiet vers le colonel. Il n'avait pas l'intention de manquer un tel événement, mais il aurait menti s'il avait affirmé qu'il ne ressentait aucune crainte.

— Fort bien, donc on envoie Neko. Un Delta l'aidera à manier cet appareil, rétorqua Jim.

Laura secoua la tête.

— Impossible, ce militaire ne saurait pas comment s'y prendre, et ça fausserait les données.

— Dans ce cas, suis le conseil que tu donnais tout à l'heure : sois très prudente.

— Sincèrement, Jim, je me demande où on est le plus en sécurité. Des spectres terrifiants se baladent impunément au sein de la base. La température ne cesse de chuter. Et dans ton équipe triée sur le volet, il y a non seulement un espion, mais aussi un tueur psychopathe qui a peut-être saboté le robot qui transportait le sas dans l'unique intention de provoquer cette catastrophe...

— On ne peut jurer de rien, répondit Jim en épiait Neko du coin de l'œil. Nous avons repassé les vidéos, rien n'indique qu'il y ait eu volonté de nuire.

— S'agirait-il d'un pur hasard, colonel ? demanda le jeune homme, la bouche tordue en un sourire cynique. Quel dommage ! Les preuves reposent à présent au fond de la géode. Ingo a bossé jusqu'au dernier moment sur le robot. Il était le meilleur dans sa branche : s'il y a eu un problème, c'est qu'on a tout fait pour. Et si Ingo Kouchi n'est plus de ce monde, c'est parce qu'il avait découvert quelque chose : on l'a éliminé pour qu'il la boucle.

Laura posa une main sur la poitrine de son ex-mari et déclara :

— Sois tranquille, nous ferons attention.

Et, de même que son assistant, elle décrocha son anorak orange vif. Tous deux allaient sortir quand Maria Wasser leur remit un masque à filtre thermique.

— Enfilez ça, conseilla-t-elle, dehors on est passé à moins cinquante.

Les ingénieurs avaient posé une seconde porte en plastique pour garder la chaleur dans la salle de contrôle. Ils refermèrent la première derrière eux et ouvrirent le battant extérieur. Malgré l'épaisse doublure de l'anorak, Laura sentit ce froid extrême transpercer les nombreuses couches de tissu et l'envelopper tel un manteau de glace.

— Putain, ça pèle ! grogna Neko entre ses dents.

La chaleur de leur corps s'évaporerait par leurs joues, seule zone de peau à découvert. Par chance, il n'y avait pas la moindre brise, mais, en descendant les degrés métalliques du châssis à mollette, ils sentirent l'air qu'ils déplaçaient leur piquer les pommettes comme des épingles.

— Neko, je voulais revenir sur ta théorie du sabotage, dit Laura. En admettant qu'une taupe infiltrée parmi nous ait voulu faire échouer le percement de la géode, ça paraît assez cohérent qu'elle élimine Ingo Kouchi étant donné qu'il travaillait sur le robot précisément. Mais pourquoi était-il si nerveux lorsque tu l'as croisé, et cette mutilation

macabre, à quoi ça rime ?

— Aucune idée, docteur. Pour être franc, je suis plutôt déconcerté, mais... Putain, je voulais juste rabattre le caquet du colonel ! Je n'ai jamais vu un tel bordel et il se vante de contrôler la situation !

— Comment veux-tu qu'il réagisse ? lança-t-elle sèchement. En poussant des cris et en s'arrachant les cheveux ? Nous pouvons exprimer nos inquiétudes et attendre un peu de réconfort. Pas lui, il est seul.

Une fois en bas, ils tombèrent sur Elena O'Grady, qui les attendait à l'entrée du puits. Elle aussi portait un anorak et un masque thermique, mais ils la reconnurent à sa petite taille et à ses mèches rousses sous son bonnet de laine.

— On m'a annoncé votre arrivée, leur dit-elle. Enfilez ça pour descendre.

Elle leur remit un équipement anticontamination : une combinaison blanche habillant tout le corps et un casque hermétique de protection respiratoire alimenté en oxygène. Et elle les invita à l'enfiler sur leurs vêtements. C'est pourquoi cette tenue était extrêmement ample. Laura eut l'impression qu'elle allait marcher sur la Lune.

Puis ils franchirent deux portes de métal et de téflon avant de s'approcher de l'ascenseur. Les structures de guidage étaient détériorées, les bouts de fer bicornus. Depuis le départ des Deltas, l'équipe du sergent Owens avait tenté d'improviser un dispositif permettant la descente.

— Nous avons découvert que l'un des ascenseurs de service avait été plus ou moins épargné, fit Owens, satisfait.

Il s'agissait d'un grand Afro-Américain tout mince avec de longs bras et un crâne chauve volumineux. Il ne semblait heureux qu'à proximité d'une caisse à outils.

— Nous l'avons réparé, ça vous évitera de descendre en rappel. Qui passe en premier ?

L'emploi du terme « ascenseur » dénotait un certain optimisme. La « cage » qu'ils avaient empruntée avec Kaplan le premier jour avait été arrachée par la tornade, mais un petit appareil réservé aux techniciens de maintenance avait survécu au milieu des câbles tordus : simple plateforme sans garde-fou où l'on pouvait tenir debout dans un équilibre précaire.

— Moi, dit Laura en s'avancant. Où est le senseur du CIN2 ?

— Je le descends, docteur, t'en fais pas, assura Neko.

Le visage entièrement masqué, ne pouvant pas regarder franchement vers le bas, elle laissa le sergent guider ses pieds au bord

de l'abîme.

— Accrochez-vous au câble, voilà, très bien, fit Owens en l'aidant. Ça glisse un peu avec la graisse, sinon c'est stable.

Elle acquiesça (même si, à l'extérieur, personne sans doute ne l'avait vue hocher la tête) et suivit les indications du soldat à la lettre. La descente fut interminable ; l'engin était beaucoup plus lent que l'ascenseur. Il donnait des à-coups, et le mur de granit défilait sous son regard sans qu'elle ose lever les yeux ni les baisser.

En bas, Hawk Castro se tenait prêt à l'accueillir. Il l'aida à se détacher et ils attendirent en silence que Neko les rejoigne en empruntant la même plateforme. Il serrait contre lui un cube de bois avec une poignée de valise et des renforts métalliques. Laura reconnut l'étui du senseur de masse.

Le capitaine les conduisit immédiatement jusqu'au dispositif – mi-harnais de parachutiste, mi-télesiège – suspendu à des câbles et mis en place par les Deltas pour qu'ils descendent en toute sécurité. Ils durent patienter, l'installation n'étant pas tout à fait au point.

Pour tuer le temps, Neko s'approcha du bord denté de l'abîme. Le trou à la surface de la géode évoquait une coquille d'œuf brisée aux proportions démesurées. Il tendit le bras pour en effleurer le pourtour. Il semblait parfaitement lisse. Il se moqua de lui-même : espérait-il vraiment sentir la rugosité des nanotubes à travers ses gants en caoutchouc ? Un aveugle rompu au braille n'aurait pu détecter un relief aussi fin du bout des doigts.

Puis il s'inclina, mais fut repoussé en arrière. Les Deltas avaient installé un petit anémomètre qui tournait à vive allure à la lisière du trou. Il s'assit sur une roche à côté de Laura.

— Du vent s'échappe de la géode, dit-il en désignant l'anémomètre. L'intérieur était sous vide et le tourbillon s'est formé quand l'air a envahi les kilomètres cubes qu'elle renferme. Mais maintenant elle expulse de l'air. Bizarre, n'est-ce pas ? interrogea Neko en la regardant de côté à travers la plaque faciale de son masque.

— Quelque chose réchauffe le cœur de la géode, dit Laura, ce qui produit ce souffle, l'air chaud étant plus léger que l'air froid.

— Élémentaire, mon cher docteur. Cela provient sans doute de cette lumière bleue. Peut-on imaginer qu'elle ait resplendi tout le temps où la sphère est restée enterrée, et qu'elle ait commencé à briller bien avant l'apparition des premiers vertébrés sur la Terre ? Dans ce cas, où est-ce qu'elle puise son énergie ?

— Ça implique forcément un certain type de radiations, même si nos détecteurs restent muets.

Neko sourit, écarquilla les yeux et fit :

— C'est inédit probablement pour un compteur Geiger.

Laura se cala sur le siège-harnais, avant son assistant une fois encore. Un militaire testa scrupuleusement la résistance des courroies et fit un signe pour que la grue la soulève.

Elle examina le dispositif d'un regard critique, mais elle ne ferait pas la fine bouche : elle voulait descendre au plus tôt pour élucider ce mystère. Elle ne savait plus combien d'heures elle était restée sans dormir. Depuis la tornade, tous avaient perdu la notion du temps, ne sachant plus s'il faisait jour ou nuit. La lumière blafarde dehors ne leur était pas non plus d'un grand secours. En plongeant maintenant dans cet abîme insensé, Laura pensait vivre un rêve : tout baignait dans une aura irréelle. Mais ses sens gardaient une acuité extrême, et son cœur battait la chamade. Voilà. Elle y était.

Elle évoluait dans un décor fantomatique. S'engouffrer dans cette immense cavité, pauvrement éclairée par les projecteurs autour de l'excavation, c'était une plongée dans un monde souterrain digne des vieux romans de Verne et Burroughs. Le siège oscillait légèrement, quoique guidé par le câble.

En bas, sur le « diablo », comme on disait désormais, elle distingua les silhouettes minuscules des deux Deltas, les yeux levés. Elle vit qu'ils avaient posé un filet de sécurité aux deux extrémités en trompette du cylindre. Sage initiative. Elle frémit à l'idée de tomber dans le vide d'une hauteur pareille.

Jesús Rodriguez vint l'aider à se rétablir et à défaire les sangles. Et elle devina sous son masque les traits d'un Latino séduisant aux cheveux noirs et ondulés et aux yeux d'un vert étonnant.

— Bienvenue, docteur, murmura-t-il avec l'embarras propre aux militaires quand ils s'adressent poliment à un civil.

Le siège remonta pour Neko. Kreczsinsky s'approcha, la main sur un câble tendu entre les deux extrémités du diablo.

— La surface est trompeuse, dit-il. Le cylindre mesure cinquante mètres de large, mais il est aussi glissant qu'une barre de glace badigeonnée d'huile. Si vous perdez l'équilibre, vous n'aurez pas la moindre prise et vous glisserez doucement vers le bord. On n'y tient pas vraiment. Vous et votre assistant avez donc intérêt à vous agripper à la corde pour avancer.

Neko atterrit un peu plus tard, serrant l'étui du senseur de masse contre sa poitrine. Les militaires l'aidèrent à se débarrasser du harnais. Albert Kreczsinsky réitéra les conseils donnés à Laura.

— Bon, d'accord, allons-y, dit-elle, la main sagement posée sur le câble.

Et ils avancèrent sur ce monde courbe, étrange et noir. Neko jetait des regards étonnés sur les côtés comme s'il avait peine à croire lui aussi qu'il se mouvait effectivement dans ce décor : le diabololo flottait au cœur de la géode sans nul soutien apparent. Il sautilla comme pour éprouver la solidité du matériau sous ses pieds.

— Un principe inconnu est à l'œuvre sous nos pieds, déclara-t-il sans pouvoir contenir les idées qui se bousculaient sous son crâne. On ne peut pas l'expliquer par l'intense magnétisme qui a trahi sa position. D'accord, le champ magnétique de la géode est assez puissant pour dévier le pôle Nord de la Terre ; pourtant, s'il était concentré à ce point, les pièces métalliques des armes des soldats seraient éjectées dans les airs... Ça m'arracherait les plombages ! Cherchons une autre explication.

— Tout doux, l'interrompt Laura avant que son imagination ne s'emballe comme à l'accoutumée. Prenons les choses calmement. Un pas de puce, et deux et... Qu'est-ce qui t'arrive ?

Neko s'était figé, les yeux levés, déconcerté.

— Docteur, je rêve ou nous sommes de travers ?

— Quoi ?

Il montra les hauteurs d'un geste éloquent. La béance dans laquelle ils s'étaient engouffrés et d'où tombait la lumière n'était plus exactement au-dessus de leur tête.

— Euh... Je... Je n'avais pas remarqué.

— La gravité nous joue des tours, assura Neko. Hum, une idée à creuser. Et pas si saugrenue, après tout.

Ils arrivèrent à l'extrémité du diabololo, un trait net d'un noir brillant sur l'abîme ténébreux. Les deux Deltas avaient fabriqué une espèce de tunnel avec le filet qui pendait.

Jesús Rodriguez leur noua une autre corde de sécurité autour de la taille.

— Descendez en vous accrochant au filet par l'extérieur, conseilla-t-il. Il n'y a aucun danger, nous allons vous retenir et vous guider.

Laura passa devant une fois encore. Malgré la longue distance à couvrir, elle descendait aisément, heureuse de ne pas voir le fond de la géode noyé dans l'obscurité. Les soldats donnaient progressivement du mou au câble tandis qu'elle s'accrochait au filet. Compte tenu de sa position, elle aurait dû se sentir suspendue, le dos tourné vers l'abîme, or il n'en était rien. C'était le cœur du diabololo qui donnait le bas. Nul doute que la gravité leur jouait des tours, comme disait Neko.

Enfin, ses pieds prirent appui et elle tenta de s'orienter. Elle dut s'asseoir, prise de nausées à cause des variations de gravité. Pour Neko, ce fut encore plus éprouvant. Il arriva peu après, tomba à

genoux et arracha désespérément sa protection faciale. Il vomit et regarda Laura, l'air honteux.

— Excuse-moi... j'ai failli gerber sous mon masque.

Laura regarda le masque à terre puis ôta le sien et le jeta.

— Qu'est-ce que tu fais, docteur ?

— C'est idiot. Si la géode renferme des germes et des poisons, alors la base entière est contaminée.

L'anneau se dressait perpendiculairement à eux dans le large tunnel qui formait l'intérieur du diabol, à cent mètres. Il brillait d'un éclat bleu iridescent et vacillant, créant un moiré fascinant.

Comme une aurore boréale, se dit Neko, repensant à Soña.

Nul doute que la jeune biologiste aurait apprécié.

L'anneau d'un mètre de section et de cinquante mètres de diamètre occupait la largeur du tunnel. Dans le trou au milieu, on voyait une sorte de lentille géante qui déformait ce qui se trouvait au-delà, les murs noirs du fond comme les spots allumés par les militaires.

Qu'est-ce que c'est ? se demanda Laura. Un appareil optique ?

Elle imagina la réaction de Galilée s'il avait découvert le télescope du mont Palomar. Il aurait reconnu certaines pièces, des lentilles, des engrenages, des échelles graduées... mais il serait resté perplexe devant son mécanisme de positionnement. Et le système informatique l'aurait dérouté pour de bon.

— On s'est trompés, j'en ai peur, admit-elle. Ça n'a vraiment pas l'air d'un trou noir. Ni d'une singularité nue.

— Non, mais... (Neko, sidéré, ne trouvait pas ses mots.) La masse de l'espace vide de la géode doit y être entièrement concentrée. Je pense qu'on avait raison sur ce point.

— Je ne sais pas, on dirait une énorme loupe... Mais c'est ridicule.

Laura se dirigea très prudemment vers l'anneau lumineux ; Neko lui collait au train. Aucune barrière ne les empêchait d'avancer. Ils auraient pu marcher jusqu'à l'anneau et toucher la lentille au-dedans. Mais ils s'arrêtèrent. En avançant, Laura s'était aperçue que la lentille vibrail légèrement comme si elle était faite de gélatine et non d'un matériau solide. Si ses soupçons se confirmaient, palper cette surface, ou s'en approcher seulement, pouvait s'avérer dangereux.

Elle resta absorbée dans ses pensées.

Neko lui effleura l'épaule.

— Oui ?

Elle se tourna vers lui, reprenant pied dans la réalité.

— Il est temps de percer ce mystère.

Il ouvrit délicatement la caisse en bois qu'il avait transportée

dans ses bras. Le nouvel appareil du CIN2 utilisait des senseurs de haute résolution, composés de systèmes nanomécaniques. Il percevait des masses proches d'un zeptogramme (10^{-21} gramme) ; de même, il permettait de détecter et mesurer de grandes masses à distance, dans un environnement de vide, d'air ou de liquide. C'était un instrument très délicat et irremplaçable à l'écart du monde comme ils l'étaient. S'il tombait en panne, ils n'auraient aucune pièce de rechange.

Laura et le jeune homme s'appliquèrent à effectuer des mesures les deux heures qui suivirent. Aucun d'eux ne s'exprima durant ce laps de temps. Quand elle débrancha le senseur, Neko osa enfin lui adresser un regard interrogateur.

— Docteur, j'imagine que nous sommes arrivés à la même conclusion, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Laura s'assit sur le sol froid de diamant noir et croisa les bras sur ses genoux fléchis, épuisée.

— Oui, soupira-t-elle. Mais j'ai encore peine à y croire.

La température extérieure tutoyait à présent les -80°C . Le personnel au complet avait rejoint la caverne artificielle.

L'équipe de Greenspan avait réparé l'ascenseur de la mine. Et, à l'entrée, pour conserver la chaleur dégagée par la géode, on avait installé plusieurs rangées de panneaux étanches.

Les gros engins d'excavation disloqués ainsi que les décombres avaient été poussés le long de la paroi pour faire place à la nouvelle équipe, que l'on descendit à grand-peine dans les entrailles de la terre. Les hommes s'affairaient, chargés de lourdes caisses de vivres et de matériel scientifique. On avait transféré le poste de contrôle en pièces détachées pour le réassembler à côté du sommet découvert de la géode. Un anneau de puissants projecteurs éclairait le large orifice ébréché sur les bords. Le sol de la caverne était à nouveau envahi de câbles à fibre optique entremêlés.

Jim Conrad observait cette agitation à travers une fenêtre de la salle de contrôle nouvellement reconstruite. Au-dessus de sa tête, des moniteurs montraient la même scène sous différents angles. D'autres retransmettaient des images en direct du cœur de la géode. Enfin, des écrans se trouvaient connectés aux caméras de vision nocturne restées dans les baraquements. Les fantômes avaient disparu. Si ces ombres diffuses étaient réellement des sauveteurs, comme l'affirmait Neko, leurs recherches avaient dû cesser.

À moins que leurs deux mondes n'aient divergé plus encore.

Quand Laura et Neko apparurent, le colonel baissa les stores et se retourna pour regagner sa place à la table ronde au centre de la salle. Aucun de ses hommes n'avait été convié à cette réunion. Il voulait avoir la primeur des conclusions des deux physiciens.

Laura fumait tranquillement. Elle ouvrit une chemise bleue et lui tendit les photocopies des diagrammes obtenus par le senseur de masse du CIN2. Neko arpentait la salle d'un pas nerveux.

Jim Conrad avait l'air perplexe.

— Je vous écoute.

— Nous avons répété l'expérience une dizaine de fois et comparé les résultats, dit Laura. Nous disposons des premières conclusions définitives.

— Pourquoi avoir été si longs ?

— Eh bien, colonel, dit Neko, cet anneau dans le diabolo est encore plus étonnant qu'il n'y paraît.

— Plus étonnant qu'un trou noir ? demanda Jim.

— Je le crains, oui, dit Laura. À dire vrai, nous autres physiciens

doutions qu'une chose pareille puisse exister. Regarde...

Elle étala un plan qu'elle avait dessiné avec Neko. On y voyait un schéma sommaire de l'artefact à l'intérieur de la géode, ce cylindre aux extrémités en trompette. Les deux physiciens avaient dessiné un anneau fin au milieu du tunnel de deux cents mètres de long. Laura posa le doigt dessus.

— Toute la masse de la géode est concentrée dans cet anneau d'à peine un mètre de section. Dans ces conditions, il devrait s'effondrer sur lui-même, former un mini trou noir et s'extraire de notre univers. Or il ne le fait pas car il est constitué de « matière exotique ».

— De matière exotique ? Ça n'est pas banal, en effet, dit Conrad, souriant, même s'il était de plus en plus déconcerté et que la situation l'amusait moyennement.

— Absolument. En vérité, jamais un tel matériau n'a été détecté sur Terre ni dans l'espace. Mais Einstein y fait allusion dans sa théorie de la relativité. C'est très étrange : sa masse est négative dans certaines conditions.

— Négative ?

— Ou alors le senseur du CIN2 est détraqué, dit Neko sur un ton goguenard, d'où les valeurs négatives qu'il affiche. Ainsi un fragment de cet anneau pourrait peser moins mille kilos, ce qui paraît absurde.

— D'après vous, le senseur fonctionne correctement ?

— Oui, sûrement, dit Laura. La présence de matière exotique conforte nos intuitions concernant la géode.

— C'est-à-dire ?

— C'est un artefact, colonel, dit Neko en s'asseyant en face de lui, les yeux rivés sur les siens. Maintenant nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'un objet ultrasophistiqué conçu et fabriqué par une civilisation beaucoup plus avancée que la nôtre. Et il a au moins deux milliards d'années. Sa fonction ? À notre avis, cet anneau de matière exotique est creux, et un mini trou noir de la masse d'une demi-douzaine de montagnes circule à l'intérieur à des vitesses relativistes. La tension requise pour que l'anneau ne s'effondre pas doit être $0,07 \times 10^{17}$ fois plus importante que la densité du matériau dont il est constitué. Et cela n'est possible qu'avec une masse négative. D'autre part, le mini trou noir tourne à une vitesse vertigineuse, pratiquement celle de la lumière à quelque centimètres-seconde près. Dans ces conditions, l'espace et le temps subissent certaines altérations.

— Par exemple ?

— On peut l'apprécier à l'œil nu, dit Laura : la lumière est courbe et on a l'impression qu'il y a une lentille au centre de l'anneau.

— Je ne comprends pas.

— Comment l'expliquer à un néophyte ? se demanda Neko à voix

haute. Écoute, colonel, il faut d'abord comprendre que... Par exemple, en 1963, le mathématicien Roy Kerr a proposé un modèle de trou noir en rotation. Il a émis l'idée qu'une étoile qui s'effondre tourne de plus en plus vite, comme un patineur qui joint les bras. Si la vitesse de rotation est suffisante, l'étoile s'aplanit et peut former un anneau dans certains cas extrêmes. Il y a alors deux horizons des événements. Si on traverse le premier, on entre dans un *timelike space*, qui lui-même recèle un second horizon au sein duquel la situation redevient normale : un *spacelike space*, c'est-à-dire un espace on ne peut plus classique. Par la suite, Newman a résolu les équations complexes de ce trou noir en rotation, et depuis on parle de trous noirs Kerr-Newman. S'approcher de l'anneau est dangereux à cause de la gravité, mais au cœur de l'anneau il en va autrement. Là, on peut le franchir sans être anéanti par la force de marée. On pourrait éviter la singularité et retraverser les horizons des événements pour émerger soit... dans un univers différent du premier. Soit au sein du même univers, mais un million d'années plut tôt, ou à un million d'années-lumière...

— Dis-toi bien, glissa Laura, que Kerr et Newman parlaient d'étoiles effondrées. Mais, là, nous sommes en présence d'un artefact, comme le rappelait Neko. Une machine conçue et fabriquée pour reproduire ces mêmes effets à petite échelle.

— Mais le mini trou noir à l'intérieur, comment peut-il tourner indéfiniment ? demanda Jim. Ne devrait-il pas perdre de l'énergie s'il a une charge électrique ?

Neko haussa les sourcils, étonné.

— Impressionnant, colonel ! C'est finement observé. Tu as raison, le champ électromagnétique généré par un trou noir fait partie de sa masse totale. Et comme l'a dit Einstein, masse et énergie sont les deux faces d'une même entité. Le champ du trou qui nous occupe, bien qu'amoindri, est assez puissant pour dévier le pôle Nord magnétique de la Terre de plusieurs milliers de kilomètres. Et nous savons qu'il a agi au moins cent ans de la sorte.

— Comment le sais-tu ?

— On ignore encore qui de Peary ou Nansen a atteint le pôle Nord le premier ; précisons qu'il leur était pratiquement impossible de déterminer leur situation avec exactitude. Quant au *Nautilus*, premier sous-marin atomique, il s'est perdu sous la banquise quand il a essayé de plonger sous le pôle. Ce trou interfère sur le magnétisme terrestre depuis ces années-là au moins, et cela suppose une perte de masse importante pour un trou noir de cette dimension.

— Alors pourquoi est-il toujours actif ?

— Aucune idée, avoua Laura. Nous sommes face à une supertechnologie réellement surprenante. Matière exotique, énergie négative, nos connaissances sont restreintes en la matière. De toute

façon, nous aurons bien du mal à en saisir le fonctionnement, il y a eu très peu de recherches dans ces domaines.

— Tu veux dire que si cette chose se détachait de... je ne sais foutre quoi qui la retient, elle pourrait engloutir la Terre, résuma Jim. Mais qu'on n'est pas fichus de dire comment elle marche ni donc de la neutraliser.

— En effet, répondit Laura. Toute manipulation serait très dangereuse.

— Cette saloperie ne devrait pas se trouver sur une planète, s'écria-t-il, indigné, mais dans l'espace où on pourrait la manoeuvrer en toute sécurité. Si les êtres qui l'ont conçue sont évolués à ce point... comment ont-ils pu abandonner aussi bêtement une telle menace ?

Neko eut un sourire cynique à souhait et fit :

— Tu veux dire aussi bêtement que les humains qui lèguent aux générations futures la gestion des déchets radioactifs stockés au fond des mers, c'est cela, colonel ?

— Bon, se défendit Jim, parfois j'ose espérer que nos descendants auront plus de jugeote.

— Si cet objet a fonctionné durant deux milliards d'années, dit Laura, alors ses constructeurs l'ont conçu de telle sorte qu'aucune panne ne puisse survenir. Pour le moins jusqu'à ce que des singes évolués ne s'avisent de le transpercer. Pourtant, je dirais que l'anneau de matière exotique résisterait à quelque agression que ce soit compte tenu des tensions incroyables qu'il supporte.

— Et d'après vous, à quoi sert-il ? demanda Jim.

Neko partit à rire.

— Colonel, tu n'as jamais vu la série *Stargate* ?

— Quoi ?

— Une porte stellaire reliant notre planète à un point éloigné dans l'espace, dans le temps ou dans un autre univers, expliqua Laura.

— Tu laisses entendre que cette porte pourrait s'ouvrir et livrer passage à une légion de soldats extraterrestres résolus à nous anéantir ?

— Oui, mais ça vire un peu à la paranoïa, non ? dit Neko en gloussant à nouveau. De toute manière, si ces êtres pouvaient bâtir de tels dispositifs il y a deux milliards d'années, franchement, colonel, on ne devrait pas s'inquiéter du sort qu'ils pourraient nous réserver aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Eh bien, un affrontement comme on en voit dans les films de science-fiction serait impossible. Il y a deux milliards d'années, il n'y avait pas encore de vertébrés sur Terre et eux construisaient déjà des sphères de deux kilomètres de diamètre renfermant des petits trous de

Kerr-Newman artificiels ! Comment nos armées pourraient-elles les combattre ?

— J'ai l'impression, dit Laura, moqueuse, que ton instinct guerrier t'a occulté le mot-clef dans cette affaire.

— Ah oui ? demanda Jim. Lequel ?

— Le mot « porte ».

À la vue des fils enchevêtrés qui sortaient de la salle de contrôle et plongeaient vers le diabolos, Laura se souvint des racines biscornues d'un fromager qui tapissaient le sol d'une forêt tropicale du Yucatan avant de s'infiltrer dans un puits naturel. Jim et elle avaient passé leur lune de miel dans le sud du Mexique et, nostalgique, elle se rappelait parfois ces deux semaines, sans doute les plus douces de leur brève vie commune. Elle avait repensé tout d'un coup à cette forêt chaude et accueillante, ce qui l'avait réconfortée un court instant, assaillie comme ils l'étaient par le froid et l'inconnu.

Elle inspira profondément et regarda autour d'elle. Il régnait une atmosphère de tension et d'expectative, ce qu'elle avait souvent connu à Cap Kennedy. Mais, cette fois, ils n'étaient qu'une poignée à scruter les moniteurs. Et ce qui se jouait là, c'était leur avenir immédiat. Du moins l'espoir qu'ils en aient un. Leur survie à tous était liée au résultat de cette expérience.

— Télémétrie parée, dit l'informaticien Lorenzo Mc Cain.

— Compteur de radiations paré. Mesure de la radioactivité, fit son collègue Saul Langley.

— Électro-magnétomètres parés, annonça Helen Sullivan.

— Caméras ultraviolet-visible-infrarouge parées, dit Alan Chase, le petit ingénieur à face de rat.

Pour sa part, Laura gardait les yeux rivés sur un écran affichant les mesures du senseur de masse du CIN2.

— Gravitomètre paré, annonça la physicienne quand vint son tour.

On vérifia toute la batterie de détecteurs.

— Contrôle des instruments, dit Abe Greenspan, le chef des ingénieurs, en serrant ce qui ressemblait au joystick d'un jeu vidéo. Bras paré.

On le vit bouger sur l'écran central. C'était une version du robot qui avait guidé la découpe laser. Il coulissait sur une rampe façonnée par les ingénieurs et possédait un très long bras télescopique prolongé d'une espèce de griffe de la taille d'une main. Un engin idéal pour manœuvrer des objets à une distance salubre.

— Bien... (Le colonel Jim Conrad s'humecta les lèvres.) Exécution !

Le bras télescopique souleva un cylindre d'aluminium d'un pied de long et d'un demi-pied de large qui servirait de cobaye. À l'écran, le bras télescopique s'étira au maximum pour rapprocher le cylindre du centre exact de l'anneau, tel un robot offrant une boîte de soda.

Sur le moniteur de Laura, les mesures de gravité montaient en flèche.

— Radiation gamma en hausse, annonça Saul Langley.

Le bloc d'aluminium s'approchait du centre de l'anneau...

Puis, soudain, il fut aspiré sauvagement.

Ce fut presque instantané. Dans un fracas de métal tordu et broyé, une force invisible arracha proprement le bras et l'attira vers l'anneau avec le cylindre. Quand elles furent englouties, les deux pièces de métal é mirent une lumière bleue aveuglante.

Et le silence se fit dans la salle de contrôle.

Depuis les rangs du fond, la voix inimitable de Neko lança :
« Ouah, putain ! »

Au milieu de ce calme inattendu, on se tourna vers le colonel, guettant ses ordres. Jim s'efforça de garder son sang-froid, se leva et dit :

— Ça suffira pour aujourd'hui. Je veux un rapport complet sur cet incident. Mesdames, messieurs...

Ils virent ce qui s'était produit sur les images au ralenti. La force ayant happé si brusquement le cylindre avait arraché en même temps le bras du robot avec une violence effroyable. Au même instant, il y avait eu une émission de radiations à large spectre : des ultraviolets ainsi que des rayons X et gamma, pour l'essentiel.

— Une telle radioactivité aurait été nocive pour un être vivant sans protection, conclut Charles Lemmond.

— On pourrait concevoir une capsule blindée qui puisse garder en vie un passager, dit Neko.

— Mais que s'est-il passé ? interrogea le colonel en sondant l'assistance du regard.

— La force de marée, expliqua Laura. Un micro trou noir tourne à toute allure à l'intérieur de l'anneau. En s'approchant de son horizon des événements, l'objet cobaye a été absorbé violemment.

— Avec le bras de mon robot, murmura Abe Greenspan en caressant sa longue barbe blanche.

Les boucles poivre et sel de sa tignasse ressortaient sous le foulard à fleurs qu'il s'était noué en bandana.

— Mais... où ça ? demanda Jim. Où sont passés le bras et le cylindre ? Est-ce qu'ils se sont désintégrés ?

— J'en doute, fit Laura. En fait, ils ont tout bonnement traversé l'horizon des événements de la singularité. L'objet est passé d'une à cent gravités en quelques secondes. À en juger par sa vitesse, il était exposé à 1 204 gravités lorsqu'il s'est engouffré dans l'anneau.

— Si je comprends bien, tout élément placé devant cette chose sera horriblement broyé et englouti. Donc plus question d'envoyer une forme vivante dans ce trou, conclut Jim Conrad.

— Ça dépend, colonel.

On pointa des regards stupéfaits sur Neko.

— Si l'objet bouge et qu'il tombe en chute libre vers le cœur de l'anneau...

Incompréhension.

— En chute libre, on échappe en quelque sorte à la gravité, expliqua-t-il. N'oubliez pas : la gravité accélère le corps entier. Peu importe que l'on tombe sur la Terre, la Lune ou une étoile à neutrons. Il faut éviter à tout prix d'utiliser un bras pour introduire l'objet. On devrait le lancer en plein milieu... Peut-être avec une sorte de catapulte... en tout cas, sans qu'il soit relié à quoi que ce soit.

— Donc impossible d'envoyer la sonde-câble comme prévu,

grogna le colonel.

— On l'a démontré à l'instant, fit Neko avec le sourire du chat du Cheshire. Mais c'est possible par radiocommande.

Quelques heures plus tard, on procéda au deuxième essai.

Cette fois, la sonde était une espèce de soucoupe volante à quatre pattes propulsée par un petit réacteur inséré à la base. C'était l'une des créations d'Ingo Kouchi : un mini robot de combat sur lequel il avait travaillé jusqu'à sa mort. Les techniciens militaires achevèrent de l'équiper en travaillant douze heures d'arrache-pied. Il ne pourrait rester en l'air qu'une demi-heure, mais c'était suffisant. Du moins l'espérait-on.

Neko eut une idée avant qu'il ne décolle. À l'aide de ruban adhésif, il colla des gobelets en carton et des boîtes de Coca vides sur le dos de la soucoupe. On saurait ainsi s'ils resteraient en place quand la sonde serait exposée à mille gravités. Ingénieux, mais son aspect loufoque en fit grimacer quelques-uns. Pourtant, les circonstances ne prêtaient guère à rire : la température extérieure avait encore chuté, et aucun isolant ne pourrait préserver indéfiniment la chaleur de la grotte. Tout le monde mourrait peut-être si cette espèce de plateau n'arrivait pas à traverser la singularité.

Et qu'eux-mêmes n'étaient pas transportés ailleurs de même façon, comme le voulait Neko.

— Télémétrie parée, annonça-t-on. Nous vous écoutons.

À nouveau, tous les postes annoncèrent qu'ils étaient prêts : compteur de radiations, caméras, gravitomètre...

— Ici, télécontrôle, dit Greenspan, les mains sur ses manettes. Séquence programmée activée. Mise à feu dans trente secondes.

On eût dit que l'équipe de nettoyage avait oublié le petit plateau au milieu de l'espace cylindrique.

— Mise à feu à moins vingt secondes, démarrage à zéro... vingt-neuf... vingt-huit... vingt-sept... vingt-six... vingt-cinq... vingt-quatre... vingt-trois... vingt-deux... vingt et un... vingt !

— Feu !

Un puissant sifflement d'avion à réaction sortit des haut-parleurs et les écrans montrèrent la sonde qui s'élevait par à-coups grâce à ses réacteurs, avec sa charge incongrue constituée de gobelets et de boîtes.

Moins dix secondes... neuf... huit... sept... six... cinq... quatre... trois... deux... un... zéro.

Abraham Greenspan poussa la manette, puis la sonde s'inclina et vola vers le milieu du cercle. Son minuscule ordinateur la guiderait en permanence. Mais personne ne savait si les signaux radio franchiraient cet anneau de matière exotique quand le robot l'aurait traversé.

Comme lors du premier test, la gravité s'accrut subitement et l'on enregistra des radiations.

La sonde eut l'air d'un mégot happé par un aspirateur.

— Télémétrie HS, dit Lorenzo Mc Cain.

— Idem pour le contrôle, ajouta Greenspan en lâchant son joystick.

Il fallait s'y attendre.

Le bouton *reply* fit apparaître la sonde qui avançait plan par plan jusqu'à ce que l'anneau l'engloutisse. À la satisfaction générale (tout spécialement de Neko, qui plia le bras, poing serré, en criant « Yes ! »), les gobelets et les boîtes étaient restés attachés à l'instant où la soucoupe s'était éclipsée au centre géométrique de l'anneau.

— Bon, murmura le colonel, il n'y a plus qu'à attendre...

La sonde était programmée pour effectuer le trajet inverse lorsqu'elle aurait consommé la moitié du combustible ; ainsi pourrait-elle rapporter de précieux enregistrements.

Quoi qu'il y eût au-delà, ils seraient peut-être fixés d'ici peu.

— D'après toi, elle sera intacte ? murmura Jim à l'adresse de Laura. Mille gravités... elle a dû ressortir à une vitesse hallucinante de l'autre côté.

— De l'autre côté, la gravité exerce une force inverse, et elle va la freiner.

— Tu en es sûre ?

— Pratiquement. La nature préfère la symétrie, lui dit-elle d'une voix pleine d'assurance, même si, intérieurement, elle nourrissait des doutes.

Puis deux heures s'écoulèrent sans qu'on voie reparaître la sonde : ses doutes s'étaient confirmés.

— Il a pu arriver un tas d'incidents... fit Laura, embrassant du regard tous les gens assis à la table. Un courant d'air imprévu de l'autre côté de l'anneau...

— En admettant qu'il y ait de l'air à l'autre bout, dit Susan Goodman, qui s'était confectionné de fines tresses, en secouant la tête, abattue. Ou même qu'il y ait quelque chose.

Maria Wasser fit le tour de la table en servant du café. On en avait ingurgité des litres pendant la réunion.

— Pour être franc, cette histoire de porte spatiale ne m'a pas convaincu une seconde, fit Hawk Castro. Bon Dieu, je rêve ou on suit les délires d'un *geek* accroc aux séries de science-fiction ? Sans vouloir te vexer, hein, petit ?

— T'en fais pas, j'ai l'habitude, répondit Neko.

— Très bien, Hawk, mais qu'est-ce que tu proposes ? lança Jim au capitaine des Deltas. Qu'on reste les bras croisés en attendant la mort ? Soyons réalistes, combien de temps nous reste-t-il ?

Susan Goodman s'éclaircit la voix et consulta les papiers qu'Alice Danner, son assistante, avait déposés juste avant sur la table.

— La température est toujours en baisse, et, au regard des lois rigoureuses de la thermodynamique, aucune isolation n'est fiable à cent pour cent. Si elle poursuit sa chute, d'ici à peu près une semaine, dehors on atteindra le zéro absolu, c'est-à-dire $-273,15$ degrés Celsius. Mais, bien avant, quand elle descendra à $-182,96$ degrés, l'oxygène présent dans l'air se liquéfiera. Et à -195 degrés, l'azote en fera autant. Il en résultera un vide quasi parfait. À ce stade, le métal et le plastique de nos portes seront aussi friables que du sucre. Elles ne sont pas conçues pour ces conditions extrêmes, et cela m'étonnerait qu'elles supportent longtemps la différence de pression. Nous avons tout au plus quatre jours devant nous.

— Peut-être que les secours seront arrivés d'ici là, dit Lemmond.

— Mais pas question de se tourner les pouces en attendant, répliqua Jim. Pour le moral des troupes, mieux vaut être occupé et se rendre utile pour sortir d'ici, n'est-ce pas, Hawk ?

— Si l'un d'entre nous meurt, le moral des troupes en prendra un coup, dit Castro. Cette chose a l'air dangereuse, et j'ai l'impression qu'on se démène pour satisfaire la curiosité des physiciens. Cette énergie, on pourrait l'employer autrement, en cherchant à franchir la barrière invisible ou, au moins, à lancer un SOS.

— Comment ? interrogea Neko, avachi sur son siège.

— Quoi ?

— Comment peut-on sortir d'ici, d'après toi, capitaine ? Tes hommes ont déjà essayé de creuser autour du périmètre, pas vrai ? Mais tu n'as pas l'air de comprendre que ce n'est pas une barrière physique qu'on démolit à coups de boule. Nous sommes prisonniers : c'est une bulle d'interphase entre notre univers et la géode. Si on ne traverse pas la singularité, on restera coincés ici.

Neko pointa un doigt vers le trou.

— Ça reste à démontrer, petit, répondit Castro.

Neko se tourna vers la table et, sans s'adresser à quiconque en particulier, il reprit :

— Rien à faire, « intelligence » et « militaire » sont deux termes incompatibles !

Hawk se leva d'un bond et sa chaise valsa derrière lui. Il s'avança vers Neko, qui devint blême et se cacha derrière Laura qui suivait la scène, abasourdie.

— Asseyez-vous immédiatement, capitaine ! ordonna Jim en se levant à son tour.

Hawk Castro hésita un instant, ne sachant s'il devait se ruer sur Neko ou plier devant son supérieur. Enfin, il pivota sur ses talons et ramassa la chaise à terre. Il la remit en place et s'y réinstalla.

— Désolé, mon colonel, murmura-t-il.

L'altercation avait accru la tension au sein du groupe ; on échangeait des regards nerveux et déconcertés.

— Plus jamais ça, capitaine ! Une fois passe encore, mais pas deux. Je sais, nous sommes tous à cran, mais justement les militaires sont censés garder leur sang-froid dans un moment pareil.

— Ça n'arrivera plus, mon colonel, assura le Delta, le front baissé.

Jim se tourna vers Neko. Il pointa un doigt dans sa direction en le fulminant du regard :

— Bon, vas-y, on t'écoute, mais n'en rajoute pas, c'est compris ?

Toujours pâlot, Neko hocha la tête, les lèvres pincées. Il marmonna des propos inaudibles qu'il dut reprendre à haute voix.

— Je sais comment traverser la singularité.

— Raconte, lui répondit le colonel, les paupières lourdes.

— Les robots n'ont aucune souplesse, dit Neko. Un être humain, alerte et entraîné, est plus flexible qu'une machine. Il suffit qu'on nous conduise au centre de l'anneau, à vingt-cinq mètres du sol, et nous serons de l'autre côté sans même nous en apercevoir.

— Et tu es volontaire pour tenter l'expérience à bord d'un engin quelconque ? demanda Jim, étonné. Je ne te savais pas si hardi.

Castro se tourna vers Neko, les yeux plissés, en esquissant un vague sourire. Une telle idée le séduisait visiblement.

Neko secoua la tête.

— Non. On passe tous ensemble en même temps, c'est une chance unique à saisir.

— De quoi parles-tu ? demanda Jim.

— De l'Osprey, évidemment, répondit Neko.

Sous des regards attentifs, il sortit un feutre et dessina directement sur la table. Le schéma aux proportions correctes montrait l'appareil à décollage vertical à l'intérieur du diabolos.

— Nous avons un tunnel de cinquante mètres de diamètre et de cent mètres de long de chaque côté de l'anneau, dit-il en traçant les vues de face et de profil. L'Osprey aura assez d'espace pour décoller et pénétrer au cœur de la singularité. Tout le personnel devra s'entasser à l'intérieur, nous n'avons qu'un seul véhicule, c'est notre unique planche de salut. Nous serons un peu à l'étroit, mais c'est jouable.

— En fait, tu nous proposes un suicide collectif, dit Lemmond avec une apparente placidité. Outre les radiations, que l'on a observées au passage de la première sonde, n'oublions pas qu'un objet qui s'introduit dans la singularité d'un trou noir ne peut jamais en ressortir. Tout le monde ici connaît cette loi, arrête de prendre les non-physiciens pour des crétins.

— Moi je reste ! dirent certains.

Hawk Castro rit entre ses dents, sans lâcher un mot.

Jim leva les mains pour appeler au calme.

— Dans quatre jours, les vannes d'isolation auront cédé, n'est-ce pas ? dit-il à l'adresse de Susan, qui en retour hocha la tête avec un air de condamné sur l'échafaud. Dans l'intervalle, nous pouvons toujours mettre en œuvre le plan de Neko. Ce sera notre dernière chance si les secours ne nous ont pas localisés. Mais quand les barrières vont céder...

— Ce n'est pas si simple, intervint la géologue. Il faut ouvrir les vannes et fabriquer un dispositif pour descendre l'Osprey à l'intérieur de la caverne.

— On n'a qu'à le transporter en pièces détachées, proposa Neko à la hâte, ensuite on n'aura plus qu'à le remonter. On a les outils et les techniciens sous la main.

Susan Goodman acquiesça mais reprit :

— Là n'est pas le problème. Si nous ouvrons les vannes pour mener cette opération, la température chutera et le délai sera nettement écourté.

— Alors on reste les bras croisés, le cul sur une chaise, et on attend la mort, s'écria Neko, sarcastique.

— Laura ? demanda Jim.

— Nous touchons aux limites de la physique théorique. Ce que Neko soutient mordicus n'a été validé par aucune expérience. Les

tunnels de Kerr relèvent des mathématiques pures et une partie de la communauté scientifique n'y adhère pas. Tout miser là-dessus paraît insensé, néanmoins il faut l'envisager si nous n'avons pas le choix.

— Un moment ! dit Hawk Castro. On n'a vraiment aucune autre solution ? On a tout essayé ? Ça m'étonnerait. Est-ce qu'on a réfléchi à un système de communication capable de franchir la barrière invisible ?

— Tout a déjà été tenté, dit Saul Langley : laser braqué vers les satellites qui croisent au-dessus de nos têtes ; radio à ondes courtes ; et nous avons testé les fréquences électromagnétiques les plus extrêmes, sans résultat. Neko a raison, c'est comme si le reste du monde n'existait plus.

— Il n'y a qu'une seule issue : la singularité, affirma le jeune physicien, catégorique. Mais il n'y a pas une seconde à perdre.

— C'est de la folie ! s'exclama Lemmond.

On est salement dans la merde, pensa Jim en fronçant les sourcils.

Il comprit que se résigner à une mort inéluctable pouvait séduire la plupart. La raison et l'instinct se rebellaient face au piège insensé qui s'était refermé sur eux, et la possibilité d'une libération finale et indolore pouvait être rationalisée non sans risque. En effet, la résignation corrompt les cœurs et prive les hommes du courage qui les anime, les rendant lâches et faibles, et occultant ainsi les réelles chances de survie à leur portée.

Lui comptait lutter jusqu'au dernier souffle. Quand bien même, à la fin, il se trouverait à la merci d'une force supérieure, car au moins il mourrait en sachant qu'il ne s'était pas avoué vaincu, jamais.

— C'est la seule solution, affirma-t-il en haussant le ton. Et nous allons nous y consacrer totalement, sauf si quelqu'un à mieux à proposer.

Neko hocha la tête, affichant un sourire radieux. Il jubilait comme un fou et ne cherchait nullement à s'en cacher.

Dehors, on frisait les -100°C .

La base était entièrement recouverte d'une épaisse couche de glace où s'était concentrée l'humidité ambiante. La lumière grisâtre semblait immuable, comme si le temps s'était figé par un jour nuageux.

Dix personnes sous leur combinaison thermique ouvrirent la dernière vanne scellant l'accès à la mine et traversèrent le camp gelé et silencieux. Hawk Castro et quatre Deltas précédaient Abe Greenspan et quatre militaires affectés à l'intendance.

Pour ouvrir la porte du hangar, on dut en chauffer la serrure au moyen d'un laser. Les faisceaux des torches balayèrent l'intérieur, spécialement le V22 Osprey, aux ailes rabattues dans l'axe longitudinal.

Tout était recouvert d'un centimètre de glace.

— Ça va être un cauchemar de bosser dans ces conditions, fit l'ingénieur en chef.

— Pas le choix. Au boulot ! s'écria le capitaine Castro.

Au même instant, à l'intérieur de la caverne, Neko continuait de tracer ses plans. Il avait convaincu Alan Chase de l'aider à construire un modèle réduit.

Chase, le regard craintif, était petit, boutonneux et atteint de calvitie précoce – il n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Il avait faiblement protesté quand le jeune physicien s'était mis à lui donner des ordres, s'imaginant que Neko était en charge de quelque mission.

En faisant irruption dans l'atelier, Jim Conrad eut l'impression que les deux garçons assemblaient la maquette d'un fragment de montagne russe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une catapulte électromagnétique, expliqua fièrement Neko. Du moins, son modèle réduit. Je ne peux pas revendiquer la paternité de cet engin étrange puisqu'il a été conçu par le professeur Gérard K. O'Neill et mis au point par ses étudiants de l'université de Princeton.

— Et à quoi sert-il ?

— À propulser des masses. Avec cette catapulte, nous lancerons des objets, des vivres, du combustible, bref de quoi implanter une colonie viable de l'autre côté.

Jim Conrad considéra l'étrange appareil constitué de fils et de tuyaux. Puis il secoua la tête et fit :

— Bonne idée ; hélas, nous n'aurons pas le temps de la mettre en

pratique. (Il se tourna vers Chase.) On vous réclame sous le hangar qui abrite l'Osprey, c'est urgent.

— À vos ordres, colonel, dit l'ingénieur, au garde-à-vous.

Il quitta l'atelier et Neko se campa devant Jim.

— Colonel, tu n'as pas le droit. Il faut absolument...

— Écoute, ton idée me semble intéressante. Si nous réussissons à démonter l'Osprey et à le descendre jusqu'ici, je mets deux ingénieurs sur le coup. En attendant, il nous faut tous les bras valides : enfile une combinaison thermique et va voir si tu peux donner un coup de main.

— Impossible, je n'ai pas fini mes calculs... Les muscles, ce n'est pas mon fort, colonel, contrairement à la matière grise.

Il posa un doigt sur son front.

— Comme tu voudras, dit Jim avant de pivoter pour gagner la sortie.

— Au fait, reprit Neko, du nouveau sur l'espion qui trépane ? Quelqu'un s'en occupe ?

— Non, pas pour le moment. Notre temps est compté si nous voulons exécuter ton plan et franchir la singularité.

— Ce n'est pas prudent, colonel. De nouveaux sabotages seraient dévastateurs au vu de notre situation précaire.

— Ils le seraient autant pour la taupe. Dans l'immédiat, nous sommes coincés ici, et notre saboteur ne s'y attendait pas, à mon avis.

— C'est forcément un dingue ! s'écria Neko, indigné. Comment prévoir les réactions d'un cinglé qui prélève un bout de cervelle sur sa victime en guise de souvenir ?

— Peut-être, mais je n'ai pas assez d'hommes pour mener une enquête, tu le sais bien. Si on s'en tire, il sera toujours temps d'y songer.

— J'y ai vaguement réfléchi, dit Neko. D'après le rapport du docteur Lemmond, l'assassin a des connaissances médicales. On n'improvise pas ce genre de trépanation avec incision profonde jusqu'à l'hypophyse.

— Où veux-tu en venir ? Tu souhaites que le docteur Lemmond figure parmi les suspects ?

— Non, colonel. Ce serait idiot : c'est lui qui nous a révélé cet indice compromettant. Et ce n'est pas tout, il aurait pu falsifier les résultats sur la température du cadavre. S'il avait situé la mort au moment du dîner, ça l'aurait blanchi du même coup. Et les soupçons auraient pesé sur l'un des Deltas. Tu ne les connais pas vraiment et ils avaient tout loisir d'éliminer Ingo après s'être absentés pour monter la garde. Comme Lemmond n'a pas falsifié l'autopsie, nous devons le croire innocent.

— Tu as d'autres remarques ?

— Oui, colonel. Je reste persuadé que notre espion et assassin a des connaissances médicales. C'est obligé. Justement, tu prétendais connaître tous les membres de ton équipe depuis des années. L'un d'eux aurait-il étudié la médecine, même sans l'avoir exercée ?

Neko le regardait, les sourcils relevés. Jim réfléchit à sa question et finit par hocher la tête.

— Dick Buckmanster est diplômé de médecine, mais il n'a jamais exercé. J'ai lu ça dans son dossier, mais je le connais à peine. C'est la première fois qu'il intègre une de mes équipes. Toutefois, il a fourni d'excellentes références.

Le jeune homme écarquilla les yeux, les sourcils toujours haussés.

— Tu te rends compte ? L'espion, nous le tenons ! marmonna-t-il.

— Écoute-moi bien, Neko, soupira Jim, nous essaierons d'élucider le meurtre dès que possible. Mais je t'interdis d'importuner Buckmanster ou qui que ce soit avec de fausses accusations. Pour le moment, mon seul souci est de préserver le moral des troupes. Ne joue pas au détective, s'il te plaît.

— Tu n'as pas l'air de saisir, colonel. Ce taré a éliminé l'un des plus fûtés parmi nous. Je suis peut-être le prochain sur la liste !

— Alors sois prudent, mon garçon. Évite de rester seul.

Et Jim s'en alla sans que Neko puisse réagir.

Il trouva Laura sur une chaise pliante, non loin du cratère dans la coque de la géode. Son portable était posé sur ses genoux et elle promenait les doigts sur l'écran tactile comme si elle préparait une ébauche en argile. En s'approchant, il vit que l'écran était envahi d'équations et qu'elle les déplaçait pour les réordonner. Elle pianotait sur le clavier de temps en temps.

— Tu vérifies l'hypothèse de ton assistant ?

Laura leva des yeux rougis vers son ex-mari.

— Si seulement j'en avais les moyens ! répondit-elle d'une voix lasse. Comme je te l'ai déjà dit, les idées de Neko hantent les zones nébuleuses des théories physiques les plus originales. Au laboratoire de l'UPC, j'aurais immédiatement écarté une telle proposition pour un modèle expérimental. Mais il a l'intention de tenter l'expérience avec vingt-huit cobayes... !

— Et nous faisons partie du lot.

— Oui. Le problème (d'un geste ample, elle désigna l'écran couvert de formules), c'est que les tunnels de Kerr sont fortement instables. La perturbation la plus infime peut saper leur structure. La masse d'une seule personne peut suffire à les faire s'affaïsser sur eux-mêmes. Du même coup, les forces gravitationnelles broieraient tout ce qui est à l'intérieur.

— Dis-moi que tu as une autre idée, je t'en prie, n'importe

laquelle. Même si elle te paraît encore plus dingue...

Laura secoua la tête.

— Non, aucune. Mais il se peut aussi qu'une technologie avancée, une science supérieure apte à concevoir et à fabriquer ces tunnels, soit parvenue à les stabiliser d'une manière qui m'échappe. Mais...

— Mais ?

— Eh bien, on peut envisager que ce dispositif n'a pas été conçu pour être traversé par des humains ni des objets solides, aussi petits soient-ils. Il pourrait s'agir d'un système de communication ne livrant passage qu'aux ondes magnétiques ou à la lumière. Comme une ligne téléphonique reliée à un autre univers.

— Le téléphone d'E.T.

— Oui, j'en ai peur. Et puis, en admettant que nous franchissions le tunnel sans être écrasés par la gravité ni détruits par la force de marée... où cela nous mènera-t-il ? Lemmond avait parfaitement raison tout à l'heure. Sortir d'une singularité, c'est autrement plus difficile que d'y entrer. D'après nos lois physiques, nous resterions emprisonnés à tout jamais dans l'horizon des événements d'un second objet de Kerr. Pour s'en extraire, il faudrait se mouvoir à une vitesse supraluminique... Et même si nous traversons la singularité pour atterrir je ne sais où et nous évader à nouveau... où serions-nous alors ? Mystère.

— Neko envisage déjà d'y fonder une colonie.

— En même temps, Jim (elle le fixa droit dans les yeux), si Neko s'est trompé et que son plan échoue, au moins nous mourrons instantanément.

— C'est vrai, soupira-t-il. Enfin, je ne vais pas l'annoncer comme ça à mes hommes.

Les différentes sections et pièces de l'Osprey arrivèrent peu à peu, une poignée d'heures plus tard. Les ingénieurs les posèrent près de l'entrée de la caverne, soigneusement classées et numérotées. Puis, avec une lenteur exaspérante, on dut les descendre jusqu'au diabolos, utilisant pour ce faire une version géante du télésiège emprunté par Laura et Neko. Enfin, quand elles se trouvèrent au cœur de l'étrange coque de diamant noir, sous l'éclairage lugubre de la singularité, on les réassembla.

Ce n'était pas une mince affaire. On eut droit à tous les incidents imaginables. Les câbles électriques et les pièces les plus délicates avaient souffert des basses températures, et il fallut les remplacer. On eût dit, au début, que le travail n'avancait pas. L'intérieur du diabolos fut progressivement encombré d'éléments de petite taille, éparpillés jusqu'au ruban adhésif portant des signaux de danger que Laura avait fait poser à vingt-cinq mètres de la singularité. Plusieurs fois, il fallut

démonter certains composants afin de repérer l'infime anomalie qui nuisait à leur bon fonctionnement.

Les ingénieurs étaient contrariés, et terrifiés par l'anneau bleu tout proche. Néanmoins, ils travaillaient au chaud.

Là-haut, il en allait tout autrement.

Sous le hangar de l'Osprey, les conditions s'aggravaient d'heure en heure. Le démontage de l'appareil devenait pénible à l'extrême. Il fallait réchauffer au laser les joints à démonter : tout était recouvert d'une couche de glace très dure atteignant par endroits un centimètre d'épaisseur. Parfois, ces bouts de caoutchouc ou de plastique se désagrégeaient sous les mains gantées des ingénieurs qui cherchaient à les retirer. L'appareil était conçu pour affronter des conditions extrêmes, auxquelles on avait souvent droit dans ces contrées septentrionales du Canada. Mais nul n'avait prévu qu'il serait exposé à des températures inférieures à -100°C sur la planète Terre.

Les combinaisons thermiques commencèrent à accuser des défaillances après quarante-huit d'heures d'usage ininterrompu. Parfois, les ingénieurs étaient si concentrés qu'ils s'en apercevaient trop tard. Le soldat Lucas Keller, âgé de vingt-deux ans, perdit trois doigts de la main droite en essayant de débloquer un boulon sur une aile. D'autres subirent des gelures aux pieds avec nécrose des tissus, et le docteur Lemmond dut pratiquer plusieurs amputations.

Enfin, ces protections devinrent inefficaces dans ces températures, et l'on dut renoncer à tout travail à l'extérieur. On arracha les pièces restantes à la va-vite pour les descendre par l'ascenseur. Abe Greenspan espérait remédier à ce désastre ultérieurement.

Quand le dernier fragment de l'Osprey eut rejoint l'intérieur de la caverne, on referma les vannes avec soin en scellant les joints à l'aide de mousse de polyuréthane. Une semaine s'était écoulée et la température extérieure avoisinait les -180°C .

L'oxygène était en train de geler.

Depuis que Chuck Yeager avait inauguré ce mythe, tout pilote d'essai digne de ce nom était censé être à moitié frappingue. Snoopy Stern n'échappait pas à la règle.

En réalité, il s'appelait Walter Stern mais tous ses amis l'appelaient Snoopy eu égard à son nez volumineux. Pilotes d'essai pour la plupart, ils avaient eu confirmation de sa folie au début des années 1990, lorsqu'il avait annoncé son intention de se spécialiser dans les nouveaux convertibles V-22 Osprey.

Ce modèle avait mauvaise réputation suite à des accidents répétés pendant sa phase de développement ; plus de trente personnes y avaient péri. En 1989, des caméras avaient filmé l'un de ces drames épouvantables. À l'époque, le double rotor inclinable était son principal talon d'Achille. Toute avarie sur un rotor quand l'Osprey volait en position « hélicoptère » faisait irrémédiablement basculer l'aéronef, entraînant une perte de contrôle. Et le dernier recours de l'autorotation ne fonctionnait pas sur ce convertible.

Stern savait néanmoins que les défaillances des systèmes hydrauliques ainsi que le déséquilibre aérodynamique en descente rapide ou les problèmes informatiques appartenaient au passé. Les modèles actuels n'avaient plus rien à voir avec celui de l'accident survenu en 1989. Il avait une confiance absolue dans cet engin. À l'en croire, un jour, il remplacerait bon nombre d'hélicos.

Mais, présentement, il n'en menait pas large. L'Osprey avait subi des températures inférieures à -80°C . On l'avait démonté sans précaution, dans des conditions extrêmes de surcroît, puis remonté à la hâte. Il ne doutait pas des compétences des ingénieurs en charge de l'opération et connaissait Greenspan depuis de longues années. Mais une fois aux commandes, il ne put réprimer un pincement au ventre, comme à ses débuts en tant que pilote d'essai.

Il jeta un regard sur les indicateurs et fit basculer les gondoles qui supportaient les hélices. Un bruit de crécelle le fit frémir.

Mais il passa outre et lança :

— Tout est prêt ? Contact !

Les moteurs démarrèrent instantanément et les pales commencèrent à tourner. Une constellation d'interrupteurs brillait devant lui au milieu du tableau de bord. Il vérifia que tous étaient sur ON. Le levier de commande émergea entre ses jambes. Il l'activa en pressant un bouton et l'abaissa. Le V-22 Osprey avança tout doucement, à trois kilomètres-heure, tel un vieillard rhumatisant. Sa lenteur s'expliquait : en face, à travers le pare-brise, on distinguait

l'anneau de singularité qui étincelait en déclinant toutes les nuances du bleu et du violet.

Il disposait d'un clavier d'ordinateur à sa droite, à hauteur de son bassin. Il enfonça la touche ON en haut à droite et un écran s'alluma avec un curseur scintillant qui afficha bientôt le message tant espéré : *Systèmes O.K.*

Snoopy coupa les moteurs et décrocha les écouteurs suspendus au plafond. Il porta le micro minuscule à ses lèvres et prononça :

— Bon, les gars, vous l'avez remonté comme il faut, à ce que je vois.

« Hourrah ! » cria-t-on, un kilomètre plus haut, dans la salle de contrôle de la caverne. Ces effusions laissèrent Susan Goodman de marbre. Les derniers relevés de température lui étaient parvenus à l'instant.

— On est passé sous la barre des moins cent quatre-vingt-quinze degrés.

Le colonel hocha la tête et se tourna vers l'ingénieur en chef.

— À ton avis, Abe, combien de temps tiendront les vannes ?

— Elles ne sont pas conçues pour résister au vide, répondit Greenspan. Elles peuvent céder à tout instant. Il reste quelques heures au maximum.

Conrad appela le sergent d'intendance :

— Léo, on transfère tout le personnel dans la géode.

— Oui, mon colonel, dit le soldat en lisant l'inquiétude sur le visage de son supérieur et de la géologue. Tout de suite, mon colonel.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Laura en s'approchant. Ça n'a pas l'air de vous réjouir de voir l'Osprey en bon état.

Jim la prit par le bras et la conduisit à l'écart.

— Laura, la température extérieure a atteint le seuil critique. Les vannes peuvent lâcher à tout moment. Il y a dix places dans l'ascenseur. Je veux que tu descendes avec le premier groupe.

— Et toi ?

— Je supervise l'évacuation depuis ce poste de contrôle. Ne t'en fais pas.

— Viens avec nous.

— Je dois rester ici. Tu descends avec le premier groupe.

— On va donc essayer de traverser la singularité ! dit-elle en lui jetant un regard incrédule.

— Ton expression n'est pas des plus rassurantes, mais bon. D'après Abe, les vannes vont bientôt céder, alors fais-moi le plaisir de descendre, dépêche-toi.

Jim se retourna et s'engouffra dans la salle de contrôle. Laura chercha Neko du regard, en vain. On courait en tous sens devant elle.

Les Deltas aidaient l'équipe d'Owens à remettre un peu d'ordre dans la pagaille. On désigna les vingt premiers qui rejoindraient le cœur de la géode.

Laura vit passer Neko, à contresens du mouvement général. Il portait un gros sac de toile sur l'épaule.

Elle se fraya un chemin jusqu'à lui et le tira par le bras.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Nous devons évacuer la base.

— Personne n'a l'air de se soucier de ce qui peut arriver lorsqu'on aura franchi la singularité, dit-il en se tournant vers elle. Moi, si.

Il entra dans l'un des ateliers, préleva divers objets sur les étagères et les glissa dans son sac de toile. Ainsi le vit-elle récupérer un oscilloscope de précision, se demandant quel usage il comptait en faire.

— Santiago, dit-elle en l'appelant par son prénom (ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps), on doit emprunter le monte-charge. Aucun retard ne sera toléré.

— Allons, docteur, dit-il sans cesser de remplir le sac. Les gens ont vu trop de films du genre *Airport* où le moindre orifice dans la carlingue aspire les passagers au grand complet. Mais la décompression, sous l'effet d'une différence de pression d'une atmosphère, nous laissera amplement le temps de nous mettre à l'abri. Et le froid extérieur mettra des heures à envahir la géode... Les militaires sont toujours alarmistes. À tous les coups, le colonel t'a assuré qu'il serait le dernier à quitter la base. Hein ? Classique.

Quand enfin il estima s'être muni du nécessaire, il sortit de l'atelier et se dirigea vers le trou avec Laura. Le sac de toile pesait si lourd qu'ils le portèrent à deux.

Le deuxième groupe amorçait la descente. Il ne restait que trois Deltas à la surface pour contrôler l'ascenseur.

— Que faites-vous là ? s'écria Jim dans leur dos en marchant vers eux. (Il portait un gros sac à dos et une tenue de combat.) Laura, je t'ai dit...

Il y eut alors une explosion dans les hauteurs. Aussitôt, la caverne fut cinglée par une espèce de tornade qui arracha le toit des baraquements et plia les tôles, certaines restant accrochées aux câbles électriques tout comme des cerfs-volants. Le vent effondra même un des murs de l'atelier où Laura et Neko s'étaient engagés peu avant. En s'ouvrant, les classeurs libérèrent un tourbillon de papiers et de poussière.

Sous la force du vent, Neko lâcha la poignée du sac et recula en chancelant. Aveuglé par le nuage de poussière, il faillit basculer dans le cratère de la géode. Jim le retint *in extremis* et le tira vers lui. Il leur remit un système respiratoire autonome : un masque intégral relié à

une petite bouteille d'oxygène. De quoi tenir une demi-heure. Les soldats d'intendance et les Deltas s'étaient déjà équipés.

Ils en firent autant mais, en dépit du masque, leurs oreilles se mirent à bourdonner, la pression ayant chuté subitement.

— Il n'allait rien se passer, hein ? dit Laura à Neko sur un ton de reproche en l'observant à travers la protection faciale embuée.

— Bah, personne ne s'est envolé vers le tunnel, argua le jeune homme en remuant les mâchoires pour se déboucher les oreilles.

Le monte-charge revint enfin et tous s'y installèrent. Ils commencèrent la descente. Le tourbillon cinglait toujours la caverne et, sur les thermomètres de la base improvisée, la température descendait en flèche.

Les moteurs du V-22 Osprey étaient restés allumés et les deux gros rotors tournaient lentement. À cet instant précis, Laura n'avait qu'une seule idée, une seule perspective en tête : grimper dans l'appareil au plus vite.

Ce qu'il adviendrait ensuite, elle ne pouvait même pas l'imaginer.

L'avion était bondé. Ils entrèrent par la trappe arrière de chargement et traversèrent la cabine en esquivant les jambes de leurs collègues qui s'entassaient dans cet intérieur exigu prévu pour accueillir vingt passagers au maximum.

L'espace restant avait été bourré d'équipements basiques de survie dont des pistolets automatiques avec leurs chargeurs, des couteaux de chasse, des pharmacies de première urgence et des radios portatives, sans parler des canots pneumatiques, des tentes de camping, des systèmes de désalinisation et des réchauds, outre les provisions d'eau et de nourriture, les fusées de détresse, les gourdes, les boussoles, les torches, les cordes, les pelles, un puissant laser, des jumelles... ainsi que des objets plus improbables tels que du fil, des aiguilles, des hameçons, et même un couteau suisse et un briquet Zippo.

Snoopy Stern soupira, soulagé, en voyant Jim apparaître. Le colonel s'assit à la place du copilote et pointa le regard sur l'anneau de singularité. C'était la première fois qu'il le découvrait *de visu* et non par le biais d'un écran. Cette chose brillante le terrifiait.

— Et maintenant ? lui demanda le pilote.

Ce fut Neko qui répondit en glissant la tête entre les sièges avant :

— Décolle, vite ! s'écria-t-il.

Le colonel se tourna vers lui et le regarda méchamment :

— Tais-toi et retourne à ta place !

— Colonel ? reprit Stern.

— Oui... (Jim s'efforça de se concentrer.) Fermez la trappe arrière, Snoopy. On y va !

— Des gens manquent à l'appel, dit le pilote. Et d'autres... abandonnent l'appareil à l'instant même où je vous parle !

— Quoi ? hurla Jim en se retournant sur son siège. Qu'est-ce que vous foutez, derrière ?

— Le docteur Lemmond refuse de monter, lui répondit Soña Martin d'un siège du fond. Et il n'est pas le seul.

— Bon Dieu ! grogna le colonel en se levant pour foncer vers la poupe.

Il plongea le regard dehors. Sept personnes entouraient le médecin de la base : les géologues George Charon et Alice Danner, l'informaticienne Helen Sullivan et l'ingénieur Alan Chase. Plus étonnant aux yeux de Jim : Elena O'Grady, Lucas Keller et Richard Anderson, tous trois affectés à l'intendance.

— Ne restez pas là ! s'écria Jim. Vous allez nous mettre en retard !

— Désolé, Jim, nous en avons discuté ces derniers jours et nous restons ici, expliqua Lemmond. Tenter de traverser la singularité, c'est un suicide, ni plus ni moins.

— Charles, tu es quelqu'un de raisonnable. En restant là, tu es certain de te donner la mort. Les vannes ont cédé. Tout l'air s'échappe dehors où il fait moins deux cents degrés.

— Nous sommes équipés, dit-il en levant son masque à oxygène. Et nous avons foi en Dieu. Il nous sauvera s'il le veut, même au dernier instant. Ou pas, mais c'est Lui qui décide. Pas nous. Nous n'avons pas le droit de nous précipiter vers une mort certaine. Et nous mettrons notre espérance dans le Seigneur tant que la vie nous animera.

Jim se tourna vers les trois soldats d'intendance, guettant une réponse différente de la part de ces militaires. Mais le caporal O'Grady s'avança vers lui :

— Nous n'allons pas nous suicider, mon colonel, nous sommes chrétiens. Tant pis si on enfreint l'ordre d'un supérieur.

Jim Conrad se sentit désarmé. Il entendit Snoopy Stern beugler dans le cockpit :

— Il n'y a plus une seconde à perdre, colonel ! La pression est en chute libre ! Dans le vide, les hélices ne pourront plus nous porter.

Jim se retourna vers ses collaborateurs restés au sol.

— Le souffle des rotors risque de vous projeter sur les côtés, leur dit-il. Accrochez-vous au filet de sécurité le temps qu'on s'en aille.

Lemmond acquiesça et dirigea ses pas vers le filet avec les autres. Là, il se retourna.

— Bonne chance, Jim, hurla-t-il dans le vrombissement des hélices.

Le colonel lui jeta un regard et fit signe à Stern de hisser la trappe. Il regagna sa place dans l'habitacle.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? dit Stern. À vous de décider, colonel, mais ça urge !

Jim tendit le bras devant lui.

— Entendu, allons-y.

— Je tente le coup, dit le pilote en tapotant la sphère de l'indicateur. Apparemment, c'est comme si on était au sommet d'une montagne et pas dans un trou. On a perdu un temps précieux...

Jim fronça les sourcils et serra les poings. Il observa encore l'anneau coloré scintillant. Qu'allait-on découvrir au-delà ? Le vide de l'espace ? La surface ardente d'une étoile ? Le néant ?

Lemmond et les siens disaient peut-être vrai. C'était de la folie.

Voire un suicide. Mais ils n'avaient pas d'autre issue.

L'Osprey s'éleva et oscilla, hésitant, comme désorienté. Soudain, il dériva vers la droite, et Laura étouffa un cri dans sa main en songeant que l'hélice tribord allait toucher l'intérieur du diabololo.

Cependant, le pilote corrigea le cap.

— Ce coucou a toujours été rude à la manœuvre, fit Stern, mais là... les indicateurs s'affolent, on dirait !

Tu m'étonnes ! pensa Laura. Surcharge, gravité instable, fort champ magnétique, pression en chute libre et, devant, une singularité nue. Les conditions de vol n'étaient certes pas idéales.

Mais l'Osprey finit par avancer mollement. Le pilote avait les deux mains sur le manche à balai. Il l'agrippait si violemment que ses phalanges avaient pâli. Le nez de l'appareil s'inclina légèrement, et il se dirigea vers la singularité, infini tourbillon engloutissant l'espace et la gravité.

— Vise en plein milieu, conseilla Neko en repassant la tête entre les sièges avant. C'est capital !

On sentit une horrible secousse, et l'appareil, qui s'était élevé d'une quinzaine de mètres, descendit brutalement au ras du sol. Tout le monde hurla dans la cabine. Neko fut éjecté vers le plafond et s'y cogna la tête. Laura le saisit fermement et l'attira vers elle.

— En plein milieu, bougonna le pilote en citant les paroles du jeune homme. Mes indicateurs tournent comme des roulettes, comment taper dans le mille ? En plus, nous créons nos propres turbulences... Putain, j'arrive à peine à contrôler cette saloperie.

— Au milieu ! insista Neko.

Il avait le front écorché ; du sang coulait entre ses yeux et lui gouttait du nez. Il avait la nausée et luttait pour ne pas s'évanouir, ne voulant pas en perdre une miette. Il devait rester éveillé, ne fût-ce que quelques secondes, même pour ne plus rien voir ensuite.

Le V-22 se cabra un peu plus et vola vers le cœur de la singularité. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, elle apparaissait de plus en plus tangible, tel un épais mur de verre légèrement bombé. Snoopy Stern pouvait distinguer les détails à l'autre extrémité du diabololo, déformés par cette lentille énorme et dense. Il distinguait même leur propre reflet : l'Osprey grossissait à vue d'œil en allant vers le point d'impact.

Ils allaient s'écraser ! Il voyait le reflet de son visage terrifié alors même qu'il prenait conscience de l'imminente collision et que son instinct d'aviateur le pressait d'éviter le choc contre une paroi de verre massif. Peu importaient les paroles des physiciens, ils fonçaient dans ce mur, c'était clair et net !

Ses nerfs le trahirent au tout dernier moment et il voulut dévier

l'appareil de sa route. Mais Jim Conrad se jeta sur lui, posant la main sur la sienne pour maintenir le cap.

Ils franchissaient la singularité !

Avant de perdre connaissance, jetant des regards çà et là pendant la traversée, Neko vit son propre reflet répété à l'infini. Comme s'ils passaient entre deux miroirs placés côte à côte. Non, ça n'avait strictement rien à voir. Un reflet que renvoie un miroir est limité par la vitesse de la lumière. Or cette limite se trouvait abolie. Nulle barrière établie par la science n'opérait désormais. En vérité, Neko voyait un nombre infini de visages comme le sien qui lui renvoyaient son regard à une distance tout aussi infinie. Il jugea l'esprit humain inapte à affronter une pareille expérience. Plus ils s'éloignaient et plus ces visages devenaient horribles et difformes sous l'effet de la distorsion.

Il hurla de terreur.

Puis les ailes métalliques se froissèrent comme du papier d'aluminium, ou comme si un géant invisible les avait pressées dans sa main. Les gondoles des moteurs explosèrent et les pales des hélices fusèrent comme des dagues. L'une d'elles traversa la cabine et trancha le corps d'un informaticien. Neko ne lui avait parlé qu'une ou deux fois. Il se rappela qu'il avait vingt-trois ans et qu'il s'appelait Lorenzo Mc Cain.

La structure de l'avion commença à se désintégrer.

Et tout devint ténébreux.

Laura ouvrit les yeux et cligna des paupières. *Il y a un problème, nous n'avons pas bougé*, pensa-t-elle tout d'abord.

Mais il n'en était rien. Physiquement parlant, il est une seule façon de passer au milieu d'une singularité sans périr : ils avaient voyagé.

Mais où avaient-ils atterri ?

Elle était étourdie par de fortes nausées comme après un tour sur d'immenses montagnes russes. Les canaux semi-circulaires de ses oreilles lui confirmaient qu'une chose étrange avait eu lieu : ils s'étaient déplacés. Son champ visuel se précisa. D'abord, elle vit nettement le plafond cabossé et troué de l'Osprey.

— La force de marée a arraché les ailes, dit Neko à sa droite.

Elle se tourna vers son assistant, auquel Kreczsinsky apportait des soins.

— Ce n'est vraiment pas l'appareil idéal pour franchir un anneau de singularité, poursuivit-il. Mais on est de l'autre côté.

Kreczsinsky acheva de bander le front du jeune homme et alla se rendre utile ailleurs. Laura plongea un regard dans le dos du médecin et vit se mouvoir des silhouettes dans l'épave, dont les Deltas qui se penchaient sur les blessés.

— Des morts ? murmura-t-elle.

— Un seul : Lorenzo, le jeune informaticien. Sinon, on n'a relevé que des blessures légères, des contusions et des coupures superficielles. On a eu un sacré bol.

Oui, songea Laura, mais où sommes-nous ?

Elle vérifia le détecteur au revers de sa combinaison. Vert : aucune radiation dangereuse. Comment est-ce possible après les explosions radioactives que nous avons enregistrées lors des tests quand la singularité aspirait un objet ?

La cabine était inclinée. La portière près du siège du copilote était ouverte vers le haut. Jim et Snoopy étaient sortis. Laura se leva et ôta son harnais de sécurité. Elle grimpa vers la carlingue en s'agrippant aux ceintures qui pendaient çà et là.

— Attends-moi, docteur, fit Neko en se levant à grand-peine pour la rejoindre.

Laura se pencha vers l'extérieur. Ils se trouvaient toujours dans le cylindre du diabolio, à l'intérieur de la géode. Mais à présent l'anneau de singularité scintillait derrière eux, non plus devant. Il lui sembla que le halo iridescent brillait plus faiblement, mais était-ce le même ?

Jim était près du nez de l'avion, avec Hawk Castro. Ils manipulaient une radio, tentant d'établir un contact. Mais toujours aucune réponse. Jim testait diverses fréquences, n'obtenant que de la friture. Enfin il secoua la tête, abattu. À quelques pas, Snoopy balayait les alentours avec une torche halogène extrêmement puissante équipée d'un anneau de focalisation. Ils se trouvaient toujours à l'intérieur du diabol, dans la coque de diamant noir.

Soudain, Neko surgit à côté de Laura.

— Vise un peu, docteur ! s'écria-t-il en pointant le doigt en face de l'appareil.

Mais Laura ne vit rien dans la zone ténébreuse que désignait son assistant. Les feux avant de l'Osprey fonctionnaient encore, miraculeusement. Mais ils étaient braqués ailleurs.

— C'est tout noir, dit-elle. Tu vois quelque chose ?

— Oui. C'est dingue !

Neko sauta du haut de la carlingue sur la surface de diamant noir et grimaça de douleur. Il porta la main à son front bandé. La douleur s'y était ravivée sous le choc.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lui cria Jim.

La main gauche sur son bandage, Neko tendit le bras vers la droite. Jim scruta les ténèbres. À quelques pas, on distinguait un objet qui ressemblait à la sonde en forme de soucoupe. Mais il faisait trop noir et un débris de l'Osprey avait pu les induire en erreur.

Laura descendit l'échelle posée par le pilote. Ses jambes tremblèrent légèrement au contact du sol, mais elle ne savait pas si c'était dû à l'émotion ou à la traversée. Le tremblement redoubla quand elle fit quelques pas.

Elle dut s'asseoir, terrifiée à l'idée que ses douleurs abdominales la reprennent.

Mais elle avait mal aux jambes, simplement. Elle avait toujours eu des problèmes de circulation et de rétention d'eau, qui s'étaient aggravés dernièrement. Bien des fois, ses chevilles enflaient et prenaient une teinte violacée quand elle restait longtemps dans la même position. Or justement elle s'était recroquevillée à l'intérieur de la cabine.

Voilà, c'est tout bête, se rassura-t-elle.

Jim s'approcha d'elle. Elle leva la main pour lui signifier qu'elle allait bien.

— Je suis juste un peu sonnée, dit-elle. Ça va passer.

Il l'aida à se lever puis l'adossa contre le fuselage du convertible. Elle avait d'horribles fourmis dans les jambes, mais c'était largement préférable aux brûlures abdominales.

Les autres passagers descendirent derrière elle, l'un après l'autre.

Kreczsinsky fut le dernier à s'extraire du cockpit.

Jim laissa Laura contre l'avion et dit :

— Neko a fait une découverte, je cours y jeter un œil. Il fait très sombre, mais c'est peut-être la sonde qu'on a envoyée à travers l'anneau.

— Je vous rejoins dans un instant, répondit-elle.

— Très bien.

Neko n'avait pas pris la peine d'attendre quiconque. Il se tenait immobile, à un pas de cet objet. Jim, le pilote, et Hawk Castro le rejoignirent bientôt. Laura les observait à distance, se demandant pourquoi tous quatre avaient l'air si surpris tout à coup. N'ayant plus qu'un léger picotement dans les jambes, elle s'avança vers eux et découvrit alors qu'ils étaient bel et bien en présence de la sonde. Son transfert s'était finalement effectué sans dommage ; les boîtes de soda et les gobelets en plastique ne s'étaient pas désintégrés.

Mais pourquoi les fascinait-elle autant ?

Neko leva les yeux vers Laura.

— Viens voir, docteur, c'est incroyable.

Le pilote braqua sa torche sur la sonde. Laura comprit alors qu'elle n'était pas noire par manque d'éclairage, mais parce qu'elle était faite du même diamant que la géode.

Avec ses boîtes de soda et ses gobelets, le plateau en diamant noir ressemblait à une sculpture pop'art. L'un des gobelets était tombé. En y regardant de plus près, Laura distingua même les cannelures sur les bords pour mieux le prendre en main. Elle le toucha et vit que l'ensemble était constitué d'un seul bloc d'une extrême dureté.

— La géode a dévoré la capsule, affirma Neko d'une voix lugubre.

En vérité, le matériau de la géode l'habillait entièrement comme un cocon. Ou comme une huître enveloppant un grain de sable de nacre noire.

— Pourtant, ça n'a pas de vie, protesta Jim, c'est du cristal.

— Qui sait ? dit le jeune homme en regardant autour de lui. Il vaut mieux filer d'ici au cas où. On ne sait pas si la géode met longtemps ou non à produire un tel résultat. Ça peut prendre des années... ou une poignée de secondes.

Il pointa sa torche vers le fond du couloir tubulaire et ajouta :

— Vous avez remarqué ? Le cylindre est beaucoup plus long à présent.

— Tu es sûr ? demanda Hawk Castro. Pour moi, tout est noir. Et ta lampe n'arrive pas jusqu'au fond.

— Justement, dit Neko avec un sourire méprisant. La paroi interne de la géode est à un kilomètre environ dans cette direction, or l'extrémité du diabololo ne devrait être qu'à une centaine de mètres.

Logiquement, les parois devraient s'évaser.

Le capitaine marqua une brève hésitation, empoigna son HK 416 et alluma la mire laser. Il la pointa vers le fond du couloir cylindrique, mais aucun d'eux n'entrevit le reflet du point rouge sur la face interne de la géode.

— C'est l'extérieur ! s'écria Neko en détalant, indifférent aux cris lui ordonnant de s'arrêter.

Mais, peu rompu à l'exercice physique, il était incapable de courir un kilomètre. Deux cents mètres plus loin, il s'arrêta, hors d'haleine, et posa les mains sur les genoux pour retrouver son souffle.

Un détail attira son attention. Il avait de la roche sous les pieds. Du granit. Sa découverte l'avait tellement excité qu'il n'y avait pas prêté attention. Les extrémités en trompette du diabololo s'étaient allongées pour finalement faire corps avec la face interne de la sphère.

La géode était vivante, capable de croître et de s'auto-régénérer. Et elle était maintenant ouverte sur l'extérieur !

Neko poursuivit son chemin, cette fois plus sereinement, et sortit à l'air libre. Il huma aussitôt des parfums d'humidité et de végétation. Le ciel était criblé d'étoiles. Il ne voyait presque rien dans l'obscurité, mais des contours abrupts empiétaient au loin sur le paysage étoilé. Peut-être des arbres ou des pics montagneux. Tout dépendait de la distance.

Le sol était couvert d'un fin gravier de granit. On distinguait des tas d'herbe fraîchement coupée, comme si une tondeuse était passée par là. C'était très surprenant. Il s'agenouilla et saisit un brin d'herbe au bout duquel gouttait la sève. Il le porta à ses lèvres.

Il entendit des pas derrière lui et se retourna. La géode était une masse noire immense d'où surgirent Laura, Jim Conrad et Hawk Castro.

— Nous sommes dans un autre monde, dit la physicienne. Je ne reconnais aucune constellation...

— Non, objecta Neko en crachant le brin d'herbe. On est toujours sur Terre.

— Comment peux-tu l'affirmer ? demanda Jim.

Neko se tourna vers le militaire et le fixa du regard.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Mais, sincèrement, j'espère avoir raison, colonel : mourir lentement d'inanition n'est pas une perspective alléchante.

— Comment cela ?

— Si nous sommes dans un autre monde, intervint Laura, sa chimie organique est sans rapport avec la nôtre, et nous n'aurons rien à manger.

— Les rations d'urgence vont s'épuiser, ajouta Neko, et personne n'a eu l'idée d'apporter des graines, n'est-ce pas ? En tout cas, le brin d'herbe que j'ai mâchouillé avait goût d'herbe, et le sol sous nos pieds ressemble à du granit. Je dirais qu'on est toujours sur le plateau laurentien.

— Impossible, il fait beaucoup plus chaud ici, observa Jim. (Comme les autres, il avait ouvert son anorak et ôté la doublure polaire.) Nous nous trouvons dans une zone tempérée, plus méridionale.

— Écoute, moi j'essaie de nous situer dans l'espace, pas dans le temps.

Jim sortit sa boussole pour trouver le nord.

— Ne te fatigue pas, lui dit Laura. Les pôles magnétiques de la Terre s'inversent au bout d'un certain nombre d'années.

— Vous croyez réellement qu'on a voyagé dans le temps, tous les deux ? demanda le colonel en scrutant les deux physiciens à tour de rôle.

— Aucune hypothèse ne peut être certifiée ni écartée pour le moment, dit-elle. Nous avons traversé une singularité !

— Ça t'aurait semblé plus naturel d'atterrir sur une étoile inconnue ? ironisa Neko.

Castro se pencha et arracha une poignée d'herbe.

— Elle est fraîchement coupée, vous avez remarqué ? demanda-t-il.

— Ouais, j'ai vu ça, fit Neko. Très bizarre, n'est-ce pas ?

Et, sans attendre la réponse, il s'éloigna de quelques pas en levant les yeux. Le ciel d'un bleu sombre était criblé d'une multitude d'étoiles pareilles à des lucioles ; cependant, Neko jugea qu'elles auraient dû fourmiller plus encore.

Soudain, il s'arrêta et leva le bras :

— Là, regardez, le ciel a l'air plus clair de l'autre côté de la géode.

Il se mit à courir autour de l'ample périmètre de la coupole de diamant noir. Laura et Conrad lui emboîtèrent le pas, mais Castro resta près de la bouche de la géode. Tous trois avaient parcouru 30° de la circonférence quand le globe éclatant de la Lune apparut au-dessus du contour noir et net.

— En voici la preuve ! s'écria Neko. Réjouissons-nous tous : nous gardons les pieds sur Terre.

— C'est la Lune, vous êtes sûrs ? dit Jim, dubitatif. Elle a l'air plus petite et, dans les zones sombres, on aperçoit des taches en forme d'étoile.

— Écoute, Jim, dit Laura, eu égard à la façon dont s'est formée notre Lune, il est pratiquement impossible qu'une planète de la taille de la Terre possède un satellite aussi énorme quelque part dans un coin du cosmos.

— À moins que l'existence même de la Lune ait un rapport avec la présence de vie sur la Terre, argumenta Neko. Mais ce n'est pas le cas, c'est notre Lune, là-haut. Elle semble plus petite parce qu'elle s'est éloignée de la Terre. Et ces espèces d'étoiles qu'on voit à la surface sont artificielles. Peut-être des villes... Nous avons fait un long voyage.

— Combien de temps ? demanda Jim.

Neko leva le bras gauche et regarda sa montre ostensiblement.

— Nous synchroniserons nos montres au lever du soleil, dit-il. Une chose est sûre : il fera jour plus de vingt-quatre heures d'affilée. Et quand nous aurons la durée précise d'une journée plus la différence entre le diamètre apparent du Soleil et de la Lune, sachant que la Lune s'éloigne de la Terre d'environ cinq centimètres par an, nous saurons à quelle époque nous sommes. Approximativement, bien sûr, à quelques millions d'années près.

— Quelques millions d'années ! lança Jim.

Neko ricana et s'éloigna tranquillement.

Il déambula quelque temps à sa guise, plissant les yeux pour observer l'ondulante ligne d'horizon dans le lointain. Dans cette atmosphère pure mais exempte de lumière, on distinguait à peine le dessin de la flore, ou des montagnes, ou pour le moins de la barrière imprécise et dentée qui se dressait tout autour d'eux tel un trait de pénombre à peine visible au loin. Dans le ciel, la Lune brillait joliment, dessinant une vaste auréole qui teignait d'indigo une portion de ciel. Mais là, en bas, le monde était surtout gris cendre. Il entrevit à distance de minuscules lueurs, comme des lucioles ou des sortes d'insectes. Neko s'efforça en vain de les discerner plus nettement, ne

sachant pas si elles étaient réelles ou illusoire.

Il n'y avait pas de vent, ni aucune sorte de bruit. Sans doute n'était-ce pas la saison où les grillons grésillent ni où les batraciens coassent dans les trous d'eau. Aucune bestiole ne marquait son territoire. Pas même une chouette ou un hibou. Rien.

Néanmoins, l'atmosphère était saturée d'une palette d'odeurs d'une grande complexité. Il ferma les paupières et inspira, cherchant à y déceler ce que ses autres sens ne lui dévoilaient pas. L'arôme frais des herbes coupées lui caressa les sinus, puis atteignit ses poumons et son cerveau. La touche de chlorophylle était subtile, suave, agréable. Mais, derrière, il perçut une âpre senteur de résine issue d'écorces variées, des odeurs de fruits gâtés, de terriers humides, moisissus, une puanteur douceâtre et répugnante de feuilles en décomposition. Un bois. En fait, la ligne brisée de l'horizon était une immense forêt qu'il imagina sinistre et impénétrable.

Un murmure ténu le fit se retourner subitement. Non loin, Castro priait à genoux, les mains sur le visage. Il le vit se signer puis se relever. Neko détourna les yeux.

La lourde main du capitaine se posa sur son épaule.

— Je te dois des excuses, petit, lui dit-il. Tu avais raison.

— C'est souvent le cas, admit Neko sans fausse modestie.

— Mais ta remarque insolente sur l'intelligence des militaires était déplacée. Tu comprends mon point de vue, j'espère.

— Bien sûr, c'est ton travail, il est normal que tu défendes ton mode de vie. Moi, j'ai toujours pensé qu'avec les armes on réussit à vaincre et non pas à convaincre.

— Ah oui ? Et quel argument aurais-tu opposé aux nazis quand ils déferlaient sur l'Europe ? Vas-y, raconte...

— D'accord, mais après l'Amérique en a bien profité pour s'autoproclamer gendarme du monde.

— Les communistes étaient moins dangereux que les nazis d'après toi ?

— Oui, sans doute. Surtout, vous aviez besoin d'un ennemi pour jouer les protecteurs vis-à-vis du reste de la planète. Et quand l'Union soviétique s'est écroulée, vous lui avez cherché un successeur vaille que vaille.

Castro le regarda longuement, sourit et reprit :

— Ce refrain, je l'ai entendu sans arrêt dans la bouche de pacifistes bien nourris habitant des villes propres dans une démocratie occidentale qui les dorlote. Mais quand les choses se gâtent et que les chars ennemis rappliquent à l'horizon, ces coqs en pâte sont terrifiés et veulent à tout prix qu'on les défende. Alors ils se tournent vers l'armée puis exigent qu'on se sacrifie pour eux.

Neko secoua la tête mais garda le silence. Pour lui, cette discussion n'avait aucun sens en un moment pareil. Le capitaine avait peine à saisir que son monde, les États-Unis d'Amérique et leur glorieuse armée avaient disparu des millions d'années plus tôt.

— Pourquoi n'es-tu pas resté avec le groupe de croyants du docteur Lemmond ? demanda le garçon. Je t'ai vu prier tout à l'heure, et avec ces idées sur les vérités immuables...

— Il y a une vieille histoire drôle qui définit très bien l'attitude de certains face à Dieu, dit Castro en souriant. Un jour, un homme se retrouve isolé en haut d'un clocher à la suite d'une inondation. Un canot passe dans l'après-midi. On lui propose alors : « Hé ! Oh ! Montez, on vous emmène !

— Non, merci, répond-il, j'ai foi en Dieu et je suis sûr qu'il me sauvera. » La nuit passe ; le lendemain matin on lui crie d'un bateau : « Vite, montez. » Il refuse à nouveau : « Inutile. Je suis croyant et Dieu me sauvera. » Puis l'hélicoptère des pompiers rapplique un peu plus tard, et c'est le même topo : « Hé, on descend une corde !

— Non, merci. Je m'en remets à Dieu, il me sauvera. » Mais dans la nuit les eaux remontent et l'homme se noie. En arrivant au ciel, il tombe sur Dieu et lui dit, en colère : « Seigneur mon Dieu, j'avais foi en toi, pourquoi ne m'as-tu pas aidé ? » Là, Dieu lui répond : « Je ne t'ai pas aidé, moi ? Je t'ai pourtant envoyé un canot, un bateau et un hélicoptère »... En résumé, vu ma façon de voir le monde, se planter quelque part et attendre les secours, ça n'a jamais été mon genre.

— Là, au moins, tu as raison, dit Neko en riant entre ses dents.

Il se retourna vers les ténèbres et ajouta :

— Tu as une bonne vue ? Tu distingues quelque chose par là-bas ? On dirait les lumières d'une ville, mais ça doit plutôt être des lucioles. Ou alors j'hallucine.

Le capitaine leva son HK 416 et lui dit :

— Avec ça, pas besoin d'avoir des yeux de lynx.

Son œil épousa la lunette de vision nocturne et il fit le point sur le secteur désigné par Neko. Au loin, il aperçut des frondaisons entremêlées, une masse verte phosphorescente devant laquelle scintillaient des dizaines de lumières très brillantes qui semblaient flotter à quelques mètres du sol. La plupart des systèmes de vision nocturne ne livraient qu'une image monochrome d'un vert phosphorescent : l'œil humain est hautement sensible à cette couleur étant donné qu'elle se situe au milieu du spectre visible. Plus puissant, le kit adapté sur les HK 416 fournissait quelques données chromatiques.

— On dirait qu'elles changent de couleur, dit-il. Et ça semble obéir à une certaine logique.

Il baissa son fusil et regarda Neko.

— Elles changent de couleur à toute vitesse. Ce sont des espèces de sphères recouvertes de guirlandes lumineuses. Et elles avancent vers nous.

— Quoi ?

— Elles se rapprochent à toute allure.

— Je peux jeter un œil dans ta lunette ?

Le militaire hésita, puis acquiesça et démontra le système afin de le remettre au jeune homme.

— C'est vrai ! s'écria Neko après une observation minutieuse. Elles se rapprochent. Enfin, ce sont des ballons... des ballons d'air chaud.

— Tu es sûr ? lui demanda Castro.

— Il faudrait discerner les infrarouges pour en être certain.

Le capitaine tendit le bras et pressa un minuscule interrupteur sur la lunette, qui permettait de combiner l'intensification lumineuse et les images thermiques.

— Ouais ! cria Neko. Ce sont des globes d'air chaud, aucun doute.

Il rendit l'instrument au militaire, qui put aussi le constater. La partie la plus lumineuse se concentrait au pôle sud de ces sphères, qui, d'ailleurs, étaient plutôt en forme de larmes à présent qu'il les distinguait mieux.

— Les lumières colorées ont complètement disparu en infrarouge, tu as vu ? Elles ne produisent aucune chaleur. D'après moi, elles reflètent la lumière concentrée à la base.

— C'est possible, en effet, dit Castro bien qu'auparavant ce détail lui ait échappé.

Jim s'avança vers eux en compagnie de Kreczsinsky.

Neko se tourna vers la bouche de la géode, où Laura discutait avec plusieurs personnes dont trois Deltas.

— Nos collègues sont de plus en plus nerveux, dit Kreczsinsky à l'adresse de Castro. Ils n'ont pas trop envie de rester cantonnés à l'intérieur sans savoir ce qui se passe ni où nous sommes.

— Il vaut peut-être mieux camper dehors, proposa Jim. La nuit est douce et tout semble paisible. Votre avis, capitaine, en tant que responsable de la sécurité ?

— Ce n'est pas une bonne idée, là, tout de suite, mon colonel. Regardez, là-bas, ce qui rapplique.

Son supérieur lui ôta le viseur des mains et le porta à ses yeux en le braquant dans la direction qu'on venait de lui indiquer.

— À votre avis, qu'est-ce que c'est, mon colonel ?

— Je n'en sais rien, capitaine. On dirait... des ballons ?

— On s'est dit la même chose, acquiesça Castro en montrant

Neko. Il vaut mieux que les autres patientent à l'intérieur de la géode en attendant qu'on en sache un peu plus. D'accord, mon colonel ?

— En effet, c'est préférable, fit Jim en lui restituant sa lunette.

— En route, Kreczsinsky, dit Castro en faisant un signe à son subordonné. Allons au-devant de ces choses avant qu'elles ne soient trop près.

Castro et Kreczsinsky se dirigèrent vers les lumières flottantes. Le gravier de granit crissait sous leurs bottes. Ils progressaient plus ou moins discrètement, prêts à tirer. Si un ennemi pointait une arme sur eux du sommet de ces globes, il pouvait aisément faire mouche sur leurs deux silhouettes noires qui évoluaient sur le sol gris clair de granit, la clarté lunaire dans le dos.

Le spectacle offert par l'essaim de ballons était de plus en plus curieux à mesure qu'ils s'en approchaient. Sur toute leur étendue, les couleurs changeaient à une vitesse sidérante au gré d'une riche palette de tons lumineux qui dessinaient des bandes, des pois, des dégradés et des ombres qui semblaient se mouvoir très vite ou clignoter à chaque millième de seconde. Par instants, la surface multicolore de ces globes se divisait en plusieurs zones parfaitement délimitées présentant des gammes de couleurs bien distinctes.

— C'est comme s'ils communiquaient entre eux à l'aide de ces lumières, hasarda Kreczsinsky à voix basse.

Hawk Castro acquiesça en grognant, sans autre commentaire. Que savaient-ils de ces choses, en définitive ? Ils devaient juste en vérifier la dangerosité. Soudain, l'une d'elles les survola. Le capitaine leva la tête et l'examina en plissant les yeux. Le manque de perspective et le fond ténébreux sur lequel elles flottaient les avaient induits en erreur. En vérité, elles étaient plus près et nettement plus petites qu'ils ne l'avaient pensé. Chacun de ces ballons multicolores mesurait deux mètres de diamètre au maximum.

Cela n'avait pas l'air dangereux.

Castro leva la main droite, puis l'ouvrit et la ferma par deux fois pour indiquer au colonel et aux scientifiques qu'ils pouvaient les rejoindre.

La centaine de ballons multicolores croisait indolemment au-dessus d'eux, mus par la brise légère qui soufflait de la lisière de la forêt vers la géode. Ils se découpaient sur le ciel obscur en un spectacle merveilleux à la vue duquel Jim se remémora les célébrations du 4-Juillet. Saisi de nostalgie et fasciné par ce tableau, il se demanda s'il reverrait un jour son pays.

— C'est magnifique, murmura Laura, qui avait couru pour les rejoindre.

Les globes lumineux les cernaient de toutes parts et flottaient au-dessus d'eux. Ils en avaient sous-évalué le nombre : il y en avait plus de deux cents.

Neko s'était arrêté sous l'un d'eux. Avec sa torche, il éclaira la

base du ballon. Une particularité attira son attention, là où une nacelle aurait pu être accrochée. Il la voyait clairement mais n'en distinguait pas les détails : elle était trop petite, comme une balle de ping-pong. Cela générerait sans doute la chaleur qui maintenait le globe en température. Une sphère imparfaite de la taille d'une petite balle. Il observa des sortes de vrilles qui se déployaient sur les bords avant de se rétracter. Dans son imagination débordante, il se demanda si une petite nacelle ne transportait pas des hommes minuscules qui tendaient et repliaient les bras pour les saluer.

On poussa aussi des cris d'étonnement près de la bouche de la géode. Les soldats avaient reçu l'ordre d'empêcher quiconque de sortir. Jim voulait éviter toute dispersion avant qu'on n'échafaude un plan pour les heures à venir. Malgré son aspect menaçant, la géode était leur seul point d'ancrage dans ce nouveau monde.

Il ne partageait pas l'enthousiasme de Laura à l'égard de ces ballons multicolores. Malgré l'indéniable beauté des chatoyements qui les parcouraient, ils apportaient la preuve que son groupe se trouvait en territoire inconnu, loin de ses références habituelles. Et pour un officier en charge du commandement, ce n'était pas très rassurant. La prudence était la seule logique qui s'imposait sur ce terrain où l'on n'avait nulle expérience.

Il allait ordonner qu'on se replie jusqu'à l'aube quand cela eut lieu.

Un des globes plongea tout droit vers Laura. Il fondit pratiquement sur elle. La physicienne poussa un cri et recula. Elle tomba à la renverse, mais le ballon n'arrêta pas sa course et descendit vers sa tête. D'aussi près, il faisait l'effet d'une menace considérable.

Les Deltas pointèrent leur canon sur la créature, mais sans presser la détente. D'un élan instinctif, Jim s'était interposé entre elle et Laura puis l'avait frappée de la main pour l'éloigner. Étonnamment, sa main avait traversé l'enveloppe multicolore du globe comme du papier de soie.

— Non, Jim ! hurla Laura, allongée.

Trop tard. Une convulsion colorée parcourut la surface du ballon, qui se froissa et se dégonfla aussitôt. En tombant, il prit un ton rouge uniforme qui vira au grenat, de plus en plus en foncé. Il devint tout noir finalement.

Il toucha terre et se déplaça promptement, traînant la poche ridée qui s'effilochait sur le gravier de granit.

Neko lui courut après, marchant sur les lambeaux pour l'arrêter.

Il se pencha pour attraper la créature qui occupait la place de la nacelle et qui s'évertuait à filer entre les pierres. Il tendit la main mais hésita à la toucher, songeant que cette chose minuscule était capable à

elle seule de réchauffer un globe de deux mètres de diamètre.

Il retira son anorak qui l'encombraït plus qu'autre chose par cette nuit chaude et le laissa tomber sur elle tel un filet.

— Qu'est-ce que tu as là ? lui demanda Laura en s'approchant.

— Aucune idée. J'aurais besoin d'un flacon en verre.

Kreczsinsky courut jusqu'à la bouche de la géode et revint aussitôt avec le récipient. Il fit plusieurs trous dans la capsule de métal avec son couteau de chasse et le tendit à Neko.

Evitant soigneusement qu'elle s'échappe, celui-ci parvint à introduire sa prise dans le flacon sans la toucher. Il vissa le bouchon et l'éclaira avec sa lampe. C'était une bestiole répugnante, marron foncé, avec des taches vertes et des tentacules. Elle se recroquevilla sous la lumière. Les restes de l'enveloppe s'étaient désagrégés alors que l'animal se débattait sous l'anorak. La membrane n'était plus qu'un anneau de lambeaux pareils à des franges autour du corps flasque.

On fit cercle autour de Neko pour examiner la bestiole de plus près.

Les rudes Deltas eux-mêmes ne purent contenir un cri de stupeur quand la créature ouvrit soudain les yeux pour les regarder.

Des yeux minuscules, terriblement humains.

À l'aube, ils étaient tous dans la bouche de la géode.

La plupart s'étaient finalement endormis sur un lit bruissant et doré de couvertures thermiques, ou adossés contre une espèce de parapet formé de sacs à dos et de caisses de matériel récupérés parmi les débris de l'Osprey. Les Deltas se relayaient toutes les deux heures pour assurer les tours de garde. Le calme régnait au-dehors. L'essaim de ballons s'était dispersé peu après la chute de leur congénère, puis avait disparu.

Et pendant toute la nuit Neko avait étudié la bestiole avec Soña Martin, la jeune biologiste à la peau cannelle. Suite à leur première entrevue, assez prometteuse, ils ne s'étaient salués qu'une ou deux fois au hasard d'une rencontre dans le camp. Mais à présent elle concentrait son attention sur Neko... et sur l'étrange et minuscule créature qu'il avait capturée.

— On dirait une espèce de... céphalopode, dit Soña en l'examinant à la loupe à travers le flacon de verre. Si je devais la classer, je la mettrais dans la sous-classe des coléoïdes.

— Tu veux dire qu'on a attrapé une seiche volante ? lui demanda Neko en scrutant ses grands yeux noirs.

— Un parent éloigné de nos seiches, calamars et autres poulpes. Mais regarde, elle a dix tentacules, c'est un décapode ; sauf que les appendices sont tous de la même taille, de même que chez les céphalopodes primitifs. Et elle n'a pas de ventouses. L'organe qui génère la chaleur et la lumière est rigide, un peu comme un os de seiche. J'aimerais tant savoir comment il fonctionne, et quel type de réaction dégage une telle chaleur. Mais il faudrait le disséquer, évidemment.

— Je dirais que c'est prématuré, susurra Neko tout comme il aurait dit : « Tu as des yeux sublimes. » Tu as des précisions sur la membrane qui formait la poche ?

— Oui, quelques-unes, répondit-elle en se retournant vers une lourde caisse de transport aérien pour en extraire un instrument.

D'un coffret en bois sombre, à fermetures métalliques, elle retira un lourd microscope binoculaire de marque Zeiss et le posa devant Neko, l'invitant à s'en servir. Il obéit, mais ce n'était pas sa spécialité : il ne savait pas interpréter ce qu'il examinait.

— Ça ressemble à une toile de Pollock, de très près.

— Ce sont des chromatophores, précisa-t-elle.

Ce terme ne lui était pas inconnu.

— Tout ça nous ramène aux calamars.

— Exact. Toute la membrane est recouverte de ces cellules pigmentaires. En modifiant leur taille, l'invertébré peut changer de couleur et même afficher différents motifs en quelques dixièmes de seconde. Là, le pigment est transparent, il colore la lumière intérieure.

— Impressionnant, fit Neko en réexaminant la créature. Apparemment, sa peau est elle aussi couverte de chromophores.

— En effet, mais il faudrait prélever un échantillon pour en avoir le cœur net. En revanche, j'ai constaté qu'elle change de couleur, mais de façon plus subtile que la membrane. Je l'ai posée sur un tissu avec des rayures blanches et rouges, et elle a essayé de reproduire les traits.

Neko entendit un puissant ronflement à sa droite, et il se retourna. Dick Buckmanster dormait à quelques pas, enroulé dans sa couverture thermique.

— La découverte d'une nouvelle espèce animale n'a pas vraiment l'air d'émouvoir ton patron.

— Franchement, répondit Soña, c'est une loque s'il n'a pas ses huit heures de sommeil.

Neko hocha la tête puis concentra son attention sur le flacon.

— C'est quoi, le truc noir sous ses yeux ? s'enquit-il.

— Tu as vu, toi aussi. Eh bien, je n'en sais rien. On dirait un anneau rigide qui enserre la créature, comme une ceinture de chitine. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Il s'agit peut-être d'une carapace résiduelle.

— C'est bizarre, murmura-t-il. Son corps est blanc et malléable et cette chose est aussi dure que la cuirasse d'un scarabée. C'est comme...

Un reflet du soleil lui irrita les yeux, et il s'aperçut ainsi qu'il faisait jour depuis un moment. Cet aimable entretien avec la biologiste l'avait tellement captivé qu'il en avait perdu la notion du temps. *Décidément, Einstein avait raison*, pensa-t-il.

— Je reviens tout de suite, promit-il à Soña. Je vais voir ce qu'ils trafiquent dehors. Prends soin de notre petit compagnon.

Toujours occulté par la géode, le soleil plaquait une ombre étirée à la sortie du tunnel. Le reflet qui avait ébloui Neko provenait de la base d'un engin qui montait lentement dans le ciel. On aurait cru un jouet, une maquette d'hélicoptère. Deux des soldats Delta s'appliquaient à le diriger, et cela n'avait rien d'un jeu d'enfant. Le tableau de bord occupait tout l'intérieur d'une valise qu'ils avaient ouverte sur l'herbe.

Le minuscule hélicoptère volait à dix mètres du sol environ, crachant de la fumée sur le côté et oscillant dans les airs. Sa partie inférieure était une surface transparente en polycarbonate, brillante et convexe, qui protégeait les lentilles d'une caméra haute définition. Un

cercle de curieux, dont Laura et Jim, entourait les Deltas.

Voyant Neko s'approcher, Hawk Castro lui demanda à brûle-pourpoint :

— Alors, c'est comestible ? Vous avez vérifié ?

— Quoi ? (Neko secouait la tête, déconcerté.) De quoi parles-tu ?

— De survie, mon bonhomme, rétorqua le militaire en lui posant la main sur l'épaule. Il est impératif de trouver à manger.

— Oui, euh... on y travaille. On ne sait pas encore très bien de quoi il s'agit. Attends un peu avant de l'inscrire au menu.

— Bah, si ce n'est pas mauvais...

Près d'eux, plusieurs survivants grimaçaient de dégoût. Neko songea que les Nord-Américains ne mangeaient rien qui présentât des tentacules. La réplique de Castro était donc doublement provocante.

Ces gens-là sont bizarres ! se dit-il. Pourtant, les encornets, quel régal !

Il désigna l'hélicoptère miniature et demanda :

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Repérer la configuration du paysage. Tu veux y jeter un œil ?

— Avec joie !

Le capitaine le conduisit près des deux Deltas qui manœuvraient l'appareil. Et Neko découvrit sur un petit écran l'image captée par la caméra installée sur l'hélicoptère. Il se vit lui-même parmi douze autres personnes. Les perspectives étaient accentuées, comme à travers un objectif à grand angle. L'Afro-Américain qui le pilotait, un type corpulent au visage balafre, tourna une manette et zooma ainsi sur le crâne dégarni de son collègue, qui se hâta d'enfiler son bonnet noir sous la risée générale.

Neko jeta des regards surpris alentour. Les membres de l'expédition étaient logiquement terrifiés après leurs récentes mésaventures, mais ils restaient sensibles à la plaisanterie. Le sens de l'humour comptait assurément parmi les mécanismes de survie des humains.

— Ça fonctionne à merveille, dit l'Afro-Américain en levant des yeux allègres vers Hawk Castro.

— Très bien, Boykin, prenez un maximum d'altitude.

— Bien, mon capitaine.

Le soldat poussa une manette et le vrombissement du minuscule aéronef redoubla d'intensité alors qu'eux-mêmes rapetissaient à l'écran. Neko braqua les yeux vers l'appareil et cligna des paupières car sa base en plastique reflétait les rayons du soleil.

On put enfin visualiser les dimensions réelles de la gigantesque géode. Enfouie jusqu'à son équateur, elle formait une brillante coupole noire de deux kilomètres de diamètre. À côté, le dôme de la basilique

Saint-Pierre, de cent quatre-vingt-treize mètres de diamètre, aurait eu l'apparence d'un petit champignon.

Le drone poursuivait son ascension. Le ronflement du mini moteur était à présent inaudible. La caméra offrait un panorama de plus en plus vaste.

Neko s'aperçut que tout le monde s'était penché pour mieux voir ce que cet œil leur révélait en montant dans les airs.

— Jesús ! cria-t-on à sa droite.

Oups, en effet, pensa Neko. Ils se trouvaient cernés d'une interminable forêt vierge, de vertes frondaisons qui s'étendaient à l'horizon de tous côtés. Mais eux occupaient une clairière dessinant un cercle parfait avec le grand hémisphère noir de la géode en plein milieu.

— Est-ce qu'on peut insérer une échelle ? demanda Jim.

— Affirmatif, mon colonel, dit Boykin en actionnant un bouton.

Une grille rouge quadrilla l'image, et des chiffres défilèrent dans un coin du moniteur.

— Le secteur déboisé mesure dix kilomètres de diamètre, lança Neko avant que l'appareil n'affiche le résultat, qui finalement coïncida exactement avec ses calculs.

Avant que quiconque ne l'interroge, il reprit :

— D'ici je vois la cime des arbres qui nous entourent, mais pas leur base, et le terrain semble assez plat dans les parages.

Vu ma taille, je mesure un mètre quatre-vingt-dix, l'horizon est à cinq kilomètres. Fastoche.

Castro ordonna à Boykin de faire atterrir l'appareil, puis demanda au colonel :

— Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Jim se frotta le menton et pointa le regard sur la ligne verte à l'horizon.

— On emporte tout ce qu'on peut et on monte un bivouac à la lisière de la forêt.

— Vous êtes sûr, colonel ? demanda Abe Greenspan. À l'intérieur, nous sommes plus ou moins à l'abri des intempéries, en revanche nous n'avons pas idée de la faune qui peuple ces bois. Elle pourrait être plus agressive que ces ballons.

— Ici, nous sommes au beau milieu d'un espace qui ressemble un peu trop à une cible, dit Jim. Je redoute moins les bêtes qui peuvent surgir de ces fourrés que ce qui peut jaillir d'une singularité.

— Je me demande qui s'est donné la peine de défricher une telle surface autour de la géode, s'interrogea Laura. Et j'ignore dans quel but on l'a fait, mais je n'ai pas envie de rester plantée là.

— C'est vrai, dit Hawk Castro. Au moins, à la lisière de la forêt,

on a des solutions de repli. Ici, on peut se faire piéger facilement.

— Se faire piéger ? demanda Saul Langley, terrifié. Qui pourrait bien nous en vouloir ? Où avons-nous atterri ?

Neko aurait aimé rester pour s'immiscer dans la conversation. Lui aussi était d'avis qu'il valait mieux s'écarter au plus vite de la géode, mais il n'eut pas le temps d'intervenir parce que Soña l'appela d'une voix insistante. Il se précipita à l'intérieur.

— Qu'y a-t-il ?

La jeune femme semblait toute retournée. Elle leva le flacon sous les yeux de Neko.

— Elle va mourir, j'ai l'impression.

La chose, ou le petit céphalopode, gisait au fond du récipient. Son corps ramolli avait pris un ton gris maladif. La créature remuait péniblement ses dix petits tentacules. Elle était à l'agonie, aucun doute. Le plus étonnant, c'est que l'anneau noir chitineux dont son corps était ceint s'était détaché, et il trottinait librement dans le flacon ou essayait d'en escalader la paroi interne avec de minuscules pattes d'araignée qui s'étaient déployées entre-temps.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune femme.

— Aucune idée.

Quelqu'un glissa la tête entre eux et fit d'une voix ensommeillée :

— Un parasite ?

Dick Buckmanster s'était enfin réveillé.

— Pour le savoir, il faut l'examiner. D'abord, attrapons-le. Soña, aurais-tu des pinces assez longues ?

— Bien sûr, dit-elle en fouillant dans son coffret en bois.

— Un instant, mon garçon, intervint Buckmanster. Je ne pense pas que ce soit très judicieux.

Non, ce n'est pas judicieux, songea Neko lorsque Soña lui tendit l'instrument de métal. Non, pas vraiment, il a raison...

Mais elle guettait sa réaction et il ne pouvait plus reculer, dans le rôle du mâle qui assure.

Il dévissa la capsule métallique avec un soin extrême et introduisit les pinces dans le flacon. Il veilla à ne pas trembler, ce qui eût nui à son image. La créature, sorte d'araignée noire et brillante au corps plat, s'écarta prestement.

— Tout doux, murmura Neko pour se rassurer lui-même. Ne crains rien. Viens par là, ma jolie...

À une vitesse ahurissante, la créature se jeta méchamment sur les pinces et se hissa jusqu'à sa main. Il poussa un cri aigu, des moins virils, et lâcha le flacon, qui vola en éclats. Il secoua frénétiquement la main pour s'en débarrasser, mais la bestiole se faufila entre ses doigts jusqu'au poignet et s'infiltra dans sa manche. Il hurla de terreur.

On accourut de l'extérieur après qu'il eut crié en même temps que Soña, tout aussi terrifiée. D'abord, on le considéra d'un air perplexe. Neko sautait et gigotait comme un diable en se donnant des tapes comme s'il exécutait une danse tribale absurde. Mais son visage épouvanté leur prouvait qu'il ne plaisantait pas.

Il ôta sa chemise, ou plutôt l'arracha. La créature trottinait maintenant sur sa colonne vertébrale. C'est alors qu'il sentit une horrible piquûre entre ses omoplates.

Il hurla à pleins poumons.

Ses jambes fléchirent. Il tomba à genoux, puis bascula à la renverse.

Il fut réveillé par le bruissement d'un rire féminin doux et charmeur. Neko ouvrit les yeux et cligna des paupières. Lumière éblouissante. Au point qu'il ne discernait pas grand-chose si ce n'était un brouillard laiteux. Il voulut se détourner de cette clarté intrusive. Il plissa les yeux pour mieux voir.

Le rire pétillant à nouveau. Et la voix de Soña :

— Qu'y a-t-il ? La lumière te dérange ? Moi j'adore !

Enfin l'image se précisa. Il avait placé sa main en visière et tourné le regard vers le sol. Il distinguait la surface où il était couché. Elle semblait aride, desséchée, mais en y enfonçant les doigts il sentit l'agréable humidité du substrat : cette terre était riche et fertile. Une brise légère agitait des branches à proximité ; leurs feuilles vibraient comme des bourdons.

Le soleil au zénith donnait très peu d'ombre.

— Regarde-moi, regarde-moi, regarde-moi ! lui dit Soña en riant.

Neko leva les yeux vers elle, se protégeant toujours de l'éclat zénithal aveuglant. Soña se tenait à califourchon sur la carapace ronde d'une énorme tortue. L'animal devait peser autour de cent cinquante kilos. Il avait le cou épais, la peau sombre et tannée, sillonnée de rides profondes ou non, et des veines dilatées qui palpitaient. Le bord de sa carapace était relevé à l'avant, ainsi pouvait-il tendre le cou de manière insensée et grignoter les feuilles d'un arbre.

Soña agrippait d'une main la partie frontale de sa carapace et agitait la seconde en l'air, comme si elle effectuait un rodéo.

Elle était pieds nus, habillée d'un mini short en jean effiloché et d'une chemise à carreaux nouée au-dessus du nombril. Ses jambes brunes et joliment galbées serraient les flancs du reptile.

— Magnifique ! dit Neko. C'est une tortue géante des Galapagos.

— Mais non, fit-elle. Tu vois bien, c'est Harry, la tortue de Charles Darwin. Elle a cent soixante-dix-huit ans. C'est la doyenne des animaux.

— Non, voyons. La tortue de Darwin est morte il y a deux ans, dans un zoo australien. Et elle s'appelait Harriet, et non Harry.

Soña mit pied à terre et s'avança vers lui à pas lents. Elle faisait non du doigt avec une petite moue de reproche.

— Neko, tu es trop sérieux. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Soudain elle l'enfourcha, comme la tortue un peu plus tôt. Neko sentit sur son pénis la pression de ses fesses magnifiques, fermes et bien dessinées. Il se figea, ne sachant que faire et craignant qu'elle ne décèle son érection à travers son short moulant. Mais elle lui prit les

maines et les porta à sa taille en imprimant à son bassin un rythme explicitement copulatoire.

La cadence idéale de ses hanches ; sa peau cannelle qui luisait au soleil ; le regard fiévreux de ses beaux yeux noirs en amande ; la chaleur qu'elle dégageait, le doux arôme de son haleine ; la pression de ses cuisses dont le rythme allait crescendo ; tout cela l'embrasait d'un alliage singulier d'excitation, de peur, de désir et de soumission.

Il voulut lui parler, mais elle l'en empêcha en lui collant un doigt sur les lèvres :

— Chuut !

Elle soutint son regard, amusée par le trouble du garçon. À travers le coton fin du jean, elle percevait les sourdes palpitations au bout du sexe masculin. Ses yeux de jais brillaient comme des étoiles par une nuit sans lune.

Neko ouvrit les paupières.

Un ciel rougeâtre et nuageux s'était substitué au limpide firmament. Il avait rêvé.

Un rêve érotique, et jamais, au grand jamais, il n'en avait conclu un seul. Il savait d'expérience qu'il était inutile d'essayer de se rendormir pour reprendre le scénario où il s'était interrompu. Il avait vécu là un songe étonnant, néanmoins. Outre son aspect réaliste, qui n'avait rien d'une nouveauté, il avait eu continûment une étrange perception de sa propre personne. Comme s'il s'était vu à travers le regard d'une mystérieuse créature.

Il scruta le ciel à nouveau. Où diable était-il ?

Était-ce le matin ou l'après-midi ? Combien de temps était-il resté inconscient ? Pourquoi la tortue de Darwin s'était-elle immiscée dans son rêve ?

Il bougeait, se déplaçait sur le dos, comme s'il flottait au ras du sol. Il voulut tourner la tête pour comprendre ce qui lui arrivait, mais il fut pris d'un haut-le-cœur. Il ferma les paupières avec force, mais c'était pire encore, comme si le monde autour de lui avait accéléré.

Il pencha la tête sur le côté et vomit.

Il entendit Laura dire aux hommes qui portaient la civière de faire halte et de le déposer à terre. Ils obéirent et elle lui posa la main sur le front.

— Il a encore de la fièvre, dit-elle.

Neko sentit qu'on lui glissait un objet froid dans l'oreille. Puis la douce voix de Soña se fit entendre :

— Trente-huit, la température a baissé.

Neko ne fit aucun effort pour tourner le regard vers la jeune biologiste. Il était honteux à cause des vomissures nauséabondes qui imprégnaient le bord de la civière et qu'il sentait sur sa joue. Il voulut

lever la main pour s'essuyer, en vain. Son bras ne lui répondait plus, comme dans ces rêves, d'un autre type, où l'on est soudainement paralysé. D'ailleurs, en pareil cas, il ne se réveillait jamais en cours de route.

Un fourmillement le parcourut du bras au cou, et il fut pris d'une réelle inquiétude.

— Allez, vite, conduisez-le sous l'abri, dit Laura.

L'abri était constitué d'arbres de petite taille rabattus vers le centre et attachés entre eux au niveau de leurs branches supérieures. Les espaces intermédiaires avaient été tapissés de mousse et de larges feuilles jusqu'à former une couverture qui ressemblait à une grotte verte. C'était là un travail de professionnel, sans doute exécuté par les Deltas.

La figure patricienne de Dick Buckmanster apparut dans son champ de vision.

— Comment vas-tu, mon garçon ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas plier le cou, répondit-il.

— Oui, je vois. Cette chose s'est incrustée entre ta sixième et ta septième vertèbre cervicale. Rassure-toi, tu n'as rien de cassé et on va essayer d'arranger ça.

— Comment ?

— Je vais l'extirper, mais en douceur.

Neko ouvrit des yeux immenses ; c'était à peu près tout ce qu'il était en mesure de faire, ainsi paralysé.

— Attends une seconde... Tu as bien réfléchi ?

Buckmanster se replaça en face de lui. Comme à l'accoutumée, il offrait une mise impeccable : cheveux châains éclatants avec la raie au milieu, rasage parfait et sourire blanchi au laser.

— Je suis médecin, au cas où tu ne serais pas au courant. La tradition familiale veut que l'on s'initie à plusieurs disciplines et, jusqu'à trente-sept ans, je n'ai pas cessé d'étudier.

— Buckmanster... comprit soudain Neko. Est-ce qu'il y a une parenté avec Richard Buckmanster Fulter ?

— Mon grand-oncle. J'ai d'excellents souvenirs de lui.

Neko s'était amplement documenté sur son illustre aïeul, un humaniste digne de la Renaissance, né à la fin du XIX^e siècle. Designer, ingénieur, visionnaire, précurseur de l'écologisme, inventeur, écrivain à succès, etc., etc. Mais en découvrant ses antécédents familiaux, le jeune homme n'était pas rassuré pour autant. Il imagina le poids d'un tel ancêtre pour Dick, qui avait l'air non pas d'un génie, mais plutôt d'un oisif ou d'un play-boy sur le déclin.

— Aidez-moi à le tourner, dit Buckmanster à des gens hors de son champ visuel.

Neko sentit plusieurs mains le saisir et le déplacer. Il n'aurait pas su dire où elles se posaient réellement, mais il sentait leur contact, comme lorsqu'on a les membres engourdis. On le coucha sur le flanc. Il vit les bottes et les treillis des hommes qui le tenaient. En tournant légèrement la tête, il aperçut le colonel Conrad, un profond sillon d'inquiétude entre les sourcils.

— Très bien, fit Buckmanster dans son dos. Je vais le serrer dans mes pinces et tirer dessus, peut-être que ça viendra tout seul. Je vais commencer en douceur puis forcer progressivement. Préviens-moi si ça fait mal.

Il sentit le contact de l'instrument, incapable de dire s'il était chaud ou froid. Et il y eut un son métallique lorsqu'on effleura cet objet.

— Je l'ai. Maintenant, je vais tirer.

Neko poussa un hurlement. Il fut aveuglé par des éclairs et craignit de s'évanouir encore une fois. Il avait ressenti un abominable élanement comme si des griffes s'étaient incrustées dans sa chair pour lui arracher la colonne vertébrale.

— Je vous en supplie... Je vous en supplie... murmura-t-il alors que des larmes roulaient sur ses joues.

— Sois sans crainte.

Buckmanster s'éloigna du jeune homme et ajouta :

— Remettez-le sur le dos. La nuit tombe, on ressaiera demain.

À nouveau les yeux vers le ciel, à demi masqué désormais par cet abri improvisé de feuilles et de branchages. Il faisait presque nuit, en effet. Le ciel avait pris une teinte violette ; quelques étoiles scintillaient, constellations inconnues d'un mystérieux univers.

Une main lui caressa la joue. Neko se retourna et vit Soña à son chevet.

— Tu veux un antalgique ?

— Non, je n'ai plus mal. Ça m'a juste élané quand cet enfoiré a tiré.

Elle s'agenouilla tout près et lui murmura à l'oreille :

— Je suis désolée... Tout cela est de ma faute.

Neko serra les dents. La fureur montait en lui, comme l'envie de désigner un coupable. Mais il s'était fourré tout seul dans ce pétrin en voulant faire le malin devant la biologiste. Certes, elle était responsable en un sens, mais Neko puisa dans ses ultimes réserves de dignité et secoua la tête, sans commentaire.

Elle s'en alla finalement et Laura s'approcha de la civière. Elle l'enveloppa d'une couverture thermique.

— N'aie crainte, lui dit-elle. Buckmanster nous assure que la colonne n'est pas gravement touchée.

— Comment peut-il en être sûr, hein ? demanda tristement Neko. Est-ce qu'il cache une radio ou un scanner dans sa manche, avec son diplôme de médecin ? Ce charlatan n'en sait foutre rien. Et c'est le pire endroit qui soit pour être mal en point.

Laura hocha la tête, l'air pensif. Cette affirmation résumait toutes ses craintes. Et la douleur persistait, sans arrêt, bien qu'elle ait appris à vivre avec. Elle inspira profondément.

— Il n'y a pas de quoi paniquer pour l'instant. Essaie de dormir et de te reposer.

— Au fait, docteur, combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Longtemps... Presque toute la journée.

— J'imagine qu'on a pris la peine de compter les heures depuis l'aube. En tout cas, il faudra vérifier à quelle heure le soleil poindra à nouveau.

— Ne t'inquiète pas pour ça et dors. Tu as besoin de repos.

Facile à dire ! songea Neko.

Tac ! Tac ! Tac !

Le groupe évolue sans difficulté non loin de la surface, rasant la cime des arbres, là où les courants d'air latéraux sont plus véloce. À l'écoute du vent qui chante, se laissant entraîner, à la merci de ses caprices. Il vit là de nouvelles sensations qui, en même temps, lui semblent familières. Il n'y a pas d'effleurement, il se trouve immergé dans la masse d'air qui se déplace à la même vitesse que lui. Il règne un grand calme. Il flotte ! L'océan d'arbres. Le groupe est parsemé de touches colorées. Les nuages tout là-haut. Il sent l'air pur et frais.

Et ce bruit à nouveau :

Tac ! Tac ! Tac ! (Danger... Peur !... Fais attention...)

(Oh, non ! se dit Neko dans un recoin de son esprit. Je rêve encore, mais c'est un cauchemar à présent...)

Il est entouré d'un tumulte frénétique de couleurs changeantes qui lui crient : *(Allez. Monte. Monte. Monte.)* Il négocie au mieux les courants d'air produits par convection dans l'atmosphère. Le groupe s'élève, multicolore, dans une spirale parfaite, et gagne aisément de l'altitude. Les thermiques sont des colonnes d'air chaud ascendantes. Leur taille varie énormément. C'est difficile, il faut une habileté particulière pour détecter ces courants, s'y infiltrer et monter avec eux en tournoyant. Le groupe s'élève ainsi jusqu'à une altitude où les courants d'air sont plus forts, et avec moins de turbulences, à environ trois cents mètres du sol.

Au loin, ils voient la plaine où s'élève la coupole noire. Une violente convulsion secoue le cercle déboisé qui l'entoure. Les roches et le gravier sont projetés en l'air puis retombent dans un fracas assourdissant. *Comme si l'on avait tapé du poing sur la table, en faisant décoller les couverts et les salières*, se dit Neko.

Le groupe s'approche paisiblement. La Lune dans le ciel. Des silhouettes bipèdes commencent à émerger de la coupole noire. Neko se reconnaît parmi elles. Il se voit lui-même d'une position en surplomb, comme à travers les yeux d'un oiseau.

Tac ! Tac ! Tac !

Toujours ce bruit. Mais, cette fois, il avait retenti de manière différente. Là, il était réel, ce n'était plus un rêve.

Il ouvrit les yeux et demanda :

— Vous avez entendu ?

Le Delta en faction à trois pas se tourna vers lui. Grand, noir, large d'épaules. Neko reconnut Boykin à la faveur du clair de lune.

— Oui, répondit le soldat. Ce maudit bruit nous a cassé les

oreilles toute la nuit. Sans doute un volatile, d'après le capitaine.

Danger ! Danger ! cria-t-on dans sa tête au milieu d'une explosion de couleurs. Il se frotta les yeux et cligna des paupières. Peut-être était-il encore à moitié endormi. Mu par une impulsion, il se retourna et se leva. Il vacilla légèrement et un fourmillement déplaisant lui parcourut les extrémités. Mais il resta debout.

— Hé ! s'écria Boykin. Je croyais que tu ne tenais plus sur tes jambes !

— La preuve que si, dit Neko, encore plus étonné que le militaire.

Il porta la main à son front et toucha le bandage que lui avait posé Kreczinsky. Le sentant inutile désormais, il l'arracha et le jeta par terre. Il fit quelques pas hors du refuge improvisé. Il leva les yeux vers la Lune qui brillait dans le ciel. Plus petite et lointaine.

— Neko, murmura Laura.

Il se retourna et la vit s'approcher. Pour veiller sur son sommeil, elle s'était allongée près de la civière où il gisait peu avant. Un doux sourire se dessinait sur son visage.

— Qu'est-ce que t'en dis, docteur ?

Il écarta les bras et pivota sur ses appuis.

— Fantastique, dit-elle en arrivant à sa hauteur. Tu es guéri. Tu peux marcher !

Neko riait entre ses dents. Un épisode d'*Heidi*, la série de dessins animés, lui était revenu en mémoire tout à coup.

— Oui ! Mon Dieu, je marche ! Miracle !

Il aurait aimé se montrer plus cynique. Sa plaisanterie lui parut stupide alors même que les mots s'échappaient de ses lèvres. Il demeurait inquiet après ce qui lui était arrivé.

— Et tu te sens bien ?

Il s'éclaircit la voix.

— J'ai encore des fourmis dans les jambes, c'est gênant, mais pas trop douloureux.

Il s'assit par terre, baissa le front et ajouta :

— Regarde si cette bestiole est encore incrustée.

Elle s'agenouilla derrière lui et palpa les vertèbres à la base de son cou.

— Oui, elle est toujours là.

— Et merde ! s'écria Neko qui aurait aimé que cette créature lâche prise pour évacuer son angoisse. Si mon comportement devient bizarre... tirez-moi une balle dans la tête !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je plaisante. Tu as lu *Marionnettes humaines* de Robert Heinlein ?

— Je ne suis pas amatrice de science-fiction, tu sais bien, répondit Laura.

— Rassure-toi, je blaguais.

Elle retira sa bague en diamant et l'approcha de son dos.

— Attends un peu, ne bouge pas... lui dit-elle.

— Qu'est-ce que tu fais, docteur ?

— Simple vérification, ne bouge pas.

Il sentit une légère pression sur sa nuque et entendit un bruit désagréable tel un ongle crissant sur un tableau.

— Alors ? s'enquit-il.

Pour toute réponse, elle lui montra sa bague, encore plus abîmée qu'avant. Il en tombait une fine poussière brillante. Elle s'assit à côté de lui.

— Même matériau que la géode.

Neko hochait lentement la tête.

— Je m'en doutais. Maintenant j'en ai la preuve. Merci, docteur.

Laura se retourna pour observer la grande coupole noire d'un kilomètre de haut au milieu de l'espace déboisé, qui n'avait pas l'air circulaire d'où ils se trouvaient. L'autre extrémité était si lointaine qu'ils ne distinguaient que les cimes des arbres dessinant un trait fin éclairé par la Lune.

— Que s'est-il passé réellement, d'après toi ? lui demanda-t-elle.

— Nous avons traversé un tunnel de Kerr et voyagé dans un futur lointain.

— J'avais fait une multitude de calculs, et nos chances de survie étaient nulles à chaque fois. Et si par chance nous parvenions à traverser la singularité, nous ne pouvions jamais nous en extraire.

— Nous sommes pourtant arrivés là, docteur.

— Oui, mais comment ?

— Tu veux que j'échafaude des hypothèses sur la base des rares éléments dont on dispose ?

— Non, laisse tomber. Je peux élaborer des théories invraisemblables, moi aussi.

Ils gardèrent le silence un moment, contemplant le reflet de la Lune sur l'immense coupole noire. Et, l'espace d'un instant, Neko sentit un tourbillon d'effroi ; dans son ventre d'abord, puis tout au long de son échine ; pour finir, il se ficha dans sa nuque comme une aiguille, là où la créature s'était incrustée.

Il eut un sursaut et se pencha comme s'il allait vomir.

Mais c'était de simples nausées. Puis, d'une voix plus douce, comme si ses propres mots l'effrayaient, il murmura :

— J'ai fait des rêves... et des cauchemars. Très réalistes. Trop

réalistes...

Elle s'approcha et lui toucha le front. À la faveur du clair de lune, Neko avait le teint cadavérique. Il s'efforçait de sourire, sans vraiment y parvenir.

— J'avais remarqué, dit-elle. J'étais allongée à côté, tu n'as pas arrêté de gémir et de remuer la tête.

— Je nous ai vus du ciel lors de notre arrivée. Toute la plaine, là, devant, a tremblé comme ça... (Il agita la main sous les yeux de Laura.) Comme un mini séisme, très bref. C'est peut-être ce qui a coupé l'herbe. Après, j'ai vu... Eh bien, oui, j'ai aperçu nos silhouettes alors que nous sortions de la géode. Hawking tout-puissant, je me suis vu moi-même ! Du ciel.

— C'était un rêve.

— C'était beaucoup trop réaliste. Ce truc m'a injecté un succédané de LSD dans les veines (du pouce, il désigna son dos), ou alors ses souvenirs se mêlent aux miens d'une façon ou d'une autre.

— N'en fais pas une obsession. Ne va pas non plus le crier sur les toits, tout le monde est à cran. On réussira bien à t'en débarrasser sans danger. On pourra alors l'examiner et savoir de quoi il s'agit exactement.

— Mais les images qui me sont apparues... Elles sont dans mon cerveau !

— Du calme, Neko. Ce n'était peut-être qu'un rêve.

— J'en doute, s'obstina-t-il. Mais peu importe.

L'air mécontent, il croisa les bras et décida de changer de conversation. Il ne voulait pas laisser transparaître sa peur. Il leva les yeux vers le ciel et montra une des étoiles parmi les plus brillantes.

— Regarde, là, docteur, n'est-ce pas Jupiter ?

— Oui, en effet. Nous avons pu le vérifier à l'aide des instruments optiques des militaires, et ses quatre satellites galiléens sont toujours là. À la tombée du jour, nous avons nettement distingué Vénus également. Et là-bas, c'est Mars, dit-elle en la montrant du doigt. Nous sommes bien sur Terre, aucun doute.

Neko hocha la tête, l'air de dire « pour moi, il n'y a jamais eu l'ombre d'un doute », et contempla la Lune.

— Docteur, on a souvent évoqué ces drôles de coïncidences cosmiques, tous les deux, comme le juste paramétrage des constantes fondamentales de l'Univers pour que la vie puisse y éclore.

— Oh, je t'en prie, pas maintenant !

— Eh bien, poursuivit-il, l'un de ces formidables hasards cosmiques ne peut plus se produire. Durant toute l'existence de notre civilisation, nous les humains avons été les heureux témoins d'un phénomène extraordinaire : l'éclipse totale du soleil. Bien que la Lune

ait un diamètre quatre cents fois inférieur à celui du Soleil, en même temps elle était quatre cents fois plus proche de nous que le soleil. Et leurs diamètres apparents concordaient à la perfection. C'est fini, désormais : la Lune s'est éloignée et nous semble plus petite. Il n'y aura plus jamais d'éclipse totale du Soleil.

Laura lui jeta un regard amusé.

— Oui, les hommes pouvaient admirer cette éclipse, mais cela avait-il une portée cosmique et une si haute importance ?

— Tu as beau l'ignorer, ne dis pas qu'il n'y en a aucune.

— Non, mais...

Tac ! Tac ! Tac !

Neko tressauta et faillit se retrouver debout. Il serrait le bras de Laura. Et il cria d'une voix aiguë, réveillant la plupart des dormeurs, qui bougonnèrent.

— C'est un oiseau, petit, lui redit le soldat qui montait la garde.

— Santiago... tu trembles, lui murmura Laura.

— Ce n'est rien. J'ai été surpris... Et, pitié, ne m'appelle plus Santiago.

Le claquement résonna de nouveau, et Neko se boucha les oreilles.

À l'aube, Jim Conrad s'approcha de Neko pour s'enquérir de sa santé. Laura lui avait décrit sa guérison miraculeuse, mais il voulait s'en assurer par lui-même.

— Et hop ! lança gaiement Neko en se levant.

— Mais cette chose est toujours enfoncée dans ta nuque...

— Maintenant, elle est inoffensive. Cette vermine a dû crever. Moi, les bestioles qui me taquinent, je les zigouille. Elle finira bien par se détacher. Au fait, colonel, tu as compté les heures séparant le lever du coucher du soleil ?

— Vingt-cinq heures et trois minutes, dit Jim. Tu avais raison.

— Comme il faut ajouter une seconde tous les 62 500 ans, murmura Neko en se livrant à un rapide calcul mental, nous sommes en l'an 236 millions. Bienvenue dans l'avenir lointain de notre planète Terre, colonel.

— Ce n'est pas possible, bredouilla Jim comme pour se convaincre lui-même.

Il avait peine à concevoir une période de 236 millions d'années.

— Eh si, colonel, parie ta barbiche si tu veux ! Les chiffres, eux, ne mentent pas.

Dans l'intervalle, le lieutenant Maria Wasser avait ouvert une des caisses de survie de l'armée pour distribuer les rations matinales. Elle s'approcha et leur remit à chacun deux sachets de deux grammes de café soluble, une mini boîte de lait condensé, des flocons d'avoine et un paquet de quatre-vingts grammes de biscuits sucrés. Sans compter une pastille de combustible solide pour chauffer le lait, et trois comprimés pour épurer l'eau.

— Nous n'en avons pas besoin pour l'instant, dit Maria Wasser en montrant les pilules, mais ça peut être utile si on tombe sur une source.

Neko scruta tout cela attentivement.

— Pas mal, jugea-t-il. Le matin, chez moi, c'était plus Spartiate. Le déjeuner sera aussi copieux, j'imagine.

— Ne t'attends pas à des merveilles, répondit Jim. Tu recevras un sachet de bouillon concentré, du bœuf aux haricots, des sardines à l'huile, du pain, des biscuits et une boîte de fruit au sirop. On pourra tenir une semaine avec les rations.

Neko leva les yeux et vit que les Deltas recevaient ces denrées dans des sacs de toile qu'ils glissaient dans leur sac à dos. Ils avaient revêtu leur équipement complet, y compris leur gilet de Kevlar, et s'étaient munis de leurs armes customisées avec un éventail

d'accessoires allant du lance-grenades aux viseurs adaptés à différentes conditions atmosphériques. Ils allaient faire une excursion.

— Ils partent en quête d'un menu alternatif ? demanda-t-il au colonel.

— Entre autres choses. As-tu entendu ce claquement qui a résonné toute la nuit dans les bois ?

— Si je l'ai entendu ? dit Neko en tremblant. Et comment !

— Il pourrait s'agir d'un oiseau. Dieu sait quelles bestioles pullulent dans ces forêts, mais on trouvera sûrement des espèces comestibles.

— Je n'essaierais pas de les dénicher à votre place.

— Neko, nous devons nous ravitailler en eau et en nourriture. Nos caisses de survie ne dureront pas longtemps, je t'en ai déjà fait la remarque.

— Je sais, tu as raison. Il faut trouver à manger dans cet environnement, seulement... ce bruit m'inquiète. Je pressens comme un danger.

Jim cligna des paupières, déconcerté.

— Tu pressens un danger ?

Neko évoqua brièvement le rêve qui l'avait tant impressionné et la terreur qui l'avait habité au réveil quand ce bruit avait retenti.

— Cette chose qui t'est entrée dans la nuque doit être un parasite. Elle t'a sûrement transmis une infection, tes cauchemars sont dus à la fièvre. Je vais dire à Dick de te réexaminer.

— Ne dérange pas Buckmanster, je vais bien et je n'ai plus de fièvre.

— Comme tu veux, mon garçon, dit Jim en haussant les épaules et en se relevant. Mais les Deltas doivent se mettre en marche. Il faut aussi trouver une source d'eau potable, et... Qu'y a-t-il ?

Neko s'était figé comme si un détail lui était revenu en mémoire tout à coup. Il tourna le regard vers les soldats d'élite.

— Hawk Castro... il faut que je lui parle, dit-il.

Jim fit un signe au capitaine qui s'approcha.

— Un problème, mon colonel ? On est prêts à partir.

— Capitaine, dit Neko, tout excité, je crois savoir où tu pourras trouver une source. Bon, c'est un peu loin, mais lorsqu'on découvre un point d'eau, on trouve aussi des animaux qui s'y abreuvent, et donc...

— Mais qu'est-ce que tu en sais ? s'écria Jim. Arrête, fiston, tu nous retardes.

— Non, mon colonel, s'il vous plaît, intervint Castro, écoutons-le.

Neko hocha la tête et dessina un cercle par terre avec un rameau. Et, au milieu, il en traça un second plus petit, qu'il hachura pour distinguer le noir de la coupole.

— Voici la géode, fit-il, et autour la zone déboisée. Nous sommes ici, à la lisière de la forêt, à l'ouest de la géode.

Il avança d'un pas dans cette même direction et dessina par terre deux lignes sinueuses et parallèles.

— Et là, il y a un fleuve aussi large que l'Amazone. De l'eau en abondance, de quoi nous rafraîchir le gosier pour le restant de nos jours.

— Et comment le sais-tu ? questionna Jim en observant le schéma d'un regard sceptique.

— Pour vous dire ma pensée, mon colonel, fit le capitaine des Deltas, j'ai appris à me fier aux idées du gamin, même si elles m'échappent la plupart du temps. Et cette fois, nous avons les moyens de le vérifier.

Il appela Boykin et lui dit d'apporter la mallette renfermant les commandes du mini-hélicoptère. Le soldat s'avança vers eux et l'ouvrit par terre.

— Repasse-nous l'enregistrement, lui dit Castro, mais la fin uniquement, quand l'appareil atteint l'altitude maximum et que la caméra balaie la forêt.

Boykin s'exécuta, et les plans de la forêt vierge filmée d'une hauteur considérable défilèrent sur le petit écran. L'image oscillait au gré des mouvements du drone.

— Là, juste là, s'écria Hawk Castro, un doigt sur le moniteur.

L'image révélait non pas un fleuve, mais une ligne sinueuse d'une couleur distincte au milieu de la végétation. Elle ressemblait à s'y méprendre à celle que Neko avait tracée par terre.

— Exactement, confirma le jeune homme. La hauteur des frondaisons nous empêche de voir l'eau à distance, mais oui, le fleuve coule à cet endroit.

— Très bien, concéda Jim, je te crois. Mais ce n'est pas la porte à côté. Vous irez dans cette direction, et Kaplan vous accompagnera pour étudier le terrain au fur et à mesure. Il trouvera peut-être de l'eau en cours de route, ce qui pourrait vous épargner des heures de marche.

Jim dirigea ses pas vers l'abri pour informer Kaplan. Neko, qui le suivait de près, l'interpella avant qu'il n'ait rejoint le géologue :

— Il vaut mieux que j'y aille moi aussi, colonel.

— Quoi ? (Jim s'arrêta, fit demi-tour et le regarda, stupéfait.) Mais enfin, tu ne pouvais même pas bouger il y a à peine quelques heures.

— Je me suis rétabli miraculeusement, tu vois bien. En tout cas, je n'ai aucune séquelle.

— Pourtant, ce bruit te terrifiait.

— Justement, colonel, je n'arriverai pas à fermer l'œil si je ne sais pas d'où il provient. Et puis un physicien peut être utile dans ce genre d'expédition.

Le capitaine Castro l'admit sans rechigner au sein du groupe, mais Neko fut contraint de se dépêcher. Il retourna où il avait dormi et chercha un T-shirt propre dans ses affaires. Il jeta son dévolu sur celui qui montrait l'image d'un homme aux cheveux blancs qui semblait s'assoupir, avec cette légende : *I've seen things you people wouldn't believe.*

Puis il rejoignit les Deltas et leur annonça qu'il était prêt. Kaplan et lui reçurent un gilet de Kevlar ainsi qu'un sac à dos avec des rations de survie. Le sac du jeune homme était lesté d'une lourde charge. Il ouvrit les fermetures à glissière et tomba sur un poste radio.

— Hé, une seconde ! dit-il en levant la main. Je dois me coltiner ce truc ? M'enfin, hier soir, j'étais tétraplégique ! Vous déconnez ?

— Tu es en pleine forme, d'après ce que tu as dit au colonel.

— Pour marcher, d'accord, mais pas pour jouer les bourricots.

— Tout le monde est chargé. Larry Kaplan porte un sac de vivres encore plus lourd, et nous les armes ainsi que les munitions. Alors cesse de râler, petit.

— Mais c'est énorme... Pourquoi s'encombrer d'un tel engin avec nos talkies-walkies ?

— C'est une radio longue portée, lui expliqua le capitaine. Celle du mini-hélicoptère n'a capté aucun signal. Et aucun contact n'a pu être établi avec nos satellites en orbite. Donc, si on trouve une élévation, on essaiera de contacter les nôtres à l'aide de cet appareil.

— Les nôtres ? s'écria Neko.

Aussitôt, il lui annonça qu'ils étaient dans l'avenir lointain, comme le confirmaient ses calculs.

— Personne ne vous répondra, j'en ai peur, capitaine, même si vous émettez du sommet de l'Everest, qui d'ailleurs, aujourd'hui, doit ressembler à une colline. Quant aux satellites en orbite... Eh bien, il y a plusieurs dizaines de millions d'années qu'ils sont tombés ou ont cessé de fonctionner. Nous sommes les seuls humains sur Terre à l'heure actuelle.

Hawk Castro sourit en montrant les dents et glissa un bout de cigare entre ses lèvres.

— Possible, fiston, mais d'après moi, tant que la planète tournera, il y aura des gens quelque part. On n'a plus qu'à les dénicher. Alors on essaiera de les contacter par radio. Bouge-moi tes fesses et mets ça sur ton dos. Monsieur Kaplan, en route !

Neko finit par obéir et enfiler les bretelles du sac à dos. Le fardeau était plus lourd que prévu et il protesta de nouveau, arguant

qu'on l'avait transformé en sherpa. Kaplan lui proposa un échange.

Mais Neko se rappela qu'au dire de Castro le géologue était encore plus mal loti, si bien qu'il déclina son offre.

— Arrête de pleurnicher, petit, fit Boykin, tu ne portes pas d'armes, alors il est normal que tu donnes un coup de main toi aussi.

— Filez-moi un de ces fusils contre mon sac à dos.

— Ben voyons ! répondit Kreczsinsky en passant à côté.

Laura ne vit pas les cinq Deltas s'enfoncer sous le couvert des arbres avec Neko et Kaplan. Après le lever du jour, elle s'était sentie mal à nouveau et s'était éloignée du groupe. Elle ne voulait pas qu'on sache à quel point elle était malade. Elle était tombée à genoux pendant qu'elle marchait, en proie à des nausées vertigineuses. Elle avait fermé les paupières avec force puis vomi. Elle était saisie d'effroi, terrifiée par les signes annonciateurs d'une mort imminente. Il n'y avait plus lieu de se mentir ni de se bercer d'illusions. C'était en train d'arriver. Elle mourait. Ses forces l'avaient abandonnée, elle était sur le point de défaillir.

La douleur était une lame qui lui fouillait les entrailles.

Des heures durant, elle resta immobile sous les arbres, allongée sur le dos, les mains sur l'abdomen, s'efforçant d'accepter sa fin prochaine. Elle avait eu une vie marquée par l'ambition et s'était battue farouchement pour réussir. Une vie ponctuée de compliments, de tapes sur l'épaule, et où elle s'était efforcée de sortir du lot et de se hisser sur les plus hautes marches. Toutefois, alors qu'elle parvenait à gravir les plus hauts sommets, elle comprenait que rien n'avait changé et qu'elle n'avait rien obtenu en définitive. La vie était une grosse farce. Dans le fond, elle avait gardé l'âme d'une enfant perdue au milieu de l'Univers, et elle rêvait que quelqu'un la serre dans ses bras et la protège.

Puis son calvaire s'atténua tout doucement, et ses idées s'éclaircirent. Elle savait que la maladie la rongerait inexorablement, que ces récents bouleversements n'avaient pas ralenti la mortelle prolifération. Hélas pour elle, le plus proche hôpital était à des millions d'années d'où elle se trouvait. Elle ne bénéficierait d'aucun accompagnement quand elle serait au plus mal. Et lorsque Buckmanster lui administrerait les analgésiques de la trousse de secours, elle les liquiderait en deux jours.

Un avenir des plus noirs se profilait devant elle.

Au moins il lui restait un peu de cannabis. Elle alluma une cigarette et inhala une longue bouffée. Elle ne put s'empêcher de se demander, comme quiconque l'aurait fait à sa place, si tout cela n'avait pas un sens finalement.

Mais la vie constituait un mystère qu'elle n'entendait plus éclaircir.

Ni le futur ni le présent ni le passé n'existent. Le temps n'attendait pas que Laura Muñoz s'y élance. Comme disait l'un de ses professeurs : « Il y a des événements et des états mentaux qui y sont

associés. » Le temps ne se meut pas, il est tout simplement. Mais son esprit avait le plus grand mal à accepter la fin inévitable de son existence. Et qu'elle se corromprait de façon chaotique, restituant à l'Univers la part d'entropie qu'il lui avait cédée. Le point de vue unique que représentait Laura disparaîtrait ; et tout continuerait comme si son esprit n'avait jamais existé. La mort était un événement ahurissant. Une perte cosmique inégalable. Chaque esprit était unique, irremplaçable, et cette rareté exquise était donnée en pâture aux asticots. *Jamais je ne reverrai mes filles*, songea-t-elle avec une certitude désespérante. *Jamais !* Elles appartenaient au passé, et l'avenir s'éteignait maintenant devant elle.

Elle entendit un craquement derrière elle, dans la forêt. On avait cassé une branche en la piétinant. Elle perçut également le bruit d'une chose que l'on traînait par terre. Elle se leva et se dirigea vers les frondaisons où ces bruits furtifs avaient retenti. Son mal de ventre, sourde réplique désormais, était redevenu supportable. Et donc facile à occulter.

Elle s'enfonça dans la forêt et tomba sur le soldat d'intendance John Pastore et le sergent Léo Owens, occupés tous deux à creuser un trou au milieu des feuilles mortes. Elle vit aussi près d'eux un grand sac noir en plastique. La taille, les bosses, les creux, la forme que l'on devinait au-dedans ne laissaient planer aucun doute.

— Que faites-vous ? leur demanda Laura.

Ils cessèrent de creuser. Ils s'étaient enfoncés de quelques centimètres dans l'humus noir entre de grosses racines.

— Ah, docteur... ! Vous nous avez fait peur ! s'écria Owens en se tournant vers elle. Comment se fait-il que vous traîniez toute seule dans les parages ? C'est dangereux, on ne sait jamais.

— Ce sac renferme ce que je pense ? dit-elle en désignant la masse noire.

John Pastore se releva et s'appuya sur sa pelle militaire.

— C'est Lorenzo, notre malheureux compagnon, répondit-il. On n'a pas voulu l'abandonner dans la géode, les bestioles l'auraient bouffé.

— Quelles bestioles ? demanda Laura.

Les deux soldats échangèrent un regard déconcerté.

— Je ne sais pas, fit Owens. Il y en a sûrement par ici, non ?

— On pensait l'enterrer aux abords de la géode et former un monticule de gravier par-dessus, mais on nous a dit qu'il valait mieux creuser un trou profond dans la forêt pour qu'il repose en paix.

— Qui vous l'a dit ?

— Quoi ?

— Qui est-ce qui vous l'a dit ?

— Je ne sais plus, répondit John. On en discutait hier soir autour du feu, et chacun y allait de son avis. On entendait ce claquement dans les bois, et quelqu'un a sorti que ça ressemblait au cri du corbeau. Et que ces charognards allaient flairer la dépouille à travers le gravier et la déterrer pour la béqueter, si bien qu'il valait mieux creuser une tombe dans la forêt.

— Ce qui n'est pas une mince affaire, ajouta Owens en désignant le trou superficiel obtenu jusque-là. La base granitique est peu profonde, c'est pourquoi tous ces arbres ont des racines aériennes. Il y a un tas de racines enchevêtrées qui recouvre la mince couche d'humus sur la pierre.

— On va devoir s'enfoncer dans les bois, suggéra John Pastore.

— D'accord, à condition de s'armer comme il faut.

Laura s'agenouilla près du sac noir et demanda :

— Dick Buckmanster a pratiqué une autopsie ?

— De quoi ? (Léo la considéra comme si elle avait perdu la raison.) Madame, vous avez oublié qu'une hélice de l'Osprey l'a presque cisailé en deux ? Pourquoi on lui ferait une putain d'autopsie ?

— J'aimerais l'examiner, reprit Laura, imperturbable. Ouvrez le sac une seconde, je vous prie.

— Madame, je vous le déconseille, répondit John. Ce n'est vraiment pas joli à voir... sans parler des odeurs. Il vaut mieux se souvenir de lui quand il était encore en vie.

— S'il vous plaît, insista-t-elle.

Owens soupira, se pencha vers le sac et ouvrit la fermeture à glissière. Pastore disait vrai : cela puait la mort. Et il n'y avait pas que le parfum douceâtre de la putréfaction : l'hélice, telle une grosse lame, l'avait ouvert au niveau de la taille, lacérant et broyant ses viscères de sorte qu'on sentait davantage encore la puanteur des excréments. L'intérieur du sac était maculé de sang et de matière fécale, comme de la boue moussue.

Lorenzo Mc Cain avait été un jeune homme mince, blond et pâle, mais là, il avait la figure gris bleuté ou noire par endroits. Ses yeux étaient grands ouverts et secs comme ceux peints sur les marionnettes. Il laissait voir ses dents, exprimant l'étonnement plus que la crainte ou la douleur.

Laura lui saisit la tête au niveau du front et la tourna sans difficulté, la rigidité cadavérique ayant cessé.

— Là, regardez, sur sa nuque, dit-elle en montrant une petite incision à la base du crâne. Qu'est-ce que c'est, d'après vous ?

Pastore haussa les épaules.

— Il est mort quand une des pales l'a charcuté après avoir coupé

le fuselage de l'Osprey. Et des centaines d'éclats ont dû valser façon mitraille. Un fragment a dû s'incruster dans sa nuque.

— Les gens autour de lui n'ont pas eu la moindre coupure.

— La malchance, il faut croire, s'entêta Pastore. Ce pauvre Lorenzo s'est ramassé la totale.

— De plus, la forme et la taille de sa blessure à la nuque sont identiques à celles qu'Ingo Kouchi présentait au même endroit, poursuivit Laura. Drôle de hasard, à mon goût.

— Très bien, dit Owens en lâchant sa pelle, je commence à trouver ça louche moi aussi. Je file chercher Buckmanster.

Il courut vers le campement et revint sans tarder avec le médecin. Dick portait la sacoche du docteur Lemmond. Aussitôt, sans poser aucune question étant donné qu'Owens avait dû l'informer amplement en cours de route, il s'agenouilla près du cadavre puis examina la blessure de Lorenzo à l'aide de pinces et d'un bistouri de dissection.

Pendant tout l'examen, Laura scruta ses gestes par-dessus son épaule.

— Il n'y a pas d'éclat métallique, conclut Buckmanster. Mais l'hypophyse a été extirpée, en effet.

Il s'écarta de la dépouille, retira ses gants en latex et les jeta dans le sac noir, l'air dégoûté.

— Il a subi le même sort qu'Ingo Kouchi, dit Laura.

— Ça m'en a tout l'air, en effet. Même si ce n'est pas moi qui ai pratiqué l'autopsie. Mais c'est bien ce que Lemmond avait décrit.

— Il semblerait qu'y ait un cinglé parmi nous, lança Owens.

— Hannibal Lecter joue l'incruste ? soupira Pastore, abattu. Il ne manquait plus que ça, putain de merde !

Laura se retourna vers les soldats et les regarda d'un air grave.

— Écoutez-moi, tous les deux. C'est très important, sondez bien votre mémoire afin de vous rappeler qui a suggéré d'enterrer Lorenzo dans la jungle, hier soir.

Dès qu'il se fut éloigné du campement, le groupe de cinq militaires et deux scientifiques pénétra dans un monde beaucoup plus ténébreux.

Ils baignaient dans un brouillard opaque qui happait les rayons lumineux se glissant par endroits à travers le plafond dense de la canopée. La visibilité se limitait à quelques mètres et ils devaient se frayer un chemin à coups de machette. Ils coupaient, tapaient, arrachaient, trébuchant constamment sur les racines volumineuses qui tapissaient la forêt vierge. Leur progression était si harassante que les Deltas se relayaient aux avant-postes.

Ces heures de marche n'en finissaient pas. Outre l'humidité et une chaleur asphyxiante, Neko devait aussi porter son lourd sac à dos, grimper sur des troncs morts, monter ou descendre en permanence.

C'est donc ça, les senteurs de la forêt primaire ? s'interrogeait-il. Bois, nectar de fleurs sylvestres, humidité, putréfaction... Oui, la putréfaction est la note dominante.

L'arôme des feuilles vertes fraîchement coupées se combinait avec les relents de pourriture végétale qui montaient des entrailles de la terre humide. Et plus ils avançaient, plus la forêt était touffue ; si abrupte, aussi, qu'elle paraissait de plus en plus impénétrable. Le sol était un mol entrelacement de feuilles, de racines, de lianes et de branches vermoulues. Y progresser était pénible, fatigant. D'énormes troncs d'essences inconnues les enserraient comme d'impassibles sentinelles emprisonnant l'air, ainsi plus oppressant. Des branches pendaient, plaquant des ombres gigantesques et déroulant de fantastiques tapisseries de lianes sur lesquelles éclataient, sur l'arrière-plan vert foncé de la forêt, mille fleurs pourpres et incarnates.

Les plantes grimpantes étaient garnies d'une mousse épaisse et semblaient se maintenir en l'air y compris même après que l'arbre colonisé s'était désagrégé. Quelquefois, un éclaireur pensait donner un coup sur un tronc massif, or sa machette y pénétrait comme dans du beurre, si bien qu'il perdait l'équilibre. L'envahissante végétation posait partout son vert linceul, jusque dans les moindres recoins. Avides de lumière, les feuilles acquéraient des proportions colossales dans leur bataille incessante pour se hisser plus haut que leurs congénères.

Ils étaient des petites fourmis essayant de se faufiler dans l'herbe. Ils risquaient fort de s'égarer dans cet environnement. Certes les radiophares les aideraient à regagner la base, mais les Deltas ne voulaient rien laisser au hasard. Pour retrouver leur chemin à coup

sûr, même en catastrophe, ils laissaient des repères dans la végétation. Ils sectionnaient des tiges et disposaient des feuilles balisant leur itinéraire.

Pour sa part, Kaplan s'arrêtait par instants et s'agenouillait pour ficher son poignard en terre et mesurer de cette façon la profondeur de l'humus. Il désagrégeait une petite motte entre ses doigts afin d'en vérifier l'humidité, la reniflait et inscrivait ses conclusions dans un carnet. De même, il ramassait tous les petits cailloux qu'il trouvait sur les feuilles mortes et les examinait avec une mini loupe compte-fils.

De temps en temps, ils repéraient des sortes de volatiles, postés sur leur perchoir arboricole à des hauteurs considérables, et qui aussitôt prenaient leur envol à leur approche sans leur permettre un examen approfondi. De même, au milieu des racines, des créatures reptiliennes et sinueuses déguerpissaient à leur passage, ne laissant entrevoir qu'une forme allongée et luisante, à courtes pattes. Ces bestioles craintives faisaient craquer les branches et les feuilles mortes dans leur fuite et, à chaque fois, Neko sursautait et son cœur battait la chamade. Pourtant elles étaient sûrement plus effrayées que lui.

Des insectes bourdonnaient constamment autour d'eux. Kaplan parvint à en tuer un qui essayait de le piquer à la gorge. C'était un moustique de belle taille, mais ordinaire. Même à la loupe, rien ne le distinguait de ceux qu'il connaissait.

— Les diptères n'ont aucune raison d'évoluer, déclara Neko. Ils avaient déjà atteint la perfection deux cents millions d'années avant l'apparition de l'être humain.

— Oui, mais cette espèce ne vivait pas au Canada, que je sache, intervint le géologue. C'est un spécimen tropical à en juger par sa taille.

— Hé, les gars, dit Jesús Rodriguez, vous ne pensez quand même pas qu'on est au Canada ? Moi, je suis d'origine équatorienne et, croyez-moi, cette jungle ressemble foutrement à celles qu'on a par chez nous.

— Le sol que nous foulons correspondait au Canada à notre époque, dit Kaplan au soldat. Nous nous trouvons toujours sur le plateau laurentien, mais tout le continent a migré vers le sud.

— Comment ça ?

Jesús pensait que le géologue se moquait de lui.

— La croûte terrestre est composée de grands fragments qui dérivent lentement sur le manteau supérieur. Ce processus graduel a pour nom la tectonique des plaques et c'est très lent, comme la croissance des ongles, mais sur plusieurs millions d'années ce mouvement insignifiant déplace les continents. Deux cents millions d'années avant l'apparition de l'être humain, toutes les masses

émergées de la Terre étaient regroupées en un supercontinent : la Pangée. Puis elles se sont disloquées et ont bougé autour de la planète pour s'entrechoquer à nouveau et former un seul bloc : la Pangée ultime.

— Et qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? dit le soldat, toujours sceptique. Vous n'avez pas d'images satellites ni rien du tout. Vous avez seulement vu la forêt, filmée par le mini hélicoptère.

— Certes, mais en étudiant la dislocation de la Pangée originelle et l'évolution de la dérive des continents, dit Kaplan, nous pouvons formuler des prédictions quant aux mouvements futurs des plaques et à la configuration qui en découle. Si nous avons fait un bond dans l'avenir de deux cents millions d'années, alors l'Afrique a dû migrer vers le pôle Nord en se heurtant à l'Europe et en fermant la Méditerranée. Pour finir, elle est ressortie dans l'Atlantique nord. L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud font bloc et se déplacent vers l'équateur. L'Australie et l'Antarctide sont remontées vers le nord et se sont rejointes en cours de route puis sont entrées en collision avec l'Asie et l'Amérique du Sud, enserrant l'Atlantique et l'océan Indien dans une immense mer intérieure.

— Vous étiez capables de prédire l'avenir, vous autres géologues ?

— Cela n'a rien d'étonnant. C'est comme un trajet en voiture : si on connaît la vitesse et l'itinéraire, on peut déterminer où l'on sera à une heure précise. Je pense que le nord de l'Afrique touche actuellement le cercle polaire arctique. Et ce qui s'appelait jadis le Canada est désormais sous les tropiques, non loin des rivages de l'immense océan qui baigne les trois quarts du monde, aussi le climat ne diffère-t-il guère de celui du Brésil à notre époque.

— Le monde est comme ça aujourd'hui ?

Neko hocha la tête et dit au soldat :

— Crois-moi, si tu observais la planète depuis l'espace, tu ne la reconnaîtrais pas.

Rodriguez siffla, admiratif, sans commentaire parce qu'il devait empoigner sa machette et repasser devant.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, le brouillard s'estompait doucement, mais une humidité pénétrante, charriant les senteurs forestières et une chaleur accablante qui semblait les priver d'oxygène, restait en suspension dans l'air. Après avoir péniblement marché treize heures d'affilée, ils virent les reflets d'or du soleil couchant dans les feuillages.

Hawk Castro ordonna d'installer un bivouac, et ses hommes défrichèrent un espace à peu près circulaire à coups de machette. Kreczinsky se chargea d'allumer le feu, ce qui paraissait compliqué

avec l'humidité ambiante, néanmoins il y parvint du premier coup et le couvrit de végétation pour contenir la flamme et sécher le bois. Les Deltas utilisèrent leur machette Ontario RTAK pour couper des branches moyennes et les piquer en terre. Elles formèrent les supports d'une plateforme confectionnée avec des bouts de bois et de la terre, ce qui leur fournirait une position surélevée où dormir, à l'écart de tout ce qui rampait ou grouillait par terre. Et par dessus ils installèrent une couverture imperméable de feuillages tressés.

Rodriguez se coucha quelques instants plus tard dans un coin de la plateforme et sortit de son sac à dos une espèce de reliquaire, long dépliant en plastique où étaient insérées des photos nouées entre elles avec des rubans de tissu. Il le déplia tranquillement et scruta les images, une à une, envoûté.

— Qu'est-ce que Jesús regarde ainsi, à ton avis ? fit Kaplan à voix basse à l'adresse de Neko, en venant s'asseoir près de lui.

Le jeune homme jeta un regard vers le soldat et haussa les épaules.

— Aucune idée. Des images pieuses ?

— Ce sont les photos de ses maîtresses. Il me les a montrées tout à l'heure. Notre ami est un vrai *latin lover*, les femmes lui font perdre la tête. À l'écouter, on a l'impression qu'il aime encore sincèrement chacune de ses multiples conquêtes.

Neko regarda le géologue en plissant le nez d'un air suspicieux.

— Oui, et alors... ?

— Eh bien, vois-tu, Neko, ces soldats Delta n'appartiennent pas à l'équipe du colonel Conrad. C'est le Haut Commandement qui les a désignés pour sécuriser la base. Avant l'accident, ils restaient entre eux, complètement à l'écart. Et nous savons qu'ils ont subi un entraînement sévère. Bref, nous les considérons comme des machines de guerre insensibles. Mais un homme reste un homme, toujours, et leur instruction militaire, si rude soit-elle, ne peut pas gommer la personnalité sous l'uniforme.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, dit Neko, que la conversation semblait lasser.

Ces détails ne l'avaient jamais passionné. Ses semblables l'ennuyaient, et il n'avait connu personne dont l'intérêt lui parût supérieur à celui d'un problème scientifique. Laura exceptée, bien sûr.

— Eh bien, maintenant, je les connais davantage, et j'arrive à cerner leur individualité. Jesús Rodriguez et sa passion des femmes. Hawk Castro et sa foi sincère, aucunement fanatique. Sous la carapace froide et distante d'Albert Kreczsinsky se cache un homme humble et timide. Paul Fichtner est un brave père de famille qui garde les photos de sa femme et de ses trois enfants dans son portefeuille. Ronny

Boykin est un homme simple et franc doté d'un sens de l'humour à toute épreuve. Ils sont tous persuadés que l'on finira bien par retourner d'où l'on vient d'une façon ou d'une autre.

— Parce que ce sont des abrutis et qu'ils n'ont rien compris à la situation.

— Je te trouve bien sévère, Neko. Moi, je dirais plutôt qu'ils ont appris à ne jamais s'avouer vaincus ni perdre espoir.

— Et après ? demanda Neko. Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

— Nulle part. Simplement, je préfère être protégé par des êtres humains et non pas des machines à tuer. Connaître et comprendre ces soldats m'a permis de retrouver une certaine sérénité et d'apprécier cette aventure. Et je voulais t'en faire part... car je te sens un peu nerveux, pour être franc. Tu as l'air craintif, comme si tu t'attendais au pire à tout moment.

— Tu crois ça ? répondit le jeune homme, un sourire forcé aux lèvres. Eh bien, tu te méprends sur mon compte, et peut-être aussi sur le leur par la même occasion. (Il désigna les Deltas, absorbés dans leurs tâches.) Peut-être que tu surestimes tes qualités d'analyste du comportement humain.

Neko s'écarta légèrement de Kaplan sans rien ajouter. Toutefois, il ruminait sa discussion avec le géologue. Son angoisse était-elle visible à ce point ? Le pire, c'est qu'en d'autres circonstances il aurait été follement excité en s'aventurant ainsi dans un monde inconnu où tout était à découvrir. Mais il n'y prenait aucun goût à cause de cette crainte irrationnelle qui s'était immiscée en lui.

Pour oublier tout ça ainsi que l'inquiétude que les mots de Kaplan lui avaient inspirée, Neko se comporta comme d'habitude dès qu'il était frustré. Il se montra sarcastique et désagréable à l'égard de son entourage. Quand tout le monde se retrouva juché sur la plateforme de branches et de terre autour du feu qui brûlait vigoureusement à présent, chacun ouvrit ses rations de survie et Neko soupira pour exprimer son mécontentement.

— Moi qui pensais qu'on se taperait du sanglier ou je ne sais quelle bidoche !

— Parce que t'as vu un sanglier dans les parages ? répliqua Kreczsinsky.

— Non, mais il y a plein d'oiseaux ; certains sont peut-être comestibles.

— Je ne suis pas sûr qu'on ait affaire à des oiseaux, dit Castro. Je n'ai pas réussi à les distinguer nettement. Demain, Jesús grimpera jusqu'à la plus haute cime pour y installer la radio. Du coup, il essaiera d'observer ces créatures volantes au-dessus des feuillages.

— C'est bien, je trouve, de ne pas tirer sur des bêtes inconnues, commenta Kaplan en plongeant sa cuiller dans un sachet autochauffant de soupe aux haricots.

— Ce n'est pas dans mes habitudes, répondit Hawk Castro. Il est possible aussi qu'on puisse repérer les restes d'une civilisation tout là-haut. Peut-être des ruines dissimulées sous la végétation. J'ai effectué une mission au Guatemala, et à chaque pas tu risquais de poser le pied sur des vestiges mayas.

— Si tu espères trouver des traces de notre monde, tu vas être déçu, capitaine, dit Neko.

— Il doit bien en rester quelque chose, fit observer Fichtner.

— Vous n'avez pas l'air de saisir l'échelle de temps que cela représente. Il s'est écoulé plus de deux cents millions d'années.

— Ouais, dit Castro, mais le béton armé, c'est ultrarésistant.

— Pas tant que ça, capitaine. On aurait plus de chances de trouver un morceau de pyramide égyptienne qu'un vestige de nos métropoles. Avec le temps, l'eau désagrège le béton et finit par oxyder les barres de fer ou d'acier qui le renforcent. Puis le métal oxydé se dilate et craquelle le ciment qui l'entoure. Sans un entretien permanent, toutes nos cités, y compris les plus grandes comme New York ou Tokyo auraient tout bonnement disparu. Si l'on n'y prend pas garde, il suffit d'une année pour que l'asphalte se fissure sous l'effet des infiltrations, et tout cela se dilate en hiver avec le gel. De la mousse et des plantes colonisent ces fissures, puis viennent des arbres dont les racines plongent à plusieurs dizaines de mètres. En deux ou trois siècles, au maximum, tous les grands bâtiments ont dû s'effondrer comme les Tours jumelles, ne laissant dans les villes que des montagnes de gravats. À part les céramiques que le passage du temps altère beaucoup moins vite, il ne doit pas rester grand-chose de notre glorieuse civilisation.

— Et alors, dit Boykin, les cafards ont été les seuls survivants, comme j'ai entendu dire ?

— Pas sûr, répliqua Neko, qui montrait un vif esprit de contradiction ce soir-là. Contrairement à l'opinion générale, les cafards des villes sont très sensibles aux variations de température. Des immeubles sans chauffage ni électricité peuvent les affaiblir et les rendre vulnérables à d'autres prédateurs. Spécialisés dans l'art de vivre à nos dépens, ils étaient un fléau pour les hommes. Et quand l'espèce humaine a disparu, eux aussi ont connu des temps difficiles.

— Pourquoi affirmes-tu que les humains ont disparu de la planète ? lui demanda Hawk Castro.

— N'est-ce pas évident ? répondit Neko en montrant les alentours, les bras écartés. S'il y avait des hommes dans un avenir

aussi lointain, il n'y aurait plus aucune contrée sauvage. Même le système solaire aurait été colonisé.

— Ne crois-tu pas qu'une autre forme de vie intelligente a remplacé les humains ? lui demanda Kaplan.

— Je n'en sais rien. L'évolution est imprévisible. À notre époque, les animaux étaient très spécialisés, et inaptes à l'intelligence pour la plupart. À l'exception des grands primates, bien entendu. Mais c'est long, deux cent trente-six millions d'années, il a pu arriver n'importe quoi. Enfin, une chose est sûre : s'il existe des êtres sensibles, ils n'ont pas atteint notre degré de civilisation, sinon ils se seraient manifestés.

Neko s'arrêta, troublé subitement. N'était-ce pas le cas de ces globes multicolores qui s'étaient avancés vers eux ? Et celui qu'ils avaient capturé et qui s'était incrusté dans sa colonne vertébrale, pour quelle raison possédait-il une carapace faite du même matériau que la géode ?

Était-ce la vie intelligente qui hantait désormais la planète ?

Castro vit son air déconcerté et affirma haut et fort :

— On trouvera des gens tôt ou tard. Tu verras, petit.

Laura alla trouver Jim à la tombée du jour.

— Tu peux venir une minute ? J'ai à te parler.

Ils s'éloignèrent du camp. En marchant, Jim leva les yeux et observa la frange obscure de la lune décroissante.

— On dirait que ces marques en forme d'étoile sont aussi hautes que des montagnes. Regarde, elles sont toujours illuminées par le soleil alors que les environs sont déjà dans l'obscurité.

— Peut-être qu'un jour nous saurons l'expliquer, dit Laura sur un ton détaché. Tu veux une cigarette ?

Elle lui tendit un paquet ouvert de Ducados. Jim baissa les yeux pour le regarder et secoua la tête.

— Non, dit-il, je préfère le tabac à pipe, tu sais bien. Hélas, j'ai oublié mon paquet de Burley à la base, il y a deux cent trente millions d'années. C'est l'occasion ou jamais d'arrêter de fumer.

Laura alluma une cigarette et s'assit sur la butte herbeuse qui descendait en pente douce de la forêt jusqu'à la plaine de gravier. Il s'installa près d'elle et scruta ses yeux pour lire dans ses pensées. Mais elle détourna le regard. Étonné, il lui demanda :

— Il y a un problème ? Tu voulais me parler ?

Elle exhala un petit nuage de fumée et prononça d'une même haleine :

— Neko est ton fils.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Le militaire cligna des paupières, stupéfait. Il crut même avoir mal entendu un court instant. *Mon fils, c'est bien ce qu'elle a dit ? C'est une blague ou quoi ?* Il eut un petit rire, espérant qu'elle ferait de même, cependant Laura continuait de fumer, les yeux tournés ailleurs.

— C'est notre enfant. J'étais enceinte de toi quand je suis rentrée en Espagne, mais je ne le savais pas encore. Ça a dû se passer au moment des adieux, tu te souviens ? Des adieux un peu trop enflammés.

Jim se sentait oppressé.

— Je veux bien une cigarette, finalement, dit-il.

Elle lui retendit son paquet. Il saisit une Ducados et l'alluma d'une main tremblante. La flamme de l'allumette vacilla un instant. Il inhala une longue bouffée. Il sentit un certain réconfort lorsque la nicotine imprégna ses poumons malgré la saveur âcre du tabac.

— Neko est notre fils, le tien, le mien ? s'écria-t-il. Il ne porte même pas ton nom, il s'appelle Santiago Medina.

— Je ne pouvais pas l'élever toute seule. Surtout pas dans ces années-là : ma priorité était de repartir à zéro sans rien pour me rattacher au passé. J'ai même envisagé l'avortement. J'ai alors fait la connaissance d'un couple de Barcelonais dont la famille avait été proche de celle de mon père avant qu'il ne parte en exil. Ils étaient assez aisés mais ne pouvaient pas avoir d'enfant, et ils m'ont proposé de l'élever comme leur fils. Je leur ai demandé une seule chose, c'est idiot, je l'avoue : je voulais qu'il se prénomme Santiago⁽³⁾ en mémoire de son père.

Jim porta les mains à ses tempes et murmura :

— Je n'arrive pas à y croire. Ce que tu dis là... est totalement inattendu.

— J'ai suivi son parcours, ses études, mais de loin, sans jamais m'immiscer dans sa vie. Il s'est vite avéré que Santiago était un enfant difficile. Petit, il avait des problèmes de concentration à l'école, et ses parents adoptifs craignaient même qu'il ne souffre de retard mental. C'était justement l'inverse : Santiago obtenait de mauvais résultats parce que ses professeurs n'arrivaient pas à suivre ses rythmes d'apprentissage. Le problème des surdoués, c'est qu'ils s'ennuient si on ne les stimule pas correctement. Il est ainsi devenu querelleur et désagréable. Ses professeurs et ses jeunes camarades l'ont détesté depuis le cours élémentaire jusqu'au terme de ses deux cursus universitaires. L'ennui, c'est qu'il avait tendance à se disperser, et, à la fin de ses études d'ingénierie et de physique, il s'est inscrit à des cours d'ésotérisme et de philosophie tantrique. J'ai eu peur qu'il ne s'enlise dans des voies marécageuses : pseudoscience, parapsychologie, etc. Et je lui ai offert un poste d'assistant.

Jim écrasa son mégot dans l'herbe.

— Et tu le lui as dit ? demanda-t-il. Tu lui as dit qui il était réellement ?

— Je n'ai pas eu le choix. Un jour, je cherchais des données sur son ordinateur et je suis tombée sur un fichier truffé de photos d'une certaine Dolores Danica, une actrice de porno anglaise, une maîtresse dominatrice. Elle me ressemblait, bizarrement : mince, grande, la peau brune, les cheveux noirs serrés dans une queue de cheval, la quarantaine. J'ai alors mieux compris certains propos bizarres qu'il me tenait, et ses regards fuyants quand nous étions au labo. J'ai parlé à Neko, il insistait déjà pour qu'on l'appelle ainsi à l'époque, et je lui ai tout débballé. Il n'a pas réagi. Je lui annonçais que j'étais sa mère et lui me regardait, impassible. Il m'a remerciée pour l'info et s'est remis au travail. Il n'en a plus jamais été question entre nous. Et un détail m'a rassurée : les photos pornos de cette Danica ont disparu de son PC, remplacées par celles d'une jeune blonde siliconée.

— Et il sait que je... ?

— Jim, je suis certaine qu'il l'a deviné du premier coup. Neko est loin d'être stupide. Mais je sais également qu'il fera toujours mine de l'ignorer.

— Pourquoi ?

Elle jeta sa cigarette vers le gravier et dit :

— Je ne sais pas. Il aime déconcerter son entourage. Il n'a jamais eu de copine ni de véritable ami. Il a toujours été très solitaire et, à voir son attitude, on dirait quelquefois qu'il se complaît dans cet isolement et qu'il l'entretient savamment.

Jim se gratta le cou et les joues. Il ne s'était pas rasé depuis leur arrivée et sa barbe commençait à l'incommoder. Il la regarda, désorienté, ne sachant qu'ajouter. Le silence grandit entre eux et finit par se muer en un fâcheux sentiment de vide.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il enfin, désireux de rompre la glace, c'est la raison pour laquelle tu racontes ça ici et maintenant.

— Je vais mourir, Jim, fit-elle sans maîtriser les tremblements de sa voix, et j'estime que tu es en droit de le savoir.

Elle respira intensément et alluma une autre cigarette.

— Tu vas mourir ? murmura-t-il comme s'il craignait de l'exprimer tout haut. Tu veux dire que nous sommes tous en danger de mort ?

— Non, moi seulement. J'ai un cancer. On me l'a confirmé le jour où nous nous sommes revus à Barcelone.

— Quand tu sortais d'une clinique...

— C'est exact.

Il la regardait, médusé.

— Et tu étais au courant... ? (Il secoua la tête.) Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

— Je n'ai prévenu personne. Pourquoi ? J'étais terrorisée, je n'avais pas envie d'y penser. Rien ne devait me distraire de mon travail. Je voulais achever mes recherches avant d'être mise sur la touche par cette maladie. Maintenant, cela paraît tellement dérisoire ! Je voulais qu'on se souvienne de moi pour mes découvertes... Mais ce monde n'a pas conservé ne fût-ce que l'ombre d'un souvenir de ce que nous étions. Ma vie avait alors moins d'importance que le fait de laisser une empreinte. Du moins, je le croyais.

— Tu aurais dû m'en parler. Si j'avais su, jamais je ne t'aurais embarquée dans une pareille aventure...

— Ça n'a plus aucune importance. (Elle leva la main pour le prier de se taire, de se calmer.) Maintenant, il est trop tard, je n'ai ni la force ni l'envie de réfléchir à ce qui aurait pu arriver si j'avais agi autrement. En tout cas, une chose est sûre : nous avons atterri ici, nos regrets n'y pourront rien changer.

Elle se tourna vers lui. Elle avait les yeux rouges et des larmes glissaient sur ses joues.

— Oh, Jim, gémit-elle, je suis morte de peur !

Il s'approcha doucement et la prit par les épaules. Il l'attira vers lui et l'embrassa sur la joue, près des lèvres. Il sentit le sel de ses larmes. Il la serra tendrement, avec délicatesse. Elle enfouit son visage dans l'épaule protectrice de son ex-mari et se mit à pleurer comme une enfant, secouée par les sanglots.

— Je vais te sortir de là, ma chérie, je te promets, lui souffla-t-il dans le creux de l'oreille.

Ils restèrent enlacés pendant un moment qui leur parut interminable. Un bruit de pas, très lourd, les fit s'écarter l'un de l'autre. Quelqu'un se racla la gorge, et de nouveaux pas retentirent. Celui ou celle qui s'approchait s'appliquait à signaler sa présence pour ne pas les surprendre dans une situation embarrassante.

Laura essuya ses larmes du revers de sa manche et pointa un regard sur le camp. Sous la clarté lunaire, elle distingua le sergent Owens planté à mi-chemin, ne sachant s'il devait poursuivre ou non sa route.

Jim se leva et lui fit signe d'approcher. Owens s'avança vers eux en quelques enjambées et se campa devant son supérieur, au garde-à-vous.

— Mon colonel ! le salua-t-il.

— Oui, Léo, que se passe-t-il ?

— En fait, je voulais parler au docteur, mon colonel.

Jim recula, quelque peu étonné, et Laura s'avança vers le sous-officier.

— C'est à quel sujet, sergent ? l'interrogea-t-elle.

— Madame, vous m'avez dit de vous avertir au plus vite si des fois je me rappelais qui avait eu l'idée d'enterrer Lorenzo dans la forêt...

— Oui, en effet. Et alors... ?

— Ça m'est revenu tout à coup, affirma-t-il.

Tac ! Tac ! Tac !

Neko se réveilla en sursaut et faillit dégringoler de la plateforme installée par les Deltas. Les autres dormaient et ronflaient en chœur à côté. Les braises du feu de camp émettaient un éclat rouge vif.

— Ce n'est qu'un oiseau, lui dit Ronny Boykin en se tournant vers lui, son HK 416 en bandoulière. Rendors-toi, petit.

— Tu es tout seul à monter la garde ou quoi ? lui demanda Neko d'une voix insolente. C'est parce que tu es noir ?

— Non, mon gars.

Boykin afficha un large sourire et ses dents blanches étincelèrent dans l'obscurité.

— C'est une coïncidence, au moment où tu t'es réveillé... Hé ! Où est-ce que tu vas ?

— Couler un bronze. Inutile de m'accompagner, soldat, j'arrive encore à m'essuyer tout seul.

— À mon avis, ce n'est pas prudent de s'éloigner du camp.

— Tu préfères que je chie là, en plein milieu ? Non, tu vois bien. File-moi une arme si tu crains pour ma sécurité. Un pistolet fera l'affaire.

Boykin retira la machette de son étui et la lui présenta.

— Fais gaffe, elle est affûtée comme un rasoir.

— D'accord, et la pointe sert à piquer l'adversaire, dit Neko en s'éloignant. File te coucher, ne m'attends pas, chérie.

— Si tu n'es pas là dans cinq minutes, je réveille Kreczsinsky pour qu'il aille te chercher, et il sera en rogne. Ne t'éloigne pas trop, mon garçon.

Il alluma sa lampe et s'enfonça dans la forêt. Le faisceau lumineux dansait nerveusement alors qu'il progressait sous la futaie. Les sons tapis dans l'ombre l'amenèrent sans cesse à dévier sa torche ; il éclairait des troncs d'arbre un instant et la braquait à nouveau devant lui. Dans les broussailles, il percevait comme des plaintes étouffées, mais aussi les bruits de petits animaux qui semblaient fuir à son approche, le chuintement des feuilles écrasées par des pieds discrets, ou l'écho du claquement. Son angoisse croissait à chaque pas. Sa main droite serrait la machette de plus en plus fort. Sa paume était moite et il pensa que ses phalanges devaient être livides. Il se sentait oppressé par l'humidité, et ses vêtements lui collaient à la peau.

Ce n'était pas l'humidité mais la terreur qui le faisait transpirer. *Qu'est-ce que je fous là ? Je perds la tête ou quoi ?*

Quand il s'était réveillé dans le campement, il s'était dit que ce serait une bonne idée de s'éloigner du bivouac pour affronter ce bruit qui l'effrayait tant. Ce n'était sans doute qu'un piaf à la con qui troublerait son sommeil tant qu'il n'aurait pas vu sa cachette ni la couleur de ses plumes. Il était à moitié endormi en quittant le camp. Maintenant que la peur lui avait éclairci les idées, il voyait les choses sous un tout autre jour.

Beaucoup plus sombre.

Il revint sur ses pas et chercha le bivouac mais ne vit rien hormis la végétation luxuriante et des troncs d'arbre avec des ombres biscornues incrustées dans leur écorce. Comment était-ce possible ? Il ne s'était pourtant guère éloigné. Il comprit que la lueur des braises était beaucoup trop faible par rapport à l'éclairage de sa torche. Il l'éteignit. L'obscurité l'enveloppa telle une grosse couverture noire et bien épaisse qui eût cherché à l'asphyxier. Il ne distinguait plus rien et, terrorisé, il ralluma sa lampe aussitôt.

Le monde gris enchevêtré de la forêt nocturne se matérialisa devant lui à nouveau. Il s'était accoutumé à la lumière de sa torche et ne voyait plus rien s'il l'éteignait. Dans ces conditions, il ne trouverait jamais le chemin du retour. Il ne pouvait pas revenir sur ses pas car il n'existe aucun chemin que l'on peut suivre dans cet écosystème. Il avait progressé en zigzag, cherchant les passages les plus sûrs dans la végétation. Il était donc contraint d'éteindre une fois encore pour habituer ses yeux à l'obscurité. Et il pourrait discerner le rougeoiement ténu du feu qui le ramènerait à bon port comme un phare.

Mais cette idée l'épouvantait. De façon irrationnelle, il redoutait d'être assailli par une bête horrible et visqueuse jaillissant des ténèbres, et qui le guettait à cette heure, tenue à l'écart par le seul faisceau de sa lampe. C'était là une idée absurde, évidemment, mais la peur de l'obscurité est profondément ancrée dans nos gènes. La lumière nous inspire un sentiment de sécurité, les ténèbres un sentiment d'angoisse. Cette fois, pourtant, il lui faudrait compter sur l'ombre pour retourner en lieu sûr.

Il inspira profondément et pressa le bouton de sa lampe. Il se retint de la rallumer aussitôt, au prix d'un immense effort de volonté. Il parvint à rester dans le noir, immobile et silencieux, tandis que ses pupilles s'y adaptaient progressivement.

C'est alors qu'il discerna une tache rouge à sa droite. *C'est bizarre*, se dit-il, *je n'ai pas l'impression d'être passé par là*. Il marcha d'un pas hésitant vers ce faible rougeoiement, tâtant le sol du bout du pied à chaque instant.

Il n'osait pas rallumer sa torche, sachant que ce repère s'abolirait aussitôt. Et, juste devant lui, il entendit : *Tac ! Tac ! Tac !*

Il tenta de faire volte-face et de s'échapper, mais il se prit les pieds dans une racine et s'étala de tout son long sur les feuilles mortes et l'humus compact. Il tendit les mains devant lui et palpa une chose baveuse et répugnante, comme un champignon ou un animal en état de putréfaction. Il respira à pleins poumons. Il s'efforça de s'éloigner à quatre pattes de ce bruit qui, dans son esprit, se déplaçait à la vitesse d'un train. En se retournant, il tressauta : la lueur rouge le suivait.

Elle était de plus en plus près ! Terrifié, ne pouvant maîtriser les tremblements de ses doigts, il leva sa torche et enfonça l'interrupteur.

Et il hurla d'épouvante.

Le firmament était limpide au commencement du jour. N'ayant pas fermé l'œil de la nuit, Jim fut émerveillé par le ciel d'azur et la fraîcheur du matin. Il vit des nuées d'oiseaux, ou de créatures volantes, évoluer très haut et fendre ce ciel sans nuage, comme si les inquiétudes et les mauvaises nouvelles s'étaient dissipées dans la lumière matinale.

Mais ce n'était qu'une illusion. Ses compagnons et lui restaient confrontés aux mêmes difficultés, et lui n'avait personne à qui déléguer son autorité pour les chasser de son esprit. Il lui incombait d'y faire face à présent. Il appela son adjoint et lui dit de réveiller tous les autres et de leur annoncer qu'une réunion était prévue une heure plus tard.

Dans l'intervalle, il prit son petit-déjeuner sans dire un mot. À côté, Laura ne voulait rien manger. Elle braquait des regards inquiets sur la forêt. Elle avait insisté pour qu'on lance des recherches au milieu de la nuit, mais pour Jim c'était trop risqué. À part Laura et lui, il ne restait que dix personnes dans le campement. Le pilote Snoopy Stern et Maria Wasser avaient reçu une formation militaire. De même que le sergent Léo Owens et les soldats John Pastore et April Kwaïna. Mais la géologue Susan Goodman, les biologistes Dick Buckmanster et Soña Martin, ainsi que l'ingénieur Abe Greenspan et l'informaticien Saul Langley, étaient infichus de manier une arme.

Et aucun n'avait l'entraînement des forces spéciales pour s'engager de nuit en territoire hostile. Ils devaient attendre les premiers rayons du soleil s'ils ne voulaient pas s'égarer dans cette forêt inconnue.

Ses hommes l'attendaient. Jim laissa les restes de son petit-déjeuner et dirigea ses pas vers le centre du campement. Il les regarda l'un après l'autre. La rumeur courait déjà, et ils guettaient ses réactions.

— Il y a un traître au sein du groupe qui s'est enfoncé hier dans la jungle, dit-il sans préambule.

Il s'ensuivit un long silence alors que l'on s'efforçait de digérer l'information. Des regards nerveux furent échangés. Quelque part au cœur de la forêt vierge, une créature, peut-être un oiseau, entonna un chant aigu.

Un murmure incrédule traversa l'assistance.

— De qui s'agit-il ? demanda Dick Buckmanster au nom du groupe.

— De Larry, semble-t-il, fit Jim du bout des lèvres.

— Quoi ? s'écria Susan Goodman. C'est impossible, colonel ! Vous connaissez Kaplan depuis plus longtemps que moi. Vous avez maintes fois travaillé ensemble. Jamais il ne vous trahirait !

— Je le connais depuis quinze ans, reconnut-il. Je connais sa femme et ses enfants, et il m'a invité chez lui plusieurs fois. Depuis hier, nous pensons qu'il peut être l'auteur des fuites dans la presse, du meurtre d'Ingo Kouchi et des mutilations que le Japonais et Lorenzo Mc Cain ont subies après leur décès. C'est lui qui a suggéré d'enterrer Lorenzo dans les bois pour éviter l'autopsie, n'est-ce pas, Léo ?

— Euh, oui... oui, mon colonel, hésita le sergent.

— Sauf votre respect, mon colonel, dit April Kwaïna, cela ne prouve rien. Lorenzo est mort dans un accident dont nous avons tous été témoins. Il n'y avait aucune raison de pratiquer une autopsie, et tout le monde était d'accord pour lui offrir une sépulture décente.

Les yeux de la jeune femme étaient deux billes noires qui le fixaient durement. Elle avait les cheveux en brosse et presque blancs tant ils étaient décolorés, ce qui contrastait avec sa peau très mate.

— Oui, April, dit Owens à sa subordonnée, mais, si je me souviens bien, Kaplan a d'abord suggéré de brûler le cadavre. Et quand on lui a fait remarquer qu'il serait difficile de couper le bois nécessaire pour incinérer sa dépouille plus ou moins dignement, il a proposé de l'enterrer dans la forêt.

— Mais, sergent, insista Kwaïna, ça ne prouve toujours rien.

— Vous avez raison, admit le colonel, c'est un concours de circonstances et nous voulions que Larry puisse nous apporter quelques précisions. C'est pourquoi, hier soir, j'ai tenté de contacter Castro par radio pour qu'il me passe le géologue afin qu'on en discute. Mais personne ne m'a répondu : les Deltas et les deux civils qui les accompagnaient ont disparu. (Il ne put s'empêcher d'épier Laura du coin de l'œil.) Non seulement je n'ai pas pu entrer en contact avec eux, mais le signal de leur radiophare a totalement disparu lui aussi.

— Alors leur matériel a été complètement détruit, il n'y a pas d'autre explication, dit Abe Greenspan.

— Exactement, acquiesça Jim. Peut-être que Larry Kaplan n'est pas la taupe, finalement. Mais le groupe a été confronté à un problème, aucun doute, et chaque fois qu'un accident est survenu, nous en avons conclu que c'était l'œuvre d'une main criminelle.

— Croyez-moi, colonel, Kaplan n'est pas un traître, insista Susan.

— De toute façon, l'extinction du signal radio est très préoccupante. Il faut partir à leur recherche sans attendre. Cependant, nous ne sommes plus très nombreux et aucun de nous n'est assez aguerri pour s'élancer dans la forêt et les pister.

— Moi, je peux, mon colonel, dit April, mais je n'ai pas appris ça

dans l'armée.

— Je comptais sur vous, bien entendu. L'heure est venue de décider qui part et qui reste, et sous quelle protection.

— Moi j'y vais, dit Soña Martin en faisant un pas en avant.

— Franchement, mon colonel, intervint Snoopy Stern, le groupe est trop réduit pour qu'on le scinde en deux. Allons-y tous ensemble, nous serons plus en sécurité.

Jim regarda les civils, l'air inquiet. La jeune biologiste paraissait en forme, mais son patron était un boulet qui aurait mal aux pieds au bout d'un ou deux kilomètres. Et comme il savait Laura gravement malade, il songea que l'idéal serait de les laisser tous deux derrière eux. Peut-être avec la grosse Susan Goodman. Mais son ex-femme surprit son regard et lut dans ses pensées.

— Je dois partir à la recherche de mon... assistant, affirma-t-elle. J'irai seule si nécessaire. Une seule chose m'importe : le retrouver sain et sauf.

Jim devait prendre une décision, avec les avantages et les inconvénients qu'elle supposait. Il devait avoir l'air convaincu de la justesse de ses choix, cela faisait partie du métier pour un militaire de son grade.

— D'accord, dit-il, on y va tous.

Toutefois, une heure plus tard, tandis que le groupe hétéroclite de militaires et de civils se mettait en route avec une lenteur insupportable, il estima de nouveau que cette marche en forêt allait être un cauchemar. Il croisa le regard de la jeune April Kwaïna, qui prit un air résigné en haussant les sourcils, comme déchiffrant ses pensées.

Au moins, son aide serait précieuse. Elle appartenait à la tribu des Hopis, des Indiens pueblos d'Amérique du Nord. En effet, elle avait appris à repérer et suivre des traces dès son plus jeune âge et, dès qu'elle s'enfonça sous le couvert des bois, elle sut qu'elle retrouverait sans peine la voie empruntée par les Deltas. Les hommes de Hawk Castro avaient pris soin de baliser leur itinéraire de repères distincts. Après qu'April eut appris à déceler et identifier ces marques (branches à demi cassées, tiges pliées, feuilles indiquant une direction par leur disposition), ce fut comme si l'on s'orientait grâce à des miettes de pain dans une forêt que ne fréquentaient pas les oiseaux.

Leur progression était plus lente que celle des Deltas et ils durent faire halte pour dresser un campement. Ils disposaient de tentes igloo high-tech et d'une foule d'ustensiles que les soldats des forces spéciales n'avaient pas emportés, ce qui les freinait. On aurait eu du mal à accélérer néanmoins : les civils embarqués dans cette expédition se plaignaient de leurs pieds meurtris depuis déjà quelques heures.

Quand Jim ordonna une halte, Buckmanster s'écroula dans l'herbe et geignit de douleur en poussant des plaintes aiguës et en jurant qu'il ne pourrait plus faire un pas le lendemain. Susan, les orteils en sang, s'allongea elle aussi, mais elle supportait la douleur beaucoup plus dignement que le biologiste. Soña voulut leur appliquer une crème prélevée dans la trousse à pharmacie, mais April dit avoir une meilleure solution. Elle examina les ampoules à leurs pieds puis, avec une aiguille où elle avait passé un fil de coton, elle les transperça une à une en laissant un bout de fil à l'intérieur.

— Ça permet de drainer le pus, leur expliqua-t-elle. Demain, vous enfilerez de grosses chaussettes et vous repartirez sans difficulté.

Neko dut combattre pour se réveiller.

Comme si ses nerfs engourdis, éteints, fonctionnaient par intermittence et ne lui transmettaient plus de sensations. Les images se succédaient sans lien entre elles, surgissaient et s'éclipsaient, pareilles à des flashes, au seuil de la conscience.

D'horribles créatures noires les traînaient, lui et ses compagnons, à l'intérieur d'un tunnel qui s'engouffrait sous terre. Les parois et le plafond de la caverne étaient envahis par les racines pendantes des arbres de la forêt vierge.

Les conduisaient-elles dans leur antre pour les dévorer ?

Les petits de ces monstres doivent se terrer dans leur nid souterrain, attendant leur pitance, affamés, se dit-il, terrifié. C'est nous, leur pitance !

Il se rappela l'instant où sa torche avait éclairé cette chose énorme et sombre qui se dressait devant lui au milieu des bois ténébreux. Il avait hurlé de toutes ses forces.

L'image soudaine de cette invraisemblable créature avait injecté une terreur primordiale au tréfonds de son âme. Elle était si étrange et inhumaine qu'on ne pouvait l'appréhender d'un seul regard. Il avait distingué deux ocelles rouges pointés sur lui, distillant une haine féroce. Il avait entrevu également les gouttelettes d'humidité qui formaient des sphères brillantes sur une espèce de grosse carapace noire.

Il était resté paralysé, serrant la poignée de sa lampe, à quelques pas du monstre noir imposant dont le corps lustré reflétait le faisceau lumineux. Il ne voyait plus la forêt, ses pensées n'étaient plus que des ruines décrépites inutiles ; il ne subsistait plus que la présence insolite de l'être abominable qui s'avavançait vers lui inexorablement, les sphères rouges de ses yeux remplis d'une cruauté inhumaine.

Naïvement, il avait essayé de l'effrayer en remuant sa lampe dans sa direction. Il n'avait réussi qu'à mettre au jour d'autres détails inquiétants. La créature s'approchait encore. Il avait discerné plusieurs extrémités articulées, épaisses et courtes, qui se déplaçaient très vite, écrasant les feuilles et les branches des sous-bois. Il avait vu aussi une espèce de bouche abominable, cernée de palpes, d'articulations et de mandibules.

Tac ! Tac ! Tac !

Le bruit terrifiant avait résonné tout près, cette fois. Il en avait compris l'origine : les palpes tambourinaient sur les plaques mobiles de la carapace, tout autour de la gueule. Cette vision d'épouvante avait eu raison de ses dernières réserves de courage et il avait cédé à

une peur panique.

Il avait écarté sa lampe et, dans l'obscurité qui s'était imposée tout d'un coup, deux yeux rouges le fixaient, maléfiques. Il s'était mis à trembler de façon incontrôlée comme si sa température avait chuté subitement. Ses cheveux s'étaient affreusement hérissés sur sa nuque.

Puis, soudain, alors qu'il sentait le souffle de la bête lui chauffer la figure (*Un animal à sang chaud ?* se demandait la part rationnelle de son esprit, comme au sortir d'une commotion), des lampes puissantes s'étaient allumées dans son dos, et Hawk Castro avait crié :

— Écarte-toi, bonhomme, tu es sur notre ligne de tir !

Neko s'était jeté à terre sans y réfléchir à deux fois puis avait rampé sur les feuilles pourries qui jonchaient le sol pour s'éloigner de l'abomination.

À quelques pas, les cinq Deltas formaient un demi-cercle. Ils serraient leur fusil, et les points des mires laser dansaient sur la carapace luisante du monstre noir en face d'eux. Grâce à leurs torches, Neko le distinguait clairement à présent : on aurait dit une espèce de crabe noir, énorme, hypertrophié. Il était couvert d'une carapace chitineuse et brillante où étaient rivés différents instruments de métal des plus étranges. Sa tête émergeait du centre d'un gros torse en forme de barrique, si bien qu'il avait l'air bossu.

— Qu'en pensez-vous, Kaplan ? avait demandé Castro au géologue qui sortait des feuillages à sa droite. D'après vous, c'est un animal ?

— Je ne sais pas. En tout cas, je n'en mangerai pas. Regardez ces choses fixées sur la carapace. On dirait des pièces manufacturées, artificielles.

— Possible, avait dit Castro, le canon toujours braqué sur la créature, mais je ne vais pas m'approcher pour l'examiner. Albert, prenez quelques photos, les biologistes nous en diront davantage quand nous rentrerons à la base.

Kreczsinsky avait fait un pas en avant et braqué son appareil digital sur l'être mystérieux, sorte de crabe juché sur quatre paires de pattes articulées. Il levait aussi deux autres extrémités, comme de longs bras volumineux prolongés de pinces tranchantes. Le flash s'était déclenché. Le soldat s'appêtait à prendre une autre photo lorsqu'une forme avait jailli des broussailles et bondi sur lui en cassant les branches sur son passage.

Et une réelle explosion de violence avait eu lieu. La seconde créature avait percuté Kreczsinsky, le jetant à terre sans difficulté. Puis elle s'était penchée sur lui et l'avait transpercé des longs ergots de ses membres supérieurs. Elle avait soulevé le malheureux soldat dans les airs et l'avait projeté sur un tronc d'arbre. Tous avaient entendu

l'horrible craquement des vertèbres d'Albert Kreczsinsky. Son corps désarticulé avait ensuite roulé à terre et s'était figé sur le ventre.

Les autres Deltas avaient aussitôt réagi à la mort de leur compagnon, et leurs redoutables HK 416 avaient pris les deux monstres pour cible en perçant de gros orifices dans leur carapace noire et cristalline. C'est alors qu'une dizaine au moins de ces créatures s'étaient arrachées des ténèbres et leur avaient foncé dessus.

Des flammes bleutées avaient jailli de leurs appendices de métal, fendant l'air comme des éclairs et touchant les soldats, qui s'étaient effondrés l'un après l'autre, secoués de spasmes incontrôlables aux bras et aux jambes.

Au milieu d'une nuée de balles et de détonations qui crépitaient tout autour, Neko avait tenté de s'enfuir à quatre pattes. Mais un énorme pied s'était abattu sur son dos et l'avait écrasé contre terre. En tournant la tête, il avait vu la créature lancer une flamme bleutée dans sa direction. Il avait été saisi de convulsions au niveau des membres et une horrible décharge électrique avait parcouru ses terminaisons nerveuses. Son corps était devenu inerte et, avant de perdre connaissance, il avait uriné dans son pantalon.

Il avait ouvert les paupières un court instant, il ne savait combien de temps après. Il gisait toujours sur le ventre, le visage enfoui dans les feuilles, toujours paralysé. Il avait réussi néanmoins à tourner légèrement la tête. Larry Kaplan, à quelques pas, était le seul homme encore debout.

Puis il avait assisté à une scène encore plus terrifiante que tout ce qu'il avait vécu en cette nuit d'épouvante. Le géologue s'était penché sur le cadavre de Kreczsinsky et l'avait mordu à la nuque.

Neko s'était à nouveau évanoui, et, quand il avait recouvré ses esprits, ils se trouvaient dans ce tunnel qui débouchait dans une vaste grotte dont les parois restaient inaccessibles à son regard.

Des lumières s'allumèrent au sol, projetant un halo iridescent vers les hauteurs, comme une barrière cylindrique et lumineuse qui les eût confinés dans cet espace.

Neko eut l'impression de tomber, ressentant le vertige et la surprenante accélération propres à la traversée d'une singularité.

Jim alla trouver Laura pour s'enquérir de son état après cette journée éprouvante. Son ex-femme était assise devant sa tente, fumant paisiblement une cigarette de cannabis. Mais quand il s'approcha, il vit la sueur qui perlait à son front et son visage contracté qui laissait voir les muscles des mâchoires.

— Tu as mal, lui dit-il en l'observant d'un air inquiet.

— Au moins, cela présente un avantage, dit-elle avec un sourire forcé, je ne sens plus les ampoules à mes pieds.

— Je vais en parler à Dick Buckmanster pour qu'il te donne un analgésique.

— Non, attends. Je me débrouille avec ça, pour l'instant. (Elle leva le *stick* fumant sous ses yeux.) Je me shooterai vraiment quand la douleur sera intolérable. Là, on verra. Je risque d'épuiser toutes nos réserves de calmants.

— Peu importe. Il est hors de question que tu souffres.

— Jim, s'il te plaît, fous-moi la paix, grogna-t-elle tout à coup. Je me débrouille très bien seule.

— Mais tu n'es pas seule en ce moment. Il ne fallait pas m'en parler si tu ne voulais pas de mon aide.

— Disons qu'il est trop tard. Je voulais t'en faire part, voilà tout. Quant à la suite, je la connais... Je la connais par cœur.

— De quoi parles-tu ?

— Mon père est mort d'un cancer du poumon, tu te souviens ?

La nouvelle lui était parvenue alors qu'ils travaillaient conjointement sur un nouveau prototype de laser à rayons X.

Laura avait tout laissé en plan et pris le premier vol pour Baltimore. Mais à son arrivée il était mort.

Après l'enterrement, elle était restée chez sa mère, Lisa, toutes deux n'ayant pas échangé un mot depuis cinq ans.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenue plus tôt ? avait-elle demandé à sa mère sur un ton doux et triste, s'efforçant d'atténuer la dureté du reproche.

— Tout est allé très vite, avait répondu Lisa en secouant la tête, résignée. Ton père avait le caractère buté des Espagnols, tu sais bien. Il n'a pas voulu voir de médecin avant de quitter sa maison sur un brancard.

— Il vivait seul ?

— Oui, même s'il ramenait des femmes chez lui de temps en temps.

Lisa était assise en face d'elle, à une petite table équipée d'une lampe fluorescente et parsemée de pétales de différentes couleurs qu'elle sélectionnait tout en conversant. Sa seule occupation sa vie durant avait consisté à réaliser ces tableaux de fleurs séchées qu'elle accrochait ensuite aux murs de sa maison. Elle allait les cueillir dans son jardin, qui offrait désormais la beauté mélancolique des espaces qui commencent à tomber en friche. Elle avait toujours mené une vie d'oisiveté. En tant que fille unique, elle avait été surprotégée par sa mère, et quand celle-ci était morte, Laura avait dû assister la femme de ménage dans les travaux domestiques pendant que Lisa composait ces tableaux ridicules.

Comme à cette occasion où elle parlait de son mari qui venait de décéder et qu'elle décrivait comme un homme injuste et obstiné, enraciné dans ses coutumes ibériques et incapable de saisir les besoins de sa femme délicate. Ses mains manucurées maniaient habilement les pétales tandis que ses paroles tissaient à nouveau un tapis d'amertume et de rancœur. Mais Laura avait senti que sa mère essayait de lui révéler quelque chose. Une chose qui l'effrayait et qu'elle peinait à exprimer.

— Tu étais avec lui à l'hôpital ?

— Oui, jusqu'au bout. Il est resté de bonne humeur toute la journée, il blaguait même avec les infirmières. Il ne se croyait pas à l'article de la mort. Moi non plus, d'ailleurs, mais vers midi il s'est mis à délirer et à dire n'importe quoi. J'ai appelé le docteur, qui lui a administré un sédatif. On lui a fait des examens et on a jugé qu'il manquait d'oxygène au cerveau. Puis, vers une heure du matin, il s'est réveillé en hurlant que son heure avait sonné. Il pleurait désespérément et me jurait qu'il m'aimait, qu'il avait toujours su que je serais à ses côtés au tout dernier moment. Et il m'a demandé pardon pour ne pas avoir su me montrer à quel point je comptais pour lui. Il a dit aussi que maintenant je me retrouverais seule, que tu allais bientôt retourner en Espagne et m'oublier pour de bon. Son délire n'a fait qu'empirer et il a fini par crier que son père était là, à côté. On aurait juré qu'il le voyait, bien qu'il n'y ait personne dans la chambre. Nous étions seuls quand il est mort.

Laura avait compris ce qui lui passait par la tête, et sa mère lui avait fait peine. Elle était terrifiée à l'idée de mourir sans personne à côté d'elle et, comme toujours, elle usait de toutes les ressources à sa portée pour susciter la compassion. Laura lui avait alors promis qu'elle ne partirait pas, qu'elle ne comptait pas s'établir en Espagne et qu'elle resterait toujours près d'elle.

Elle n'avait pas respecté sa promesse. Et c'est à Barcelone qu'elle avait appris la mort de Lisa.

C'était elle désormais qui était infiniment loin de tout ce qu'elle

avait connu. Dans un monde étrange et reculé où seuls Jim et son fils la rattachaient à sa vie d'avant. S'il existait une intelligence suprême dans l'Univers, ce en quoi elle n'avait jamais cru, peut-être voulait-elle les punir, elle et les siens, pour ce serment rompu, songeait-elle.

Elle serra la main de Jim et lui dit :

— Jure-moi que tu vas retrouver Santiago. C'est la seule chose que je te demande.

Jim hocha la tête et l'embrassa sur le front.

— Je te le jure, ma chérie.

— C'est ton fils, Jim.

— Oui, je sais. Nous le retrouverons, tu verras. Maintenant, repose-toi.

Il s'éloigna. Une idée l'avait effleuré, et il partit voir Kwaïna.

— April, vous vous y connaissez un peu en médecine naturelle ? demanda-t-il. Enfin, en plantes médicinales aux vertus narcotiques, tout ça. Nous pourrions bientôt être à court d'analgésiques.

L'Indienne lui jeta un regard étonné.

— J'en connais oui, comme certains champignons et des cactus que mon peuple utilise traditionnellement. Hélas, on n'en trouve pas ici. Nous autres Hopis vivons dans le désert californien. Ce paysage ne m'est pas familier ni aucune de ces plantes, mais dans le tas il y en a sûrement qui possèdent ces propriétés. Peut-être que Soña Martin pourrait vous renseigner.

Conrad acquiesça, l'air pensif. La forêt vierge alentour comprenait de nouvelles espèces qui avaient évolué sur une période excédant deux cents millions d'années. Mais, en s'y attelant, les deux biologistes finiraient bien par déchiffrer l'origine évolutive de certains végétaux. Il suffirait de trouver un descendant de l'arbre à coca ou d'une essence similaire dont les feuilles conservaient certains principes actifs de la plante originelle. Il espérait seulement qu'on les découvrirait avant que Laura n'ait franchi le seuil critique.

Ils repartirent le lendemain matin et, après deux petites heures de marche, ils tombèrent sur le camp dressé par les Deltas. Jim admira la grande plateforme composée de branches et de terre que les hommes de Hawk Castro avaient érigée pour se protéger des bestioles rampant dans les feuilles mortes. Ils y étaient sûrement plus en sécurité qu'eux-mêmes dans leurs tentes high-tech.

April Kwaïna paraissait confuse, néanmoins.

— À partir d'ici, le chemin n'est plus balisé comme avant.

À l'autre extrémité du bivouac, Léo Owens leva la main pour attirer leur attention.

— Mon colonel, venez voir, dit-il.

En s'approchant, Jim vit un petit abri confectionné avec de

longues feuilles entrelacées. Le sergent les écarta et mit au jour les sept sacs à dos des membres de l'expédition, empilés soigneusement.

— Ils les ont mis au sec pour la nuit, expliqua-t-il. Les Deltas ont coutume d'improviser ce genre d'abri imperméable. Mais pourquoi les ont-ils laissés là ? Par contre, ils n'ont pas oublié leurs armes, ce n'est pas bon signe.

— Et les radiophares sont insérés dans leur tenue de combat, murmura Jim. Et comme ils ont cessé d'émettre...

Il s'arrêta avant d'énoncer l'évidence et coula un regard vers son ex-femme. Trop tard, Laura avait surpris son commentaire. Elle se tourna vers l'épaisseur de la forêt et cria :

— Neko ! Neko !

— Laura, calme-toi, tu veux bien ? dit-il en se précipitant vers elle. Il ne faut pas trahir notre position. Tu nous mets tous en péril.

— J'ai retrouvé leur trace, s'écria April. Regardez, mon colonel.

Il s'approcha de la jeune femme, qui lui montra de fines branches rompues.

— Ce n'est pas exactement la même chose, observa-t-il.

— En effet, reconnut April, ça ne ressemble plus à une piste balisée. Il semblerait plutôt qu'ils aient déguerpi en vitesse.

— Ils ont pris leurs fusils et foncé dans cette direction, indiqua Jim, préoccupé par ces indices de plus en plus alarmants. (Pourquoi n'avaient-ils pas récupéré leurs sacs à dos ?) Sergent, préparez vos armes, reprit-il en dégainant son pistolet réglementaire.

— À vos ordres, mon colonel, dit Owens.

On entendit aussitôt les *clic-clic* des M-16 armés par les soldats. Le pilote sortit son Colt 1911 et le saisit à deux mains. Tous les sens en alerte, les militaires s'enfoncèrent dans la forêt, guidés par les traces que les Deltas avaient laissées un certain temps auparavant. Les civils les suivaient, en retrait.

Au bout de quelques minutes de marche, ils tombèrent sur une forme humaine gisant dans une posture invraisemblable. En s'approchant, ils reconnurent Albert Kreczinsky. Son cadavre était la proie des fourmis rouges. Buckmanster s'avança pour l'examiner.

— Il a été poignardé à la poitrine et s'est brisé la colonne vertébrale, expliqua-t-il.

— Où sont les autres ? demanda Laura, angoissée.

Une petite branche craqua et ils décelèrent un mouvement furtif dans la végétation. Ils virent les ombres sinistres et difformes qui les guettaient.

— Plus personne ne bouge, lança Jim en levant son arme en douceur. Nous sommes cernés. Que tous les civils se jettent à terre à mon signal.

Les feuillages s'agitaient autour d'eux. Les silhouettes obscures prenaient position. Ils ne distinguaient pas nettement les créatures qui les encerclaient. Mais deux choses étaient sûres : elles n'étaient pas humaines et elles les dépassaient en nombre.

Neko plongeait dans un tourbillon palpitant de sons, d'images, de sensations et de peurs se succédant à un rythme effréné. Son esprit ensommeillé se remémorait les événements terrifiants survenus la nuit précédente, en les déformant jusqu'à les rendre encore plus abominables, tout en les mêlant aux menaces futures qui pesaient sur lui. Sa conscience hantait des régions de plus en plus ténébreuses, s'exposant à l'attaque acharnée de spectres terrifiants et inconnus. Pendant un laps de temps interminable, il resta immergé dans l'angoisse du cauchemar, tournoyant sur lui-même, conscient qu'il lui fallait se réveiller mais ne sachant comment, telle une souris prisonnière d'un labyrinthe sinueux.

D'abord, il dut saisir la posture dans laquelle il se trouvait réellement et la dissocier de son univers onirique. Il était roulé en boule, les genoux relevés, et serrait ses jambes dans ses bras. Il étira douloureusement ses membres tuméfiés et commença enfin à recouvrer ses esprits.

Il tendit l'oreille et perçut une rumeur, des voix qui conversaient autour de lui dans une langue incompréhensible. Des sons glottiques et gazouillants.

Il ouvrit les yeux et vit une clarté bleuâtre qui s'estompait par instants, comme si des silhouettes obscures passaient devant une source lumineuse tellement ténue qu'elle s'éteignait dès lors que l'on faisait écran. De la sorte, le décor n'acquerrait ni relief ni couleurs, n'offrant à son regard que des contours flous délavés.

Puis quelque chose s'interposa dans son champ visuel. Sa noirceur absorbait la lumière. Il sentit les relents tièdes de l'haleine répugnante exhalée par cette ombre. Il recula un peu et plissa les yeux pour mieux voir.

Lorsque l'image se précisa, il poussa un cri d'épouvante et détourna le regard, terrorisé, comme un enfant qui met les mains devant ses yeux pour occulter ce qui l'effraie. Il savait que cette chose se trouvait toujours là, devant lui. Son souffle lui caressait la joue. Il ne suffirait pas de regarder ailleurs pour qu'elle s'évapore. Haletant d'effroi, il tourna la tête pour concentrer son attention sur l'affreuse créature.

Il eut d'abord l'impression d'un zombie échappé d'un film de George Romero. Son crâne rond pelé était couvert d'une peau ridée jaunâtre et malade. Sa figure décharnée ressemblait à du cuir desséché étiré sur des os proéminents. Les pommettes étaient saillantes à l'extrême, sur le point, semblait-il, de déchirer la peau.

Elle n'avait pas de sourcils, on ne voyait que l'arrondi profond de l'orbite sous la peau qui épousait sa tête de mort. Plus bas, des yeux protubérants à la transparence opaline ressortaient comme deux grosses billes de verre.

Elle était aussi dépourvue de lèvres, offrant ainsi le macabre sourire de la mort. Autour de la bouche, la peau parcheminée laissait place, là où auraient dû être implantées les dents, à des plaques translucides, un peu comme des ongles pour ce qui avait trait à leur aspect.

Neko se demandait s'il était là face au gardien du monde des morts. Alors qu'il l'observait avec horreur et fascination, elle tendit un bras squelettique dans sa direction, de la peau et des os pour l'essentiel, prolongé d'une patte à trois doigts couverts d'écailles et munis de griffes noires et crochues. Il l'écarta d'un geste vif et recula encore. La créature ne le lâchait pas du regard, la tête penchée sur le côté, comme un chien étonné.

C'est alors qu'une main l'agrippa et le tira par le col de son gilet pare-balles pour l'obliger à se relever. Il fut soulevé comme une plume. Il se retourna et vit Hawk Castro.

— Capitaine ! s'écria-t-il, je te croyais mort ! Tu ne peux pas savoir comme je suis content de te revoir, vraiment.

— Moi de même, mais surtout j'aimerais que tu m'expliques la situation.

Neko fit la grimace et recula légèrement.

— Tu schlingues, capitaine, lui dit-il.

— Tu n'embaumes pas la rose toi non plus, mon garçon. Quand ils nous ont balancé leur saloperie, nos sphincters se sont relâchés. Nos ravisseurs nous ont confisqué nos machettes et nos armes à feu, mais n'ont pas pris la peine de nous filer un slip de rechange. Allons-y.

— Doucement, capitaine, j'émerge à peine, dit Neko avant d'ajouter à voix basse : C'est dingue, t'as vu ça ?

Il désignait la créature cadavérique qui avait les genoux à terre et le dos appuyé contre le mur.

— J'en ai marre de les voir, répondit Castro, et plus encore de les entendre. Elles jacassent sans arrêt dans leur langue, de vraies pies. Suis-moi.

Le capitaine le conduisit dans une espèce de couloir étroit aux parois incurvées noires et lisses, comme passées à la cire. Ils croisèrent d'autres zombies du même genre, et Neko leur trouva un surnom : les *deadies*. Ils semblaient parler entre eux dans ce langage glottique et continuaient de babiller en regardant passer les hommes. Il faisait très sombre : l'unique éclairage émanait d'une lumière bleutée au fond du tunnel.

— Que s'est-il passé ? Où sommes-nous ? J'ai souvenir d'avoir retraversé la singularité... Mais j'ai peut-être déliré.

— Ce n'était pas un délire. Ces crabes nous ont entraînés dans un tunnel interminable après nous avoir capturés. Nous sommes retournés à l'intérieur de la géode, mais par un passage souterrain. Et nous avons franchi la singularité.

— Maintenant, où sommes-nous ?

— Dans une autre caverne. Une chose est sûre : nous n'avons toujours pas regagné la surface et nous avons de la compagnie...

Castro fit un geste ample, et Neko en eut le souffle coupé. Le tunnel débouchait dans une vaste salle cylindrique d'environ cinquante mètres de diamètre. D'où il était, il y voyait d'autres tunnels confluer à la manière des rayons d'une roue de bicyclette. L'espace grouillait de *deadies* qui s'affairaient sans cesse, comme les zombies imaginés par Romero. Mais ceux-ci n'étaient pas franchement silencieux, bien au contraire, et ils caquetaient en permanence comme si leur vie en dépendait.

Le cylindre que formaient les parois de la salle était coiffé d'une coupole d'où pendaient des sortes de tubes fluorescents doués de mouvement. Des vers luisants qui changeaient de place et se tortillaient au plafond, produisant cet éclairage bleuâtre.

Il régnait là une chaleur étouffante. Les corps décharnés des *deadies* dégageaient probablement une température supérieure à celle des humains, or la salle en était remplie. Neko se sentit en nage et ôta son gilet de Kevlar. Le T-shirt qu'il portait par-dessous, avec la légende *I've seen things you people wouldn't believe*, illustrait parfaitement la situation.

— Content de te revoir, mon garçon. Tu as disparu quand on est arrivés ici, dit une voix qu'il reconnut aussitôt.

Il se retourna à la hâte et vit les Deltas qui avaient survécu. Rodriguez, Fichtner et Boykin lui tapèrent dans le dos en souriant.

Il vit aussi Kaplan, qui venait de l'interpeller.

Neko recula d'un pas et désigna le géologue d'un doigt accusateur.

— C'est lui, le traître ! s'écria-t-il. Le cinglé qui a tué Ingo Kouchi ! Je l'ai vu boire le sang de Kreczsinsky comme un vampire.

Kaplan écarquilla les yeux, visiblement surpris, mais, avant qu'il n'articule un son, avant que l'on ne réagisse aux paroles de Neko, Ronny Boykin avait passé un bras musculeux autour du cou du géologue et commencé à serrer.

— C'est vrai ! fit-il entre ses dents. Dans la confusion, quand les crabes nous ont attaqués, je l'ai vu se pencher sur Kreczsinsky et lui ouvrir la nuque avec une espèce de bistouri... Je croyais avoir rêvé ou

halluciné, parce que j'ai perdu connaissance juste après. Mais maintenant j'en suis sûr, je l'ai vu. Ce mec est un malade, un psychopathe !

Kaplan voulut parler, sans résultat, toujours étranglé par Boykin. Son visage mince et pâle virait au pourpre soutenu.

— Lâche-le, Ronny, ça suffit ! ordonna Castro. Arrête !

Mais, hors de lui, le colosse noir ne semblait aucunement disposé à libérer sa proie. Autour d'eux, les *deadies* avaient cessé de caqueter. Ils reculaient, comme intimidés par la violence de ces étranges créatures.

Et la voix de Kaplan se mit à résonner dans la tête de Neko :

S'il me tue, d'autres mourront avec moi : Ingo, Lorenzo et Albert Kreczsinsky... et dix mille autres.

Neko leva les mains et se boucha les oreilles.

— Quoi ? s'écria-t-il.

Aussi incroyable que ça paraisse, il avait nettement perçu la voix du géologue sous son crâne.

— Comment est-ce possible ?

Kaplan le regardait fixement. On eût dit que les yeux allaient lui sortir des orbites tandis que Boykin resserrait son étreinte. Neko eut l'impression que le géologue essayait de produire un sourire malicieux. Mais sa bouche se tordit dans un rictus épouvantable.

Tu es le seul qui puisse m'entendre, poursuivit la voix de Kaplan dans son esprit. Dis-lui de me lâcher. Tu sais maintenant que je dis vrai : sans moi, vous n'avez aucune chance d'en réchapper !

Les étranges créatures les avaient entièrement encerclés. Ils étaient pris au piège.

Jim fit signe à ses subordonnés de rester calmes. Owens, Pastore et Kwaïna tenaient solidement leur M-16. Snoopy Stern pointait également son Colt sur les feuillages. Les civils lui avaient obéi : ils étaient couchés par terre, immobiles.

Mais ils étaient perdus si les êtres en embuscade disposaient d'armes comme les leurs. Ils étaient une cible facile et n'avaient nulle part où fuir.

Ses yeux croisèrent ceux de Laura, et il y lut la peur et le désespoir qu'ils devaient tous ressentir certainement, mais qu'il déchiffrait aisément dans le regard de son ex-femme. « Du calme », lui signifia-t-il en remuant les lèvres sans bruit.

Le temps semblait comme arrêté.

Puis une créature émergea des frondaisons et s'avança vers eux tranquillement. Elle n'avait que la peau sur les os, véritable squelette ambulante. Sa figure décharnée ressemblait au masque de la mort.

Elle marchait en s'aidant d'un long bâton, mais quand elle se trouva à un pas des humains, elle le ficha en terre pour s'en débarrasser. Puis elle leur montra ses mains vides en un geste indiquant qu'elle n'était pas armée. Sauf que ce n'étaient pas des mains mais des pattes à trois doigts avec, à leur extrémité, de longues griffes noires et crochues.

À cette distance réduite, Jim observa d'autres détails. Sa structure osseuse paraissait humaine, anthropomorphe à tout le moins. Elle était si maigre qu'on distinguait le cubitus et le radius de ses avant-bras. Le thorax excessivement bombé laissait voir des côtes sous lesquelles se creusait l'abdomen. Elle n'avait pas d'organes génitaux, et les os iliaques des hanches ressemblaient à des anses surdimensionnées, de chaque côté du corps. Ses longues jambes disproportionnées par rapport au tronc étaient aussi prolongées de pattes à trois doigts.

Mais le comble de l'horreur, c'était sa figure.

De prime abord, on aurait cru une face de momie à la peau desséchée et collée sur le crâne. Mais un examen attentif livrait d'autres détails. Son crâne rond coiffait un cou étiré où ressortait chacune des vertèbres, et, quoique la peau fût globalement grisâtre, on remarquait des zones rouge vif autour de la gorge. Elle n'avait pas de dents, mais deux plaques cornées qui semblaient sortir directement de l'épiderme autour de sa bouche, comme les ongles des doigts. En lieu et place du nez s'ouvraient deux orifices au milieu du visage. Ses yeux

énormes et protubérants révélaiient de grandes pupilles dorées. De ses paupières jaillissaient de longs cils noirs auxquels se résumait tout son système pileux.

La créature parla, du moins émit-elle un son articulé tel un gazouillement. Bien qu'elle fût nue, Jim remarqua les parures qu'elle arborait. La peau délicatement ornée de tatouages bleus. Les fines lanières de cuir aux bras et aux jambes. Un collier de perles sur la poitrine. Les mollets ceints de rubans colorés. Des plumes rouges comme implantées sous la peau.

Jim ne savait que faire. L'être demeurait immobile devant eux, les deux mains tendues comme pour leur signifier ses intentions pacifiques. Cependant, au moins dix autres les encerclaient, tapis dans la végétation, les menaçant peut-être d'on ne savait quelles armes ; aussi, dans l'immédiat, n'était-il pas enclin à remiser son pistolet dans son étui.

— Dis à tes compagnons de se montrer, intervint-il en désignant la jungle alentour. Ils n'ont pas besoin de se cacher, nous savons qu'ils sont là. Dis-leur de sortir.

L'être squelettique le fixait de ses yeux globuleux, déconcerté. Il se tourna vers la forêt puis émit un son – comme ceux que l'on produit en se gargarisant – en remuant vivement les mâchoires. La réponse ne se fit pas attendre : un concert de gazouillements s'échappa des frondaisons. Bientôt des créatures identiques à la première apparurent une à une. Elles semblaient également désarmées, toutefois quelques-unes s'appuyaient sur des bâtons couverts de sortes de runes et ornés de rubans et de plumes.

Il y en avait une vingtaine, mais aucune ne paraissait hostile. Malgré leur extrême minceur, ces êtres avaient l'air robustes, mais Jim ne remarqua leur petite taille que lorsqu'elles furent tout à côté. Leur chef, le plus grand du lot, lui arrivait à peine à l'épaule.

— Quelqu'un peut-il me donner son avis ? demanda Jim, sans baisser son arme, à l'adresse des scientifiques allongés par terre.

— Ce sont des oiseaux, colonel, fit Soña, fascinée par les créatures.

— Des oiseaux ? s'étonna Jim.

— Oui, de grands spécimens, ajouta la biologiste allongée. Regardez la forme des hanches, on dirait celles d'un maniraptor, et ces plumes sont des vestiges de son ancien plumage, comme la pilosité que nous conservons sur la tête et sous les bras. Ces êtres ont évolué à partir d'une espèce d'oiseaux que nous avons connue à notre époque. Et ils sont très intelligents : il vous a compris aussitôt. Il sait aussi que vous le menacez avec une arme.

— D'accord ?

Jim rengaina ostensiblement son pistolet et ordonna à ses hommes de baisser leur fusil tout en restant prêt à tirer le cas échéant. Puis il montra le corps de Kreczsinsky et demanda :

— Qui ? Qui a fait ça ?

L'homme-oiseau regarda le cadavre à terre puis ses yeux écarquillés se posèrent à nouveau sur Jim. Il pointa un doigt sur la forêt et prononça un mot dans sa langue. *Glôak* ! crut entendre le colonel.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Regardez bien la direction qu'il nous indique, colonel, dit Susan.

— Il montre le chemin par où nous sommes venus. Tu veux me dire que Kreczsinsky est arrivé par là ? Je sais bien, mais dis-moi qui l'a tué. Et où sont nos amis ?

— C'est également le chemin qui mène à la géode, fit remarquer Susan.

La créature gardait le bras tendu. Jim se retourna et consulta la boussole dont sa montre était équipée, toujours dérégulée par le magnétisme de la géode. Il vit ainsi que l'ongle noir et effilé du volatile était pointé sur elle, effectivement.

— Pour moi, tout ça reste incompréhensible, avoua le colonel en secouant la tête. Léo, examine les bâtons de ces oiseaux, là-bas. Vérifie qu'ils ne contiennent pas d'arme.

— Peut-on se relever ? demanda Buckmanster. Il y a une odeur exécrable... et des fourmis !

— Encore un peu de patience, docteur. C'est pour bientôt.

Owens s'avança vers une des créatures qui venaient d'émerger des feuillages et tendit la main pour lui demander son bâton. L'autre obéit sans l'ombre d'une hésitation. Le sergent le maintint en l'air et en scruta l'extrémité.

— Le bois est creux, mon colonel, dit-il. Ce sont des sarbacanes, à mon avis.

Jim fit un pas vers le chef toujours figé devant lui.

— Lui. Notre ami. (Il montra de nouveau la dépouille à terre du Delta et posa le pouce sur sa propre poitrine.) Tu l'as tué, toi, avec ça ?

Il désignait la sarbacane plantée par terre puis le chef des hommes-oiseaux.

— Mais voyons, colonel, vous perdez votre temps, protesta Buckmanster, toujours allongé. Comment pourraient-ils comprendre ces gestes ?

— C'est moins stupide qu'il n'y paraît, dit Saul Langley. On a étudié ça en kinésique pour créer des icônes informatiques intuitives.

Dans toutes les cultures, les gestes exprimant des sentiments ou des désirs ont à voir avec le mouvement correspondant au fait réel. Par exemple, quand on a faim, on joint les doigts en leur extrémité et on les remue devant la bouche entrebâillée. Un sentiment de refus est exprimé par la main ouverte qui feint d'écarter l'objet du rejet. Un instituteur de maternelle sait que ces gestes élémentaires sont vite assimilés par les enfants, l'apprentissage est immédiat.

— Chez les humains, dit Buckmanster – mais là ce sont des...

— Des chasseurs, tout comme nous, le coupa Soña, ainsi que l'attestent leurs sarbacanes, et cela signifie qu'ils ont appris à viser, un concept qui leur est donc familier. D'ailleurs, cette créature l'a fait à l'instant même en montrant la géode. Et, d'après moi, elle a parfaitement compris la question du colonel.

— Dis-moi une chose, Saul, fit Buckmanster : toi qui as étudié la kinésique, comment ces indigènes interprètent-ils le fait qu'on reste allongés comme des moins que rien pendant qu'ils discutent ?

— Pour être franc, ça m'est bien égal, Dick. Si ça part en vrille et que les M-16 entrent en jeu, je n'ai aucune envie d'être sur la trajectoire des balles.

Jim oublia les civils pour concentrer son attention sur le visage osseux du chef. Il montra Kreczsinsky à nouveau.

— Lui, notre ami. Il est mort. Qui ?

L'homme-oiseau se désigna lui-même et prononça une seule syllabe :

— Glik !

Puis il pointa le doigt sur Jim.

— Moi : humain, fit le colonel. Oui, moi Tarzan et toi Jane... Bon, les présentations étant faites, dis-moi qui a tué notre camarade. Toi ?

Le *glik* rouvrit les mains afin de leur rappeler qu'il n'était pas armé et fit un geste de rejet, comme celui que Langley leur avait décrit.

Et soudain une forme qui rampait à terre attira son attention. Elle se mouvait à une allure vertigineuse. Le *glik* récupéra sa sarbacane, la porta à ses lèvres et tira avant qu'un humain ne puisse réagir.

— Arrête, Snoopy. Du calme... murmura Jim.

Le pilote avait collé le canon de son Colt 1911 sur la tempe du chef, un doigt sur la détente et le chien armé.

— Retire ton pistolet, Walter, je ne crois pas qu'ils aient l'intention de nous agresser.

Le pilote obéit de mauvais gré, désarma le chien et ôta le canon de la tempe osseuse du *glik*. Celui-ci s'inclina et ramassa la fléchette qu'il avait décochée vers le sol. Elle avait transpercé une espèce

d'araignée plate et argentée de la taille d'une main. Il la montra plusieurs fois et fit :

— Glohhhakkk !

— Je ne comprends foutre rien à ce qu'il raconte, avoua Jim, abattu. Toi, Laura, tu as une idée... ? Laura ?

Son ex-femme ne répondait pas et il frémit en s'apercevant qu'elle n'avait pas desserré les lèvres depuis qu'ils avaient rencontré ces créatures. Il courut vers elle.

— Surveillez-les de près, ne baissez pas la garde, ordonna-t-il en même temps à ses hommes.

Jim s'agenouilla près de Laura, inconsciente. Sa poitrine montait et descendait : elle avait le souffle agité, comme un halètement continu. Il lui soutint la tête, lui caressa la joue puis écarta une mèche de son visage.

— Buckmanster, vite, dépêchez-vous ! hurla-t-il.

Le biologiste s'approcha à quatre pattes. Il regarda la femme et demanda :

— Que lui arrive-t-il ?

— Elle est inconsciente, putain ! s'écria Jim, excédé. Vous êtes médecin, non ? Alors dites-moi ce qu'elle a !

Dick souleva une paupière de Laura. Il lui tâta le pouls.

— Elle a les pupilles dilatées... Son cœur bat très faiblement. ... Elle est en état de choc, mais si je n'ai pas davantage de précisions...

— Le cancer, elle a un cancer, nom de Dieu ! Je sais seulement que la douleur est très aiguë. Donnez-lui un calmant, n'importe quoi.

— Vous êtes sûr ? S'il s'agit d'autre chose et qu'elle reçoit de la morphine, elle risque de...

Jim attrapa Buckmanster par le col.

— Aidez-la ! Faites quelque chose !

Dick alla chercher des capsules de morphine dans la trousse à pharmacie et en injecta une dans le bras de Laura. Sa respiration s'apaisa aussitôt.

— Sa réaction est bonne, on dirait, fit le médecin. Le cœur bat toujours faiblement, mais ça n'a pas empiré avec le sédatif.

La voix de Léo Owens retentit un peu plus haut.

— Halte-là ! Où vas-tu ? Plus un geste !

Jim se retourna immédiatement et sa main plongea vers la crosse de son pistolet. Le chef des *gliks* s'avavançait tranquillement vers eux, les mains levées pour leur montrer qu'il n'avait nulle hostilité à leur égard.

— Tout doux, Léo, dit Jim. Laisse-le s'approcher.

Le *glik* s'agenouilla près de la femme inconsciente. Il posa un

doigt sur elle et pointa sa main en forme de griffe sur la jungle, à l'opposé de la clairière où reposait la géode. Il prononça un chapelet de mots gutturaux et incompréhensibles, et refit le même geste, insistant.

— Ils veulent qu'on les accompagne, si j'ai bien compris, dit Soña à l'arrière. Peut-être que leur village est par là-bas. Il pense pouvoir la soigner, on dirait.

— Foutaises ! s'écria Dick Buckmanster. C'est des sauvages, voyons !

— Tu serais étonné par les connaissances des peuples dits primitifs, lui lança April en le considérant de haut.

— Arrête, j'espère que tu n'es pas sérieuse ! répliqua Dick.

Entre-temps, des *gliks* s'étaient mis à l'ouvrage, suivant les consignes de leur chef. Ils rassemblèrent des sarbacanes en les nouant avec des bouts de cuir et des cordes, obtenant deux longues barres qu'ils disposèrent parallèlement. Puis ils dépouillèrent un arbre de son écorce souple et caoutchouteuse et l'attachèrent avec des brins de cuir.

— Que font-ils ? interrogea Léo.

— C'est pourtant évident, dit Snoopy avec un sourire en coin. Ils improvisent un brancard.

Buckmanster se tourna vers Conrad.

— Colonel, ce n'est pas le moment de la déplacer.

Jim hésita longuement. Il observait Laura puis le brancard confectionné par les *gliks*. Il se décida enfin :

— La direction qu'il indique est censée nous conduire à la rivière. Qui sait s'ils ne vivent pas dans ce coin-là ? Justement, nous cherchions des alliés en ce monde. Peut-être que nous les tenons et qu'ils nous aideront à retrouver nos camarades.

— Et s'ils voulaient nous attirer dans leur village pour nous sacrifier à leurs dieux ? suggéra Susan.

— Possible, mais nous sommes équipés d'armes automatiques, et eux de simples sarbacanes...

— Du moins en apparence.

— En effet, mais nous devons courir ce risque. Nous ne survivrons pas longtemps, isolés dans ce monde. Léo, April, John, Snoopy... vous allez faire bien attention à partir de maintenant. Gardez le doigt sur la détente et les yeux rivés sur ces volatiles.

Puis Jim se retourna vers les civils et ordonna :

— Allez, debout ! On part avec eux.

Le visage de Larry Kaplan s'était empourpré alors que le bras puissant de Boykin l'étranglait sans relâche.

Neko posa la main sur l'épaule du soldat noir et lui dit :

— Arrête, il nous doit des explications.

Boykin le regarda, hésitant. Puis il se tourna vers le capitaine, qui attendait en fronçant les sourcils. Le militaire souffla et libéra le géologue comme s'il reprenait pied dans la réalité.

— Désolé, monsieur, bredouilla-t-il en baissant les yeux, hagard et légèrement honteux.

Kaplan tomba à genoux et toussa de manière convulsive en crachant un filet de salive. Neko s'accroupit à côté et lui tapa dans le dos. Mais le problème était ailleurs, à l'évidence. Boykin lui avait-il écrasé la trachée de son bras vigoureux ?

Mais, au bout de quelques minutes, le géologue retrouva un souffle normal. Comme la tension retombait, les *deadies*, qui s'étaient massés autour d'eux pour assister aux agissements de ces êtres curieux et violents, se lassèrent bientôt du spectacle et se remirent à jacasser comme à leur habitude.

— Très bien, Kaplan, dit Hawk Castro en se penchant vers le géologue. Tu as l'air d'aller mieux, alors mets-toi à table. As-tu assassiné l'ingénieur Ingo Kouchi ?

Larry Kaplan frictionna sa gorge rougie qui tranchait avec son visage blême. Il eut un geste de la main.

— D'accord... Un instant, je vous prie... (Il se racla la gorge.) Ça y est presque...

— Je l'ai vu inciser la nuque d'Albert avec un petit objet qui brillait, grogna Ronny Boykin.

— Un bistouri laser, admit Kaplan d'une voix éraillée. Un instrument d'une extrême précision...

— Tu l'as sur toi ? demanda Castro.

— Hélas, non... ces êtres me l'ont dérobé. Aucun détail ne leur échappe, apparemment. Les crabes, vous dites, c'est ça ?

— C'est quoi, ces bestioles ? lui demanda Neko.

— Je ne sais pas.

— Et toi, qui es-tu ?

— Eh bien, mon garçon, voilà une question plus difficile qu'il n'y paraît, dit Kaplan en se tournant vers lui.

— C'est un fou, cracha Boykin. Un putain de psychopathe, et c'est tout !

Kaplan leva les yeux vers le militaire.

— Je comprends ta réaction, Ronny, vraiment, dit-il.

— Commençons par le commencement, intervint Castro pour structurer un peu cet interrogatoire. Alors tu t'es servi d'un bistouri laser pour ouvrir le crâne d'Albert, c'est bien ça ?

— Mais je ne l'ai pas tué, capitaine. Tout le monde ici a vu ce... crabe le transpercer et le jeter contre un arbre. J'ai seulement...

— En revanche, Ingo Kouchi, tu l'as bien assassiné, l'accusa Rodriguez.

— Le jeune ingénieur s'était aperçu que j'avais bricolé son robot. La machine devait dérailler comme elle l'a fait exactement pour ouvrir la géode en tombant. Ingo a vu la roue bloquée et a compris qu'il s'agissait d'un sabotage. Il allait avertir le colonel. Je l'ai menacé, mais il comptait me dénoncer, et j'ai dû le réduire au silence.

— Très bien, là encore, on comprend, dit Fichtner, de la part d'un espion et d'un salaud de traître. Mais, bon Dieu, pourquoi le mutiler en lui arrachant un bout de cervelle ?

Kaplan ouvrit la bouche pour répondre, puis hésita et garda le silence. Sa figure semblait de pierre sous la lumière bleue qui coulait sur ses traits marqués. Ses yeux disparaissaient sous l'ombre des sourcils.

— Alors ? interrogea Castro. Que réponds-tu à cela ?

— Je suis un collecteur d'âmes.

— Un quoi ?

— C'est difficile à expliquer, admit le géologue.

— Il n'y a rien à expliquer parce qu'il n'y a pas d'explication qui vaille, gronda Boykin, un doigt accusateur pointé sur lui. Cette ordure est un sadique et un assassin qui s'est infiltré dans l'équipe du colonel. Il n'y a pas d'autre explication.

— Non, aucune, en effet, acquiesça Fichtner.

— Laissons Ronny finir ce qu'il a commencé, un point c'est tout, dit Rodriguez.

— Avec joie ! s'écria Boykin, les mains tendues vers le géologue. Je peux tordre ce cou maigrelet comme on étrangle un canard.

— Un instant, un instant, s'interposa Neko. Vous allez le laisser parler, oui ou non ? Il va nous dire où nous sommes.

— Il n'en sait foutre rien, tu n'as pas entendu ? dit Boykin.

— Je m'en fiche. Vous ne pouvez pas l'exécuter comme ça, de sang-froid.

— Je comprends que ça te répugne, petit, alors tu n'as qu'à détourner les yeux. Écarte-toi et laisse-moi faire.

— Mais... qu'est-ce que tu racontes ? Tu comptes vraiment...

— En tout cas, dit Fichtner, on ne peut plus lui faire confiance et,

vu notre situation délicate, lui laisser la vie sauve serait comme ramasser une grenade dégoupillée.

— Pas si vite, Paul, Ronny... Ce n'est pas aussi simple, intervint Castro, les sourcils froncés. Regardez autour de vous, où est-ce qu'on est à votre avis ? Vous pouvez me le dire ?

— Lui non plus n'en sait rien, mon capitaine, répliqua Fichtner. C'est un taré.

Castro se tourna vers Neko.

— Mais tu es persuadé du contraire, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Le garçon soutint son regard un instant et détourna les yeux.

— Tout à l'heure, ses pensées ont résonné dans ma tête, dit-il.

— Putain ! s'écria Boykin. Encore un frappadingue !

— Non... c'est possible, intervint Rodriguez. C'est peut-être de la télépathie.

— Cela est physiquement impossible, objecta Neko, l'air songeur. L'énergie nécessaire pour transmettre un message d'un esprit à un autre par les airs nous brûlerait tout bonnement la cervelle.

— Alors je ne comprends pas... dit Rodriguez, déconcerté.

Neko porta la main à sa nuque, où restait incrustée l'araignée noire et plate, et demanda à Kaplan :

— C'est là sans doute qu'il faut chercher l'explication, non ? Tu as aussi cette chose dans le bulbe rachidien, je me trompe ?

Le visage de marbre du géologue se contracta en un sourire.

— Absolument, Neko. Seulement, chez moi, c'est invisible. Nous pouvons parler d'interface pour simplifier. Là, touche.

Le géologue se retourna pour que Neko tâte la légère protubérance à sa nuque.

— Oui, je la sens. J'ai ainsi pu t'entendre dans ma tête. Ces choses communiquent entre elles, c'est bien ça ?

Kaplan acquiesça et laissa Castro vérifier la présence du minuscule appareil sous la peau.

— C'est bien joli, tout ça, dit le capitaine en ôtant sa main, mais maintenant je veux une explication rationnelle, et vite !

Kaplan leva les yeux vers lui.

— Capitaine Castro, je ne peux pas vous fournir les réponses élémentaires que vous attendez. Comme je l'ai déjà dit, j'ignore tout de ces crabes, je les ai découverts dans cette jungle. Cela n'a rien d'étrange, nous sommes perdus dans l'Occulte, ce laps de temps invisible pour les êtres qui ont fabriqué les géodes... Ils ignorent pareillement tout de vous, les humains, comme de cette autre espèce intelligente autour de nous.

— Et qui sont-ils ? lui demanda lentement Neko.

Kaplan le regarda et eut encore une fois un sourire ironique.

- Mieux vaut reprendre depuis le commencement, dit-il.
- On t'écoute, l'encouragea Neko.
- Non, d'ailleurs, il vaut mieux reprendre avant le commencement...

En une fraction de seconde infinitésimale, tout s'effaça autour de lui.

Neko fut soudainement plongé dans l'obscurité la plus complète. Il ne voyait rien, aucun photon n'atteignait sa rétine. Tout comme s'il était enveloppé d'un épais linceul de velours noir, dans un cercueil enfoui sous plusieurs kilomètres de terre.

Mais il sentait son corps et percevait le flux sanguin à ses tempes, une sorte de houle persistante. Il s'entendait respirer et l'air circulait dans ses poumons. À ceci près qu'il n'y avait pas d'air autour de lui, mais un vide absolu comme cette obscurité sans limite.

Ses membres avaient gardé leur sensibilité, bien qu'il ne les vît pas, et il s'efforça d'allonger les bras sur les côtés.

Il toucha quelque chose. Un autre corps tout aussi immobile dans le noir.

— Neko, c'est moi, fit la voix de Kaplan. N'aie crainte.

— Qu'est-ce que c'est ? Je rêve ? J'hallucine ?

— Ni l'un ni l'autre. Ton esprit décode le message que lui envoie mon interface. En réalité, nous sommes toujours dans la caverne avec le capitaine Castro et ses hommes, mais tes sens captent les images et les sensations que je désire te transmettre.

— Alors ça déconne, je ne vois strictement rien.

— Je t'ai dit que nous reprendrions avant le commencement.

— Avant le big-bang, hein ? Eh bien, c'est raté : avant la grande explosion à l'origine de l'Univers, il n'y avait rien, ni espace ni temps. Et en ce moment je perçois l'espace environnant, même s'il est vide et obscur. Et le temps est là, forcément. Du moins celui qui s'écoule pendant qu'on discute tous les deux.

— Tu ne comprends pas. Nous ne sommes pas dans notre univers, mais dans un monde antérieur, infiniment plus vaste. Je vais modifier certains paramètres pour affiner tes perceptions...

Miraculeusement, Neko recouvra la vue peu à peu dans l'obscurité. D'abord, une étrange phosphorescence qui éclairait les objets de l'intérieur et dessinait des contours flous d'une extrême noirceur. Peu à peu, néanmoins, il put y discerner des profils en mouvement et dotés de volume. On eût dit les images issues d'un microscope électronique à balayage, mais plus bizarres et inquiétantes.

— Désormais tes yeux perçoivent chaque radiation comme une source de lumière, lui dit Kaplan. Tu perçois même l'infime émission de Hawking.

— La radiation de Hawking ! s'écria Neko. Alors nous nous trouvons à proximité d'un trou noir.

— Dans cet univers, qui n'est pas le nôtre comme je te l'expliquais précédemment, ne subsistent que des trous noirs et des objets sans lumière propre. Toutes les étoiles qui le peuplaient se sont éteintes il y a très longtemps. Elles ont consommé tout leur combustible nucléaire tandis que l'espace poursuivait son expansion, sans que rien ne puisse la freiner.

— La mort thermique, saisit Neko. L'inexorable conséquence du deuxième principe de la thermodynamique. Si les lois scientifiques en vigueur ici sont les mêmes que chez nous, nous pouvons en déduire que cet univers est d'un âge bien supérieur au nôtre.

— Oui, bien supérieur. Inutile d'évoquer la durée d'existence de ce cosmos, c'est énorme, ça dépasse l'entendement, mais... Te souviens-tu du théorème du singe enchaîné à une machine à écrire et qui pianote au hasard sur le clavier ? Dans cet univers, il aurait écrit les œuvres complètes de Shakespeare et les premiers chapitres du *Quichotte*...

Kaplan marqua une pause et reprit peu après :

— Mais cet univers très ancien a échappé en partie à cette mort thermique pour une simple raison : il renferme de l'intelligence, comme notre univers, et cette intelligence n'est pas disposée à s'éteindre.

Neko perçut alors un mouvement à sa droite. Une ombre, une de ces silhouettes indéfinissables, s'avancait lentement vers eux. Elle se résumait à une masse noire sur un fond encore plus ténébreux. On ne distinguait aucun détail de son anatomie, qui semblait se couler en douceur dans l'obscurité, mais elle était douée de vie et de conscience, Neko en était sûr, il le sentait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en s'écartant machinalement.

La silhouette passa si près qu'il aurait pu l'effleurer du bout des doigts.

— Ces êtres... que nous appellerons géodites, répondit Kaplan, sont parvenus à créer et manipuler les trous noirs, leur source d'énergie, seules ressources disponibles dans cet univers moribond. Ils laissaient tomber de petits fragments de matière et absorbaient les flux d'énergie qu'ils émettaient en se désintégrant dans l'horizon des événements. Et de la sorte ils survécurent des éons durant. Mais ils se savaient condamnés à longue échéance car l'entropie croissait inexorablement. À un moment donné, dans un avenir lointain, le cœur même de la matière se corrompait. L'éternité est sans limite, et ils voulaient y accéder.

— Qu'ont-ils fait ?

— Eh bien, regarde...

Neko pointa le regard dans la direction suggérée mentalement par Kaplan, mais ce qu'il voyait là lui semblait incompréhensible. Puis la vision se transforma radicalement. Son interface avait éliminé une dimension spatiale pour que tout se précise dans son esprit. Il découvrait comme une simulation issue d'un ordinateur surpuissant.

Cet univers énorme et ancien lui apparaissait désormais comme une toile de caoutchouc quasi infinie et tendue à l'extrême. Une déformation s'y mouvait lentement, étirant le tissu de l'espace pour creuser un puits en forme de cône pointu qui venait perforer la pellicule élastique. Derrière, l'espace se reconstituait aussitôt, mais Neko vit au moins une centaine de ces cônes se rapprocher les uns des autres, bien que très éloignés au départ.

— Les géodites ont utilisé des ondes de gravité et, avec une patience infinie, ils sont parvenus à déplacer ces trous noirs de sorte qu'ils décrivent des trajectoires calculées avec minutie. Observe le résultat...

La simulation se poursuivait. Les cônes représentant les trous noirs furent de plus en plus proches les uns des autres. Pensant qu'ils allaient se télescoper, Neko s'attendait à une grosse explosion de radiations. Mais il n'en fut rien. Comme Kaplan lui en avait fait la remarque, leurs trajectoires étaient conçues avec une précision extrême. Les trous noirs se croisèrent sans se toucher apparemment, puis, sous l'effet de leur gravité, ils formèrent une espèce de carrousel avant de s'éloigner chacun de son côté.

En découvrant la suite, Neko eut un sursaut d'étonnement.

Durant le bref laps de temps où les trous noirs s'étaient côtoyés au plus près, traçant une courte orbite les uns autour des autres, leurs singularités s'étaient frôlées et avaient découpé un morceau du tissu de l'espace. Ce fragment se détacha et s'éleva comme une bulle vacillante au-dessus de l'immense étendue lisse d'où il était originaire.

— Voici la naissance de notre univers, dit Kaplan.

La bulle se mit à évoluer indépendamment de l'univers matriciel. Subitement, elle se contracta en un point infinitésimal puis explosa violemment en grandissant brusquement au gré d'une nouvelle expansion.

— Le big-bang, précisa Kaplan. Les géodites ont dû attendre que notre univers refroidisse légèrement et soit assez vaste pour s'y introduire. Ils ont alors conçu un trou de ver reliant les deux cosmos. Désormais, ils disposaient du nécessaire pour survivre à jamais : un petit univers dense et saturé d'énergie. Ainsi, durant les quinze milliards d'années qui suivirent s'employèrent-ils à y croître et y

multiplier...

Neko vit alors des images plus familières de l'espace constellé d'étoiles et de galaxies. À ce détail près : toutes les étoiles étaient d'un rouge intense. C'étaient là des soleils de la première génération stellaire, avant que ne s'opère l'alchimie de la transmutation dans leurs fours cosmiques et que n'apparaissent les éléments lourds essentiels à la vie.

Mais cet univers primitif n'était pas seulement composé d'étoiles. Le film projeté dans son esprit lui en révéla une, deux, trois... Des géodes.

Noires, brillantes, flottant indolemment dans ce cosmos fraîchement éclos ; leur surface vernissée reflétait l'éclat d'une myriade de soleils rouges.

— Ce sont « eux », les géodes ! s'écria Neko, comprenant tout à coup. Alors elles sont vivantes ?

— Si l'on veut, mais cela n'a rien à voir avec notre existence ni celle d'aucune entité organique. En un passé lointain, peut-être que les géodites étaient de chair et d'os comme nous, mais il ne subsiste aucune trace de cette époque.

Les images ressemblèrent de nouveau à celles d'un ordinateur ultrasophistiqué. Neko put voir au même instant un nombre incalculable de géodes, à des années-lumière les unes des autres, emplissant tout l'Univers tel un énorme cristal allotropique de carbone.

— Fascinant, dit Neko. On dirait le filet d'Indra, dans la mythologie hindoue. Un filet infini avec un joyau à chaque nœud.

— En effet. Les géodes sont disséminées parmi les galaxies et les étoiles que nous voyons dans le ciel, et leur masse obscure pèse cent fois plus lourd que toute la matière visible. C'est précisément leur masse qui freine l'expansion de l'Univers. Chacune recèle une petite singularité et elles sont toutes reliées entre elles par un réseau de trous de ver, et de la sorte elles communiquent comme les neurones d'un cerveau géant. Mais dans un système aussi vaste, la connaissance globale présente toujours des failles.

— Comment cela ?

— Ils se sont aperçus qu'un nœud du filet n'était plus relié aux autres. Une géode dont le passé leur était inaccessible. Un grand trou dans l'esprit des géodites. L'Occulte.

Neko découvrit alors une géode solitaire qui tournait autour d'une étoile naine moribonde. Il comprit qu'il s'agissait des restes du Soleil, et que cette géode était la sienne.

— Et la Terre, qu'est-elle devenue ?

— Elle a certainement été vaporisée quand le Soleil s'est

transformé en géante rouge. Et lorsque les flammes ont enfin cessé, elle errait seule au milieu du néant. On ne voyait plus au-dedans. Cela équivalait à une perte d'information, ce que les géodites ont en horreur par-dessus tout. C'étaient là des éons de savoir qui passaient à la trappe. Ils ont donc décidé d'envoyer une sonde à partir d'une autre sphère située à proximité pour enquêter sur le passé de cette géode.

— Tu voyageais dans cette sonde...

— Je suis collecteur d'âmes, comme je l'ai dit.

— Ça, tu devras me l'expliquer plus clairement.

— Pour les géodites, un esprit conscient, si primitif soit-il, est la chose la plus précieuse au monde.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pour quelle raison votre civilisation accordait-elle autant de prix à l'or et aux diamants ? Parce qu'ils étaient rares, et rien n'est plus rare et précieux dans l'Univers qu'un esprit doué d'intelligence. Ils sont tous uniques et irremplaçables, et la perte d'un seul est comparable à la disparition d'un univers. C'est pourquoi les géodites veillent à les préserver.

— Ça fait froid dans le dos. Ils en font quoi au juste ?

— Rien. Ils leur procurent des corps qui leur assurent une vie éternelle. Le nom de Pierre Teilhard de Chardin te dit-il quelque chose ?

— Le jésuite à qui l'on doit le concept du point Oméga ? Bien entendu.

— Un personnage fascinant. Il eût été dommage qu'il disparaisse.

— Tu veux dire que tu as collecté... son âme ?

— En quelque sorte. La conscience de chaque être vivant reste gravée dans une espèce de lien multidimensionnel qui se rattache au corps physique en un point précis. Chez les humains, c'est l'hypophyse. J'ai voyagé vers le passé de la Terre par le biais d'une géode distante d'une année-lumière. J'ai exploré ce monde bien avant l'apparition de l'espèce humaine. Puis j'ai collecté des âmes. Si possible, les plus extraordinaires et originales. J'ai maintes fois changé de corps, mais ma mémoire est demeurée intacte au fil du temps grâce à mon interface indestructible, dit-il en désignant l'implant minuscule incrusté dans sa nuque. J'ai toujours veillé à rester invisible au regard de l'histoire, mais cela n'a pas toujours été possible. Je suis à l'origine d'au moins trois religions. Tu ne sauras pas lesquelles.

— Et, un beau jour, tu as décidé qu'il était temps que l'humanité découvre la géode, lança Neko. Car c'est toi qui as tout manigancé pour révéler sa position à l'équipe du colonel Conrad, n'est-ce pas ? Mais dis-moi, pourquoi avoir choisi ce moment-là ?

— Vous aviez désormais une maîtrise technologique suffisante

pour détecter la géode et l'ouvrir. Je devais regagner mon époque, je suis porteur d'informations du plus haut intérêt pour les géodites. J'ai fait en sorte que vous soyez contraints d'activer la géode et de la traverser. Mais je ne comptais pas atterrir ici, et à vrai dire je suis perdu. Le trou de ver était tronqué, mystérieusement. Et j'ignore tout de ces crabes qui nous ont attaqués. Je n'avais jamais vu pareilles créatures ni même eu vent de leur existence. Mais leur organisme a l'air constitué du matériau dont sont faites les géodes, aussi curieux soient-ils. Leur présence est peut-être liée à l'Occulte...

Quelqu'un secoua Neko par l'épaule et il revint dans la grotte lugubre à l'éclairage bleuâtre où fourmillaient les êtres à l'aspect cadavérique.

— Neko, qu'est-ce qui t'arrive, petit ? demanda le capitaine Castro. Kaplan et toi, vous êtes restés immobiles en même temps, les yeux dans le vague, pendant quelques secondes. Ça va ?

— Quelques secondes, pas plus ? s'étonna Neko.

Puis il tenta d'expliquer aux Deltas ce dont il avait eu connaissance à l'instant. Mais c'était tellement énorme et sidérant qu'il avait grand-peine à l'exprimer. Parmi ces révélations, Castro ne retint qu'une idée :

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria-t-il, furieux. Ce traître veut nous faire croire que la géode n'est autre que Dieu ?

— Dieu est un mot et un concept que vous autres humains avez inventé, dit Kaplan. Et vous l'avez accolé à des supports tout à fait différents durant l'histoire de votre espèce : à des animaux totémiques mais aussi à des êtres omnipotents et omniscients, capables d'émotions on ne peut plus humaines. Moi-même, je l'ai vu.

Il y eut alors un tumulte en provenance du réseau de tunnels. Les *deadies* s'en échappaient en hurlant de terreur. Ils agitaient les bras de manière frénétique comme s'ils cherchaient par ce moyen à alerter leurs congénères massés devant eux, tout en poussant des cris désespérés formant un chœur cacophonique de gazouillements.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, putain ? lâcha Hawk Castro en se relevant.

Ils découvrirent bientôt l'origine de ces troubles. Derrière les *deadies* qui s'échappaient, épouvantés, apparurent des crabes, noirs et massifs. Ces monstres au corps articulé occupaient pratiquement tout le diamètre des tunnels, et poussaient les *deadies* qui s'y étaient cachés vers la caverne centrale.

Les humains subirent la pression des corps décharnés de leurs étranges compagnons de captivité alors que les crabes, les membres supérieurs en croix, les encerclaient, de plus en plus proches. À un moment donné, les humains eurent un mal fou à respirer dans cette

atmosphère suffocante. L'air était saturé de cris gutturaux émanant des *deadies*, tout comme de leur chaleur et de leur forte odeur musquée.

Neko put examiner en détail un des crabes les plus proches, qui confirma sa première impression. Son corps, noir et brillant comme la géode, était en forme de barrique, avec une tête minuscule, deux gros bras articulés équipés d'instruments divers et quatre pattes courtes et segmentées. Un autre détail capta son attention : trois araignées argentées de la taille d'une main sortaient de l'écume jaunâtre qui suintait de sa cuirasse au niveau du cou comme pour les observer.

C'est alors qu'une voix résonna dans sa tête. Comme un grincement sinistre produit par plusieurs tons émis simultanément, et qui disait : *Obéissez et vous vivrez... Résistez et vous mourrez sur-le-champ.*

Cela était exprimé autrement. Les sons émis par ces créatures étaient inintelligibles ; telle était bien pourtant leur signification, qu'il appréhendait comme une succession d'images et d'émotions entremêlées.

Les crabes rassemblèrent les hommes et les *deadies* au beau milieu de la grande salle aussi efficacement que des chiens de berger encerclant un troupeau dans un pré. Puis on les poussa dans un tunnel ascendant d'environ 30° d'inclinaison.

— Je n'aime pas ça, chuchota Neko.

Autour d'eux, les *deadies* hurlaient d'épouvante, et un cri de stupeur jaillit même de la gorge d'un Delta. En face d'eux, le tunnel s'évasait pour déboucher sur une immense luminosité. D'un rouge intense.

Les humains progressaient dans la jungle, escortés des *gliks* tapageurs qui bavardaient sans trêve.

Jim évoluait devant la civière improvisée où Laura était allongée, écartant des mains l'épaisse végétation et les lianes qui pendaient des arbres géants. Les *gliks* empruntaient ce chemin en de rares occasions, semblait-il. Il était envahi de broussailles et, sans cette bande de terre tassée sous leurs pieds et des racines coupées de loin en loin, on ne l'aurait pas distingué d'un quelconque itinéraire à travers la forêt. Par moments, ils s'engouffraient sous des racines formant une arche entre des roches moussues, ou ils escaladaient de gros troncs morts pour franchir des fossés peuplés de grandes fougères.

Tout à coup il y eut des éclairs et de violents coups de tonnerre et, aussitôt, la pluie inonda la forêt tel un raz-de-marée. Ce déluge occultait les arbres à seulement quelques pas et même les indigènes aux avant-postes. Ils barbotèrent dans un marais tapissé de plantes aux larges feuilles, sortes de nénuphars géants.

Jim ordonna aux porteurs de hisser le brancard au-dessus de leur tête, mais il avait du mal à se faire comprendre. Les *gliks* avaient l'air excités. Leur chef s'approcha et l'invita à regarder devant lui. D'où ils se trouvaient, ils apercevaient les toits d'un village en surplomb des fougères, derrière l'épais rideau de pluie. Le secteur étant limoneux, Jim supposa que le fleuve était proche.

Susan Goodman était à bout de forces. En avançant dans cette vase gluante qui semblait l'aspirer, elle avait l'impression de ne plus rien avoir dans les jambes. La géologue glissa et un des *gliks* se précipita pour lui venir en aide. Il la saisit par le bras et la maintint en équilibre. Elle sourit à l'homme-oiseau et le remercia. C'était sans doute le premier sourire qu'il eût jamais vu car, sans lèvres, ses pareils n'étaient pas capables d'une telle expression. Il considéra les dents blanches de la femme d'un air apparemment déconcerté, si bien qu'elle referma la bouche.

Ils entrèrent dans l'enceinte du village. Il n'était pas délimité par une palissade, mais sous les porches des premières cabanes de nombreuses silhouettes sombres, armées de sarbacanes et de couteaux, montaient la garde à l'abri du rideau pluvieux. Jim essayait de tout déchiffrer, guettant le sens ou la menace tapis dans chaque détail. Il n'y avait pas de barrière mais des guerriers en faction : comment l'interpréter ? Il devait s'agir d'un peuple pacifique ayant récemment essuyé une agression. Menée par les hommes du capitaine Castro ? Non, c'était peu probable car les *gliks* étaient venus vers eux sans nulle

hostilité.

Ou peut-être étaient-ils conduits dans un traquenard.

Le chef *glik* leur fit signe de les suivre et les mena jusqu'à une grande case montée sur pilotis, comme un palafitte, à laquelle on accédait par une rampe constituée d'un morceau de bois où l'on avait grossièrement taillé des rainures horizontales. Les humains y pénétrèrent et les silhouettes sombres des autochtones se massèrent devant l'entrée. Ils les contemplaient avec curiosité, assis sous la pluie, leurs gros yeux clignant à peine malgré l'eau qui leur aspergeait la figure.

Le chef leur fit signe de patienter à l'intérieur, et, à plusieurs reprises, il leur montra le fleuve masqué par la pluie mais dont la rumeur était parfaitement distincte. Quelque chose les attendait là-bas, semblait-il indiquer.

Perplexes, les humains s'assirent dans la paille étalée. Un autre *glik* entra sans bruit, posa un panier devant eux et en ôta le couvercle. Il était rempli de poissons séchés, nettoyés et maintenus ouverts avec de fines baguettes. Il les offrit calmement aux humains, tout comme en un rituel. Malgré l'intense puanteur, Jim se vit obligé, diplomatie oblige, d'en arracher une lanière et de la porter à sa bouche.

— Pas mauvais, admit-il sans mentir en mâchant le poisson. Il ne faut pas se fier à l'odeur. Comme avec le fromage.

— Non, merci, sans façon, fit Dick Buckmanster.

Mais la plupart en prirent au moins une bouchée.

— J'ai bien regardé mais je n'ai vu ni petits ni femelles en traversant le village, dit Snoopy Stern en mastiquant. Ils sont peut-être cachés dans les cabanes.

— Qui te dit que ce n'est pas une femelle qui nous a apporté le poisson ? lui demanda Soña avec une grimace amusée.

— Eh bien, il n'avait pas de...

Le pilote fit un geste à hauteur de son torse à l'aide de ses deux mains en coulant un regard vers l'imposant décolleté de la biologiste.

— De poitrine ? Ce ne sont pas des mammifères, dit-elle en riant. En revanche, cette créature possède des attributs propres aux oiseaux femelles. Les rares plumes qu'elle arbore présentent des couleurs moins vives que celles des mâles, et elle n'a pas de tache rouge vif sur la gorge. Or, plus généralement, leur aspect est plus terne que celui des mâles.

— D'accord. Je fais de l'anthropocentrisme mammifère, plaisanta Snoopy.

— Un instant, s'il vous plaît, intervint Dick Buckmanster. Tout cela est-il bien raisonnable ? Avons-nous pris la bonne décision, colonel ?

— Comment cela ? demanda Jim.

— Eh bien, ils nous ont guidés comme des moutons jusqu'à leur village et nous ont enfermés dans cette misérable cabane...

— Nous ne sommes pas enfermés, objecta Susan en désignant la porte ouverte.

— Enfin, bref... reprit le biologiste, calme et ferme. Toujours est-il que la balle était dans votre camp, colonel, vous aviez les armes et la situation bien en main, et je me demande pourquoi vous avez renoncé à cet avantage pour céder aux caprices de ces bestioles. Qui nous ont conduits jusqu'ici dans je ne sais quel but. Nous voilà chez elles à présent.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire, à votre avis ? Donner l'ordre de tirer sur ces êtres qui n'avaient pas d'armes ou si peu ?

— Je ne sais pas. Cela n'est pas de mon ressort, colonel. Je veux seulement vous dire que vous avez péché par imprudence. Et, sincèrement, j'espère que vous ne vous trompez pas car votre décision met nos vies en péril.

Un silence pesant succéda aux paroles de Buckmanster. Jim ne savait pas que répondre, mais le sergent Owens avait les yeux fixés sur lui, et il lui fallait réfuter les accusations du biologiste. C'est alors que Laura poussa un gémissement depuis son lit improvisé posé par terre.

Oubliant tout le reste, Jim accourut à son chevet.

Il s'agenouilla près d'elle et lui toucha le front : brûlant.

— Sa fièvre est montée, dit-il en regardant Buckmanster d'un œil réprobateur. Là, c'est de votre ressort, n'est-ce pas ? Alors au travail !

Dick saisit la trousse à pharmacie et s'approcha de Laura. Il chercha un thermomètre auriculaire et prit sa température. Ce faisant, il reprit :

— C'est à cause d'elle, hein, colonel ? Vous avez mis nos vies en danger pour qu'elle dorme au sec, je me trompe ?

Jim le saisit par l'encolure et l'attira vers lui nez à nez. Et il lui postillonna dans la figure en grognant :

— Contentez-vous de faire votre boulot correctement, Dick, et arrêtez de nous casser les couilles ! Pendant ce temps-là, moi je m'occupe de mes affaires, compris ?

— Cinq sur cinq. Vous pouvez lâcher mes habits, colonel ? Vous allez déchirer ma chemise.

Jim le libéra puis se tourna vers les autres, guettant un regard de soutien, mais en vain. Beaucoup détournèrent les yeux. Le sergent Owens gardait les siens rivés sur lui, mais sans rien dire.

Allez tous au diable, pensa-t-il.

Buckmanster fit une injection d'acétaminophène à Laura, et sa fièvre baissa peu après. Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et

concentra son attention sur Jim, tout à côté.

— Où sommes-nous ? lui demanda-t-elle.

— C'est une longue histoire, dit-il en soupirant de soulagement et en lui passant la main dans les cheveux. N'aie pas peur, ma chérie, on ne craint rien ici.

— On est dans une hutte ? Chez ces créatures ?

— Oui, ces indigènes ne semblent pas hostiles...

— Jim, c'est formidable. Ils pourront nous aider à retrouver Neko.

— C'est ce que je me suis dit, moi aussi. Mais nous ne savons pas grand-chose sur eux, outre le fait que ce sont des *gliks* comme ils s'appellent eux-mêmes. Et encore, ce n'est même pas certain.

— Comment cela, Jim ? dit Laura avec un sourire contraint.

— Te rappelles-tu cette histoire de l'explorateur qui entendait apprendre la langue des autochtones ? Il montrait un arbre du doigt, et l'indigène lui disait « *unt* ». Puis il montrait une pierre, et l'autre répétait « *unt* ». La cabane : « *unt* » ; le feu : « *unt* ». Tout s'appelait *unt* jusqu'à ce que l'explorateur comprenne que le mot *unt* désignait l'index dans cette tribu.

Elle eut un petit rire discret.

— On me l'avait déjà racontée, dit-elle.

— On est exactement dans la même situation. Nous croyons que ce sont des *gliks* car c'est le mot que leur chef a prononcé en se montrant lui-même. Mais c'est peut-être son nom à lui ou celui des tatouages qu'il a sur la poitrine.

— Ça n'a guère d'importance, dit Laura, les paupières lourdes. S'ils sont pacifiques, ils ne t'en voudront pas pour si peu...

Elle s'endormit alors profondément et Jim resta assis près d'elle.

Quelques heures plus tard, les nuages se dissipèrent et le soleil illumina l'entrée de la cabane. Derrière le léger brouillard, ce soleil, vaporeux et grisâtre, offrait l'aspect d'un lion en cage. Jim ordonna à Buckmanster de rester au chevet de Laura tandis qu'il quittait la hutte pour inspecter les environs. Il était accompagné de Léo et d'April Kwaïna, lourdement armés, ainsi que de Soña Martin, la biologiste.

La cabane où ils avaient trouvé refuge était une espèce de hutte commune, située au milieu d'une esplanade qui s'étendait jusqu'au bord du fleuve. Il s'agissait d'un gros cube aux murs faits d'un mélange d'argile et de paille, et renforcés, à deux mètres de haut, par des piquets de bois. Il était couvert de longues plaques d'écorce imperméable fixées avec des lanières de cuir. Le mur à l'est servait d'appui à quatre cabanes plus petites, étayées de même façon avec des pieux. Des plateformes étroites, montées sur des piquets minces et tordus, reliaient entre elles ces différentes habitations. Sur ces

passerelles, Jim vit enfin de jeunes *gliks*, petits et minces comme des bébés singes, et presque aussi agiles. Les troncs rainurés livrant accès aux huttes étaient polis par les passages fréquents.

Le village était plus grand qu'il ne l'avait cru au départ. Parallèlement à la berge, on découvrait plusieurs rangées d'habitations, toutes reliées entre elles par ces passerelles sinueuses composées de planches et posées sur des piquets de bois. Elles étaient remplies d'indigènes, pareils à des mouettes au repos. De ce perchoir, ils regardaient passer les hommes armés de pistolets et de fusils en caquetant sans arrêt.

Des enclos de roseaux tressés étaient aménagés devant chaque hutte. En passant à côté, Jim vit qu'ils renfermaient un grand bassin de cuir badigeonné de poix, sorte de réservoir piscicole où se tortillaient des créatures sinueuses, comme des anguilles.

Ils foulèrent les planchers des habitations en trébuchant sur des vieux et des femelles qui dormaient près des foyers fumants. À chaque pas, ils se retrouvaient face au regard pénétrant des autochtones. À leur approche, les femelles fuyaient ou se jetaient à terre en se cachant la figure sous des tissus ou des couvertures en cuir. Les petits pleurnichaient et les vieux, qui semblaient somnoler au soleil depuis des lustres, se redressaient sur un coude et les observaient, stupéfaits, avant de se laisser choir à nouveau.

Ils cherchaient des armes ou tout autre objet que les indigènes pourraient utiliser contre eux s'ils devenaient hargneux. Or il n'y avait rien.

Ils arrivèrent sur une plage de petits galets où étaient amarrées d'étranges embarcations. Une rangée de *gliks* les contemplaient sur la berge, impassibles. Pratiquement immobiles, le regard fixe et inexpressif, comme des statues de bois.

Depuis cette plage caillouteuse s'étendait un fleuve immense, d'un débit comparable à celui de l'Amazone. Il serpentait à travers la jungle, décrivant de vastes méandres et formant des coudes où se reflétait la forêt. Ils aperçurent au loin des espèces de serpents qui s'échappaient de l'eau et restaient sur les bancs de sable pour emmagasiner la chaleur du soleil.

Une construction extraordinaire trônait au milieu du fleuve.

Ils en restèrent bouche bée. Elle n'était pas conforme à la technologie requise pour bâtir ces grossiers palafittes de type néolithique, mais plutôt digne du génie créatif de Léonard de Vinci à la Renaissance.

C'était un ensemble d'une grande complexité, fait de bois, de briques, de métal et de cordes. Plusieurs moulins à eau équipant un anneau sur pilotis recueillaient l'énergie du courant, puis la transmettaient à l'aide de poulies à un entrelacs de cordes tendues

entre les deux rives. Cela paraissait incongru au regard des objets qu'ils avaient vus aux mains des *gliks*, qu'il s'agisse des sarbacanes ou des cuirs tannés grossièrement. Cela prouvait que ces contrées étaient moins sauvages qu'il n'y paraissait.

Jim pensa qu'il y avait là peut-être une chance à saisir pour Laura.

C'était comme regarder le cœur brut de l'enfer. Neko et ses compagnons étaient sortis du tunnel obscur, et le spectacle qui s'offrait maintenant à leur regard leur coupa littéralement le souffle.

Le paysage s'abîmait dans l'immensité d'une désolation calcinée sur laquelle semblait veiller une lueur rouge insolite, comme le reflet d'une flamme au creux d'un pot en cuivre. Un vent suffocant tombait des hauteurs sur la terre en feu, comme issu d'un four ou de la gueule d'un dragon. L'atmosphère brumeuse et ardente les asphyxiait du même coup. Un air cuisant s'infiltrait dans leurs poumons. Dansant au milieu de ce climat de braise, des silhouettes monstrueuses allaient et venaient, pareilles à des démons sur une coulée de lave.

Le ciel d'un orange vif s'assombrissait dans le lointain où d'innombrables colonnes de fumée le souillaient de divers tons brunâtres. Autour de ces panaches, sans doute provoqués par autant d'incendies, volaient des crinières de cendres qui s'élevaient dans les hauteurs en s'entremêlant, changeant de forme subitement et créant des spirales qui se désagrégeaient avant de se reconstituer.

Tout l'horizon semblait en feu. Une montagne ardente s'y élevait, masquant le ciel : immense, démesurée. Il était impossible de regarder directement cet hémisphère de flammes statiques. Il brûlait leurs yeux, qu'ils devaient protéger de leurs mains, mais il exerçait une fascination morbide sur Neko, qui essayait de l'observer entre ses doigts. Sa photosphère courbée comme le dos d'un dragon était piquetée de grains d'ombre et de lumière. Ses contours semblaient s'évaporer dans le ciel orangé et poussiéreux. Par moments, elle tressaillait au-dedans, projetant des marées de feu et des rivières de lave qui explosaient en de titanesques flambées.

— Qu'est-ce que c'est ? hurla Jesús Rodriguez, larmoyant, en détournant les yeux avant de se signer.

— Le Soleil, dit Neko, frémissant lui aussi.

— Le Soleil ? Quel soleil ? demanda Castro. Où sommes-nous ?

— Notre soleil, capitaine, répondit le jeune homme. Et la question, encore une fois, n'est pas de savoir où nous sommes, mais en quelle ère.

— Quoi ? s'écria Boykin. Qu'est-ce que tu dis ? Ça ne peut pas être le Soleil. On dirait... une explosion nucléaire figée, une montagne de feu.

— Neko, tu as raison, dit Kaplan. Les crabes nous ont entraînés dans ces tunnels et nous avons retraversé la singularité. Nous sommes restés sur place, mais on nous a projetés encore plus loin dans le futur.

Peut-être cinq milliards d'années dans l'avenir. Et le Soleil est devenu une géante rouge.

— Qu'est-ce... ?

Fichtner allait poser une question, mais sa gorge brûlante l'en empêcha. Il essaya de déglutir afin de poursuivre, mais c'était pratiquement impossible dans cet air infiniment sec.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ?

— Regardez ! fit Kaplan, le doigt pointé derrière eux.

Tout le monde tourna les yeux dans la direction indiquée, vers la coupole noire et immense de la géode qui se dressait dans le ciel orangé. Sa partie inférieure était enfouie sous une colline de gravats. Les tunnels et les grottes qu'ils avaient traversés se trouvaient au-dessous. Le dôme sombre se découpait dans le ciel, tel un œuf dans son nid.

Les *deadies* avaient l'air également surpris et terrifiés. Ils s'étaient massés autour d'eux, sans voix, se couvrant les yeux et la figure de leurs pattes à trois doigts. Ils se cognaient les uns aux autres en se ramassant sur eux-mêmes pour se protéger de l'astre gigantesque qui obstruait le ciel. Certains s'écroulèrent, piétinés par leurs compagnons éblouis qui continuaient à s'extraire du tunnel.

Derrière eux, les crabes jaillirent des ténèbres comme une légion de démons en furie, silhouettes diffuses d'un noir incongru dans ce paysage lumineux. La chaleur les rendait flous, irréels. Ils fouettaient les *deadies* à la traîne et les poussaient méchamment afin qu'ils abandonnent le refuge que semblait constituer le tunnel.

L'atmosphère tremblait, comme asphyxiée par le souffle du soleil disproportionné qui l'embrasait. Neko sut qu'ils mourraient bientôt dans ce climat extrême. La couche d'ozone s'était sûrement évaporée quand le Soleil s'était mué en géante rouge. La radiation était un tueur invisible, déjà à l'ouvrage à coup sûr. Ils respiraient difficilement car l'air était très pauvre en oxygène, mais sa température n'était pas seule en cause. La terre était une friche calcinée, sans nulle trace d'eau ni de verdure. Une momie sèche et menaçante, endormie à jamais.

Mais qu'est-ce qu'ils foutaient là ?

Les crabes les poussaient toujours brutalement. Ils ne voyaient pratiquement rien dans la poussière qu'ils soulevaient et qui reflétait la lumière comme s'ils progressaient à l'intérieur d'un tube fluorescent. Leurs pieds ripaient sur des cailloux ardents ; leurs yeux n'étaient plus que des fentes larmoyantes ; s'ils tombaient, ils se brûlaient les mains au contact du sol. Ils se dirigèrent vers une paroi rocheuse qui projetait une ombre allongée. Ils s'y agglutinèrent pour échapper à l'abrasion du soleil couvrant une large part du ciel. Neko allait poser la main sur une pierre mais il écarta les doigts, effrayé,

quand il vit quelque chose se mouvoir au-dessous.

Il s'agissait d'une araignée argentée à dix pattes et sinistre d'aspect. Elle était de la taille de sa main et sa carapace ressemblait à un miroir plat lustré. Sa présence n'effraya pas la créature, qui glissa sur la pierre, ses petits yeux hostiles et rouges braqués sur lui. Il leva la tête et découvrit d'autres araignées du même type qui évoluaient sur la roche en un mouvement synchronisé.

Il les montra à Kaplan et lui fit :

— Qu'est-ce que c'est, d'après toi ? Ces bestioles ont dix pattes, ce ne sont donc pas des arachnides. Pourtant, on dirait bien des araignées... J'en ai vu trois à l'intérieur d'un crabe tout à l'heure. Des parasites, peut-être ?

— Je pense que c'est l'espèce qui domine la Terre aujourd'hui, dit l'homme décharné. Elle pourrait être à l'origine de l'Occulte.

Neko le regarda.

— Comment cela ?

— Je les sens communiquer entre elles. Pas toi ?

Il désigna l'artefact incrusté dans sa nuque.

Le jeune homme examina les araignées argentées et fit un effort de concentration. La paroi en était couverte à présent. Ces créatures se rapprochaient et s'éloignaient les unes des autres, en se touchant de leurs extrémités antérieures et postérieures. Par moments, elles restaient à touche-touche et formaient une espèce de long train qui se mouvait en cadence avec l'aisance d'une scolopendre de deux mètres de long. Puis elles se séparaient et chacune retrouvait son autonomie.

Neko perçut une rumeur dans son esprit, comme les sifflements émis par une nuée d'insectes derrière un mur.

— Oui, je les entends, dit-il. Mais je ne les comprends pas. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Eh bien, ces êtres sont synchronisés avec... la fréquence, dirons-nous, des géodes. Il doit s'agir d'un accident. Un hasard. Des êtres ayant suivi une évolution autonome ont réussi à émuler le système de communication des géodites. Ils peuvent ainsi contrôler la texture des géodes et les façonner à leur guise. En vérité, les crabes ne sont que des véhicules créés à partir du matériau dont la géode est composée. Celui-ci se transforme lorsqu'il est exposé à cette fréquence. C'est pourquoi le contact a été rompu avec le reste du réseau. D'où l'Occulte.

— Cancer, marmonna Neko en saisissant tout à coup. Ces êtres ont développé un cancer au cœur du réseau des géodes. Le hasard a voulu qu'ils soient à même de les forcer à obéir, indépendamment de leur programmation.

— Oui, c'est cela. Peut-être est-ce inévitable au fil des éons, et

cela a pu survenir ailleurs.

Neko scruta le visage émacié de Kaplan.

— Peut-être ? N'en es-tu pas certain ?

— Je suis un individu. Un simple collecteur d'âmes. Je ne suis pas doué d'une force ni d'une intelligence supérieures à celles des humains. (Il tapota son interface incrustée sous la peau.) Seule ma mémoire est plus riche.

— Tu sais maintenant la vérité, mais ça n'a plus guère d'importance, hein ?

— On ne doit négliger aucune vérité.

Neko eut un geste ample.

— Regarde autour de toi, la Terre est morte. Alors quelle importance ?

Kaplan s'approcha de Neko et lui dit :

— Ton espèce a sombré dans le néant. À cause de cet accident, sa mémoire a disparu à jamais. Cela te semble insignifiant ?

— Je ne comprends pas.

— Cet univers s'éteindra en l'an 10^{16} , quand surviendra le Grand Effondrement. Tout ce qui a pu y vivre se sera alors intégré au Réseau des géodes. La capacité d'un cerveau n'est que de dix téraflops, et toutes les espèces intelligentes qui l'habitent y auront transféré leur mémoire. Et leurs membres renaîtront à la fin du temps, au moment du Big Crunch, lors de la Grande Singularité ultime. Un instant où le temps s'arrêtera et où l'énergie deviendra infinie et apte à émuler tous les états quantiques de chaque être ayant habité l'Univers. Cette résurrection des morts se produira une fraction de seconde infinitésimale avant la fin du cosmos, dans l'esprit infini du Réseau. Mais les hommes, les *deadies* et je ne sais quelles autres espèces ont été expulsés du continuum à cause de ces araignées.

— Tu me parles de science ou bien de religion ? lui demanda Neko en le regardant, fasciné.

— Le concept de l'âme, tel qu'il est défini par les religions, est erroné. En vérité, l'âme sert à emmagasiner les souvenirs et l'information de toute vie intelligente. Elle fait partie de la nature de cet univers conçu par les géodes. En revanche, sa fonction est assez proche de ce qu'on observe dans diverses croyances, ainsi elle permettra la résurrection de la chair et de l'esprit au point final de l'Univers. Mais vous autres humains n'y aurez pas droit, à moins qu'on ne parvienne à défaire ce nœud.

— Comment ?

— Il faut sortir d'ici. Je dois revenir en 10^{16} .

Les crabes les poussèrent de nouveau comme du bétail vers un grand cratère qui formait une espèce d'amphithéâtre naturel d'environ

trois kilomètres de diamètre. Ils s'y engouffrèrent par un tunnel creusé sur le flanc et s'y dispersèrent comme un banc de poissons apeurés.

Les parois internes du cratère faisaient cinquante mètres de haut, et elles furent tapissées d'araignées peu à peu.

— Mais enfin ! Qu'est-ce qui va nous arriver ? demanda Boykin.

— Je ne sais pas ! s'écria Hawk Castro, désolé. Putain, je n'y comprends rien moi non plus... Que veux-tu que je te dise ?

Épuisés par la chaleur infernale, en manque d'oxygène, les hommes échangèrent des regards, les yeux troubles, guettant chez l'autre la réponse que nul ne trouvait. Leur respiration devenait saccadée, et, dès qu'ils absorbaient une bouffée d'air, ils avaient l'impression qu'un démon s'infiltrait en eux. Leur sort était désespéré, telle était la seule vérité qu'ils comprenaient tous à la perfection.

— Messieurs, déclara Kaplan, je sais, nous sommes à bout de forces, mais ne cédon pas au découragement. Si nous ne réagissons pas tout de suite, nos minutes sont comptées.

À la tombée du jour, ils virent un essaim de lueurs glisser sur la rivière en direction du village. Peu à peu, le large cours d'eau fut envahi de pirogues, de sampans couverts et d'étonnantes embarcations à roues qui évoluaient au milieu de la végétation flottante dérivant vers l'aval.

Le colonel James Conrad et ses compagnons attendaient sur la berge. À la faveur des reflets lumineux dans l'eau, il vit que ces bateaux étaient remplis de guerriers *gliks* armés de sarbacanes.

— Notre arrivée semble coïncider avec un événement important, dit Susan Goodman.

— C'est peut-être nous, l'événement, répondit Dick Buckmanster avec un humour grinçant. Ou le menu, allez savoir.

— Maintenant, ça suffit ! le coupa Jim. On va rester groupés et résister, quelle que soit la menace. D'accord ? Abe...

L'ingénieur s'approcha. Les humains formaient un groupe compact près de la rive caillouteuse alors que les villageois les observaient d'un œil curieux tout en gardant leurs distances. L'étonnante construction se dressait devant eux, au milieu du fleuve.

— Oui, colonel, répondit Greenspan.

— Qu'est-ce que c'est, d'après vous ? dit Jim en lui montrant la structure composée de bois, de métal et de cordes.

L'autre gratta sa barbe de vieux hippie, plissa les yeux et les braqua vers le milieu de la rivière. Le pâle éclat de la lune décroissante allié aux multiples flambeaux révélait de nombreux détails.

Un anneau de moulins à eau cernait la construction. Leurs grandes pales tournaient lentement sous la constante impulsion du courant. Abe estima que l'énergie de ces pales était redistribuée au moyen d'un réseau de câbles tendus entre l'installation et les deux rives. Ces câbles actionnaient des poulies équipant la partie supérieure des poteaux plantés sur la berge, créant un maillage complexe aux entrelacs multiples. Les embarcations munies de roues à aube étaient accrochées à ces cordes et entraînées à contre-courant. Elles tendaient ou relevaient des filets au long et en travers du fleuve. Il n'y avait là nulle trace d'énergies modernes, comme la vapeur ou l'électricité, mais ces poulies et ces câbles avaient l'air diablement efficaces.

— Léonard de Vinci aurait pu dessiner cet ensemble, dit enfin l'ingénieur en se tournant vers Jim. Ça n'a aucun rapport avec la technologie archaïque que les *gliks* ont développée par ici.

Il montra du doigt la berge pierreuse où un vieux *glik* arrachait

les fibres d'une écorce puis les entrelaçaient entre ses trois doigts pour fabriquer un filet de pêche. Entre les piquets d'une cabane à leur gauche, ils virent des femelles en train de peiner sous le poids des petits juchés sur leur dos tandis qu'elles grimpaient au long du tronc à encoches donnant accès à leur habitation. Un mâle les suivait, tenant un lourd fardeau d'une patte et s'appuyant de l'autre sur une sarbacane. Une simple poulie les aurait aidés à hisser des charges jusqu'au plancher des palafittes, mais ils n'avaient pas la maîtrise de cette technologie selon toute apparence.

— Comment peut-on l'expliquer ? interrogea le colonel.

— Je ne sais pas, avoua Greenspan. Ce sont peut-être des barbares technologiques, c'est-à-dire occupant les installations d'un peuple plus avancé et pacifique après l'avoir exterminé. Ou bien ils ont connu un déclin culturel comme celui observé en Europe après la chute de l'Empire romain, et l'entretien de cette technologie n'a gardé pour eux qu'une valeur rituelle. À moins qu'il ne s'agisse d'un secret réservé à une caste de prêtres qui veillent au fonctionnement des machines. Je n'en sais rien, à vrai dire. Nous ignorons tout de ces créatures.

Jim hocha la tête. En réalité, il espérait follement que cette technologie pût être utile à Laura. Il s'agenouilla près de la civière et lui passa la main sur le front. Elle paraissait tranquille.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-il.

— Un peu mieux, dit-elle avec un sourire forcé.

Dick Buckmanster l'avait bourrée de sédatifs, mais les réserves de la trousse à pharmacie s'étaient nettement amenuisées. Bientôt, il n'aurait plus rien à lui administrer, et Jim ne voulait pas la voir en proie aux horribles souffrances qui surviendraient ensuite. Il devait trouver de quoi la soulager, telle était maintenant sa priorité. Ceux qui avaient construit cette structure complexe de moulins à eau, de câbles, de filets et de poulies possédaient-ils aussi une pharmacie à la hauteur de leurs progrès techniques ? Les Sumériens avaient découvert le pavot, leur plante du bonheur. Les Égyptiens l'employaient pour atténuer la douleur obstétrique de leurs souveraines, puis les Arabes l'avaient répandu en Orient et en Chine. Et Paracelse, contemporain ou presque de Léonard de Vinci, avait mis au jour les propriétés analgésiques de l'éther diéthylique. Peut-être allaient-ils dénicher de quoi la soulager si la chance leur souriait un peu.

La grande structure aménagée sur l'eau libéra tout à coup des roulements de tambour, rythmés et vigoureux, qui firent trembler l'atmosphère, comme si un dieu avait secoué les nuages cuivrés qui s'amoncelaient à l'horizon. Jim eut des palpitations à l'écoute de ce bruit qui lui semblait gorgé de l'essence même de la jungle, du cycle incessant de la vie, de l'odeur pénétrante de la végétation et de

l'humidité, et du sauvage imaginaire de cet univers insolite. Les tambours se firent plus rapides, effrénés, formant une sorte de mélopée, puis ils ralentirent de nouveau et persistèrent obstinément. Enfin toute la forêt parut s'illuminer sous l'effet de ce rythme et le restituer peu à peu en un écho qui perdura bien après que les percussions eurent cessé.

Ils entendirent des pas dans la terre boueuse derrière eux. Des guerriers en file indienne débouchèrent d'un pas nonchalant de l'une des sentes qui s'insinuaient dans la forêt comme une volée d'oiseaux de nuit. Ils s'approchèrent des humains, serrant leurs torches qui brillaient dans l'obscurité. Les flammes montaient vers le ciel et les ombres des *gliks* s'étiraient jusqu'au bord de l'eau.

Le chef qui les avait conduits jusque-là ouvrait la marche. Il se campa devant Jim et désigna la construction au milieu du fleuve. Les plumes de ses avant-bras étaient bleu ciel, peut-être une teinte artificielle, de même que les lanières de cuir nouées à ses membres tout fins. Les humains l'avaient surnommé Azur.

— Oui, dit Jim. Je suis d'accord pour y aller, d'ailleurs on y va tous.

Il montra ses compagnons. Azur les regarda et grimaça en faisant claquer ses mâchoires. Le colonel l'interpréta comme un haussement d'épaules.

Ils montèrent dans une barque avec des pales à chaque extrémité. Le mécanisme était très ingénieux : une sorte de crochet était fixé à un des câbles tendus depuis l'îlot central, et un système de poulies transmettait l'énergie des moulins à eau. Tout était mécanique : engrenages de bois et de bronze, poulies et courroies de transmission ajustées à la perfection. L'embarcation glissa lentement vers l'amont.

Jim observa ses compagnons, accroupis en silence dans la barque. Ils jetaient des regards par-dessus bord vers l'île surprenante où ils accosteraient bientôt. Maria, Susan, Dick, Soña, Abe, Saul, Léo, Snoopy, April, John... Tous embarqués dans cette aventure. Et ils allaient de l'avant, étonnés d'avoir atterri dans ce nouveau monde inconnu, mais intrigués et relativement sereins.

Tout cela est si mystérieux, pensa Jim.

Ceux qui passent leur vie en ville entre quatre murs de béton, englués dans leur train-train quotidien, estiment d'ordinaire qu'une personne exposée à une expérience insolite et terrifiante risque de perdre la raison. Jim était persuadé du contraire. Il n'avait jamais livré combat, mais à en croire Castro et ceux qui avaient vécu cet enfer, quatre-vingt-dix pour cent des gens faisaient alors preuve de courage. Il avait pu le vérifier lorsque l'avion d'American Airlines s'était écrasé sur le Pentagone. La matinée paisible et anodine avait brusquement laissé place à un chaos de feu, de gravats et de mort. Et de ses propres

yeux il avait vu d'ennuyés employés et des fonctionnaires sans relief ne pas céder à la terreur ni au désespoir, mais au contraire se muer tout à coup en héros anonymes, surmontant leur désespoir, bataillant pour leur survie et pour prêter secours à leurs collègues blessés.

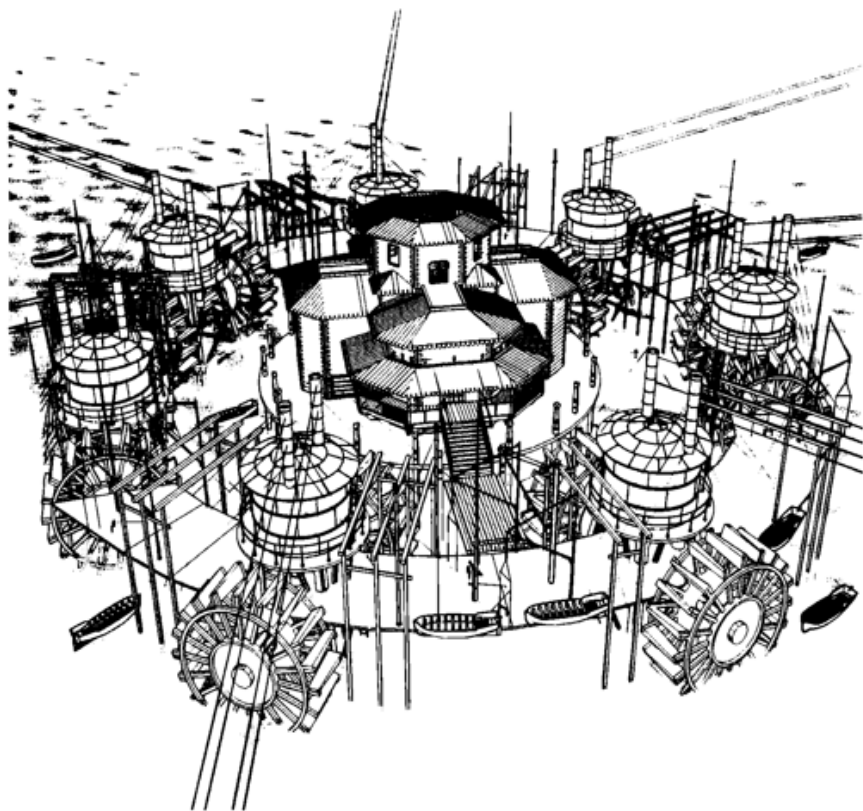
Tel était l'être humain. Il avait évolué pour faire face à l'imprévu, à l'épouvante. Pour survivre, en définitive. Très peu de gens s'évanouissaient ou basculaient dans la folie face à l'horreur, comme souvent les héros de H. P. Lovecraft.

Il eut un sourire nostalgique. Il avait lu H. P. Lovecraft car Laura lui avait fait découvrir cet auteur quand ils vivaient ensemble. Comme mille autres choses.

— On y est presque, ma chérie, dit-il en se penchant vers son ex-femme qui somnolait au creux de l'embarcation.

Elle répondit en gémissant, et Jim lui passa la main sur le front.

C'est loin d'être gagné, je sais, se dit-il en la regardant, mais je jure de tout mettre en œuvre pour atténuer les souffrances.



L'anneau de moulins

Une paroi du cratère était envahie de millions d'araignées argentées qui comblaient entièrement l'espace, côte à côte, comme des spectateurs en train de s'entasser sur les gradins d'un cirque à Rome.

— Elles s'imaginent qu'on va danser pour elles ou quoi ? grogna Fichtner.

Les humains s'agitèrent, désespérés. La masse formée par les *deadies* se mouvait autour d'eux comme une marée de peau et d'os animée par la terreur. Des crabes firent irruption et se déployèrent sur la grande esplanade au fond du cratère, leurs armes à énergie pointées sur les captifs affolés, au cas où l'un de ceux qu'ils avaient regroupés dans ce trou aurait voulu filer.

Des clameurs infernales rompirent le silence. Quelques-unes au départ et ensuite des milliers, des cris perçants dont l'écho rageur fit trembler les murs de l'amphithéâtre. Effrayés et déconcertés, humains et *deadies* scrutaient les environs comme s'ils guettaient le bras spectral qui jaillirait des nuées de la poussière pour les saisir.

Et alors tout s'accéléra.

Le mur vivant d'araignées se mit à onduler par vagues successives qui soulevaient les petits corps collés les uns aux autres. Puis il y eut un éclat aveuglant et un craquement épouvantable quand l'air se déchira et s'embrasa sous l'effet d'un rayon mortel.

Les *deadies* hurlèrent, en proie à une agonie atroce. Une grosse colonne de fumée noire et huileuse s'éleva parmi eux, mais elle fut dispersée aussitôt par un vent ardent qui charria vers les hommes une puanteur infecte de chair carbonisée.

— Que s'est-il passé, bon sang ? s'écria Rodriguez, stupéfait.

— Je suis aveugle ! rugit Fichtner à côté.

Hawk Castro courut vers lui et lui prit la figure dans ses mains.

— Alors, Paul ? Bon Dieu, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je suis aveugle, mon capitaine, je ne vois plus rien ! gémit-il, désespéré.

Neko se retourna pour examiner les yeux du soldat. Ils étaient brûlés et secrétaient un pus aqueux qui coulait sur ses joues comme des larmes.

— C'était quoi au juste ? demanda Ronny Boykin.

— Les araignées qui ont investi ce côté-ci du cratère... dit Kaplan en l'indiquant du bras mais en gardant les yeux rivés au sol. Ne les regardez pas directement, c'est dangereux... Eh bien, elles utilisent leur carapace chromée pour concentrer sur nous les rayons du soleil. On dirait une espèce de sacrifice rituel.

— Quoi ? s'écria Boykin.

— Il faut sortir d'ici !

Castro jeta des regards en tous sens, en quête d'une éventuelle issue. Soudain, il indiqua une direction :

— Là, regardez !

C'était l'un des crabes. Comme ses congénères, il menaçait les captifs de ses pinces équipées d'ustensiles divers.

— C'est un de nos HK 416 ! grogna Boykin. Ce monstre l'a fixé sur sa carapace comme une décoration.

— Attention, couchez-vous tous ! hurla Kaplan.

Il y eut une seconde vague lumineuse, un éclair, et un jet brûlant d'énergie condensée fendit à nouveau l'atmosphère, pulvérisant un groupe de *deadies* à quelques pas. Un cri fut étouffé aussitôt, et les pauvres diables explosèrent dans un nuage de cendres qui flottait maintenant dans l'air desséché alors qu'un halo rougeâtre, comme du sang vaporisé, enveloppait leurs restes.

La mort vibrait alentour comme une plaie de sauterelles.

Neko recula en vacillant, choqué par une telle sauvagerie, assailli de tous bords par les bras et les coudes qui lui martyrisaient les côtes et le piquaient comme des lames émoussées alors qu'il cherchait à s'enfuir. Un son visqueux et répugnant montait du sol comme s'ils foulaient un tapis de cafards. Il fut poussé brutalement dans cette horrible confusion. Il trébucha sur le fémur carbonisé d'un *deady* et tomba à plat ventre.

— Putain, merde ! murmura-t-il.

Il essaya de s'éloigner en rampant sur les coudes dans la couche de cendre poussiéreuse au fond du cratère. La preuve que d'autres sacrifices avaient déjà eu lieu à cet endroit ?

Et quelque chose lui arracha un cri de répulsion et de terreur.

Cela remuait dans les cendres. Des formes pâles et sinueuses d'une extrême minceur. Elles se tortillaient tels de longs spaghettis, mous et vivants. Des vers ! Le fond du cratère grouillait de longs vers blancs et répugnants qui s'élançaient vers eux méchamment, cherchant à s'introduire sous leurs vêtements et dans chacun de leurs orifices corporels. Il en cracha un qui s'était perché sur ses lèvres et en arracha une poignée qui s'emmêlaient dans ses cheveux.

— Nooonnn ! cria-t-il, secoué de nausées.

Le rayon de la mort continuait de s'abattre sur les *deadies* pris de panique qui se cognaient les uns aux autres et se piétinaient, ne disposant d'aucune issue, encerclés par les crabes.

Ces vers étaient-ils les rejetons des araignées argentées ? Se nourrissaient-ils de cendre organique pour assurer leur cycle vital ? Dans cecas, songea Neko, les araignées s'octroyaient ainsi un bref

répît dans ce monde à l'agonie. Peut-être se servaient-elles de la géode pour voyager dans le passé, enlever des proies ayant vécu des millions d'années avant que leur espèce ne se développe et les ramener dans leur enfer calciné afin que leur progéniture reçoive leurs cendres en pâture. De la sorte, elles avaient pu déjouer provisoirement l'irrépressible poids de l'entropie. Mais la rémission serait de courte durée. Leur espèce et leur monde étaient voués à disparaître prochainement.

— Neko ! s'écria Kaplan en s'agenouillant près de lui et en l'aidant à se débarrasser des vers qui lui couvraient le flanc. Du calme, je pense qu'ils sont inoffensifs tant qu'on n'a pas été réduit en cendres.

— Je m'en fous, grogna le jeune physicien. C'est dégueulasse !

— Oublie ces bestioles, dit Kaplan en le prenant par les épaules. Nous avons une chance de nous en tirer... si nous joignons nos efforts.

— Vas-y, explique.

— Regarde les crabes. Nous savons désormais qu'il s'agit là de véhicules créés par les araignées à partir du tissu plastique de la géode. D'une façon ou d'une autre, elles ont appris à contrôler ce matériau et ainsi elles ont pu façonner leur carapace. Mais nous pouvons interagir toi et moi grâce à notre interface. Et les arrêter.

— De quelle façon ? demanda Neko en arrachant les derniers filaments gluants collés sur ses vêtements.

Kaplan s'avança et tira Castro par le bras pour attirer son attention.

— Capitaine, vous et vos hommes allez récupérer les armes accrochées sur les crabes ! C'est notre dernière chance.

— D'accord, mais comment ?

— Débrouillez-vous, capitaine.

Soupirant, comme s'il était soudain accablé par le poids des ans, Hawk Castro se tourna vers Neko.

— Je sentais bien que tôt ou tard on ferait appel à nos talents de brutes épaisses, mais j'aurais préféré me gourer, fais-moi confiance.

Neko le regarda, troublé, et bredouilla :

— Bonne chance, capitaine.

Castro avança, courbé, à la tête de ses hommes, esquivant les *deadies* qui couraient désespérément sans pouvoir se mettre à l'abri. Ronny Boykin lui emboîtait le pas avec Jesús Rodriguez légèrement en retrait, qui tenait un Paul Fichtner aveugle par le bras.

— Là-bas, ce crabe aussi a un HK 416 fixé à un membre, et il nous tourne le dos, fit Castro. Ronny, Jesús, on va l'attaquer tous les trois en même temps. Si on récupère le fusil, on fonce sur le suivant.

Neko et Kaplan s'accroupirent derrière eux. Castro les regarda et dit :

— Vous deux, vous resterez auprès de Paul, et...

Mais Kaplan passa outre et marcha vers le monstre d'un pas décidé, talonné par Neko. Il se tourna vers Hawk Castro et leurs regards se croisèrent alors que le second haussait les épaules. Des flammes crépitèrent à nouveau derrière eux et il y eut un hurlement de douleur mêlée d'épouvante. Plusieurs dizaines de leurs compagnons d'infortune avaient encore péri calcinés.

Kaplan essaya discrètement de s'approcher au plus près du crabe, mais, quand il en fut à deux mètres, le monstre détecta sa présence et se retourna en un clin d'œil. Neko fut étonné par la vitesse de réaction de cette masse énorme. Ils se virent en face d'une espèce de crustacé gigantesque vernissé de noir, si brillant qu'ils discernaient leur propre reflet sur son torse en forme de barrique. Les palpes qui remuaient sur sa face émirent leur claquement sinistre :

Tac ! Tac ! Tac !

Un vent violent se leva, formant des vagues de cendre et de poussière tout près d'eux. Quelques secondes interminables s'écoulèrent : le temps semblait comme arrêté alors que la créature pointait son arsenal sur eux.

Arrière ! pensa Neko avec véhémence alors que la terreur l'envahissait pour de bon. Et le résultat fut inouï. Le bras articulé du crabe fut saisi d'une soudaine convulsion, et la foudre censée frapper Kaplan s'abattit par terre, sans danger, à quelques pas devant eux.

Dans l'intervalle, Castro fondit sur la masse noire et bloqua son bras droit, mais elle le projeta dans les airs d'une espèce de pichenette comme si elle chassait un insecte. Le capitaine retomba sur le dos dans la poussière et resta étendu, le souffle coupé, tandis qu'un autre crabe s'avançait vers lui pour le carboniser.

Kaplan s'interposa entre Castro et cette seconde créature.

Neko s'efforçait toujours de contenir le premier crabe, la main pointée vers lui, concentré à l'extrême. Il se sentait dans la peau de Luke Skywalker quand le héros cherche à dominer Darth Vader par sa force mentale. À présent, il savait que Kaplan ne s'était pas trompé : les crabes n'étaient que des machines pilotées par les araignées argentées, uniques survivants dans cet univers moribond. À l'image de ces tripodes que manoeuvraient les Martiens dans *La Guerre des mondes* de Wells. Sortes de marionnettes actionnées de l'intérieur. La petite plaque à sa nuque était du même métal, et, à travers ce matériau étonnant, il pouvait interférer avec les ordres des araignées.

Du coin de l'œil, il vit Ronny qui s'approchait pour lancer une attaque surprise. Neko replia les doigts de sa main tendue comme s'il serrait une chose invisible. Il savait qu'un tel geste était stupide et inutile, mais il l'aidait à se concentrer pour contenir le crabe et ainsi apporter son appui à Boykin.

D'ailleurs, il y parvint. Le colosse empoigna le bras droit du monstre, posa un pied sur l'une de ses articulations et tira un coup sec. Il y eut un craquement : le membre se rompit et atterrit dans la poussière. Sur ces entrefaites, Rodriguez, jusque-là demeuré en retrait pour veiller sur Fichtner, fondit sur le flanc vulnérable du crabe.

Kaplan avait réussi à paralyser la seconde créature. Castro se releva aussitôt et s'engouffra dans la faille. Il escalada le dos du monstre, agrippa le couvercle circulaire sur la partie supérieure de son corps et le tira vers lui. Il grogna et jura en plein effort, mais le couvercle céda. L'intérieur répugnant de la chose regorgeait d'une écume jaunâtre où se tortillaient quelques araignées. Il y plongea la main, les extirpa une à une et les écrasa dans ses doigts.

Neko s'efforçait toujours de bloquer le crabe d'un seul bras. Et tandis que Boykin essayait de décrocher le HK 416 inséré sur le membre amputé, Jesús Rodriguez se jeta frontalement sur la bête pour la mettre à bas. Une erreur. Elle lança subitement l'autre bras et frappa le soldat au milieu du torse. Rodriguez tomba à la renverse et la masse noire sauta sur lui, le piétina et le mit en charpie en le transperçant des ergots pointus dont ses dix pattes étaient munies.

Boykin était parvenu à s'emparer du HK 416. Il hurla en voyant son camarade cloué au sol et tira sur le crabe à bout portant. Les balles creusèrent de larges orifices dans la carapace noire et la bête recula en vacillant sous la puissance des impacts, s'éloignant du corps mutilé de Rodriguez au milieu d'une flaque de sang que la cendre épongea peu à peu.

Puis une explosion retentit derrière Neko. Le souffle brûlant de l'onde de choc le jeta face contre terre. Il se retourna et vit le jet dévastateur qui avançait vers eux inexorablement.

La plupart des *deadies* avaient été carbonisés. Leurs corps calcinés et fumants formaient une colline noire abrupte au cœur de l'amphithéâtre. Une masse grouillante de vers blancs l'envahissait lentement. Le rayon de la mort était maintenant braqué sur eux et il ouvrait une large brèche de désolation en progressant telle une locomotive. Paul Fichtner se trouvait sur sa route.

Neko hurla pour le mettre en garde, mais le soldat aveugle n'avait nulle chance d'en rattrapper. Le rayon l'atteignit et il s'embrasa, s'éclipsant aussitôt comme une mite sous un chalumeau. Le faisceau se dirigeait maintenant vers Neko et Boykin.

Le jeune homme roula désespérément pour esquiver la trajectoire mortelle. Nimbé d'un nuage de cendre et de poussière, il s'arrêta au bout de quelques mètres et se retourna vers Boykin. Le soldat courait en serrant son HK 416 mais, d'évidence, il ne pourrait pas s'échapper. Il poussa une clameur au dernier instant et lança son fusil devant lui en puisant dans ses dernières ressources.

Le rayon l'enveloppa d'un tourbillon de feu.

Le degré de communication qu'ils avaient atteint avec les *gliks* était extrêmement limité. Mais quand Jim avait tenté d'expliquer à Azur qu'ils avaient besoin de remèdes, l'homme-oiseau avait désigné l'étrange construction au milieu du fleuve.

Il était persuadé que le chef avait saisi l'objet de sa demande. Il cherchait à s'en convaincre à tout le moins et s'accrochait à cette possibilité. Mais tout près de l'île à présent, il se demandait ce qu'il pourrait bien y découvrir.

Le palafitte était construit sur une butte qui trônait au milieu du large fleuve. Les roues des moulins à eau tournaient lentement, et le clapotement des grandes pales qui s'engouffraient dans l'eau s'alliait au grincement permanent des cordages qui tiraient les embarcations à contre-courant. Des barques remplies de *gliks* arrivaient sans cesse autour d'eux. Ils arboraient des peintures rituelles et de grands couteaux, et débarquaient par groupes compacts après avoir épié les humains à distance.

Léo et John Pastore firent claquer la sécurité de leur HK d'un geste nerveux. Snoopy posa la main sur l'étui de son pistolet et s'assura qu'il était bien en place. Il eut l'air rassuré en sentant la culasse sous ses doigts.

— Regardez, colonel, dit Abe Greenspan.

Jim tourna le regard dans la direction indiquée par l'ingénieur en chef.

C'était l'un des moulins à eau. Tout délabré sur le côté, il laissait voir les engrenages qui tournaient en pure perte au-dedans étant donné que les courroies de transmission étaient coupées.

— C'est mauvais signe, colonel, lui dit Greenspan en secouant la tête. Ils n'ont même pas été capables de réparer cette avarie. Le pire, c'est qu'ils ne l'ont pas détectée, semblerait-il.

— Je vois, dit Jim pour tout commentaire.

Il ne comptait pas s'arrêter de toute manière.

Les humains sautèrent sur un embarcadère étroit de planches de bois. Saul Langley et Greenspan descendirent la civière de Laura tandis que les soldats, l'arme au poing, gardaient les yeux rivés sur les *gliks* peinturlurés.

— On s'est fourrés dans la gueule du loup ! s'écria Buckmanster.

— Calmez-vous, Dick, lui intima Jim en le regardant sévèrement. On y est depuis pas mal de temps. Maintenant ouvrez l'œil pour repérer tout ce qui pourrait soigner Laura.

— Mais je n'en sais rien, moi !

— Il suffit de rester aux aguets. Ça vous concerne vous aussi, ajouta-t-il à l'adresse d'April et de Soña Martin, qui acquiescèrent à l'unisson.

— Mais, bonté du ciel, ce sont des sauvages ! s'écria le biologiste. Vous ne voulez donc pas vous rendre à l'évidence ? Ouvrez les yeux : il n'y a rien ici qui puisse nous être utile.

— Écoutez-moi, Dick, tant que j'assure le commandement, c'est moi qui décide. Contentez-vous d'obéir. Allez, ne restons pas plantés là.

Guidés par Azur, ils pénétrèrent dans la construction principale, un grand cylindre en bois couvert de peaux tannées tendues sur des châssis triangulaires. L'intérieur comprenait une vaste salle où se massaient des indigènes, certains assis sur des bancs, d'autres debout. Il y avait là trois fois plus d'individus que le village n'en pouvait héberger. Ils étaient disposés en colonnes par quatre, formant ainsi un demi-cercle d'un bout à l'autre. Au milieu, un *glik* décrépît fumait en silence, avachi. Tous avaient le regard fixé sur le plancher. Azur lui-même baissa le front en s'approchant du vieillard dans une attitude respectueuse.

Puis les autochtones allumèrent des lampes à huile et la salle s'éclaira peu à peu, révélant ses secrets.

— Regardez là-bas, fit Soña Martin.

Près de la fenêtre, ils virent une grosse boule de jade que dix hommes n'auraient pu encercler en se donnant la main. Elle était entourée d'une structure métallique en forme d'anneau. Des lentilles et divers instruments s'y trouvaient enchâssés, supportant des bouts de chandelle, mais ce n'était pas leur fonction première, semblait-il. Le sol autour de la sphère était souillé d'une épaisse croûte de cire refroidie.

En contemplant cette boule impressionnante, Jim fut pris de vertige, comme suspendu au-dessus d'un abîme insondable : il comprit que ce globe représentait un monde qui n'était pas le sien.

Puis, en s'approchant, il distingua sur la surface verte et courbe les contours d'un vaste continent. Ils avaient été habilement dessinés par un artisan inconnu. Les lignes étaient exécutées en filigrane d'or et de platine. Oui, c'était bel et bien une mappemonde, mais les terres ne ressemblaient nullement à celles qu'il connaissait. Une île immense et solitaire, en forme de losange, couvrait presque entièrement l'un des hémisphères, avec en son cœur une espèce de mer circulaire.

Qu'est-ce que cela représentait ? Une autre planète ?

La lueur vacillante des bougies projetait sur la boule verte les ombres géométriques des instruments qui l'entouraient, créant des reflets singuliers lorsqu'elles touchaient les lentilles qui s'y trouvaient

enchâssées. Ces détails conféraient à ce lieu une atmosphère magique et surprenante. Jim se tourna vers ses compagnons et voulut observer leurs réactions devant un tel spectacle, mais le manque de clarté et les ombres indistinctes brouillaient leurs traits.

— Ce n'est pas la Terre, hasarda Snoopy. En fin de compte, Neko s'était gouré, on dirait. Nous avons atterri sur une autre planète.

— Je n'en suis pas si sûre, intervint Susan Goodman, fascinée par l'immense globe de jade. Si nous avons vraiment fait un bond de deux cent trente millions d'années dans le futur, ce doit être la Pangée ultime.

— La Pangée ultime ? s'écria Léo Owens. Connais pas.

— C'est pourtant la réalité, dit Soña Martin. Il était prévu qu'en un futur lointain, la dérive des continents aidant, toutes les terres se rejoindraient pour former un immense et unique continent. Ce globe n'infirmait pas la théorie de Neko, bien au contraire.

Azur s'approcha des humains et leur fit comprendre que la civière de Laura devait être posée au milieu de la salle, près du vieillard.

Elle fut déplacée tandis que le vieux *glik* fumait toujours son narguilé, indifférent à leur présence. Jim s'aperçut qu'il fixait du regard des petits points obscurs qui semblaient éclore mystérieusement devant ses jambes croisées. Des gouttelettes d'un liquide épais et rougeâtre.

Il leva les yeux et vit dans les hauteurs la tête d'une créature suspendue aux châssis de bois. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un grand serpent, tel un boa d'Amazonie. Mais en l'examinant il avisa de courtes pattes et une gueule effilée comme celle d'un crocodile.

Il s'écarta légèrement et fit signe à ses compagnons de ne pas s'approcher du vieillard. Ils scrutèrent, inquiets, les minces silhouettes qui les encerclaient en récitant une litanie qui ressemblait à une prière. Jim comprit qu'un événement extraordinaire se produirait sous peu. On devinait sans peine que les *glis* croyaient puiser force et vigueur dans le sang de la bête. Et ils s'étaient réunis là pour le boire.

Le vieillard semblait émerger de sa transe. Il leva sa figure parcheminée et les pria de s'asseoir parmi ses guerriers. Les humains furent obligés, par politesse, d'accepter l'invitation du chamane. C'était là sûrement une preuve d'amitié, peut-être le plus grand honneur et la plus haute estime auxquels on pouvait s'attendre de la part de ces êtres. Jim était très déçu néanmoins. Ce rituel chamanique ressemblait fort à ceux pratiqués par les tribus sauvages qui peuplaient encore le monde qu'ils avaient quitté. Ses espoirs de trouver là une technologie avancée dont ils puissent tirer profit furent balayés d'un coup. Les *glis* étaient des barbares qui avaient fait main basse sur des installations implantées par un autre peuple, qui, lui, avait peut-être disparu longtemps auparavant.

Buckmanster avait raison, pensa-t-il. Ce sont des sauvages, point final.

Le vieillard recueillit le sang du serpent-crocodile dans un morceau de toile et le versa dans une écuelle en céramique ornée de curieux symboles géométriques. Puis il tendit ce récipient à Jim et lui fit signe de répandre le liquide sur le ventre de Laura. Il simula les gestes à accomplir et lui montra aussi comment le sang magique pénétrerait le corps de la femme afin d'en expulser le mal, ou le démon ou toute autre chose apte à provoquer des maladies dans l'esprit du *glik*.

Jim hésita, l'écuelle à la main. Discrètement, il effleura l'épais liquide rouge du bout des doigts. Ce n'était que du sang, mais il se demanda s'il contenait un agent pathogène susceptible d'aggraver l'état de Laura. Il y eut un long silence tandis qu'il hésitait. Les guerriers le fixaient du regard et le vieillard le foudroyait de ses yeux jaunâtres. Il refit les mêmes gestes, le pressant de verser le sang.

— Colonel, il n'y a aucun danger à mon avis, murmura Soña Martin, et il se pourrait même qu'ils se sentent offensés si vous refusez d'accomplir le rituel.

La biologiste disait vrai, ce n'était que le sang d'une bête sacrifiée pour une cérémonie magique. S'il renfermait des microbes, ils flottaient dans l'air également, ainsi son ex-femme ne subirait-elle rien de pire que ce à quoi ils avaient tous été exposés dès leur arrivée. Il s'exécuta. Jim allongea le bras et répandit le liquide rouge sur le ventre de Laura.

Après tout, ce ne sont que des sauvages, pensa-t-il à nouveau, déprimé.

Soudain, le prêtre se leva et se mit à danser en sautant sur un pied puis sur l'autre. Jusqu'à ce qu'il s'écroule, épuisé. Il croyait sans doute hâter la guérison de la malade par cette débauche d'énergie.

Le faisceau mortel aveuglant ondula au sol puis s'éleva et s'abattit sur le mur de pierre tout au fond, cherchant obstinément à brûler les humains. Hawk Castro s'empara du HK 416 que Boykin avait lancé et tira une rafale vers l'autre extrémité du cratère où s'agglutinaient les araignées. La surface de cette couverture vivante fut traversée de convulsions tandis que les êtres qui la composaient fuyaient, terrorisés, la pluie de projectiles.

Le faisceau lumineux tremblota et s'effaça rapidement.

— Allons-y, dit Kaplan. Il faut sortir d'ici.

— Mes hommes, murmura Castro en regardant autour de lui.

— Ils sont morts, capitaine, lui dit Neko. Tu ne peux plus rien pour eux et nous devons nous échapper avant que les crabes ne s'organisent.

Hawk Castro s'inclina. À ses pieds, à moitié enfoui dans la cendre, il vit le membre amputé du crabe où était inséré le fusil peu avant. Il avisa un chargeur du HK 416 incrusté sur le bras de même façon et l'arracha.

— D'accord, dit-il. En route !

Ils coururent côte à côte jusqu'à la sortie de l'amphithéâtre. Un crabe s'interposa et leva son bras armé dans leur direction. Mais le monstre se figea subitement, immobilisé par les efforts conjoints de Neko et Kaplan qui lui ordonnaient de rester droit comme une statue. Castro en profita pour lui décocher une rafale en courant. Les balles à chemise d'acier percèrent de gros orifices dans sa cuirasse et de l'écume jaune s'écoula.

Les humains s'enfoncèrent dans le tunnel qui permettait de ressortir de l'amphithéâtre. À leur grand étonnement, ils tombèrent sur une porte en fer qui ne s'y trouvait pas quand ils avaient emprunté ce passage la première fois. Le capitaine visa le verrou et les gonds et tira avec une incroyable précision. Les balles ricochèrent sur le métal en sifflant étrangement et percutèrent violemment un des murs. Puis il rouvrit le feu et vida son chargeur.

Le battant métallique se désolidarisa et tomba vers l'extérieur dans un fracas épouvantable, levant un nuage de poussière. Un flot rougeâtre de lumière s'engouffra dans la brèche.

— Et maintenant ? interrogea Castro. Où est-ce qu'on va ?

En posant la question, il avait jeté le premier chargeur, tapoté le second contre son talon avant de l'engager dans son fusil en produisant un claquement.

— Il n'y a qu'une issue possible, dit Kaplan : nous devons

retourner à l'intérieur de la géode.

— Et après ?

— Après, nous verrons bien.

Ils traversèrent la grande esplanade désolée entre le cratère et la base de la géode. Le soleil rouge dans le ciel était l'œil du Seigneur qui les observait. La terre calcinée réverbérait la chaleur intense. De gigantesques dunes de cendre et de poussière dissimulaient en partie la citadelle rocheuse où reposait l'immense coupole noire, qui, nimbée d'air chaud, offrait l'imprécision irréaliste d'un mirage, comme si elle eût flotté, légère, dans l'air torride. Ils ne virent pas de crabe au long de ce parcours, comme si tous leurs ennemis s'étaient massés dans l'amphithéâtre. Et, d'une certaine façon, cela renforçait l'aspect aride et mort du paysage. Ils couraient sans bruit dans la poussière, sous une lumière aveuglante.

Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de la citadelle, Neko releva plusieurs détails qu'il n'avait pas observés lorsqu'ils s'en étaient échappés. Son attention avait alors été captée par l'incroyable géante rouge qui encombrait le ciel. Il vit que la citadelle comprenait des milliers de blocs de pierre massive en cône tronqué, amoncelés sur un mur de cendre titanesque, le tout servant d'assise à la pyramide de gravats où était enchâssée la géode.

Une muraille de sable entourait complètement la forteresse et ne présentait nulle entrée de prime abord, sinon le passage qu'ils avaient emprunté quelques heures plus tôt. Kaplan ouvrait la marche. Il les conduisit à travers une succession de tunnels creusés dans la pierre, si étroits qu'ils devaient y courir le dos courbé.

Ils enfilèrent un interminable couloir tubulaire sinueux. De chaque côté, sous des tuyaux rouillés, un grillage métallique habillait les parois. Le sol de métal obscur résonnait curieusement sous leurs pas avec des tintements rythmés comme si des cloches annonçaient leur départ de ces terres moribondes. Neko se sentait égaré dans une espèce d'énorme vaisseau sanguin, une voie pleine de vie en des temps révolus, mais désormais stérile et desséchée comme un trou dans un os pétrifié.

Tous trois n'arrêtaient pas de tousser. Ils étaient gagnés par l'épuisement et chaque pas devenait de plus en plus harassant. Ils inspiraient avec force, mais jamais leurs poumons n'absorbaient assez d'air, et celui qui s'y infiltrait était gorgé d'une fine poussière, un dépôt vieux de plusieurs milliers d'années. Mais ils poursuivirent leur chemin, qui bifurqua à deux reprises, les plongeant dans une obscurité croissante. Puis des débris de métal et de roche gênèrent leur progression.

— Nous n'étions pas passés par là, j'ai l'impression, dit Castro.

— Ayez confiance en moi, répondit Kaplan sans tourner la tête.

Je sens que nous sommes proches de la géode. Par là, nous l'atteindrons directement.

Ils gravirent des degrés qui n'avaient pas été conçus pour des hommes. Ils étaient taillés dans la roche, étroits et très bas, si bien qu'ils risquaient de glisser jusqu'au pied des marches. Neko essaya de se représenter les lieux. Ils se trouvaient encore dans une sorte de cratère d'où ressortait la partie supérieure de la géode tel un œuf dans un coquetier. Et il comprit autre chose :

— Plus nous nous éloignons dans le futur et plus la masse de la géode se réduit. Ainsi elle remonte vers la surface.

— En effet, admit Kaplan.

— C'est forcément en rapport avec la radiation de Hawking, poursuivit le jeune homme en montant les marches quatre à quatre dans l'escalier sans fin. Le trou noir à l'intérieur de la géode s'est évaporé progressivement avec le temps, et aujourd'hui l'ensemble présente une masse nettement inférieure. D'ailleurs, peut-être que le trou noir s'est totalement évaporé.

— Pas tout à fait, mais nul doute qu'il s'est allégé.

— Cela n'a-t-il pas une incidence sur les propriétés de la singularité ?

Kaplan s'apprêtait à répondre lorsqu'ils atteignirent enfin le haut des marches, où une trappe livrait accès à une salle immense.

À peine eurent-ils passé la tête qu'ils virent des crabes fondre sur eux.

Doué d'un solide instinct guerrier, Hawk Castro réagit aussitôt. D'un bond, et en lâchant de courtes rafales dévastatrices, il s'éloigna de la trappe afin de permettre à ses compagnons de sortir à leur tour pour se mettre à l'abri. Les balles trouèrent la cuirasse des monstres, qui se virent entraînés dans une danse macabre. Certains s'écroulèrent, les balles ayant détruit leurs sombres pattes articulées. Néanmoins, ils avançaient toujours vers les humains en rampant et en laissant derrière eux des traînées répugnantes d'écume jaunâtre.

Neko et Kaplan se concentraient pour les paralyser, mais il y en avait au moins une dizaine, et leur influx mental ne pouvait maîtriser un tel groupe. Castro vida tout son chargeur puis retourna son fusil, l'empoigna fermement par le canon au mépris des brûlures à ses paumes et donna un coup de crosse sur la carapace du crabe le plus proche.

La créature recula légèrement, comme étonnée ou amusée (si tant est que cela fût possible) par cette riposte désespérée. Mais, aussitôt, elle revint à la charge à l'aide des lames acérées implantées à l'extrémité de son bras pour éventrer le capitaine.

Castro lâcha son HK et tomba à genoux. Ses intestins se répandirent dans un bruit visqueux et ignoble. D'un geste machinal, il chercha à les retenir pour les réintroduire en lui. Les yeux exorbités et stupéfaits, il assistait au spectacle sanglant de sa propre mort. Enfin, il se retourna une dernière fois vers ses compagnons et s'effondra en arrière comme une masse.

Neko hurla en voyant que les crabes se dirigeaient vers lui inexorablement. C'en était fini à présent, mais il ne voulait pas mourir dans un endroit pareil.

Kaplan s'écria tout à coup :

— Nous sommes à l'intérieur de la géode ! Regarde à tes pieds...

Du diamant noir et brillant, si familier pour eux désormais. Des fibres de carbone douées de vie qui pouvaient être modifiées et façonnées. Or les crabes marchaient dessus.

Et leur cuirasse était faite du même matériau.

Les créatures firent encore quelques pas et se mirent à fondre à la stupéfaction de Neko. Elles se dissolvaient lentement, comme des statues de cire noire sous un jet d'eau brûlante. Les fibres en diamant de leur corps adhéraient au sol qu'elles foulaient. Leurs pattes articulées se détachaient et leur torse en forme de tonneau roulait sur quelques mètres puis se dégonflait peu à peu comme un ballon percé. De l'écume jaune s'en écoulait, intarissable, charriant des araignées

argentées. Certaines étaient mortes, engluées dans les filaments noirs à moitié fondus, mais d'autres fuyaient à la hâte.

Kaplan rampa vers le capitaine Hawk Castro qui gisait par terre. Il chercha le pouls à son cou et le retourna.

— Que fais-tu ? lui demanda Neko. Il est mort.

— Son corps uniquement, dit Kaplan.

Il plongea la main dans les restes méconnaissables du crabe tout à côté et extirpa la lame acérée qui avait étripé le militaire pour la poser sur la nuque de ce dernier. Et il reprit à l'adresse de Neko :

— Regarde ailleurs, ça vaut mieux.

Neko se retourna sans hésiter. Il entendit nettement le bruit horrible de la chair découpée par l'acier tranchant.

— En quoi ça peut lui être utile ? demanda-t-il.

— Je te l'ai expliqué. L'âme n'est qu'une série limitée d'états quantiques que l'on peut reproduire à l'identique.

Hawk Castro renaîtra au loin, là même où je désire me rendre. Bon, ça y est. Allons-y.

Neko tourna la tête et vit cet être – un homme mince paisible en apparence – essuyer le sang à sa bouche du revers de sa manche. Puis Kaplan tendit le bras vers une rampe qui montait tout droit dans le noir.

Ils gravirent la surface glissante. Une longue ascension qui leur parut interminable. Enfin, ils atteignirent une seconde trappe et, lorsqu'ils la poussèrent, ils s'aperçurent qu'ils se trouvaient à l'intérieur du diabolos. L'anneau de singularité brillait en déclinant toutes les tonalités du bleu à une centaine de mètres.

Un nouvel élément attira l'attention de Neko. Une sorte de passerelle s'élevait dans les airs, s'interrompant à quelques mètres du centre de l'anneau. On en devinait aisément la fonction : cette espèce de tremplin permettait de plonger au cœur de la singularité de même qu'en une piscine. Tous deux l'empruntèrent et s'arrêtèrent au bord du vide.

— Tu ne vas pas pouvoir t'élancer avec moi en direction du Point Final, lui dit Kaplan en se tournant vers lui et en lui agrippant le bras. Cette destination t'est inconnue, tu n'y as jamais mis les pieds et tu ne supporterais pas un voyage aussi long. Tu périrais à coup sûr. Mais on peut procéder autrement...

— Comment ? demanda le jeune homme.

— Tu peux m'accompagner. Comme Ingo Kouchi, Lorenzo et le capitaine Castro... Et tant d'autres...

Neko baissa les yeux et vit le tranchant taché de sang dans la main de Kaplan. Il recula d'un pas et fit :

— Je n'y tiens pas.

— Tu n’as rien à craindre. Tu renaîtras aussitôt et tu deviendras immortel.

— C’est tentant, mais je décline ton offre, dit Neko, sur ses gardes, sans quitter la lame du regard. Et je veux retourner auprès de mes amis. C’est possible ?

Kaplan hocha la tête et lâcha son arme, qui heurta le sol.

— Oui, tu en es capable. Concentre-toi sur la destination. La géode s’occupera du reste. Aie confiance en elle et elle t’y conduira.

— Je peux donc voyager par la seule force de ma volonté ?

— Oui, grâce à l’interface incrustée dans ta nuque. Mais n’essaie pas d’aller plus loin vers le passé ni de te retrouver toi-même, au risque de créer un paradoxe. Le Réseau t’empêcherait de regagner l’espace réel, tu serais perdu à jamais.

— D’accord. Je veux seulement revoir mes amis. Juste une dernière question : est-ce que l’interface à la base de mon crâne est un être à ta ressemblance ?

— Ça m’en a tout l’air, admit Kaplan en hochant doucement la tête sans le quitter du regard. D’autres que moi se sont aventurés jusqu’à l’Occulte au fil des éons. Beaucoup ont sans doute essayé d’emprunter ce chemin. Celui qui est en toi a dû rester isolé bien plus longtemps que moi. Je me suis efforcé de fouiller sa mémoire, sans rien y découvrir de cohérent. Mais il t’a choisi, et cela a forcément un sens. Il te contactera en temps voulu, et tu auras l’explication.

— Charmante perspective ! Mais je renonce à cet honneur.

— Ce n’est pas toi qui décides, dit Kaplan en reculant de quelques pas tout en remuant le bras : Écarte-toi un peu, s’il te plaît, mon garçon. L’anneau va émettre de fortes radiations lorsque je vais le traverser.

Sans nul autre commentaire, Kaplan s’élança vers le bord de la passerelle. Neko la descendit en vitesse et alla se coucher au-delà du tournant qu’elle formait à son point de jonction avec la base du diablo.

D’où il était, il ne put assister au bond de Kaplan ni à l’instant où il passait la singularité. En revanche, il entendit les crépitements d’énergie, et l’éclat des radiations d’un bleu intense illumina les murs noirs.

Il devait y aller à présent. Il quitta son refuge et gravit à nouveau la passerelle. Kaplan avait bel et bien disparu sans laisser aucune trace à part sa lame qui traînait par terre, là même où il l’avait jetée. La singularité formait comme une grosse lentille transparente, avec toutefois des ondes d’interférence qui ricochaient contre l’anneau de matière exotique et convergeaient vers le centre.

Neko vit son propre reflet qui l’observait sur cette surface et se

demanda s'il aurait le courage de s'y précipiter aveuglément.

Il n'eut pas l'occasion d'y réfléchir à deux fois car il y eut tout à coup du raffut au bas de la passerelle. Des crabes armés jusqu'aux dents venaient de s'extraire de la trappe livrant accès au diabolos.

C'était maintenant ou jamais. Il recula afin de prendre de l'élan puis se mit à courir sans autre idée en tête. Il bondit avec toute l'impulsion possible.

Il n'avait presque rien senti en franchissant l'anneau si l'on exceptait le vertige et une nausée, de plus en plus familière. En une fraction de seconde, il s'était retrouvé nimbé de lumière bleue puis était retombé à plat ventre sur le toit de l'Osprey. Le choc avait été brutal et il avait perdu connaissance. En recouvrant ses esprits, il avait craché du sang et passé les doigts sur ses dents pour vérifier qu'il n'en manquait aucune. Il avait la lèvre fendue et le toit de l'avion s'était creusé sous lui, ce qui, peut-être, lui avait sauvé la vie car il était tombé d'une hauteur de vingt-cinq mètres.

Non, ce n'est pas possible, se dit-il. Vingt-cinq mètres... Une telle chute aurait dû m'être fatale... Ou me briser les jambes au minimum.

À moins que...

La géode l'avait protégé. Elle lui obéissait encore d'une façon ou d'une autre grâce à l'objet minuscule inséré dans sa nuque. Il se retourna vers la singularité et comprit que les crabes à ses trousses pouvaient s'y engouffrer à leur tour. Simple affaire de temps.

Peut-être de secondes...

Il descendit de l'Osprey et courut vers la sortie de la géode. Il faisait jour à l'extérieur. L'éclat d'un soleil jaune et bienveillant inondait la grande arche du diabololo. Il était presque dehors quand il s'étala sur le ventre, à bout de forces, après que ses jambes se furent dérobées sous lui. Il regarda nerveusement la singularité, craignant de voir surgir à tout moment les féroces créatures. Soudain, il se rappela ce que Kaplan avait commencé à lui dire avant l'apparition des crabes.

Le petit trou noir en rotation au cœur de l'anneau de matière exotique s'était évaporé sous l'effet de la radiation de Hawking. Kaplan lui avait soutenu qu'il n'avait pas entièrement disparu, quoique de plus en plus léger. Mais il n'avait pas eu le temps de répondre à Neko quand celui-ci lui avait demandé si les propriétés de la singularité s'en trouvaient affectées ou non.

Il avait désormais la réponse, et savait pourquoi l'on pouvait traverser une singularité bien que ce fût irréalisable au regard des lois de la physique. Il ne s'agissait pas d'un tunnel de Kerr-Newman comme il l'avait d'abord imaginé. En vérité, ce petit trou noir en rotation trouait pour ainsi dire l'enveloppe de l'espace ; un trou de ver épousait l'orifice et reliait deux instants de l'Univers séparés par un vaste océan temporel. Le trou de ver enveloppait le tunnel de Kerr-Newman comme un fourreau et protégeait les voyageurs des fortes radiations et de la force de marée dévastatrice engendrée par le trou noir.

Il tendit la main vers l'anneau de singularité et se concentra sur ses rouages délicats et occultes. Il en comprenait parfaitement la structure et le fonctionnement. C'était un tuyau creux de matière exotique, relié au diabololo par des supports en nanotubes de carbone. Le réglage avait dû être d'une incroyable précision pour que tout reste en place, et en état de marche, des milliards d'années durant. Cependant les nanotubes constituaient un matériau vivant apte à s'autoréparer et à contrôler le fonctionnement des géodes incluses dans un réseau maillant tout l'Univers.

C'est Kaplan qui le lui avait révélé. En précisant qu'un homme insignifiant comme lui pouvait influencer mentalement sur cette machine infaillible.

Les crabes allaient surgir d'un moment à l'autre, et il mourrait sans aucun doute. Il allait faire une chose terrible, mais il n'avait pas le choix.

Il se concentra sur les supports de l'anneau de matière exotique. Dans son esprit, ils se tordaient légèrement, de quelques microns tout au plus...

C'était infime, mais suffisant néanmoins.

L'ensemble était censé garder un parfait équilibre, mais Neko ordonnait au carbone doué de vie d'introduire une pincée de chaos.

Très peu...

Ce qui survint ensuite fut si violent et disproportionné qu'il en resta figé sur place. Un épouvantable craquement, pareil au fracas censé accompagner le déchirement de la voûte céleste dans l'esprit des anciens, secoua l'atmosphère, fit trembler la poussière accumulée au sol et projeta mille cailloux. Il eut les sens saturés par ce bruit qui allait crescendo.

Lève-toi ! Cours, vite ! lui cria une voix intérieure.

Il entendit à peine le signal désespéré de son instinct de survie car tout, autour de lui, n'était que chaos et fureur. L'anneau de singularité s'incurva, comme s'il voulait former un ruban de Mobius, et lança des éclats de radiation bleuâtre et des fragments obscurs de matière exotique.

Neko finit par se ressaisir et se relever. Puis il détacha son regard de ce spectacle dantesque et fascinant. Il sentit à nouveau ses jambes et se précipita vers la sortie. Le sol était secoué de convulsions comme s'il courait sur le dos d'un serpent moribond.

Assailli par l'éclat du soleil, il poursuivit sa course. Il évoluait à présent dans la plaine circulaire et désolée autour de la géode. Le gravier de granit sautait autour de lui jusqu'à un mètre de haut comme du pop-corn dans une poêle géante. Le craquement de la roche faisait trembler la clairière sur toute son étendue. Brusquement, le sol

se déroba sous lui et il sauta en avant. Il s'agrippa au gravier désespérément en y enfonçant les doigts. Puis il se retourna et se mit à hurler.

L'immense coupole noire qui s'élevait dans la plaine jusqu'à mille mètres de haut était en train de se froisser comme une énorme boule de papier d'aluminium. Elle s'affaissait et s'effondrait en émettant des craquements qui résonnaient comme des coups de canon. En moins d'une seconde, la géode se contracta terriblement et prit l'aspect d'une sphère noire d'une extrême densité, traversée d'éclairs intermittents alors qu'elle s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Un tourbillon s'engouffrait dans la brèche, aspirant le jeune homme qui luttait âprement pour sa survie. Le terrain où reposait la masse immense de la géode s'effondrait lui aussi. Il lui fallut sauter et se hisser vers les hauteurs pour ne pas sombrer dans l'abîme tandis que des grosses plaques de granit se détachaient comme ces blocs de glace qui tombent dans la mer du haut d'un iceberg.

Quand il parvint enfin à se rétablir sur ses jambes, tout était terminé. La coupole noire avait fait place à un grand trou fumant. En se penchant sur le bord, Neko vit les parois de roche ébréchée qui semblaient plonger jusqu'au noyau de la Terre.

Et c'est précisément le cas, songea-t-il.

Cette petite créature noire avait tourné pendant une éternité dans l'anneau de matière exotique, puis elle était devenue folle et avait englouti sa cage. Et c'est toute la Terre qu'elle allait essayer d'engloutir à présent...

Mais cela n'aurait pas lieu, impossible. Dans le futur lointain d'où venait Kaplan, cette géode existait toujours. Sinon, il n'aurait pas effectué ce voyage temporel et rien de tel n'aurait eu lieu. La géode finirait sûrement par stabiliser le trou noir, puis elle se réparerait elle-même et remonterait vers la surface. Durant les milliards d'années qui s'écouleraient avant la renaissance de la géode, la Terre serait coupée du Réseau. Pour finir, la sphère serait à la merci des araignées qui apparaîtraient un jour sur une planète moribonde.

Il comprit soudain qu'il avait été à l'origine de l'Occulte.

Épilogue

April Kwaïna montait la garde à l'entrée du village *glik*. Quelques heures plus tôt, de fortes secousses sismiques les avaient tous fait tressaillir, les indigènes surtout, qui, à grand renfort de gestes, comme toujours, leur avaient indiqué qu'ils redoutaient que ce séisme n'ait été déclenché par la géode.

Laquelle représentait une terrible menace.

Le colonel Conrad avait alors dépêché sur place le sergent Owens et John Pastore, escortés d'un groupe d'autochtones. Et April avait reçu l'ordre de protéger le village, ce qui revenait à contempler la vie paisible des pêcheurs et à spéculer sans cesse sur ce monde mystérieux où ils avaient échoué.

Dans la tradition hopi, l'histoire de l'humanité était divisée en périodes, ou mondes, séparées les unes des autres par de terribles catastrophes naturelles : le premier monde avait péri par le feu, le deuxième par la glace et le troisième par l'eau. Si l'on ajoutait foi aux prophéties, April était née dans le quatrième monde, déjà sur le déclin à l'époque. Ces mêmes légendes assuraient que de nouvelles ères lui succéderaient et qu'au total l'humanité connaîtrait sept périodes.

Elle se demanda si l'on avait atteint la dernière étape ; ou si l'humanité n'avait pas simplement disparu, longtemps auparavant, enfouie dans le passé de cette planète, justement châtiée pour son arrogance envers la nature.

Des branches remuèrent à la lisière de la forêt, interrompant ses pensées. Soudain sur le qui-vive, elle leva son fusil, un doigt sur le cran de sécurité.

— Qui va là ? lança-t-elle.

Elle reconnut, soulagée, la petite silhouette de Léo Owens qui marchait tranquillement au milieu d'un groupe de *glis*. Pastore le suivait, légèrement en retrait, et elle eut l'impression qu'il discutait avec quelqu'un. L'ombre des frondaisons masquait presque entièrement son interlocuteur, mais, d'évidence, ce n'était pas un homme-oiseau. Elle plissa les paupières pour tenter de l'identifier. Il offrait un aspect pitoyable : sale, couvert de griffures et de plaies...

April poussa un cri de joie quand elle reconnut Neko.

Lorsqu'on lui annonça le retour du groupe parti en expédition, Jim sortit d'une cabane au bord du fleuve pour aller à sa rencontre. Ne pouvant contenir son émotion, il saisit Neko par les épaules et l'attira vers lui pour le serrer dans ses bras, les yeux rouges.

Le jeune physicien portait encore un de ses T-shirts noirs, quoique

brûlé et déchiré. Sur le coton lacéré qui lui couvrait la poitrine, on lisait à grand-peine : ... *I've seen things... wouldn't believe.*

Il lui expliqua brièvement ce qui leur était arrivé, à lui-même et aux Deltas, depuis qu'ils s'étaient enfoncés dans la forêt. Il lui décrit cet univers à l'agonie où ils avaient atterri, l'incroyable récit de Larry Kaplan, leur combat pour échapper aux crabes, la mort héroïque du capitaine Castro et de ses hommes. Enfin, il raconta de quelle façon il avait détruit la géode, barrant ainsi la route à ces horribles créatures tout en les confinant eux-mêmes, irrémédiablement, dans ce monde.

En racontant son histoire, Neko s'entendait parler et songeait que les autres ne pourraient y croire. Mais les visages autour de lui indiquaient qu'il n'en était rien : sans doute avaient-ils vécu des expériences tout aussi invraisemblables.

Jim l'écoutait, concentré, et, avant qu'il ne puisse lui répondre, des clameurs retentirent derrière eux. Soña Martin, Abraham Greenspan, Susan Goodman et quelques autres survivants se dirigeaient vers eux, bouleversés à la vue de Neko. En arrivant à sa hauteur, la jeune biologiste l'embrassa sur la bouche sans crier gare.

Neko en fut troublé. Le rêve de la tortue, entre autres, lui revint en mémoire, et, inconsciemment, il porta la main à sa nuque, où était inséré le minuscule implant. Après la destruction de la géode, il avait eu le temps de réfléchir à l'interface, comme l'appelait Kaplan, et il avait compris qu'elle faisait maintenant corps avec lui, que ça lui plût ou non. Comme une pièce de monnaie s'enfonçant peu à peu dans la glace, elle s'incrustait dans sa chair de plus en plus. Elle contenait des souvenirs qui n'étaient pas les siens et des données surprenantes auxquelles il commençait d'avoir accès, mais elle était aussi comme un écho de son esprit. Un miroir où ses pensées et ses désirs se réfléchissaient très nettement. Notamment ses sentiments à l'égard de Soña qui lui semblaient à cet instant d'une évidence lumineuse.

Tout cela lui traversait l'esprit, et il comprit alors qu'il était dingue de cette fille.

— Moi aussi, Soña, je suis vraiment heureux de te revoir, lui dit-il comme un nigaud.

Il ne parvint qu'à sourire et à remercier ceux qui venaient l'accueillir et qui riaient en lui tapant joyeusement dans le dos.

Et quelqu'un se fraya un passage jusqu'à lui.

Laura Muñoz ne chercha pas à contenir ses larmes qui roulèrent sur ses joues tandis qu'elle enlaçait son fils. Puis elle recula et prit Jim par la main en se pressant contre lui.

Ce geste attira l'attention de Neko, qui haussa les sourcils, l'air interrogateur. Que s'était-il passé en son absence ?

— Laura a failli mourir, l’informa Jim peu après.

Ils s’étaient réunis sur la plate-forme de la hutte commune. Devant eux, le soleil couchant scintillait sur les eaux apparemment calmes de ce fleuve immense et lent qui ressemblait à une mer de couleur terreuse, brassant limons, boues et bois flottants, et avec ça et là une centaine d’embarcations dont les voiles ondulaient. Ce fleuve prodigieux était l’image d’une nature invincible, preuve, s’il en fallait une, qu’en l’absence de l’homme, la vie se perpétuait.

Ils avaient dîné de poissons secs fumés et s’éclairaient maintenant avec les braseros d’argile où ils les avaient réchauffés.

Surpris, Neko se retourna vers sa mère et lui demanda :

— Tu vas mieux ?

— Je me sens bien, répondit-elle ; en pleine forme, je dirais même. Je sais, ce n’est peut-être dû qu’à l’autosuggestion. Mais, franchement, ça m’étonnerait...

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— Tu te rappelles quand je suis allée voir un médecin juste avant notre départ pour le Canada ?

Il observa sa mère, déconcerté, et acquiesça.

— D’après ce spécialiste, j’étais atteinte d’un cancer qu’il fallait traiter en urgence. Mais j’ai fait en sorte que les soins soient reportés jusqu’à notre retour.

Neko la regardait, bouche bée.

— Comment tu as pu faire une chose pareille ?

— C’était de la folie, une bêtise. Au fond, c’était sans doute pour conjurer la peur, admit-elle.

— Vous étiez à peine partis, les Deltas et toi, que son état a empiré brusquement, poursuivit Jim, nous pensions même qu’il n’y avait plus rien à faire... Puis nous sommes tombés sur les *gliks*.

— Ceux que nous appelions les *deadies*.

— *Gliks* est le terme qu’ils emploient eux-mêmes pour se désigner, intervint Soña . Bien qu’on ait du mal à saisir leur prononciation avec leur organe buccal si particulier.

— Et ces... *gliks*, ils vous ont aidés ? interrogea Neko.

— Oui, tout à fait, dit Jim. Mais je ne sais pas comment.

Il lui décrivit la cérémonie à laquelle ils avaient assisté, et comment ils avaient répandu le sang de ce reptile sur le ventre de Laura.

— Quelques heures après, j’allais déjà mieux, expliqua-t-elle. En fait, je ressentais une gêne à cet endroit depuis plusieurs années, et la douleur avait disparu comme par enchantement.

Neko regarda sa mère d’un air inquiet.

— Mais... bredouilla-t-il. Vous ne pouvez pas croire à... Ce ne

serait pas plutôt... ?

— Un effet placebo ? dit-elle avec un sourire amer. Eh bien, je t'assure qu'on a envisagé cette éventualité. Mais il est improbable que mon subconscient se laisse influencer par un rituel chamanique. L'imminence de la mort, peut-être... En tout cas, j'étais inconsciente et complètement ailleurs quand c'est arrivé.

— D'accord, mais... commença Neko avec scepticisme.

— Et ce n'est pas tout, reprit Jim en adressant un signe à Susan Goodman.

La géologue déplia sous les yeux de Neko une grande carte dessinée sur une sorte de toile en coton.

— Elle a été calquée sur la surface d'un globe terrestre qui se trouve à l'intérieur de cette construction au milieu de la rivière. Il s'agit de la Terre, aussi incroyable que ça puisse paraître...

— La Pangée ultime, confirma Neko. Comme nous l'avons déduit, Kaplan et moi, la planète n'a plus grand-chose à voir avec celle que nous avons connue puisque toutes les terres émergées sont maintenant réunies en un seul mégacontinent.

Fasciné, le garçon posa la main sur le dessin. La Pangée ultime formait un anneau enserrant une vaste mer intérieure. Jim la désigna du doigt.

— Les *gliks* nous ont certifié que cette zone est peuplée d'êtres qui nous ressemblent énormément. C'est du moins ce que leurs gestes nous ont suggéré. Ce sont des êtres primitifs, ils ne savent sûrement pas lire une carte, mais dans une de leurs légendes il est dit qu'ils habitent une terre occupée autrefois par des créatures comme nous. Lesquelles auraient construit cette structure imposante au milieu du fleuve.

Neko ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— Allons, colonel, tu réagis comme ces explorateurs européens qui débarquaient en Afrique et n'arrivaient pas à admettre que le continent ait pu abriter un jour un empire dominé par des Noirs. Donc ils imaginaient des Africains de race blanche pour justifier la présence d'objets d'art élaborés. C'est du pur anthropocentrisme.

Jim allait lui répondre, mais Soña prit les devants :

— Il se peut en effet que les *gliks* ne sachent pas distinguer un humain d'un autre mammifère bipède. Et nous ne comprenons que certaines bribes de leur langage, si bien que nous communiquons par gestes. En tout cas, une chose est sûre : ce monde est beaucoup plus ancien que le nôtre. Des milliers de civilisations et de races différentes ont très bien pu le dominer pendant des milliers d'années avant de sombrer dans l'oubli. De toute évidence, il y a sous nos pieds des strates innombrables de vestiges tombés en poussière au fil du temps.

Néanmoins, le passé ne s'efface jamais entièrement. Il en reste toujours quelque chose, ne serait-ce que dans les légendes, et cette construction fluviale nous montre comment des civilisations plus ou moins avancées techniquement se superposent et se mélangent. Mais il est un domaine beaucoup plus inattendu où nous pourrions trouver des traces de ce brassage...

— Lequel ? demanda Neko en scrutant ses yeux dont la beauté le sidérait encore une fois.

— La faune, répondit-elle. Hélas, nous n'avons pas les instruments nécessaires pour analyser le sang de ce reptile, mais peut-être qu'une civilisation avancée a modifié génétiquement certains animaux pour que leurs veines recèlent toutes sortes de vertus curatives. Puis, quand cette civilisation a disparu, les spécimens ainsi modifiés ont pu proliférer dans la nature en transmettant leurs spécificités aux générations suivantes.

— Et vous en déduisez qu'il y a des hommes quelque part ? demanda Neko. Les *gliks* n'utiliseraient pas ce sang pour leurs rituels s'il ne servait qu'à soigner les humains.

— Justement, les *gliks* semblaient vouloir nous signifier que ce sang guérit des êtres comme nous avec lesquels ils ont cohabité il y a longtemps et qui ont migré un beau jour vers l'intérieur du mégacontinent. Dans cette région...

Jim posa le doigt au milieu de la carte.

Neko examina le dessin, toujours sceptique.

— Les conditions climatiques sont probablement très rudes si loin des côtes océaniques, observa-t-il. Tout le centre de la Pangée ultime n'est peut-être qu'un immense désert, et cette mer intérieure une étendue morte et salée.

— C'est possible, dit Jim, mais nous allons le vérifier sur place. Les *gliks* proposent de nous y conduire. Nous avons une chance de rencontrer d'autres humains, il faut la saisir.

— Oui, allons-y, admit Neko, tu as raison.

Mais, tout en l'affirmant, il se demanda quelle tête auraient ces hommes deux cent trente-six millions d'années après J.-C.

En tout cas, le mystère excitait sa curiosité.

Le lendemain, cinq pirogues effilées s'éloignèrent des embarcadères de la cité *glik* afin de remonter le fleuve. À l'aide de leurs outils néolithiques, les autochtones avaient taillé chacune de ces embarcations dans un tronc d'arbre, telle une sculpture en bois.

Elles étaient longues et étroites, gardant à peu près la forme de l'arbre dont elles étaient issues. Elles avaient une voile, faite dans leur espèce de coton, tendue avec des cordes de sparte. Et l'on voyait un

balancier à tribord ainsi qu'à bâbord pour stabiliser la coque lorsque le vent tombait et qu'il fallait ramer. Une douzaine d'humains étaient répartis dans ces cinq pirogues, entourés des guides indigènes et payant au besoin. Ils regardaient le fleuve devant eux en se disant qu'ils entamaient la première étape d'un long voyage qui les conduirait vers une destination lointaine et inconnue.

Neko portait un T-shirt représentant deux hommes en train de nager côte à côte et sous lesquels, évidemment, on pouvait lire : *You want to know how I did it ? This is how I did it, Anton : I never saved anything for the swim back.*

C'est impossible, songeait-il en ramant, mais l'éventualité de trouver d'autres hommes ayant survécu dans ce futur lointain est tellement excitante que ça vaut la peine d'essayer.

Il y avait dans son esprit comme une idée insaisissable qui lui échappait, de même que ces réponses que l'on a sur le bout de la langue. Une chose peut-être liée à l'interface et qui lui signifiait, tel un petit clignotant, qu'il n'effectuerait pas ce voyage en pure perte.

Il sentait qu'une surprise merveilleuse les attendait peut-être à l'arrivée.

Appendice

TOUT CE QU'UN HOMME PEUT IMAGINER

1

À l'heure convenue, je me présentai à la résidence du 1 rue Charles Dubois. C'était une grande maison avec de lourds volets en bois peints en bleu. La voie ferrée qui traversait Amiens passait juste devant. Les échos de la fanfare du régiment local qui jouait sur la grand-place s'allièrent au sifflement d'un train signalant son départ. Je songeai que ce mélange sonore, le bruit de la machine et la pièce musicale, convenait à merveille à l'homme qui résidait depuis de longues années dans cette demeure : l'illustre écrivain Jules Verne.

J'annonçai à la vieille bonne qui vint m'ouvrir que j'avais rendez-vous avec monsieur Verne. Elle acquiesça aussitôt, me laissant entendre que j'étais attendu, puis m'invita à emprunter un chemin pavé à travers le jardin. L'été touchait à sa fin et les hêtres déployaient leur ombre protectrice sur de vastes étendues d'un gazon ratissé bien entretenu.

Un escalier à vis aux barreaux peints en rouge nous permit d'accéder à l'étage supérieur. Conscient qu'il me faisait un grand honneur en m'accueillant justement là, je compris en même temps que nous pénétrions dans les appartements privés de l'auteur, l'espace où il s'était reclus une bonne partie de sa vie et où il avait rédigé nombre de textes célèbres. Nous traversâmes un couloir recouvert d'un tapis et dont les murs étaient ornés de vieilles cartes encadrées, preuve du vif intérêt de leur propriétaire pour la géographie. Enfin, nous nous arrê tâmes devant une porte en chêne.

La domestique frappa deux fois sur le battant et ouvrit sans qu'on lui réponde.

— Monsieur de Chardin, annonça-t-elle.

J'entendis la voix de Jules Verne qui me priait d'entrer, ce que je fis.

La bonne referma derrière moi.

2

Comment décrire cette première entrevue avec celui que l'on admire depuis si longtemps, et dont on a dévoré les romans dès l'enfance ? Je m'étais toujours demandé quelle tête pouvait avoir cet homme à l'imagination colossale et qui avait créé de pareilles œuvres,

or je l'avais devant moi.

Jules Verne ne correspondait en rien à l'image qu'on se fait d'ordinaire d'un grand écrivain. On aurait dit plutôt un vieux loup de mer avec ses cheveux gris et sa courte barbe argentée encadrant sa figure sanguine. Il avait les yeux bleus et le regard encore vif et limpide malgré ses paupières quelque peu tombantes. Il se tenait debout et me tendait une main que je serrai aussitôt. Il était d'une taille légèrement inférieure à la moyenne et souriait d'un air bienveillant. Il portait un costume noir modeste dont la veste était décorée d'un insigne rouge attestant qu'il avait reçu la haute distinction de la Légion d'honneur. Et il était coiffé d'un bonnet confectionné dans une fine étoffe.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, monsieur Verne.

Tels furent mes premiers mots, un peu gauches. En vérité, sa présence m'intimidait.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur de Chardin. Votre famille est de Sarcenat, n'est-ce pas ? J'en ai entendu parler. Si je ne m'abuse, vous avez un lien de parenté avec Voltaire.

— Un lien ténu, monsieur... La trisaïeule de ma mère avait pour nom Marguerite Arouet, et elle était la sœur de Voltaire.

Le vieil écrivain afficha un sourire.

— Il y a tout de même une filiation, dit-il. Mais vous êtes bien jeune, monsieur de Chardin. Quel âge avez-vous donc, si ce n'est pas indiscret ?

— Dix-huit ans, monsieur, répondis-je avant d'enchaîner aussitôt : Mais je lis vos romans depuis l'âge de raison.

— Eh bien, je vous en félicite. Lire tout jeune est un sain exercice pour l'esprit. Mon auteur préféré, c'était James Fenimore Cooper à l'époque. Et Dickens, dans ma jeunesse. Au demeurant, je reste un fervent admirateur de son œuvre. À mon sens, il avait tout ce qui fait un grand écrivain : la sensibilité, la finesse des sentiments, et puis des personnages, d'excellents personnages. Comme Sterne, que je lis et vénère tout autant...

— Vous avez toujours été le plus grand à mes yeux, m'écriai-je sous le coup de l'émotion.

Il sourit, troublé par mon affirmation.

— Vous exagérez, mon garçon. (Ses mots distillaient une ironie amère qui affleurait sur son visage affable comme un triste sourire.) Mais c'est très aimable.

— Monsieur, lui dis-je avec un réel enthousiasme, pour moi et des millions de gens, vous êtes un grand maître. Je vous admire depuis toujours. Ma génération s'est délectée de vos romans, et nul doute qu'ils charmeront aussi les générations futures plus encore que les

œuvres des romanciers actuels.

Il m'observa en silence et reprit :

— Certains, hélas, ne partagent pas cet avis... (Il s'était exprimé avec une tristesse émouvante.) Il est de notoriété publique que j'essaie d'entrer à l'Académie depuis de longues années, sans résultat. Et je commence à perdre espoir, pour être franc. Il y a quinze ans, mon ami Alexandre Dumas a proposé ma candidature et, comme à l'époque il avait plusieurs amis dans la maison, dont Labiche, Sandoz et quelques autres, le moment semblait opportun pour que je sois élu et que mon œuvre soit reconnue officiellement. Mais cela n'a pas eu lieu.

Il y avait de l'amertume dans ses paroles ; on aurait dit la plainte d'un vieillard désireux de revenir en arrière pour agir autrement. Je fus profondément peiné de l'entendre parler sur ce ton, et je le soupçonnai d'avoir daigné m'accorder une audience, malgré la réclusion où il vivait, dans l'espoir de bénéficier des nombreuses influences de ma famille. L'humeur maussade dans laquelle ces frustrations le plongeaient avait brièvement altéré son visage avenant. Toutefois, le vieillard balaya tout cela d'un geste de la main tandis qu'un sourire l'illuminait à nouveau.

— Maintenant, dit-il, si vous voulez bien m'excuser, je dois m'asseoir. J'ai une blessure à la jambe qui n'a jamais vraiment cicatrisé, je suis pratiquement invalide.

Il s'approcha d'un fauteuil dont il agrippa les deux bras pour s'y installer en douceur. Je m'avançai pour l'aider, mais il déclina mon offre tout en m'en sachant gré.

Je regardai autour de moi. Nous étions dans le cabinet où il travaillait chaque matin. La pièce contiguë était meublée d'étagères garnies de livres, du tapis au plafond, mais c'est là même où nous étions qu'il avait créé la majeure partie de son œuvre extraordinaire. Je m'efforçai d'enregistrer ce qui s'offrait à mon regard, sans en perdre une miette. Près d'un petit balcon, on découvrait son bureau, où reposaient nombre de feuillets manuscrits coupés soigneusement. Les épreuves de son dernier roman ? Sur le manteau d'une petite cheminée trônaient deux bustes en bronze, l'un de Molière et l'autre de Shakespeare, qui se regardaient sévèrement, comme s'ils s'interrogeaient sur les grandes vérités de ce monde. Sur le mur, au-dessus, on avait accroché une aquarelle représentant l'entrée d'un yacht dans la baie de Naples. Observant l'intérêt qu'elle suscitait chez moi, l'écrivain demanda :

— Connaîtriez-vous ce bateau ?

Il répondit lui-même à sa question avant même que je n'ouvre la bouche :

— Le *Saint-Michel*. Son nom m'a été inspiré par mon fils. Lorsqu'il avait votre âge, il avait coutume de m'accompagner lors de mes

excursions nautiques. Mais ensuite il a mal tourné. Il avait mal commencé, il faut dire. C'était un enfant rebelle, il n'a jamais été raisonnable. Maintenant, il est marié et il vit à Paris. Mais je n'ai plus aucune nouvelle depuis longtemps...

Je connaissais la triste histoire de Michel. Ce garçon avait grandi dans l'indifférence paternelle et un immense vide affectif. Jules Verne, qui avait tant souffert de l'autoritarisme de son père, l'avocat Pierre Verne, s'était montré tout aussi despotique envers son fils. Peu après la naissance du petit, il se plaignait déjà que ses pleurs le gênaient dans son travail, et, très vite, il l'avait placé en maison de correction. Dès sa sortie, le malheureux adolescent s'était enrôlé comme mousse sur un navire cinglant vers l'Inde. Quand il était rentré, Jules Verne l'avait mis à la porte, et le jeune homme, qui avait à peine dix-neuf ans à l'époque, avait épousé une chanteuse. Pour l'abandonner trois ans plus tard et enlever une mineure de seize ans dont il avait eu deux enfants en l'espace de onze mois. La communication entre eux était pratiquement nulle à l'évidence. Hormis les fois où le père liquidait les multiples dettes que le fils contractait au fil de sa vie aventureuse.

— Que comptez-vous faire plus tard, monsieur de Chardin ?

— Je vais bientôt rejoindre un noviciat.

Son regard exprima un curieux mélange d'envie et de sympathie.

— Vos parents sont donc fort chanceux. Auriez-vous une préférence pour un ordre en particulier ?

— Je veux devenir prêtre dans la Compagnie de Jésus.

— Chez les jésuites, dit le vieillard. Voilà une louable entreprise. En tout cas, l'on peut affirmer que la lecture de mes livres n'a eu aucun effet sur votre vocation.

— Si, monsieur, au contraire, sauf le respect que je vous dois.

— À vous entendre, vous vous seriez découvert une vocation en lisant mes romans. Désolé, mon garçon, mais j'ai peine à y croire. Si ma mémoire est bonne, je n'ai pas abordé la question religieuse dans mes livres. Du moins ne l'ai-je point fait avec la profondeur requise.

— Cette vocation m'est apparue alors que je contemplais les merveilles de la création, monsieur Verne, or vos histoires m'en ont dévoilé certaines, inconnues et lointaines. Nos aïeux adoraient Dieu, le préférant à son œuvre : Lui seul importait, on la Lui sacrifiait. Eh bien, j'estime que pour adorer Dieu il convient de se consacrer corps et âme à son acte créateur, y adhérer pleinement pour améliorer le monde par l'effort et l'étude. C'est justement ce dernier point que vous développez dans vos livres.

— Vous parlez déjà comme un jésuite, dit l'écrivain.

Mes joues s'empourprèrent.

— Mon père a coutume de dire que je mets toujours la charrue

avant les bœufs. Pour être sincère, il me reste un long chemin à parcourir avant de m'exprimer avec cette éloquence.

— Vous y parviendrez, n'ayez crainte. Et vous direz à monsieur votre père que je l'envie. Comme je dis souvent, je n'ai guère eu de chance en tant que père. Toutefois, il ne s'agit pas d'avoir de la chance mais d'accomplir le devoir que ce rôle nous impose. Et moi j'y ai failli. Trop absorbé par mes livres, que j'ai toujours considérés comme mes véritables enfants, j'ai négligé l'éducation de Michel. Quand j'ai voulu y remédier, il était trop tard. À un moment donné, on ne peut redresser une branche qui a poussé de travers. J'ai alors décidé de m'occuper de Gaston, mon très cher neveu, pour laver ma conscience. J'ai commencé à le traiter comme mon fils et... Enfin, peut-être connaissez-vous déjà cette sombre histoire... Toute la presse s'en est fait l'écho.

J'étais bien sûr au courant mais, manifestement, il ressentait le besoin de s'épancher, aussi lui demandai-je :

— Que s'est-il passé, monsieur Verne ?

— Mon neveu m'adorait et moi-même je l'aimais comme un fils. Un jour, il est venu me trouver à Amiens et, après avoir grommelé méchamment quelques mots, il a braqué son revolver sur moi et m'a blessé à la jambe gauche. Suite à cet accident, je n'ai pu remarcher comme avant. La plaie n'a jamais vraiment cicatrisé et l'on n'a pas réussi à m'extraire la balle. Le malheureux avait perdu la tête. Plus tard, il a affirmé avoir agi ainsi pour que l'on s'intéresse à mon sort et que l'on examine ma candidature à l'Académie française. Aujourd'hui, il est à l'asile et il y restera, j'en ai peur. Mon plus grand regret, c'est que je n'irai plus en mer à bord de mon voilier, ma passion.

Je restai silencieux. Je ne savais trop comment présenter l'affaire qui m'avait conduit jusque-là. Le vieillard eut un sourire amer et ajouta après une pause :

— La vie nous joue parfois des tours cruels, monsieur de Chardin. Mais tout homme doit être résigné face aux desseins du Seigneur, n'est-ce pas ?

— En fait, monsieur, je vois les choses différemment. Autrefois, se résigner c'était accepter sans mot dire les infortunes dont on pouvait nous accabler. Mais aujourd'hui, seul l'être qui a lutté jusqu'à son dernier souffle est en droit de se résigner. Telle est ma conception.

Il m'observa d'un œil curieux.

— Voilà une pensée bien hardie, monsieur de Chardin, dit-il. Sans doute faut-il être plein de jeunesse et d'idéalisme pour affirmer pareille chose.

— Vous-même et vos livres avez contribué à affermir en moi cette conviction.

— Vraiment ?

— Quelle que soit l'ampleur des défis auxquels ils se voient confrontés, vos héros ne baissent jamais les bras... Comme le docteur Samuel Fergusson, résolu à traverser l'Afrique dans un ballon à hydrogène. Quand son ami Dick Kennedy essaie de le convaincre de renoncer à ce projet, l'explorateur intrépide lui rétorque : *Les obstacles sont inventés pour être vaincus ; quant aux dangers, qui peut se flatter de les fuir ? Tout est danger dans la vie ; il peut être très dangereux de s'asseoir devant sa table ou de mettre son chapeau sur sa tête...* (J'avais cité son texte sur un ton enflammé.) Fergusson incarne la force de l'homme de science et son envie folle de découvrir sans cesse de nouveaux horizons sans jamais plier devant l'adversité. N'est-ce pas là l'essence même de votre œuvre ?

— Fiction, jeune homme, tout cela n'est que fiction. À ne pas confondre avec la réalité. Ne confondez pas non plus l'auteur avec ses personnages. La vie est beaucoup plus cruelle et injuste que la littérature. Et les dénouements heureux sont rares pour les personnages qui hantent le monde réel. En vérité, nous perdons tous à la fin. Tous.

— Il peut y avoir des exceptions, dis-je en soutenant son regard. Vous devriez sortir de chez vous, monsieur Verne, et vous promener dans les rues de cette jolie ville.

— Compte tenu de mon état de santé et de cette vilaine blessure, cela m'est impossible, dit-il sèchement.

Je sentis à ce moment-là qu'il avait perçu quelque chose de singulier en moi.

Il se pouvait qu'il fût choqué par mon aplomb ou l'étrange assurance d'une personne aussi jeune. Je l'ignore, toujours est-il qu'il changea brusquement d'attitude. Il tourna les yeux vers une grosse horloge suisse posée contre le mur non loin de la cheminée.

— Je commence à vous ennuyer, je le crains, mon garçon, dit-il en s'efforçant de garder la voix sereine. Les minutes défilent si vite quand on bavarde... D'ailleurs, cela fait près d'une demi-heure que nous sommes là à converser. Je suis ravi de vous avoir reçu chez moi et j'espère que vous reviendrez bientôt m'entretenir de vos études au séminaire.

— Monsieur Verne, lui répondis-je calmement, je vous assure qu'il s'écoulerait encore des heures avant que vous ne puissiez lasser quiconque.

— C'est très aimable de votre part, mais...

Jules Verne m'observait, étonné, car, après m'être relevé, j'avais marché non pas vers la sortie mais vers le grand balcon ouvrant sur le boulevard Longueville. Une lunette en laiton, ancienne et ouvragée,

était posée sur un trépied en bois à côté de la fenêtre. Je la pris à deux mains pour y glisser un regard. Je découvris une vue pittoresque de la cité d'Amiens avec sa vieille cathédrale et ses demeures médiévales. Je songeai qu'il pouvait guetter l'aube, chaque matin, du balcon, quand elle commençait à poindre au-dessus des ardoises de l'édifice religieux.

Je gardai la longue-vue en main et la fis basculer vers le haut de 75°. Puis je me tournai vers l'écrivain.

— Bel instrument, dis-je. N'avez-vous jamais eu l'idée de l'orienter vers le ciel, monsieur Verne ?

Je m'éloignai de la fenêtre et fis quelques pas dans la pièce. Ses yeux méfiants restaient pointés sur moi. Il ne les détourna qu'un bref instant pour jeter un regard anxieux vers la porte.

— Ce n'est pas une lunette astronomique, dit-il.

La voix de l'écrivain n'était nullement aimable à présent. Certes, je faisais preuve d'une impolitesse impardonnable étant donné qu'il voulait couper court à la conversation. Je m'étais relevé et je marchais effrontément dans son cabinet de travail, touchant ses jouets comme si j'eusse été dans ma propre maison. Peut-être se demandait-il qui j'étais réellement.

— Néanmoins, je vous conseille d'y jeter un regard dès à présent, dis-je en l'invitant d'un geste à s'approcher de la longue-vue. Vous y découvrirez des choses surprenantes.

Il me faisait sincèrement de la peine. Sa crainte était compréhensible : après l'incident avec son neveu, il ne se sentait guère en sécurité en présence d'un jeune inconnu. Mais il comprenait également qu'il ne pourrait pas s'échapper si je voulais lui faire du mal et qu'il avait tout intérêt à se montrer coopérant.

— Je n'y tiens pas, mon garçon, dit-il. Je n'ai pas envie de fatiguer mes vieilles jambes en me levant pour aller contempler ce que j'ai déjà vu mille fois. Au cas où vous l'auriez oublié, je vous rappelle que nous sommes là chez moi. Je connais bien les paysages derrière ces fenêtres.

— Depuis quand êtes-vous enfermé ici, monsieur Verne ?

Il soupira et ferma les yeux, comme accablé soudain par une lassitude générale. Passé un certain temps, il rouvrit les paupières et me défia du regard. Il avait exactement l'expression que l'on imaginait chez ses héros confrontés à une difficulté. Puisque j'insistais pour demeurer là sans son accord, il ferait bonne figure. Il n'était pas question qu'il fît plaisir à ce jeune gringalet en laissant transparaître son inquiétude.

— On me demande souvent, comme vous-même à l'instant, pourquoi je reste enfermé ici et pourquoi j'ai élu domicile à Amiens,

moi qui avais des goûts si parisiens. Eh bien, du sang breton coule dans mes veines et j'affectionne le calme et la tranquillité par-dessus tout. Rien ne m'eût comblé davantage que d'entrer dans un cloître comme vous vous apprêtez à le faire, m'avez-vous dit. Une vie paisible, vouée à l'étude et au travail, je ne désire pas autre chose. En vivant à Paris, j'aurais écrit une bonne dizaine de romans en moins.

— Mais un homme de votre stature, qui nous a tous fait voyager en écrivant ces aventures... Si je puis me permettre, c'est tout de même étonnant de vouloir s'enfermer entre ces quatre murs.

— J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, mon garçon. À partir de dix-huit ans, j'ai navigué par plaisir ou pour me documenter avant d'écrire. Ces voyages ont enrichi mes livres. Hélas, j'ai dû renoncer à ces distractions suite au malheureux accident dont je vous parlais tout à l'heure.

— Monsieur Verne, fis-je en m'avançant vers sa chaise, les bras tendus. Sortez avec moi, je vous en prie, vous pourrez vous appuyer à mon bras si vous le souhaitez. Ce serait merveilleux de poursuivre cette conversation en flânant dans les rues d'Amiens.

— Jeune homme (le regard du vieillard ne distillait plus que de l'hostilité), j'ai été très patient avec vous. S'il vous plaît, votre présence m'importune à présent et je vous prie de bien vouloir prendre congé.

Je n'allais pas renoncer à un moment pareil après tous les efforts consentis pour obtenir ce rendez-vous avec Jules Verne.

— Que pensez-vous de l'éternité ? lui demandai-je en regagnant la fenêtre pour regarder dans la longue-vue.

— Comment ?

— La vie éternelle. Voilà un sujet que vous n'avez pas coutume d'aborder dans vos livres.

Il garda le silence et je me retournai vers le vieil homme qui m'observait, surpris et terrifié. Ce n'est pas moi qu'il regardait en vérité, mais autre chose dans mon dos.

Une chose épouvantable, à en juger par son expression.

— Qui êtes-vous ? dit-il en se frottant les yeux, incrédule.

3

Je me tournai vers mon reflet dans la fenêtre, que le romancier venait précisément de découvrir avec stupeur. Nous étions en 1899 et j'avais alors tout juste dix-huit ans comme je l'avais dit à Verne. J'étais très mince et grand, avec la figure étroite et les yeux vifs. Toutefois, le reflet était celui d'un vieillard, de l'âge de Verne approximativement ;

mais efflanqué, grand, aristocratique, avec les cheveux gris et l'habit noir des jésuites. Tandis que je l'examinais, le reflet vacilla comme une réverbération dans l'eau, puis se désagrégea en particules infimes avant de reformer la silhouette d'un jeune homme.

— Je m'appelle Marie-Joseph Pierre Teilhard de Chardin, mais vous le savez déjà... Tout va bien, monsieur Verne ?

— Non, je... (Il continuait de se frotter les paupières.) Ma vue baisse de jour en jour et par moments des choses curieuses m'apparaissent... Monsieur de Chardin, laissez-moi, je vous prie. Je suis très las, je vous assure.

— S'il vous plaît, monsieur Verne, le suppliai-je, répondez simplement à ma question et je vous laisserai en paix.

— Bon... Quelle était la question ?

— Que pensez-vous de l'éternité ?

— L'éternité ? (Verne eut un rictus amer.) C'est sans doute ce à quoi j'aspire en m'efforçant d'entrer à l'Académie, non ? Je voudrais que ma voix et mon talent fussent reconnus par les générations futures. Qu'à tout le moins je laisse une trace...

— Je faisais allusion à une tout autre éternité. Celle que les gens de foi, comme moi, espèrent trouver par-delà la mort...

— Ah, cette éternité-là... (Jules Verne passa la main dans sa chevelure grise.) D'ordinaire, nous n'envisageons pas tous les aspects que ce mot englobe, n'est-ce pas ? Nous avons beau y croire, nous n'avons pas coutume d'imaginer notre existence après la mort. Nous voyons l'achèvement d'une vie là où, selon ce que nous dicte la religion, nous devrions songer à un nouveau départ... Mais cette éternité n'est pas rassurante. Toutes ses promesses ne compensent pas la crainte d'une peine à perpétuité... Je me dis parfois qu'il serait préférable que l'âme ne fût pas immortelle.

Je le regardai, étonné.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez très bien. Malgré votre jeune âge, vous faites preuve d'une belle perspicacité, et votre vocation vous pousse à intégrer une communauté qui vous immergera dans tout cela. Peut-être saurez-vous m'expliquer la raison pour laquelle un homme riche dont la famille est en mesure de payer des prières, des messes et autres services risque de séjourner moins longtemps au purgatoire qu'un pauvre diable dont le décès n'a enrichi personne. Moi, j'ai peine à y croire. Et si ce n'est pas le cas, à quoi bon tous ces offices religieux payés par les proches ? Je suis perplexe.

— Moi aussi, quelquefois, admis-je.

— J'ignore ce que l'éternité me réserve, monsieur de Chardin. Je sais que je n'ai point été un bon père et je ne suis pas certain d'avoir

été un homme bon... Ni même un bon écrivain...

Je frémis en m'apercevant que je n'oublierais pas de sitôt cet accent pathétique. C'était là un élan d'absolue sincérité de la part de ce vieillard avisé qui me regardait tel un enfant craintif. Je m'approchai de lui et posai mes mains sur les siennes. Il accepta mon contact.

— Écoutez-moi bien, monsieur Verne, le purgatoire, chacun le crée dans son esprit. On ne peut s'en extraire que par sa propre volonté et non point grâce aux prières et aux messes de ses proches.

Les yeux bleus du vieil homme restaient fixés sur moi, exprimant un mélange de certitude et de compréhension. Tout lui revenait en mémoire peu à peu.

— Mais qui êtes-vous ? insista-t-il.

— Je vous l'ai déjà dit, affirmai-je. Et vous, vous êtes un grand homme doublé d'un grand artiste. Mais vous devez abandonner cette réclusion. Suivez-moi, je vous prie.

Il commença à se lever péniblement. Je l'aidai en lui tenant les mains.

— D'accord, dit-il. Où allons-nous ?

— Dehors. Je veux que vous voyiez cela.

Nous quittâmes son cabinet et descendîmes l'escalier à vis pour nous rendre dans le jardin. La bonne avait disparu et l'endroit semblait être resté à l'abandon des années durant. L'herbe haute avait recouvert l'allée pavée que j'avais empruntée quelques minutes plus tôt.

— Comment est-ce possible ? murmura Verne en découvrant cette friche avec stupéfaction.

— Ici, vous vous êtes préservé des démons qui hantent selon vous les vastes solitudes du monde extérieur. Cette demeure constitue pour l'essentiel un espace propice à l'intériorité, une vibration occultant votre moi de sorte qu'il échappe à l'océan du réel. Les démons, monsieur Verne, peuplent seulement nos esprits.

Nous nous faulâmes à travers les broussailles jusqu'au portail. Je poussai à grand-peine le lourd battant de bois, et il grinça comme si les gonds n'avaient pas été lubrifiés depuis longtemps en s'ouvrant enfin sur la rue.

Jules Verne jetait des regards en tous sens comme si, brusquement, il s'était réveillé en un pays lointain. Il était pourtant à Amiens, cette ville qu'il chérissait et connaissait si bien. Les gens qui marchaient dans la rue Charles-Dubois n'avaient rien d'extraordinaire, toutefois il percevait une vibration étrange dans l'atmosphère.

— Allons nous promener si vous voulez bien, lui dis-je.

Jules Verne, qui avait oublié sa canne, m'annonça qu'il devait

retourner à l'intérieur pour la récupérer. Nous n'avions pas encore franchi le portail.

— Ce n'est pas nécessaire, lui dis-je en lui offrant mon bras afin qu'il s'y appuie.

Le vieillard m'agrippa et posa un pied sur le trottoir pavé.

— En route ! lançai-je pour l'encourager.

Il fit un second pas et se retrouva dans la rue. Le ciel était dégagé. Le soleil était fort agréable à cette heure de l'après-midi mais sa lumière rasante un peu éblouissante. Jules Verne cligna des paupières et attendit que sa vue s'accoutume au nouvel éclairage. Il sourit : ce qu'il distinguait coïncidait progressivement avec l'espace qu'il avait gardé en mémoire. Il ferma les yeux et savoura cette merveilleuse lumière ambrée.

Il commença à marcher. Il me montrait certaines rues, narrant des anecdotes de sa vie à Amiens. L'air exhalait l'odeur du charbon qui s'échappait des cuisinières et les effluves d'encre végétales issus des fabriques de textile. On se serait cru dans le Sud, mais l'air était plus léger et l'on avait envie de se laisser caresser par la brise du soir. Dans le jardin public, de dignes vieillards de noir vêtus, les mains posées sur leur canne et les yeux plissés, nous saluèrent, assis sur des bancs à l'ombre de peupliers feuillus.

Nous dirigeâmes paisiblement nos pas jusqu'à l'avenue commerciale, où les boutiques se succédaient. Les vitrines impeccables des parfumeries révélaient mille flacons de verre décorés de filigranes en or comme dans un conte des mille et une nuits. Des pièces d'étoffe aux couleurs éclatantes étaient pareillement exhibées dans les devantures. Les auberges répandaient des arômes appétissants de grillades et les serveurs circulaient parmi les tables où l'on dînait en plein air.

Jules Verne n'arrêtait pas de saluer les gens, qui faisaient de même en retour, l'invitant à s'asseoir à l'une des tables où ses vieux amis mangeaient dans la bonne humeur.

— Plus tard, peut-être, disait-il. Pour l'heure, je me promène avec ce jeune Auvergnat. Je lui montre la ville...

Il nous fallut plusieurs minutes pour atteindre une des rues qui débouchaient sur l'avenue. Le vieil écrivain s'arrêta. Il avait aussitôt reconnu celui qui nous attendait là.

C'était un homme corpulent, grand mais un peu voûté, au teint mat et au faciès léonin. Il avait la barbe et les cheveux roux en bataille tel un naufragé secouru après de longues années de vie solitaire. Il portait un gilet criard à carreaux, une redingote trop étroite et, sur sa chevelure en désordre, un chapeau haut de forme qui le faisait paraître bien plus grand qu'il n'était.

— Nadar ! s'écria Jules Verne avec jubilation.

— Mon cher et vieil ami, répondit le grand gaillard en le faisant disparaître dans ses bras.

Après cette accolade, Verne recula légèrement pour dévisager son ami. En réalité, il se nommait Gaspard Félix Tournachon, mais l'écrivain avait coutume d'user du pseudonyme sous lequel cet homme s'était rendu célèbre lorsqu'il était monté en ballon au-dessus de Paris pour réaliser les premières photographies aériennes de la ville.

— Tu as beaucoup changé, mon cher Nadar, comme le vieil écrivain qui se tient devant toi. C'est la vie, comme on dit. Au fait, à quand remonte ton dernier voyage en ballon ? Comment se fait-il que tu n'aies pas atteint le ciel ? Tu aurais pu y découvrir l'explication de toute chose.

— Je l'ai fait, mon ami, je l'ai fait, dit Nadar en lui adressant un clin d'œil.

Verne se tourna vers moi pour me présenter son ami.

— Nous nous connaissons déjà, l'informai-je aussitôt. En vérité, monsieur Tournachon a bien voulu m'aider afin que je vous montre un visage neuf de cette ville superbe où vous résidez.

Verne me jeta un regard malicieux, comme un enfant annonçant à ses parents qu'il sait qui est le père Noël et qu'ils n'ont plus besoin de lui raconter des sornettes.

— Sommes-nous en vie, monsieur de Chardin ? Sommes-nous réellement des êtres vivants, vous et moi ?

— Qu'en pensez-vous, monsieur Verne ?

Je croisai les bras en guettant sa réponse. Nadar s'approcha, intrigué.

— Pour commencer, vous n'avez pas dix-huit ans...

— J'avais bien dix-huit ans en 1899 lorsque je suis entré au noviciat. Et à l'époque, je vous assure, j'aurais été comblé si j'avais pu me rendre à votre domicile et converser avec vous comme nous l'avons fait tout à l'heure.

— Sommes-nous en 1899 ?

— Pas exactement, monsieur Verne ; les dates n'ont plus cours dans la réalité où nous sommes maintenant. Dans votre esprit, néanmoins, vous êtes toujours à cette époque. En fait, votre temps subjectif s'est arrêté lors des mois qui ont précédé l'avènement du nouveau siècle. Tout votre environnement a épousé cette perception, c'est pourquoi, à vos yeux, je ressemble au garçon que j'étais cette année-là.

— Qu'en est-il alors de la réalité ?

— Tout ce que nous percevons se conforme aux limites de notre esprit, affirmai-je. Cette loi générale de la perception peut revêtir une

dimension cosmique.

— Mais moi, qui suis-je, monsieur de Chardin ? Un fantôme, un spectre emprisonné dans la demeure où il a vécu la majeure partie de son existence ?

Je serrai son poignet et sentis son pouls s'accélérer. Puis je posai ma jeune main sur ses vieux doigts afin que la chaleur de nos peaux jointes apporte une réponse à ses questions.

— Le sentez-vous, monsieur Verne ? Sentez-vous la chaleur de votre propre corps, les battements de votre cœur, l'écoulement du sang dans vos artères ? C'est le mouvement de la vie et de la conscience tel qu'il s'exprime dans le corps, les mots, les sensations. Vous êtes vivant, monsieur Verne. N'ayez crainte, vous n'êtes pas un fantôme, mais un être de chair et d'os. Comme moi-même et ces braves Amiénois que nous avons croisés en chemin.

— Je n'y comprends plus rien, mon garçon.

— Moi-même qui ai conçu ce monde tel qu'il est, j'ai eu un mal fou à saisir toutes les implications de la réalité qui nous entoure à présent quand j'étais un jeune jésuite. Il m'a fallu beaucoup de temps pour en comprendre les détails et admettre enfin que tout ce que je voyais était non pas un rêve mais une glorieuse vérité. Vous, le prophète du futur, finirez bien aussi par l'admettre. Cependant, le processus n'est pas exempt d'embûches.

Nadar se racla la gorge et dit :

— C'est pourquoi, mes amis, je vous invite à poursuivre notre programme afin de révéler toutes ces merveilles à monsieur Verne.

— J'approuve tout à fait, monsieur Tournachon. Vous aussi, monsieur Verne ?

— Parfaitement. Continuons.

Nadar nous conduisit dans une ruelle pavée jusqu'à une demeure imposante et très ancienne. Les murs chaulés arboraient des médaillons de bronze avec des bustes de grands aéronautes, à commencer par ceux d'Étienne et de Joseph de Montgolfier. Un portail de bois noble nous permit d'accéder à une cour empierrée de galets, fraîche et agréable de même qu'une terrasse arabe. La lumière inondait une grande toile qui masquait le milieu de la cour, puis se diffusait, tamisée, sur les murs qui brillaient tant ils étaient blancs.

L'ami de Verne tira sur des filins et la toile se replia, révélant un ballon aérostatique. L'écrivain contempla d'un œil admiratif ce globe immense rempli de gaz et enserré dans un filet composé de cordes de chanvre. Ce filet soutenait la nacelle circulaire en osier, de cinq mètres de diamètre, destinée aux passagers. Elle se trouvait renforcée à l'extérieur d'une légère armature métallique et présentait à la base des ressorts élastiques censés amortir l'impact à l'atterrissage. Le dispositif

de propulsion, fixé sur la structure métallique de la nacelle, comprenait plusieurs moteurs électriques et des hélices, sans compter divers dispositifs servant à régler la force ascensionnelle, notamment des sacs de lest.

— C'est un nouvel engin ? demanda Jules Verne après l'avoir examiné sous tous les angles. Tu ne m'en avais point parlé. Il me rappelle énormément la machine que j'avais inventée dans *Cinq semaines en ballon*... Exception faite du système de propulsion, il va de soi... Ces petites hélices sont-elles réellement efficaces ?

— Ce n'est pas un aérostat ordinaire, comme tu vas t'en apercevoir.

— Comment cela ?

Nadar sourit et posa une large échelle en bois contre la nacelle.

— Allez, Jules, je vais t'aider à monter, dit-il.

— Allons-nous effectuer un vol ?

— Absolument, mon ami.

Quand nous fûmes installés, l'aéronaute actionna des commandes insérées dans un boîtier à l'autre bout de la nacelle. Jules Verne s'approcha pour jeter un regard curieux par-dessus l'épaule de son ami, fasciné par ces étranges mécanismes. Le boîtier d'un mètre de haut, en laiton et en bronze, avait un couvercle orné de chérubins dorés. Des ampoules s'allumèrent et un arc électrique grésilla à l'intérieur.

— Stupéfiant ! s'écria l'écrivain. Quelle est donc la fonction de cette incroyable machine ?

— Elle va m'aider à manœuvrer le ballon dans la direction et à la vitesse de mon choix, expliqua Nadar.

Verne, qui n'avait jamais eu véritablement foi dans les potentialités des engins volants de moindre poids que l'air, montra un vif intérêt et resta près de son ami, observant chacun de ses gestes. Nadar tourna des clefs, actionna des leviers et tapota de ses phalanges des manomètres dont les aiguilles se mouvaient lentement pour indiquer des valeurs que l'aéronaute consignait scrupuleusement dans un carnet.

Finalement, il se tourna vers moi :

— Tout est prêt. Nous partirons à votre signal, monsieur de Chardin.

Je posai la main sur l'épaule de l'écrivain.

— Quand vous voudrez, monsieur Verne.

— En avant donc, répondit-il tel un vieux capitaine. Levons l'ancre !

Le ballon s'éleva en silence dans la cour. Puis, à l'extérieur, nous fûmes submergés tout à coup par la lumière et la chaleur. Nous

montâmes tout droit au-dessus d'Amiens, atteignant de la sorte une altitude considérable où l'air était plus doux. Nous vîmes les toits de la ville, les proportions parfaites et spectaculaires de la cathédrale Notre-Dame, et les mosaïques complexes des jardins environnants. Par moments, malgré l'éloignement, nous distinguions le point coloré d'un fruit caché parmi des feuillages, le reflet de l'eau dans une rigole ou un homme en train de planter sa houe dans ce sol meuble.

Nous poursuivîmes l'ascension que rien ne semblait pouvoir interrompre, et Jules Verne vit bientôt que le monde n'était pas conforme au souvenir qu'il en avait gardé. L'horizon s'éloignait de plus en plus mais la courbe de la Terre demeurait invisible. La plaine que traversait la Somme était comme un fragment d'un monde immense et plat. Dans le lointain, de vastes forêts au milieu de campagnes désertes composaient l'image même de la fertilité et de la vie. La France tout entière avait l'aspect d'un écusson d'un vert intense bordé d'une mer immense et infinie, aurait-on dit. La vieille Europe était comme un mirage perdu au milieu d'un univers aquatique. Mais quand le dirigeable s'éleva plus encore, nous entrevîmes les contours de terres lointaines dont ce bleu sans fin était parsemé. Les couches d'air superposées teintaient ces continents reculés et inconnus d'une tonalité ressemblant fort à celle de l'océan infini. Les masses nuageuses étaient pareilles à de fins découpages de papier blanc qu'un enfant aurait semés sur sa route.

— Ce n'est pas la Terre ! cria Jules Verne, admiratif, ému par ces images dont ses yeux de vieillard étaient gratifiés.

— En effet, confirmai-je. La Terre, le Soleil, le système solaire et toutes les étoiles de l'univers que vous avez connus n'existent plus depuis longtemps.

— Alors où sommes-nous ? Dans un futur lointain ? Avons-nous effectué un voyage temporel comme monsieur Wells l'avait imaginé dans son roman ? Mais ce monde a l'air... plat !

Je fis signe à Nadar d'aller encore plus haut. Une bulle de contention se forma autour de nous, faisant brièvement vaciller l'image de ce monde immense comme si nous l'avions contemplé à travers un écran d'air chaud.

Jules Verne tendit la main pour tâter l'enveloppe de la bulle, mais je retins son bras.

— N'y touchez pas, cela vaut mieux.

— Pourquoi ?

— Auriez-vous oublié ce qu'Impey Barbicane répond à Michel Ardan quand il prétend récupérer le thermomètre à l'extérieur de l'obus qui les conduit vers la Lune ?

Verne resta bouche bée et observa le bleu du ciel autour de nous,

qui s'assombrissait très vite.

— Le... vide... Sommes-nous dans l'espace ? demanda-t-il comme s'il vivait l'expérience la plus ahurissante de toute son existence.

— N'est-ce pas un juste retour des choses, mon ami ? lança Nadar, moqueur. Ne t'ai-je point inspiré lorsque tu as créé le personnage de ce Français à demi fou qui veut se rendre sur la Lune ?

— Mais ce ballon aérostatique... protesta Jules Verne.

— Encore une fois, mon vieil ami, ce n'est pas un appareil ordinaire.

— Ah, ça, non ! On dirait davantage une invention de monsieur Wells... Mon Dieu !

L'exclamation de Verne nous fit nous retourner, Nadar et moi, vers le spectacle insensé qui se déroulait sous nos yeux. Bien qu'ayant admiré maintes fois ce paysage inouï, j'avoue qu'il m'étonne à chaque fois. La vibration initiale de la bulle qui nous entourait et qui retenait l'air et la chaleur autour de la nacelle s'était entièrement estompée et nous découvrions distinctement un décor majestueux.

Imaginez une sphère solide d'un matériau prodigieux et d'un diamètre équivalent à l'orbite terrestre. Eblouissante alentour, et déclinant toutes les nuances du bleu, elle formait une mer immense parsemée d'îles, points minuscules équidistants les uns des autres. L'écart qui les séparait correspondait peu ou prou à la distance entre la vieille Terre et la Lune.

Eh bien, chaque îlot minuscule dans cet océan infini faisait la taille de la Terre, révélant de surcroît les continents de la planète que Jules Verne avait connue, ainsi qu'il put le vérifier à l'aide de la puissante longue-vue, fixée à un câble de suspension, que Nadar lui prêta. Nous avions décollé de l'une de ces îles-Terre que nous apercevions en contrebas. Comme elle était plus proche que les autres, nous distinguions encore la silhouette des continents.

Jules Verne baissa la longue-vue et se tourna vers moi, des larmes aux yeux.

— Merci, me dit-il, submergé par l'émotion. Jamais je n'aurais imaginé...

— Mais si, monsieur Verne, lui dis-je amicalement. Vous y seriez parvenu assurément, avec quelques informations supplémentaires. N'avez-vous point écrit un jour que « Tout ce qu'un homme peut imaginer, un jour d'autres hommes le réaliseront » ? Telle est la vérité dissimulée derrière cela. Avec le temps, le pouvoir de l'intelligence est à même d'accomplir tout ce qu'on peut imaginer... Mais le voyage n'est pas fini, il y a encore bien des merveilles à contempler. Quand vous voudrez, monsieur Tournachon.

Nadar actionna des commandes dans son prodigieux boîtier en

laiton, et l'aérostat bondit vers les hauteurs dans une brusque accélération. Soudain, le paysage subit des distorsions, se résumant bientôt à deux cercles lumineux, l'un devant, l'autre derrière, tous deux enclos dans un tunnel ténébreux. Le cercle à l'avant prit des tonalités d'un bleu intense, et, derrière, le second devint écarlate.

— Imaginez la taille colossale de la sphère où nous sommes, monsieur Verne, lui expliquai-je. Elle fait trois cents millions de kilomètres de diamètre ; pour s'y mouvoir, il faut atteindre des vitesses tout aussi colossales. La lumière mettrait plusieurs minutes à parcourir ces distances. Ces distorsions sont parfaitement normales, elles se produisent dès que l'on avoisine la vitesse de la lumière. N'ayez crainte, elles cesseront quand nous réduirons notre allure. Et le panorama qui nous entoure deviendra parfaitement distinct.

En effet, quand le véhicule ralentit, Verne eut tout loisir d'admirer l'œuvre d'ingénierie la plus fantastique que l'on puisse concevoir.

Je vais m'efforcer de dépeindre ce que vit l'écrivain bien qu'il soit malaisé de donner une idée de la splendeur de cet artefact d'autant que je n'ai pas le talent de Jules Verne pour tout ce qui a trait aux descriptions. La sphère était traversée, au niveau des pôles, par deux axes solides qui se rejoignaient en son centre géométrique. Imaginez la dimension de ces cylindres d'un diamètre équivalent à celui de la Terre et de cent cinquante millions de kilomètres de long. Pour être exact, ils ne se touchaient pas, car leurs extrémités effilées étaient distantes de quelques milliers de kilomètres. Et l'arc voltaïque qui scintillait entre elles aurait pu anéantir la Terre en un clin d'œil si elle était passée au milieu.

Un anneau de miroirs d'une extrême complexité encerclait cet arc voltaïque, reflétant et répandant sa lumière partout dans la sphère. L'inclinaison des miroirs à géométrie variable permettait de reproduire exactement tous les types d'éclairage de la vieille Terre à toutes les heures du jour et à toutes les saisons. Chaque miroir (il y en avait des milliers), d'un diamètre équivalent à celui de Jupiter, se trouvait fixé sur une armature mobile aux dimensions de l'orbite vénusienne. L'ensemble effectuait une danse élégante et perpétuelle autour de l'arc voltaïque, tel un système d'horlogerie conçu par Johannes Kepler.

— Une machine... murmura Verne, qui parlait plus bas tout à coup comme s'il craignait de réveiller l'immense divinité qui avait mis au point un tel dispositif.

— En effet, monsieur Verne, il s'agit d'une machine.

— A-t-elle été fabriquée par des hommes comme vous et moi ?

— Disons par des êtres doués d'intelligence comme vous et moi. L'intelligence, monsieur Verne, régit l'espace et le temps. C'est la seule chose qui importe.

— Comment est-ce possible ? (Jules Verne secoua la tête.) Pour réaliser cela... il faudrait le pouvoir d'un dieu !

J'acquiesçai.

— Ou le pouvoir que Dieu a concédé à ses créatures. J'ai toujours été passionné par le futur, monsieur Verne. En lisant vos récits et les traités des grands scientifiques, je me demandais en tout premier lieu comment l'espèce humaine poursuivrait son évolution. Selon la conception statique prônée par l'Église au long de son histoire, l'homme était comme séparé de la nature qui l'entourait, spectateur dominant tout l'ensemble. Pour les observateurs d'alors, tout était immuable et statique ; les changements qui s'opéraient étaient superficiels et n'altéraient pas l'essence des choses. Au contraire, si l'on adopte une perspective dynamique, comme celle proposée par Darwin et ses disciples, alors le monde et l'être humain s'intègrent dans un long processus au cours duquel l'homme est amené à s'épanouir dans toute sa plénitude. Et j'ai embrassé cette optique : l'homme n'est pas un inexplicable chemin sans issue au milieu du cosmos, monsieur Verne.

Notre véhicule accéléra de nouveau et atteignit une vitesse proche de celle de la lumière, puis longea l'axe de la sphère jusqu'à l'un des pôles. Autour, tout se résuma de nouveau à deux cercles (bleu devant, rouge derrière) cernés d'obscurité et qui se dilatèrent et s'effacèrent quand le ballon vint à ralentir.

4

Notre conversation fascinait tant l'écrivain qu'il s'était à peine aperçu que nous venions de parcourir une distance considérable. Je poursuivis passionnément mon exposé :

— J'ai découvert que la matière obéit toujours à la loi de la complexité croissante. Dans mes écrits, j'ai interprété l'évolution comme un processus délibéré où la matière et l'énergie de l'Univers se modifient continûment, de plus en plus complexes. Songez aux prodigieux bouleversements que l'apparition de l'intelligence a engendrés dans l'univers. En effet, quand l'intelligence a pu hautement maîtriser les forces de la nature, en les canalisant avec une précision accrue, elle est entrée dans une nouvelle ère où elle ne pouvait plus faire l'impasse sur le sens de l'avenir. L'avenir, monsieur Verne, nous y sommes justement. Voici le point Oméga où science et conscience ont atteint leur but et vaincu le dernier ennemi : la mort. Là, en ce point d'accomplissement total, au-delà des limites du temps et de l'espace, toutes les créatures ayant un jour peuplé l'Univers renaissent en corps et en âme.

— De quelle façon ?

— Il m'est difficile de vous répondre, monsieur Verne, parce que cela renvoie à des concepts scientifiques que nul ne connaissait à votre époque. Je puis seulement vous dire qu'au XX^e siècle la science découvrira que tout ce qui existe, y compris les atomes, est constitué d'infimes particules qui vibrent en permanence. Ces vibrations, qui pourraient être comparées à des accords musicaux, définissent les spécificités de toute chose existante. Et elles peuvent être reproduites, à l'image d'un concert sur un gramophone. Ou réinterprétées. Les accords définissant Jules Verne, Pierre Teilhard de Chardin ou quelque créature que ce soit peuvent résonner de nouveau, là, maintenant, en ce point Oméga où nous sommes.

Jules Verne regarda autour de lui comme s'il découvrait subitement que ce fabuleux véhicule aux allures d'aérostat s'était déplacé au cœur de la sphère.

— Mon Dieu, qu'est-ce donc ? bredouilla-t-il en étudiant les alentours d'un regard assoiffé de merveilles.

Nous nous trouvions à l'un des pôles, où l'axe à l'origine de l'arc voltaïque touchait la superstructure de la sphère. Celle-ci tournait sur elle-même, exerçant une attraction sur toute sa surface, mais il n'y avait pas d'engrenages gigantesques ni rien qui pût s'y apparenter en cette extrémité. Le matériau noir ayant servi à construire la coque de la sphère possédait d'étonnantes propriétés. On eût dit qu'il se liquéfiait à mesure que l'on s'approchait du sommet, où il prenait l'aspect d'un immense tourbillon de pétrole.

— C'est ici que nos routes se séparent, monsieur Verne, dis-je à regret. Mais nous nous reverrons, soyez-en sûr.

Il se tourna vers moi. Il avait perçu l'altération de ma voix. Il n'eut pas l'air surpris en découvrant un vieux jésuite au visage émacié et légèrement voûté par les ans et non pas un jeune homme de dix-huit ans.

— Vous partez... dit Jules Verne.

— Oui. Je dois regagner ma place parmi ceux qui gouvernent ce monde.

— Pourquoi m'avoir attiré jusqu'ici ?

Je le fixai du regard. Des yeux de vieillard sondant les yeux d'un autre vieillard.

— Pour que cela fonctionne (je désignai les alentours d'un geste ample), il a fallu se prémunir contre l'abattement et le désespoir. Sur notre vieille Terre, les religions et les doctrines philosophiques qui prônaient l'abandon du monde comme l'indifférence ou le renoncement à la vie ont joué un rôle des plus néfastes en nous écartant de notre destin. Vous, monsieur Verne, vous êtes l'un des

grands hommes qui ont ressuscité en ce point Oméga, cependant les démons du passé vous ont rattrapé et enfermé chez vous, vous privant d'un séjour de gloire mérité. Je ne pouvais pas y consentir. J'ai donc décidé d'aller vous chercher, monsieur Verne.

Il serra la main que je lui tendais.

— Je suis ravi d'avoir enfin pu vous rencontrer, monsieur Verne, poursuivis-je. J'espère que nous nous reverrons bientôt. Monsieur Tournachon va vous reconduire dans votre chère cité d'Amiens.

— Attendez, dit-il sans me lâcher. De grâce, laissez-moi jeter un regard de l'autre côté. Rien qu'un instant...

Je marquai une hésitation. Ce n'était pas prévu... Mais, diable, j'étais tout de même en présence de Jules Verne ! Si quelqu'un méritait de contempler le point Oméga, c'était lui, à n'en pas douter.

— Bien sûr, lui répondis-je. Suivez-moi.

Nadar conduisit la nacelle tout près de l'océan noir en rotation. Il abaissa une passerelle en bois qui s'y enfonça. Jules Verne et moi-même fîmes quelques pas sur ce pont et je touchai du bout des doigts la substance liquide qui s'était substituée à la coque de la sphère. Ma main perdit sa couleur chair et prit la teinte et le brillant huileux d'un diamant noir. Puis je la retirai et aussitôt elle retrouva son aspect habituel.

— C'est une sensation étrange mais sans danger, lui dis-je.

Il hocha la tête et demanda :

— Quel est ce matériau ?

— Il n'aurait pu être conçu à notre époque, monsieur Verne. Disons qu'il s'agit d'une sorte de corail issu d'une écume spatio-temporelle durcie. Ce n'est pas un matériau, à dire vrai, mais de l'espace déformé, manipulé, croisé, entrecroisé. Et doué de conscience et d'intelligence.

— Il n'aurait certes pu être conçu à notre époque.

— Prêt ? lui demandai-je.

— Quand vous voudrez.

Nous fîmes deux pas en avant et pénétrâmes dans cette surface noire, gélatineuse et brillante comme un lac de pétrole. La substance nous enveloppa entièrement, muant notre chair en un matériau cristallin aussi noir que l'espace et infiniment plus dur que le diamant. Faute de quoi, nous n'aurions pu être ainsi exposés au point Oméga de l'Univers.

— Mon Dieu ! s'écria Jules Verne.

Il ne remuait pas ses lèvres de cristal, mais sa voix résonnait clairement dans ma tête.

Nous étions cernés par les flammes. Le point Oméga offrait l'aspect d'une explosion figée. C'était plutôt une implosion, en vérité.

L'ensemble de la matière, les lois de la physique et le temps se contractaient en un seul point infinitésimal au tout dernier instant de l'Univers. Près de moi, Jules Verne avait l'air d'une statue de jais animée. Il jetait des regards çà et là, n'en croyant pas ses yeux changés en billes de diamant noir.

Au travers des flammes, on distinguait un immense maillage de fibres noires changeantes et douées de vie. On eût dit un filet qui aurait épousé une forme sphérique et où chacun des nœuds eût été là encore une sphère de trois cents millions de kilomètres de diamètre comme celle que nous venions de laisser derrière nous à l'instant.

Il y avait des milliards de nœuds.

Une autre sphère d'une taille bien supérieure trônait au milieu du maillage. Elle diffusait une énergie distincte de la lumière.

— Vous n'allez pas pouvoir me l'expliquer, je le crains, dit Jules Verne.

En me tournant vers lui, je vis mon reflet sur sa poitrine. Nous étions deux sculptures, deux gargouilles de cristal noir à face humaine.

— Voici l'effondrement final de l'Univers, monsieur Verne. Là où les lois de la physique deviennent caduques et où le temps se fige dans une singularité totale. Chacune des sphères renferme toutes les créatures ayant peuplé l'Univers sur cent milliards d'années. Et maintenant, en cet instant dernier, l'énergie qui nous entoure est infinie. C'est elle qui a permis de bâtir ce réseau et d'y faire renaître à jamais l'humanité... Vous comprenez ?

— Du tout, répondit l'écrivain sur un ton jovial.

— Vous comprendrez un jour.

— Je n'en doute pas. Merci pour ces révélations, monsieur de Chardin. Je vous sais gré aussi de m'avoir arraché à ma réclusion.

— Nous allons donc nous séparer ici, monsieur Verne, lui dis-je. Retournez à l'intérieur et votre ami vous ramènera chez vous.

— Où est-ce que vous allez ?

Je désignai la grande sphère noire au milieu du filet.

— Je dois rejoindre ceux qui ont édifié ces lieux.

— Cela paraît si merveilleux. J'espère vous y revoir un jour.

— Sûrement. Nous avons toute l'éternité devant nous, mon ami.

Nous nous serrâmes la main une dernière fois et Jules Verne regagna l'intérieur de la sphère. Je tendis les bras et plongeai vers la structure noire imposante, au centre organique de l'Univers.

Le feu de l'effondrement ultime de l'espace et du temps m'enveloppa comme les ailes d'une nuée d'anges.

- {1} Université polytechnique de Catalogne. (Les notes sont du traducteur.)
- {2} Centre de recherche en nanotechnologie et nanoscience, situé à Barcelone.
- {3} Santiago : Saint-Jacques ou Jacques en français ; James en anglais.